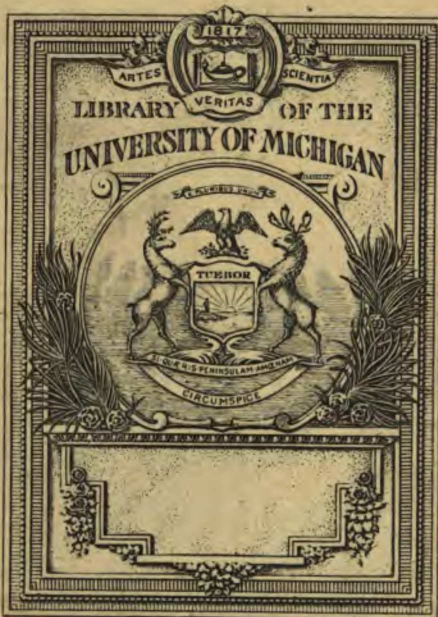
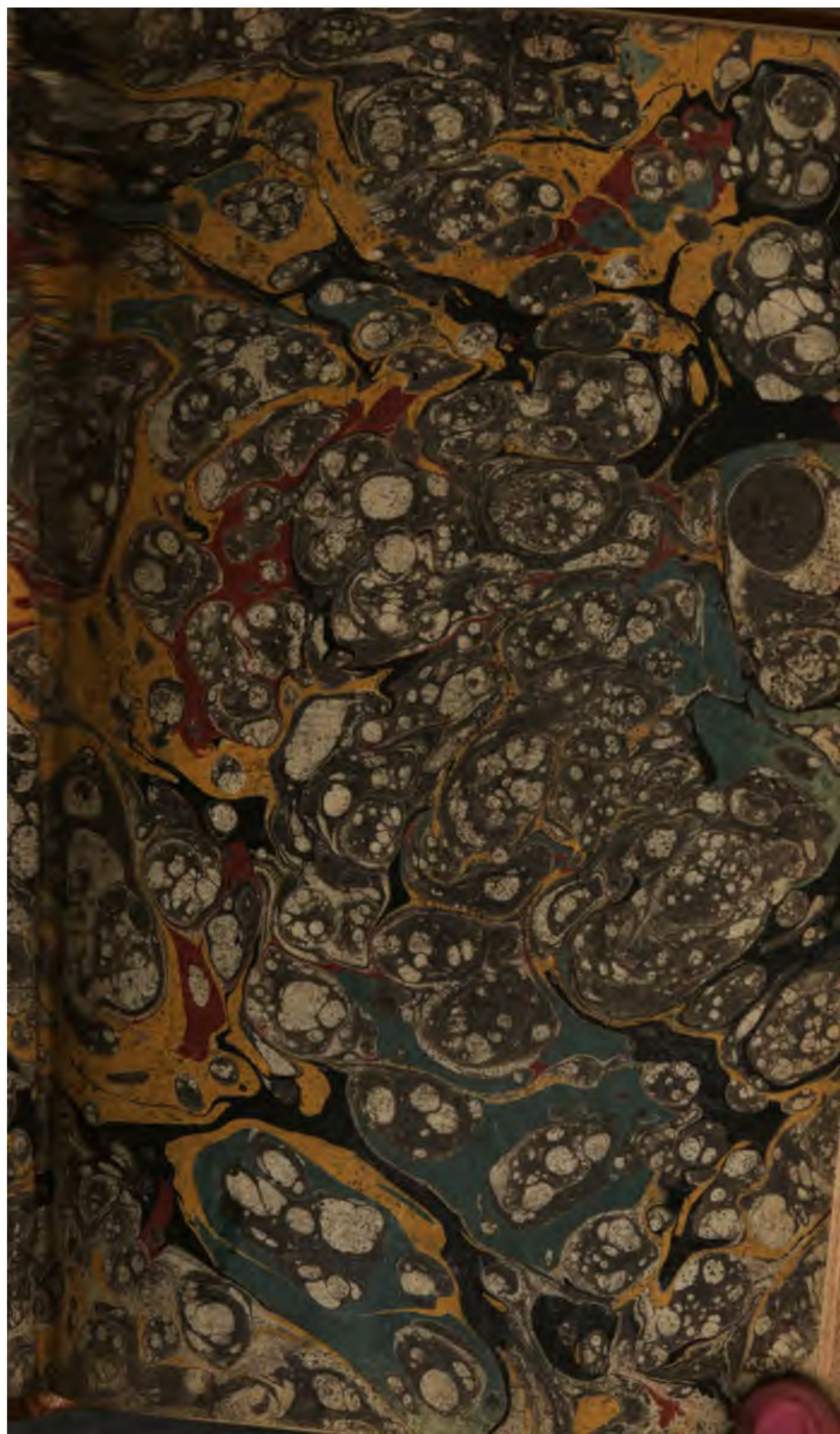
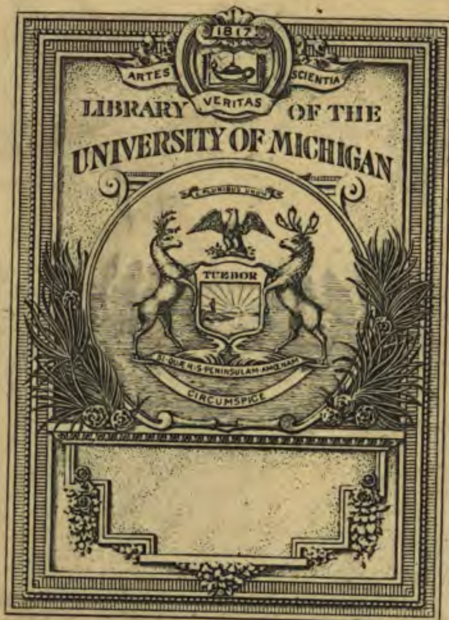
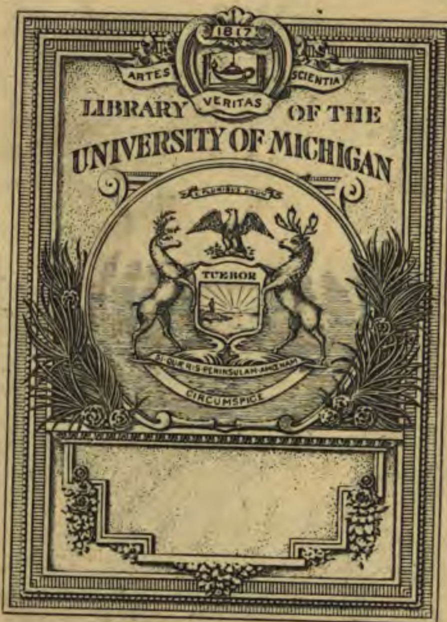

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXME. SIECLE.

LE SPECTATEUR FRANÇAIS AU XIXme SIÈCLE,

OU

VARIÉTÉS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

VIS UNITA FORTIOR.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 70.

M. DCCC. VI.

PRÉFACE.

La manière dont le Public a accueilli les deux premiers volumes de cet ouvrage, nous dispense de justifier l'idée que nous avons eue de le continuer, et nous engage en même temps à indiquer ici rapidement par quels degrés nos écrits périodiques sont arrivés à une supériorité marquée sur ceux du siècle dernier. Telle est en effet la nature des causes de cette supériorité, qu'elles ont forcé, pour ainsi dire, notre littérature à se réfugier dans les journaux, à la suite d'une révolution, durant laquelle ils étoient non-seulement l'unique lecture dont on fût avide, mais même une puissance autour de laquelle on se rallioit. Ne les a-t-on pas vus au milieu de nos discordes civiles se disputer, en quelque sorte, les lambeaux de la puissance publique qu'on cherchoit partout et qu'on ne trouvoit nulle part; qui tantôt prenoit à leur égard des mesures d'oppression, tantôt les abandonnoit à toute leur licence; et qui passant successivement d'une fureur aveugle qui proscrivoit

tout à une imbécille apathie qui souffroit tout, se contentoit, durant ces vicissitudes continuelles, de discuter sans fin comme sans raison des lois sur la liberté de la presse, et s'occupoit sérieusement à dresser un *tarif de peines* contre la médisance et la calomnie.

Après avoir ainsi traversé ces temps orageux, et avoir, chacun à sa manière, maîtrisé, servi, dirigé les opinions et les partis, nos journaux arrivèrent tous à cette époque où l'anarchie détrônée en entraîna dans sa chûte un si grand nombre et ne laissa plus subsister avec honneur que ceux qui l'avoient constamment combattue. Alors s'ouvrit, pour ces derniers, une carrière toute nouvelle, et surtout moins pénible que la première. En effet, au lieu d'être, comme auparavant, une puissance dans l'Etat, le moment vint pour nos journalistes d'examiner comment toute puissance avoit péri dans l'Etat. Il étoit naturel qu'au récit des scènes affreuses de la révolution, ils fissent succéder l'examen des désolantes doctrines qui l'avoient produite. Leurs feuilles avoient été les tristes échos des malheurs publics, il leur appartenoit d'en flétrir les premiers auteurs, de faire le procès à leur mémoire, de traduire, en un mot, au tribunal sévère

du bon sens et de l'expérience, cette prétendue philosophie qui, jusqu'alors, n'avoit pas manqué d'accusateurs intrépides, mais qui n'avoit pas trouvé des juges attentifs; qui avoit été attaquée dans les livres, mais qui ne devoit être confondue qu'après s'être signalée par des résultats horribles; car avant que de tels résultats eussent étonné le monde, ceux qui les avoient prévus n'avoient fait que d'inutiles et généreux efforts pour les prévenir. Les sages avoient annoncé nos malheurs; « mais les » sages sont-ils crus en ces jours d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties (1) ». De sinistres prédictions avoient surtout retenti dans la chaire chrétienne, où la Religion essaya souvent de donner l'éveil à l'autorité, et de signaler les approches de la tempête prête à éclater à la fois sur l'autel et le trône. Mais que pouvoient des cris d'alarme sur un siècle éminemment frivole et livré à toutes les sortes de libertinage? Ils étoient étouffés par des clameurs impies qui s'élevoient contre ces zélés Ministres, traités de visionnaires, de fanatiques, d'ennemis des lumières; leur zèle ne devoit pas avoir de meilleurs succès; et il étoit réservé à leur voix prophétique de ne pouvoir être entendue, qu'après qu'elle au-

(1) Bossuet.

roit été précédée par des éclats de tonnerre, qui en ébranlant le monde, pussent tirer la France et l'Europe de l'assoupissement où elle étoit plongée.

Tel est donc le triste avantage du dix-neuvième siècle sur le dix-huitième; celui d'une cruelle expérience, qui seule a pu donner du crédit au bon sens, et lui donner même tout le charme de la nouveauté : « ce qu'une judicieuse » prévoyance n'avoit pu mettre dans l'esprit des » hommes, *cette* maîtresse plus impérieuse les » a forcés de le croire (1) ». Elle seule a pu nous faire écouter des leçons jusqu'alors méprisées. Et! quelles leçons? en fût-il jamais de plus propres à l'instruction des contemporains et de la postérité? Ce n'étoit point seulement les grands principes en morale, en politique, en littérature même, qui avoient été l'objet d'une guerre funeste. On ne respecta pas davantage la seule chose qui eût pu servir de dernière sauve-garde à ces principes, je veux dire l'autorité de nos grands hommes attaquée sourdement par les plus noires imputations.

Bossuet et Fénélon sont calomniés dans leur croyance, et une vie entière, toute consacrée à la défense aussi bien qu'à la pratique de la Religion, devint inutile à la mémoire de ces

(1) Bossuet.

grands hommes; celle de Leibnitz et de Bacon est exposée à un semblable outrage; les écrits d'Euler, de Pascal, de Montagne même sont falsifiés, et l'art des faussaires, perfectionné par les ennemis du christianisme, devient leur arme favorite contre la vérité et contre les grands noms qui écrasent leur orgueil et déconcertent leurs desseins impies. Fleury, le bon Rollin, Fénélon lui-même se voient oubliés et dédaignés en matière d'éducation, et leurs ouvrages immortels relégués au rang des livres surannés, comme l'appanage des radoteurs, sont remplacés par les romans d'un sophiste orgueilleux qui exerce un empire inoui sur les esprits; le théâtre montrant alors les mêmes prétentions que l'éloquent romancier qui le proscrivoit par ses écrits et l'autorisoit par ses exemples, se vante non plus seulement d'amuser l'esprit, mais d'enseigner la vertu, et appelle à ses leçons tous les rangs et toutes les conditions aussi bien que tous les âges et tous les sexes; il s'érige (pour le dire plus en détail), tantôt en école de morale où les Ministres mêmes de la Religion jouent des rôles, en attendant qu'on ne voie dans la Religion et dans la morale que des scènes de comédie; tantôt en école de tolérance, où sous prétexte d'éteindre un fanatisme religieux qui n'existoit

que dans les tragédies, on prépare l'explosion d'un fanatisme politique qui n'a que trop éclaté dans la société; tantôt enfin en école de sensibilité, où des atrocités révoltantes disposent les esprits à contempler sans émotion des atrocités plus réelles: et c'est ainsi que les premières notions du vrai et du faux devoient être brouillées et confondues, et que les modernes novateurs livrés à *la démangeaison d'innover sans fin*, devoient mettre leur unique étude à établir partout, et même dans la morale, des maximes diamétralement opposées aux maximes reçues.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'au milieu d'un tel renversement d'idées, la langue condamnée à les exprimer, a dû souffrir de cruelles atteintes; que l'excès du néologisme et du mauvais goût n'ont pas eu de bornes, et qu'on en est venu jusqu'à taxer de monotonie la perfection de Racine : tandis que Boileau, traité d'ecrivain froid, de flatteur, de Zoïle, étoit d'ailleurs banni du Parnasse, et se trouvoit proscrit comme satirique par les mêmes hommes qui avoient rempli leurs livres, non pas de satires pour châtier les méchans poètes, mais de libelles contre les gens de bien dont ils déchiroient la réputation et empoisonnoient la vie.

Voilà quel étoit l'état des choses, lorsqu'on a

vu l'aurore du bon sens et du bon goût luire au milieu de nous, et les principes unanimes de quelques critiques offrir un contraste frappant avec la confusion des systêmes des philosophes, tous divisés par l'orgueil et réunis seulement par la haine : et par la haine de ce qu'il y a au monde de moins capable d'inspirer ce sentiment, par la haine du bien, par la haine de l'autorité, en un mot, par la haine de la Religion.

Dire ce qu'avoit à faire la critique, c'est dire en même temps la tâche qu'elle a remplie; c'est dire qu'on l'a vue dissiper les préjugés les plus opiniâtres, attaquer les fausses théories les plus accréditées, rendre à nos grands hommes un éclat d'autant plus vif qu'ils avoient souffert une sorte d'éclipse, effacer en même temps les réputations usurpées, et surtout oser regarder de près cette idole qui, après avoir reçu toute vivante les adorations de la terre, vit son culte anéanti au moment où elle fut placée sur un même autel, avec des hommes dont on n'ose prononcer le nom, et qui pourtant n'avoient été que ses Ministres dans les excès de leur haine contre une Religion dont ils triomphoient ensemble.

Tel est donc le caractère sérieux qu'a pris la critique de nos jours, tel est l'intérêt des ques-

tions soumises à son examen et des jugemens qu'elle étoit appelée à réviser, et dont l'importance est si grande qu'on pourroit demander s'ils devoient trouver place dans des feuilles légères, ou plutôt, si ce n'est pas une chose fort convenable de les en retirer et de prévenir la perte inévitable des meilleurs morceaux de nos premiers écrivains. C'est en effet dans ces feuilles légères qu'ils ont pris le parti de déposer le fruit de leurs méditations, soit qu'ils n'aient pas vu de moyen plus adapté aux circonstances et au moment fugitif qu'il falloit saisir pour faire beaucoup de bien; soit que l'indifférence du public pour tout ouvrage qui exigeroit un grand travail de leur part et une application soutenue de la part du lecteur, les ait détournés de l'entreprendre et ait réduit leur talent à se plier à la mollesse d'un siècle où l'on est paresseux et pourtant curieux, avide d'instruction, et porté à ne la chercher que dans les journaux et les brochures.

Quoi qu'il en soit, nul ouvrage n'existe encore sur la philosophie moderne, puisque ce sujet a été à peine ébauché par M. de Laharpe. Un second fait, c'est que les matériaux précieux qui existent pour cet ouvrage, dans celui que nous publions, appartiennent à nos premiers écrivains ou à des critiques qui, malgré le voile

de l'anonyme, n'ont pu éviter de se faire un nom par de simples articles de journal, lesquels prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait des livres pour jeter rapidement et resserrer ses idées dans un cadre plus étroit. Ils prouvent même qu'on peut donner à ces morceaux une perfection dont ne sont pas susceptibles des ouvrages d'une longue étendue, et font comprendre par-là comment vingt articles de vingt plumes différentes peuvent être plus parfaits que vingt chapitres d'un seul auteur de même force, et faire un meilleur livre. Il reste à desirer que dans le recueil des vingt articles, l'intérêt que produit la variété, remplace et égale celui qui dans l'ouvrage d'une seule main naît du plan et de l'ensemble. Ce n'est pas que ce dernier avantage manque entièrement au *Spectateur Français ;* car outre l'unité d'esprit, et pour ainsi dire de doctrine, qui en lie ensemble tous les articles, ceux-ci n'y sont pas jetés pêle-mêle, mais rangés sous les divisions générales de *Religion-Philosophie moderne*, *Morale-Education*, *Histoire-Littérature*, ils offrent comme le tableau des vérités que notre siècle a remises en honneur.

Cet apperçu rapide suffit pour faire sentir que ce recueil ne peut être indiqué exclusi-

vement à une classe particulière de lecteurs. Nous avertirons cependant que nous avons eu principalement en vue les jeunes gens qui entrent dans le monde au sortir de leurs premières études, et à l'éducation desquels leurs instituteurs ne croiroient pas avoir mis la dernière main, s'ils n'y avoient fait entrer pour quelque chose la connoissance et les préservatifs d'une philosophie qui semble condamnée à conserver long-temps sa triste célébrité : car outre les talens de quelques-uns de ses chefs dont l'éloquence fait vivre les erreurs, ne lui reste-t-il pas encore d'obstinés disciples qui la défendent en prose et en vers, et qui semblent vouloir donner un démenti à la voix du genre-humain qui repousse et abjure les coupables systêmes de leurs maîtres.

C'est dans les mêmes vues d'utilité pour les instituteurs que nous avons mis un soin particulier à recueillir les articles relatifs à l'éducation, sans craindre de présenter quelquefois les mêmes vérités sous des points de vue différens.

Il sembleroit d'abord qu'il ne devroit rien rester à dire sur cette importante matière, et que sept ou huit siècles d'expérience qui avoient porté en France l'éducation publique au plus haut point de perfection, devroient être un

argument suffisant pour nous ramener aux principes de cette éducation. Mais il n'en est pas ainsi dans la pratique, et tant de vaines théories avoient remplacé ces principes que ni la sanction du temps qui les défend, ni l'autorité des hommes les plus habiles qui les ont mis en usage, ne peuvent leur rendre leur ancien empire, et qu'on est réduit à prouver leur solidité par des discussions raisonnées; mais il faut remarquer que ces discussions ont le double avantage de dissiper tous les nuages répandus sur des vérités d'un intérêt aussi grand qu'universel, et de donner à ces vérités une force toute nouvelle, en les mettant désormais à l'abri de toute nouvelle attaque.

C'est, nous n'en doutons pas, ce qu'on reconnoîtra en lisant les articles rassemblés dans la deuxième partie de ce recueil. La troisième presque entièrement remplie de morceaux de critique, qui ne tiennent en rien au genre polémique, est terminée par quelques articles sur un ouvrage classique, en matière de goût et de critique, mais où l'on trouve cependant des jugemens qui portent l'empreinte des anciennes opinions de l'auteur. Ces jugemens ont été discutés par quelques-uns de nos meilleurs critiques dans les articles dont nous parlons et qui forment une espèce de supplément *au Cours de Littérature*.

Nous pourrions dire ici que notre tâche est remplie, et que l'idée que nous avons donnée de ce recueil et des matières qui y sont traitées suffit pour montrer le degré d'élévation qui distingue la critique de nos jours ; cependant il ne sera pas inutile d'offrir d'autres preuves de cette vérité, principalement à ceux qui pourroient s'imaginer que c'est la première fois qu'on songe à retirer des journaux les matériaux d'un livre.

Il existe, en effet, plusieurs recueils semblables, tels que *les Variétés historiques et littéraires*, *l'Esprit des journalistes de Trevoux*, etc., etc. Ce dernier, ainsi que l'indique son titre, n'a été fait qu'avec un seul journal, et nous a laissé le plan d'un travail plus étendu et qui embrasse tous nos bons écrits périodiques. Mais l'examen que nous avons fait de cet Ouvrage, n'a pas peu servi à nous confirmer dans l'idée que nous avions de la supériorité de nos critiques, non-seulement pour le fond des choses, mais encore sous le rapport du style, remarquable par une vigueur et une verve que n'ont point leurs prédécesseurs. Ceux-ci songeoient davantage à présenter l'analyse d'un livre et se livroient moins à des réflexions générales, qui sont aujourd'hui le sujet ordinaire des articles de nos journaux, où l'on

est assez négligent à nous présenter l'extrait fidèle des livres annoncés, par la raison qu'il y a peu de nouveautés qui méritent ce soin. C'est donc le style, l'éloquence et une vraie chaleur qui assurent la vie aux morceaux dont nous parlons. Ce mérite est si rare dans les anciens journaux, que *l'Esprit de Trevoux*, tout entier, a offert à peine à nos recherches deux pages où on le rencontre. Mais elles sont belles, et nous les rapportons à la fin de cette Préface, soit parce que l'un de ces morceaux revient à ce que nous disions, au commencement, sur les inutiles prédictions de nos malheurs, soit parce que tous deux sont comme perdus dans une espèce d'encyclopédie et que nous les avons payés assez cher par la lecture de quatre volumes in-12, moins propres à être lus que consultés dans l'occasion : les sciences physiques qui y dominent, indiquent l'esprit du temps où ils ont été faits, et dont on retrouve aussi l'influence dans quelques jugemens littéraires; et ceci nous ramène à une autre cause de la supériorité de nos critiques sur ceux qui les ont précédés. Ces derniers, assez occupés de leur siècle, ne l'étoient nullement du siècle précédent qui, après une révolution célèbre à-la-fois par les crimes et par l'ignorance qu'elle mit en hon-

neur, a eu pour nous tout l'intérêt d'une seconde antiquité. C'est de cette antiquité que nos critiques nourrissent leurs feuilles légères; et on peut dire que leurs articles dans ces beaux sujets, peuvent soutenir la comparaison avec le morceau unique (sur Bossuet) que nous avons trouvé dans l'*Esprit de Trevoux*. Qu'on lise, pour s'en convaincre, celui de M. l'abbé de Boulogne (dont le nom seul est une recommandation pour ce Recueil), sur *la Vie de Jésus-Christ*, qui est à la tête de ce volume, et les divers morceaux sur Bossuet, sur Fénélon et sur tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dont il est question dans le Recueil de l'année dernière.

Quant aux articles littéraires de l'*Esprit de Trévoux*, nous ne craignons pas de dire que la plupart sont très-inférieurs à ceux de nos critiques. Le lecteur peut s'en convaincre, comme nous l'avons fait nous-mêmes en comparant, par exemple, les articles qu'on trouve dans ce recueil sur les *Vies de Plutarque*, sur *Cicéron*, sur la *Henriade*, avec les morceaux de M. Dussault sur les mêmes sujets; et en usant de la même comparaison pour l'article de M. Geoffroy sur les *Lettres de madame de Sevigné*, et pour tous ses articles sur notre théâtre; pour un article de M. de Felets sur

la poésie lyrique, sur Montesquieu, etc., etc.; pour deux articles sur *Homère* qui terminent ce Recueil; pour les articles de M. Delalot, sur l'éloquence de la chaire (à l'occasion des Sermons de Fénelon); pour ceux de M. Fiévée sur la politique et l'histoire, (à l'occasion de l'*Esprit de l'Histoire*) (1). Ce dernier écrivain qui a dans les lettres d'autres titres que ses morceaux de critique, augmente le nombre des noms qui, sous le même rapport, garantissent le mérite de ce recueil, tels que madame de Genlis qui, par un profond esprit d'observation presque perdu de nos jours, semble avoir ennobli le genre le plus léger de la prose; tels (parmi nos poètes dont les beaux vers ne font nul tort à la prose), que M. de Fontanes, M. Esmenard, M. Michaud, M. Berchoux; et pour finir par deux noms qui ne démentent pas ce que nous avons dit en commençant, que notre littérature se réfugie dans les journaux, tels que M. de Bonald et M. de Châteaubriant (2).

(1) *Voyez* le Recueil de l'année dernière; les articles sur l'*Emile*, sur *Crébillon*, et les autres morceaux de M. *Fiévée* et de M. *Delalot*, insérés dans ce volume, n'ayant pas leurs correspondans dans l'*Esprit des Journalistes de Trevoux*, et n'ayant d'ailleurs nul besoin de ce point de comparaison pour être appréciés.

(2) Plusieurs articles de M. de Châteaubriant se trouvent dans le recueil donné l'année dernière.

Il nous reste à dire un mot de notre travail, si toutefois on peut appeler de ce nom le soin et le temps que nous avons mis à compulser les collections des meilleurs journaux, à lire cinq cents articles pour en choisir quatre-vingt, à élaguer de ceux-ci ce qui n'avoit que l'intérêt du moment pour n'y laisser que les choses d'un intérêt plus durable, à leur trouver un titre concis, à y mettre quelquefois de courtes notes, dont nous ne parlons au surplus que pour nous en déclarer responsables.

Quant aux articles même, nous ne pouvons dire qu'ils aient rien gagné en subissant les épreuves préliminaires d'une seconde édition, (à laquelle ils n'étoient nullement destinés,) puisqu'ils sont écrits comme si leurs auteurs n'avoient eu en vue que l'in-8°., sous lequel ils reparoissent. Naturellement ils auroient dû porter les marques de la rapidité avec laquelle on les jette dans les journaux, et nous laisser du moins quelques taches à effacer, ne fut-ce que dans la diction. Mais nos recherches à ce sujet, trop infructueuses pour qu'il nous soit permis d'en faire mention, nous ont laissé du moins une conclusion à tirer : c'est que la langue, si défigurée dans la plupart des livres nouveaux, conserve davantage sa pureté dans les journaux; c'est que nos criti-

ques, lorsqu'ils la défendent, joignent l'exemple au précepte; et si leur sévérité contre le néologisme leur impose l'obligation de l'éviter dans leurs écrits, on peut dire qu'ils savent porter ce joug sans gêne et avec grace. Il est, en effet, tel critique de profession qu'on pourroit sur ce point citer comme modèle, et aux articles duquel les yeux les plus sévères auroient bien de la peine à découvrir la moindre tache. Mais s'il ne nous appartient pas de prononcer ici sur les mérites divers de nos critiques, qu'il nous soit permis du moins de dire avec M. de Bonald, que la postérité admirera ce talent de parler bien et vîte sur toute sorte de sujets.

Nous finirons par une seule observation.

Dans un temps où la poésie étoit plus en vogue qu'elle ne l'est aujourd'hui, les muses avoient leurs almanachs et leurs recueils, qui attiroient chaque année à nos poëtes les suffrages des gens de goût; aujourd'hui que la prose l'emporte sur la poésie, il nous semble qu'elle doit avoir le même avantage; et c'est ce qui nous a fait naître l'idée de donner chaque année un recueil des morceaux choisis dans les meilleurs journaux; ceux qui lisent les feuilles périodiques y retrouveront avec plaisir les articles qu'ils auront remarqués, et ceux qui ne

les lisent point, ne verront pas sans intérêt ce que nos écrivains auront produit de plus digne de leur attention.

*Fragment d'un article sur Bayle, tiré de l'*Esprit des journalistes de Trevoux, *tom.* 4, *p.* 68. *(Article fait en* 1757*).*

Le projet de cet esprit dangereux (Bayle) étoit de mettre les dogmes de la religion au niveau des systêmes de la philosophie, et par l'opposition des uns aux autres de les réduire à un égal degré d'incertitude ; la folie de ce projet deviendroit palpable, si l'on calculoit le nombre d'erreurs insensées dont le christianisme délivre les fidèles, et le nombre des vérités utiles dont il leur assure la possession. Que nos incrédules réussissent à proscrire la foi chrétienne de notre hémisphère, bientôt nous retomberons dans un cahos d'opinions monstrueuses, dont la confusion et la licence, redoutables à tous les gouvernemens, nous réduiront à envier aux plus stupides Indiens la créance aveugle qu'ils ont aux songes de leurs brachmanes et aux rêveries de leurs talapoins : alors nous serons d'autant plus à plaindre que l'art de raisonner dont nous nous glorifions, deviendra la source et l'apologie des excès les

plus étonnans : cette seule réflexion bien pénétrée devroit faire conspirer toutes les puissances contre le progrès de l'incrédulité.

Article sur l'Histoire Universelle, de Voltaire, tiré du même Recueil, tom. 4, p. 78.

On doit observer d'abord que cette Histoire est un projet dont M. Bossuet a donné le modèle. Mais dans le motif, dans la fin, dans l'exécution, que ces deux écrivains sont opposés et contraires l'un à l'autre! M. Bossuet ne parcourt les fastes de l'Univers que pour découvrir, entre les révolutions des empires et les voies de la providence, des rapports constans, et une liaison étroite qui enchaînent l'histoire du monde à celle de la Religion, et qui font servir l'élévation et la chute des puissances humaines au progrès et au soutien d'un culte divinement institué. Au milieu des débris de tant de sceptres, le tabernacle du Dieu vivant reste immobile, et ces trônes qui tombent autour du saint Temple, rendent à ce religieux édifice un hommage qui publie l'indépendance et la souveraineté de l'Etre qu'on y adore. Le transport de tant de couronnes, qui

est prédit et exécuté si sûrement, manifeste un maître suprême dont la puissance dispose à son gré des empires, et dont la sagesse quoiqu'invisible n'en préside pas moins visiblement à leur fortune : voilà le centre d'où partent toutes les réflexions de M. Bossuet sur l'*Histoire Universelle :* partout on sent un génie transcendant; la Religion conduit sa plume, et son éloquence aussi mâle que chrétienne, éclate en traits sublimes et magnifiques.

M. de V., par un plan directement opposé, rapporte l'Eglise elle-même aux empires. Son établissement, ses progrès et ses lois ne sont à ses yeux que des projets humains, des voies politiques et ambitieuses pour fonder, sous le prétexte imposant de la Religion, un empire terrestre.... On n'y reconnoît plus le bras du premier Etre.... C'est l'ouvrage de la politique ou du hasard : ce sont les fausses lumières et les passions des hommes qui y président.... M. de V. n'y cherche, n'y présente que des vices.... Il réunit contre les ministres chrétiens toute l'injustice des soupçons et toute l'amertume de la critique; il ne pense qu'à les flétrir. Loin d'éclaircir les ténèbres, il obscurcit la lumière même; il garde un profond silence sur mille prodiges de l'établissement de l'E-

glise : il choisit pour la défigurer les six siècles les plus nébuleux, sans dire un mot du bien qui s'y est conservé malgré ces nuages. Il en fait une société digne de haine et de mépris : il ne présente que l'écorce des faits, il en cache l'ame et la vérité sous un tissu de fausses réflexions, de sophismes et de critiques. Ainsi son *Histoire Universelle* n'est qu'un assemblage de faits dont il effleure l'écorce, dont il *devine* les principes, dont il imagine les suites, ou plutôt un systême dont toutes les pièces sont combinées, liées et pliées au gré de son génie, de ses penchans, de ses opinions, de ses préjugés. Nous ne traçons ici qu'une légère ébauche d'un parallèle ou plutôt d'un contraste qu'on pourroit pousser et étendre bien davantage.

Que penser d'un écrivain qui range dans la classe des opinions, les plus essentiels dogmes du christianisme, qui prétend que la physique est la pierre de touche des livres divins, etc. Au reste, quelqu'étranger que soit M. de V. dans les antiquités chrétiennes; ces méprises qui se trouvent dans le cours de son Histoire, ne sont point les bévues d'un ignorant : ce sont des hostilités contre l'Eglise et la Religion. Abattre l'une et l'autre, élever sur leurs débris un édifice

philosophique, un temple dédié à la licence de penser, asservir et restreindre le culte et la morale à une philosophie purement humaine : voilà, ce semble, le projet ou le complot formé par l'auteur de cette *Histoire Universelle*.

LETTRES *qui servent de signature aux articles.*	NOMS *des Auteurs des articles de ce Recueil.*
A.	M. DE FELETS.
B....d.	M. DE BONALD.
B....e.	M. BELLEMARE.
E.	M. ESMENARD.
F.	M. FIEVÉE.
D. G.	Mad. DE GENLIS.
L.	M. DE FONTANES.
L. P.	M. BERCHOUX.
M....d.	M. MICHAUD.
M.....e.	M. MONTJOIE.
P.	M. PETITOT.
S.	M. GUAIRARD.
Y.	M. DUSSAULT.
Z.	M. DELALOT.
Les articles sans lettres sont de	M. GEOFFROY.
Le 1er article de ce volume est de	M. l'Abbé DE BOULOGNE.

C. et P. M.
D.
K.
N.
O.
V.
X.

} *désignent les Auteurs anonymes.*

N. B. Le deuxième Article doit être signé Y.; le quinzième, L. P.

LE SPECTATEUR

FRANÇAIS

AU XIX.ME SIÈCLE,

OU

VARIÉTÉS MORALES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

RELIGION. — PHILOSOPHIE MODERNE.

I.

Histoire de la Vie de Jésus-Christ, *par le Père de Ligny. — Admirable caractère des Evangélistes. — Etranges contradictions de J. J. Rousseau à ce sujet.*

L'HISTOIRE de la vie de Jésus-Christ est une des preuves de la religion, la plus frappante et la plus sensible. Elle porte avec elle des traits de vérité si naturels et si touchans, qu'il ne faut pour s'y rendre qu'un sens droit et un cœur disposé au bien. Qui peut en effet méconnoître, et cette empreinte de divinité qui distingue l'Evangile de tous les ouvrages de l'homme, et cette impression de vertu qui en naît

de toutes les pages, ainsi qu'elle sortoit de la personne du Sauveur du monde? Quel est donc ce livre unique dans son genre, dont la majesté égale la simplicité? quel ton jusqu'alors inconnu! quelle manière ravissante! quel naturel! quelle candeur! quel invincible caractère de bonne foi et de sincérité! Comment ne pas se rendre à cet air d'innocence, et à cette ingénuité qui ignore l'art des précautions, qui jamais ne cherche à surprendre; à cette noble simplicité, qui, aussi éloignée de toute prétention que de toute emphase, ne perd jamais de vue son objet, ne s'écarte jamais dans des routes étrangères, et jamais ne dit un seul mot qui ne tende à sa fin? Où donc nos évangélistes ont-ils pris cette admirable concision, qui, en si peu de mots, dit tant de choses, et des choses si étonnantes et si sublimes, si ce n'est dans celui qui est la parole elle-même? Qui leur a révélé cette morale et si simple et si étendue, et si haute et si populaire, si ce n'est celui qui est la source de la morale et la morale elle-même? quels écrivains inspirèrent jamais plus de respect, et méritèrent plus de confiance? Témoins de tous les faits qu'ils racontent, auditeurs de toutes les instructions, sans prétention comme sans espérance, au-dessus de toute illusion et de tout intérêt, ils n'entreprennent ni l'éloge, ni l'apologie de leur maître; ils ne cherchent jamais ni à lui concilier l'admiration, ni à le préserver de blâme; ils racontent aussi uniment ses humiliations que ses vertus, ses foiblesses que ses miracles; ils ne montrent ni reconnoissance pour ses bienfaits, ni compassion pour ses souffrances; et partout on les voit, comme lui, sans passion et sans enthousiasme. S'ils ont à se défendre de quelque prévention, c'est de celle qu'ils ont conçue contre sa personne; et s'ils ont quelque préjugé à écarter,

c'est la répugnance elle-même qu'ils ressentent pour ses préceptes. On sent évidemment qu'ils n'ont pas plus l'intention de tromper, que la crainte d'être démentis; qu'ils laissent parler leur sujet, et que c'est bien plus la vérité qui les presse, que la manière de la dire qui les occupe. C'est la marche des gens tellement familiarisés avec la grandeur des évènemens dont ils sont les historiens, qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent ce qu'ils ont vu et entendu; ils l'écrivent sans réflexions comme ils le croient sans aucun doute; ils ne soupçonnent seulement pas que d'autres puissent en douter; ils ne se chargent que des faits; ils vous laissent en tirer les conséquences : ce n'est pas leur faute si elles vous déplaisent, et si vos passions en murmurent. Les commentaires et les explications ne les regardent pas; la seule tâche qu'ils se soient imposée, c'est d'être rigoureusement exacts : ils ont fait leur devoir d'historiens fidèles, ne leur demandez pas autre chose.

Qu'on nous montre dans toute l'antiquité un seul historien qui, même de loin, approche de ce grand caractère d'impartialité, de véracité et de sagesse! Il n'y a pas même jusqu'aux apparentes contradictions des évangélistes, qui ne déposent en leur faveur, en nous prouvant qu'ils ne se sont jamais copiés, qu'ils ne se sont jamais concertés; et néanmoins ils s'accordent à un tel point sur les enseignemens et sur les faits, que quand nous n'aurions qu'un seul Evangile, nous y trouverions le même système de religion et de morale que dans les quatre Evangiles réunis. A qui donc faut-il croire, si ce n'est pas à de pareils témoins? sur quel monument historique peut-on se reposer, si celui-ci peut être légitimement suspect? quelle règle avons-nous pour connoître la vé-

rité, si c'est ainsi qu'on peut écrire le mensonge? comment la bonne-foi est-elle faite, si ce n'est pas là son caractère et son accent? et que peut-il manquer à notre certitude, lorsque ces hommes, qui ont écrit ce qu'ils ont vu et entendu, meurent enfin pour défendre ce qu'ils ont écrit?

Tout le monde connoît ce magnifique passage de J. J. Rousseau sur J.-C. et l'Evangile, où la majesté du style répond à la majesté des idées, et où pour s'élever à la hauteur de son sujet, il semble s'être élevé au-dessus de lui-même. « Il seroit plus inconcevable, » dit J. J., que plusieurs hommes d'accord eussent » fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait » fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent » trouvé ce ton ni cette morale; et l'Evangile a des » caractères de *vérité* si grands, si frappans, si par- » faitement inimitables, que l'inventeur en seroit » plus étonnant que le héros. » Ce n'est point ici un trait d'esprit, une pensée brillante; c'est un trait de lumière qui commande la conviction, et que l'incrédulité ne peut pas plus obscurcir par des sophismes, qu'affoiblir par le mépris. Comment, en effet, ces hommes si ignorans et si simples auroient-ils pu inventer c'est-à-dire, trouver, eux-mêmes une morale si au-dessus de leurs foibles lumières, et rendre avec tant de justesse une doctrine qu'ils avouoient ne pas entendre? comment auroient-ils pu inventer toutes ces choses, qui ne peuvent pas venir dans l'esprit de celui qui invente, et que n'auroient certainement pu inventer des hommes qui n'auroient voulu que tromper? comment auroient-ils pu imaginer ce grand caractère de J.-C. qui ne se dément jamais, qui est toujours ce qu'il doit être, toujours digne de son origine céleste, toujours tel que paroisse le demander la nature de sa mission,

et le grand but qu'il se propose de remplir? Non, un portrait si sublime et si grand, si bien d'accord dans toutes ses parties, si dépouillé de tout art et de toute déclamation, si éloigné de tout ce qui peut sentir le panégyrique et l'éloge, n'existeroit point, si le divin original n'eût point existé! C'est un chef-d'œuvre dont les évangélistes n'eussent jamais été capables, s'ils n'eussent travaillé sur le vrai et copié d'après nature; et certes, dans la supposition qu'il n'y ait jamais eu de Fils de Dieu, promis et envoyé au monde, nous n'aurions jamais eu l'Evangile tel que nous le lisons; et l'histoire de J.-C. que nous y trouvons, doit être reléguée au rang des choses impossibles dès l'instant où on ose la travestir en une légende apocryphe.

Il est vrai que cet Evangile renferme des dogmes incompréhensibles et des faits merveilleux, que le même Jean-Jacques ne craint pas de nous donner pour *incroyables*. Mais ce n'est ici qu'une contradiction de plus, ajoutée à tant d'autres, et qui bien loin d'affoiblir le témoignage qu'il a rendu à J.-C., ne sert qu'à l'appuyer et à le faire ressortir davantage. Comment n'a-t-il pas vu que sans ce merveilleux, la plupart même des faits seroient inexplicables, et manqueroient à-la-fois de liaison et de motifs; que tout ce merveilleux est inséparable du sujet même; et que si ces choses *incroyables* n'existoient pas dans l'Evangile, l'Evangile lui-même n'existeroit pas? Voudroit-il que la vie d'un homme divin n'eût rien d'inexplicable et de surnaturel, et qu'elle pût être autre chose qu'un enchaînement de merveilles, destinées à consacrer sa personne et à justifier sa mission? voudroit-il qu'un livre destiné à perfectionner la raison et à confondre la sagesse humaine, n'eût été qu'un ouvrage purement raisonnable et

tout philosophique, c'est-à-dire, aussi froid, aussi sec, aussi décharné que les enseignemens humains? Bien loin que ce merveilleux rende suspecte l'histoire de J.-C., il la confirme, puisqu'il la rend ce qu'elle doit être; et je me défierois plutôt des écrivains qui nous l'ont transmise, s'il y avoit moins de ces actions miraculeuses et de ces choses sur-humaines dont on veut que je me défie. En même temps que ce merveilleux est digne de sa sainteté, sa sainteté est également digne de ce merveilleux, et il s'assortit si parfaitement avec la dignité de sa personne et la grandeur de son ministère, que je le demanderois aux évangélistes, tel que nous l'admirons dans leurs écrits, si je ne l'y trouvois pas.

Ecoutons encore le philosophe de Genève, nous parlant de J. C. « Sa douceur, dit-il, qui tient plus » de l'ange et du Dieu que de l'homme, ne l'abandonne pas un instant, même sur la croix, et fait » verser des torrens de larmes à qui sait lire sa » vie comme il faut, à travers les fatras dont ces » pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils » ont respecté et transcrit fidèlement les discours » qu'ils n'entendoient pas : ôtez quelques tours » orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un » mot qui ne soit digne de lui, et c'est là qu'on » reconnoit l'homme divin, qui, de si piètres disciples, a fait pourtant, dans leur grossier mais » fier enthousiasme, des hommes éloquens et courageux ».

Ici, comme on voit, Rousseau traite assez mal les évangélistes, et cela parce qu'ils n'ont pas arrangé l'Evangile à sa manière. Mais on peut lui demander comment de si *piètres disciples* ont-ils pu avoir ce *fier enthousiasme*, qui suppose des ames fortes? comment sont ils devenus des hom-

mes *éloquens et courageux?* comment ces *pauvres gens* ont-ils transcrit si *fidèlement* les discours de J. C., qu'ils n'en ont jamais altéré la dignité, l'admirable simplicité? comment ces discours qu'ils *n'entendoient pas* ont-ils été si *heureusement respectés*, qu'à quelques tours orientaux près, on n'y voie pas un seul mot qui ne soit digne de lui, et où l'on ne reconnoisse *l'homme divin?* comment, en *défigurant* l'Evangile par *des fatras*, c'est-à-dire, par des faits surnaturels, n'ont-ils jamais défiguré la sublimité et la beauté de sa morale? S'ils ne *l'entendoient pas*, comment ne l'ont-ils pas *défigurée?* et s'ils l'entendoient au point de ne jamais y mettre un seul mot qui ne fût digne de leur maître, comment sont-ils *de pauvres gens et de piètres disciples?* Voilà ce qu'auroit dû nous expliquer cet homme, qui n'est pas sans doute un *pauvre* écrivain, mais qui est si souvent le plus *pauvre* et le plus inconséquent des raisonneurs. Qu'entend-il d'ailleurs par ces *pauvres gens?* Sans doute ce ne sont pas des gens de lettres et des déclamateurs; on le voit bien à leur style, à leur abandon, à cette absence totale de tout ornement ambitieux et de tout subtil artifice. On sent bien qu'ils ne cherchent pas à briller et à capter les suffrages de leurs lecteurs; qu'ils ne composent pas de génie; et que s'ils avoient été ce qu'on appelle des écrivains, nous aurions de J. C. une histoire toute différente de celle qu'ils nous ont laissée. Mais c'est cette *pauvreté* même qui fait tout-à-la-fois notre admiration et notre confiance; c'est elle qui me garantit la vérité de leur récit; qui me convainc que ce n'est pas un livre qu'ils ont voulu faire, mais une simple narration, et l'exposé naïf de cette parole divine qu'ils ont vue et touchée.

J'admire alors, comment ces pauvres gens ont pu former un tissu si bien lié de l'histoire évangélique, que toute l'industrie humaine n'auroit pu la contrefaire. Je me demande avec surprise, comment ces *piètres disciples*, sans éloquence et sans talens, ont pu parler de leur maître mille fois plus dignement que n'auroient pu faire tous les talens et toute l'éloquence du monde. Car, que l'on prenne toutes les histoires les mieux écrites, toutes les vies qui ont été composées par les grands auteurs, les panégyriques qu'on a été trente ans à achever; qu'on rassemble toutes les idées de vertu que la conduite des sages et l'esprit de ceux qui les ont loués avec le plus de passion, peuvent nous fournir; qu'on joigne ensemble les Aristides et les Catons, et qu'en séparant même leurs vertus de leurs défauts, on leur prête les plus sublimes et les plus rares qualités que l'on voit répandues dans les autres hommes, on sera toujours forcé d'avouer que toutes ces idées n'approcheront jamais de cette perfection que les évangélistes, écrivant sans hyperbole et sans art, nous font concevoir de J. C.; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a donc que l'esprit de Dieu qui ait pu donner la parole à ces gens sans esprit, et leur inspirer ce que d'eux-mêmes ils n'eussent pu jamais trouver.

Mais laissons les sophismes de l'erreur pour prendre acte des aveux arrachés par la force de la vérité, et admirons, avec Rousseau, la touchante impression que fait la vie de J. C. *à qui sait la lire comme il faut*, c'est-à-dire, à qui sait la lire sans passion, sans prévention, sans orgueil; à qui la lit avec droiture, avec simplicité de cœur, avec le sincère desir de s'éclairer; à qui s'aban-

donne à ce charme d'onction et de vérité qui y domine d'un bout à l'autre ; à qui ne prétend pas que quelques difficultés de grammaire ou de chronologie puissent jamais affoiblir tous les autres genres de preuves qui y brillent de toutes parts, à qui ne s'imagine pas que quelques embarras de détail sont faits pour obscurcir la lumière invincible qui résulte de tout l'ensemble ; à qui enfin ne soumet pas à quelques pointilleries de critique les magnifiques enseignemens de ce livre divin, où tout est pour l'instruction et rien pour la curiosité ; où tout est fait pour nous rendre meilleurs et non pour nous rendre savans.

Nous avons plusieurs histoires de la vie de J.-C. ; mais leurs auteurs, pour la plupart, ont, ou manqué leur sujet faute de talens, ou abusé de celui qu'ils avoient, en cédant à la tentation de nous donner la vie de J. C. plus polie et plus brillante que ce que l'Esprit-Saint a voulu qu'elle fût : c'est ainsi qu'ont écrit *St. Réal*, et sur-tout Berruyer. Il nous en falloit donc une où l'on évitât cet écueil, où la gravité fût réunie à l'élégance, la noblesse à la simplicité, où la paraphrase ne nuisît point à l'admirable concision de nos divins originaux, et où rien de ce qui peut tenir à l'afféterie moderne ne contrastât avec ce génie antique dont ils sont un des plus parfaits modèles. Tel est l'ouvrage du Père de Ligny. En laissant le texte dans toute son intégrité, il a su y mêler des réflexions courtes, qui, ménagées à propos, aident parfaitement à la lettre sans la dénaturer, et facilitent cette conviction historique, résultante de l'ordre de la narration et de la liaison des objets. Les explications que donne la parole de l'homme n'y nuisent jamais à la dignité de la pa-

role de Dieu, et l'ouvrage reçoit enfin sa perfection par des notes critiques, également utiles, et au fidèle pour l'affermir dans ses sentimens, et à l'incrédule pour dissiper ses doutes.

Les éditeurs qui le publient ont donc rendu un vrai service à la religion et aux lettres chrétiennes. Mais leur zèle ne s'est pas borné là. Ils ont voulu que cet ouvrage fût enrichi des plus beaux chefs-d'œuvre du burin et de la peinture, afin que d'une part le fond des choses parlant au cœur, de l'autre les admirables productions de nos grands artistes pussent parler aux yeux. Quel beau commentaire en effet du Nouveau-Testament que cette galerie de tableaux, remplis, si nous osons le dire, *de grace et de vérité*, comme celui dont ils retracent les actions! quels magnifiques interprètes que les Rubens, les Carache, les Poussin, les Véronèse, les Raphael, les Titien, les Dominiquin, les Guide, les Lesueur, les Lebrun, et autres peintres renommés, qui se sont tous disputé à l'envi, la gloire de nous donner à leur manière, une histoire de J. C., et ont su, dans leurs tableaux, faire passer cet heureux mélange de sublimité et de tendresse, de douceur et de majesté qui ne se trouve que dans l'Evangile.

Un nouveau motif de recommandation pour cet ouvrage, c'est le nom même de son auteur. Le père de Ligny appartenoit à cette société célèbre qui a laissé de si grands souvenirs. Il commençoit à paroître avec succès dans les chaires de la capitale, et il étoit même désigné pour prêcher à la cour, quand le génie de la destruction, qui sapoit depuis long-temps les fondemens de tous les ordres religieux, commença par le plus illustre et le plus utile de tous. Le Père de Ligny se retira, à cette

époque, à Avignon, où il exerça ses rares talens pour la prédication. Sa manière de dire avoit quelque chose d'original, et même de bizarre; mais elle étoit tellement analogue à son caractère, qu'elle intéressoit beaucoup plus que n'auroit pu faire la déclamation la plus soignée, et qu'elle donnoit même un nouveau prix à ses discours. Sa vertu répondoit à son talent. Il avoit cette gravité dans le maintien, et cette douceur dans les manières qui caractérisoient principalement les membres de son ordre, et qui, en faisant respecter l'état religieux, réconcilioient les gens du monde avec la religion elle-même. Il prêcha dans nos provinces méridionales, où l'on accouroit en foule pour l'entendre, jusqu'aux dernières années de sa vie, qu'il termina à Avignon en 1788, à la 78e. année de son âge. Heureux d'avoir été enlevé à la veille de la catastrophe, de n'avoir entendu l'orage que de loin, et de n'avoir pas été témoin d'une révolution dont il ne fit qu'emporter le pressentiment dans le tombeau.

Rien ne manquera donc à l'*Histoire de la Vie de J. C.*, sous le rapport des lettres et des arts; et si nous ajoutons que M. de Bonald en a fait la préface, dans laquelle il a mis tout ce que sa plume a de force et d'élégance, on peut dire qu'elle formera un ouvrage où tout ce qu'il y a de plus pur dans le style comme dans le pinceau, concourt puissamment à faire ressortir et goûter davantage tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans la religion et dans la morale. La carte de la Terre-Sainte, qui termine le second volume de cet ouvrage, et qui a paru nécessaire pour la plus grande intelligence du Nouveau-Testament, a été tracée sur les lieux mêmes, par M. Soulavie jeune, pen-

dant l'expédition de l'armée française en Syrie. Nous pouvons assurer que cette carte est la plus parfaite comme la plus récente que nous ayons de la Palestine. X.

II.

Sur la Vie des Saints,—*Bienfaits du Christianisme.*

La Vie des Saints! Annoncer la Vie des Saints! Vous allez vous déshonorer! — Messieurs, vos jugemens sont vifs et tranchans : permettez-nous de n'y plus souscrire qu'à bon escient; vous vous êtes trompés quelquefois : si vos erreurs n'ont point tourné au profit de votre philosophie, souffrez du moins qu'elles soient utiles à notre instruction; continuez, si cela vous convient, à être décisifs; mais ne vous attendez plus à nous trouver si crédules.

Eh! pourquoi n'annoncerions-nous pas la *Vie des Saints?* C'est le livre des enfans, s'écrient-ils, c'est le manuel des bonnes femmes, c'est le *veni mecum* des imbécilles, des sots et des fanatiques. Raisonneurs sublimes, soyons un peu moins prodigues d'épithètes injurieuses et de sarcasmes outrageans : je vous dis, moi, que la *Vie des Saints* est aussi le livre des philosophes. Etrange assertion ! venons à la preuve.

Si la philosophie consistoit à se renfermer dans les bornes étroites du moment fugitif où nous existons, si elle ne différoit point de cette humeur chagrine qui porte des esprits durs et hautains à critiquer amèrement tout ce qui les entoure, ou s'il falloit la confondre avec cet orgueil qui nous fait prendre le faste de nos pensées pour la mesure de la perfection,

elle seroit indigne du beau nom qui la décore. Mais sa destinée est plus relevée, ses vues sont plus nobles, et sa tâche moins circonscrite. Le vrai philosophe est celui qui apprend à connoître les hommes, en suivant leur histoire dans tous les siècles; supérieur aux préjugés du sien, il ne se laisse dominer ni par les railleries des uns, ni par l'enthousiasme des autres; il examine, il pèse, il apprécie ce qu'ils exaltent ou ce qu'ils méprisent, et ne cherche que dans l'autorité de la raison, la règle de ses jugemens.

Ainsi, tandis qu'un étourdi, qui se croit un esprit fort, la tête pleine des prétendus bons mots de Voltaire et des déclamations délirantes de Diderot, invective avec autant d'ignorance que de passion, contre ce qu'il appelle superstition, erreurs, fanatisme; le vrai sage remonte dans les siècles, observe les évènemens, interroge les faits, et suivant la religion chrétienne depuis sa source jusqu'à nos jours, la considère, au moins, comme le trait le plus marquant de toute l'histoire moderne, si même il ne la regarde pas comme la plus grande merveille que présentent les fastes du genre humain.

Et quel spectacle, en effet, n'offre point à ses yeux la révolution causée dans le monde par l'établissement du christianisme! Au sein de l'ignorance, de l'abjection et de la pauvreté, sort et s'élève une doctrine nouvelle qui, malgré les fureurs de la persécution, finit par triompher de l'orgueil des philosophes et de l'autorité des princes. L'Evangile, d'abord objet de risée, l'emporte bientôt sur les écrits vénérés des Platon et des Aristote, et la Croix, instrument du plus infâme suplice, orne la tête des empereurs : les nations que le Nord vomit par torrens, écrasent les Romains qui avoient tout subju-

gué; des barbares font la loi aux maîtres du monde, et recomposent, pour ainsi dire, l'Europe dont ils se disputoient les ruines; la morale chrétienne qui avoit triomphé de la politesse dédaigneuse des peuples les plus savans et les mieux civilisés, triomphe encore de la férocité sauvage de ces enfans de la nature; elle adoucit leur humeur dure et farouche, amollit et fléchit ces caractères de fer, courbe sous son joug la tête superbe du Sicambre intraitable, forme le lien commun de tant de peuples qui n'en étoient pas moins divers, quoique nous nous plaisions à les confondre sous la même dénomination, et devient le véritable fondement de cette grande république européenne qui, gouvernée par des rois dans chacune de ses parties, mais tournant autour du même centre, reconnut enfin pour son chef un foible prêtre, armé du seul nom de Dieu. Il me semble que de pareils évènemens, envisagés seulement sous le rapport philosophique, ne sont pas indignes des méditations de tout homme qui veut réfléchir sur les destinées de ses semblables.

Poursuivons. Pendant qu'une morale supérieure à celle de l'Académie et du Portique s'établit, un nouvel ordre de vertus se développe. Qu'Athènes vante son Codrus qui se dévoue noblement pour le salut de ses sujets; que Rome soit fière de son Scœvola, de sa Clélie, de son Décius; je consens à admirer ces merveilles du patriotisme; je sais qu'il y a eu dans tous les temps des mortels généreux, qui ont honoré l'humanité; mais voudra-t-on comparer quelques exemples d'un dévouement rare et sublime avec cette vie perpétuellement sacrifiée des premiers chrétiens, toujours placés entre les avanies et les tortures, entre l'outrage et les douleurs, entre le mépris des peuples et les fouets des bourreaux? Les

Héraclides menacent l'Attique, le roi d'Athènes s'élance dans les bataillons ennemis, et périt : un gouffre s'ouvre au milieu de Rome, Décius s'y précipite : que la postérité leur applaudisse dans tous les siècles; mais à quels yeux féroces le martyre des Machabées n'a-t-il pas arraché des larmes ? Quel trait aussi touchant dans toute l'histoire des payens ? Qui ne remarque ici un caractère de supériorité ? Oui, le christianisme en a produit de plus grands encore.

Dites le fanatisme, s'écriera quelqu'un ! Sophiste orgueilleux, appelez donc aussi fanatisme tout ce que vous admirez le plus chez les peuples anciens : appelez fanatisme la constance de ces femmes de Sparte, dont Rousseau a fait un si grand éloge, parce qu'elles se réjouissoient de la mort de leurs fils tués au champ de bataille, et voyoient, d'un œil sec, leurs enfans expirer sous les verges en l'honneur de Diane; taxez de fanatisme les plus grands hommes de la Grèce et de l'Italie qui savoient souffrir sans se plaindre et l'exil et la mort; accusez aussi de fanatisme ces illustres victimes de l'honneur, un Eustache de Saint-Pierre, un Bayard, un chevalier d'Assas. Mais que dis-je ? C'est au contraire le christianisme qui a détruit le fanatisme en possession d'ensanglanter la terre de tout temps, depuis Agamemnon, qui sacrifioit sa fille en Aulide, jusqu'aux prêtres carthaginois et aux Druides qui immoloient des hommes à leurs barbares divinités. Non, les grands hommes que le chrétien honore, n'étoient point des fanatiques. Ne cherchons pas à dégrader leur vertu sublime par de flétrissantes dénominations : gens sensés, de quelqu'opinion que vous soyiez d'ailleurs, je vous en atteste ; vous ne voyez en eux que les premiers et les plus grands de tous les philosophes.

Certes, j'aîme bien autant lire la *Vie des Saints* que l'histoire des sophistes de l'antiquité; et l'ouvrage de Ruinard, est pour le moins aussi précieux pour moi que celui de Diogène Laërce. Qu'Aristippe, Zénon, Epicure, avec leurs inintelligibles systêmes et leurs interminables discours, me paroissent petits en comparaison de ces hommes, qui, tout en prêchant une marche uniforme et un dogme invariable, savoient donner à-la-fois le précepte et l'exemple, et qui montroient en eux les vertus qu'ils conseilloient aux autres! Je sais que quelques-uns ont porté, *humainement parlant*, le zèle de la religion et l'amour de la perfection jusqu'à des excès qui effarouchent l'esprit; mais encore est-il vrai que la philosophie ancienne est tombée dans des excès bien plus étranges. Philosophe à la mode, tu te moques de Siméon Stilite sur sa colonne; mais, dis-moi, lui préférerois-tu Diogène dans son tonneau?

S'il est une histoire humiliante pour la raison humaine, et qu'on doive véritablement renvoyer aux foibles et aux imbéciles, c'est celle des philosophes anciens; on y ajoutera peut-être un jour celle des philosophes modernes: quel délire perpétuel! que de folies accumulées les unes sur les autres! quelle insupportable affectation! quelles prétentions ridicules! quelle morgue puérile! quel charlatanisme révoltant! L'un se jette dans l'Etna pour s'immortaliser, et laisse ses pantoufles au pied de la montagne; l'autre veut nous persuader que la goutte ne lui fait pas de mal; un troisième, qui vivoit trois ou quatre siècles après Priam, nous assure qu'il a assisté au siége de Troie; enfin, le plus sage de tous prétend qu'il a un génie qui lui parle à l'oreille, et qui lui donne certains conseils. Je crois que

ce sont bien là des contes d'enfans ou de vieilles femmes, de véritables balivernes indignes de l'attention de tout homme raisonnable.

Mais les miracles de Saints? Eh bien! messieurs, les miracles? quand même il y en auroit qu'une pieuse crédulité eût imaginés, que s'ensuivroit-il? Lisez-vous moins Plutarque, parce qu'on vous fait souvent des contes ridicules? Ne trouvez-vous point des miracles dans Tite-Live, dans Tacite? Les fables absurdes d'Hérodote vous empêchent-elles de profiter de ce qu'il y a d'intéressant et de vrai dans ses histoires? Vous avez lu et relu cent fois la *Vie de Pythagore*, et pourtant vous y voyez qu'il a ressuscité un mort; assurément c'est là un miracle (1). Les moines du moyen âge, qui ont quelquefois corrompu la vérité de l'histoire par de pieuses impostures, étoient sans doute assez crédules; mais c'est un défaut qu'ils partagent avec les plus grands écrivains de l'antiquité. La philosophie du jour crie sans cesse à l'illusion, à l'erreur, au fanatisme; elle auroit eu plus beau jeu il y a deux ou trois mille ans.

Des miracles au moins qu'on ne contestera pas, et qui n'exciteront point la risée, ce sont les vertus de ces héros du christianisme et les services qu'ils ont rendus à l'humanité : l'esclavage domestique détruit, les lettres conservées, les mœurs adoucies et formées, la vraie morale prêchée à toute la terre à travers les fatigues et les périls, la civilisation étendue et perfectionnée, les plus beaux exemples

(1) Il est nécessaire de remarquer ici que l'auteur de cet article s'adresse aux *Philosophes*, et que dans cette phrase ainsi que dans plusieurs autres il emploie envers eux ce qu'on appelle un argument *ad hominem*.

à côté des plus belles leçons, la vertu proclamée et pratiquée, les secours de l'instruction allant au-devant de l'ignorance, les asiles de charité ouverts à la pauvreté, l'infirmité guérie, l'enfance allaitée, voilà ce que nous leur devons. Au nom des Louis IX, des Charles Borromée, des François-de-Sales, des Vincent-de-Paul, quel est le cœur qui ne se sent point ému? quelle est l'ame qui n'est point pénétrée d'attendrissement et de respect? qui ne seroit curieux de connoître la vie de ces bienfaiteurs du genre humain?

Mais, si tant de grandes qualités du cœur me permettoient de songer aux talens de l'esprit, je dirois à ceux qui dédaignent cette histoire : Où trouvez-vous un orateur plus éloquent que *St.-Jean Chrysostôme*, un philosophe plus profond que *St.-Augustin?* Quoi! vous voulez connoître les détails de la vie de *Socrate*, et vous négligez l'histoire de l'évêque d'Hyppone; vous suivez *Cicéron* et *Démosthènes* dans leurs études; vous desirez savoir par quels degrés ils se sont élevés si haut, et l'éloquence d'un *St. Chrysostôme*, d'un *St.-Bazile*, d'un *St.-Grégoire-de-Nazianze*, d'un *St.-Ambroise*, ne vous engageroit pas à rechercher les circonstances et les détails de leur vie? Quel est donc ce préjugé qui dénature ainsi les choses, et qui vous les rend agréables ou indifférentes, suivant qu'il s'agit des payens ou des chrétiens? est-ce là ce qu'on appelle philosophie?

J'avoue que tout n'est pas également saillant dans ces histoires; mais il y a partout un certain charme qui arrête l'esprit, il y règne une variété singulière qui prévient l'ennui, et si j'ose me servir de ce terme, elles offrent une lecture non moins amusante qu'instructive. Qu'un autre rougisse donc s'il veut, de lire *la Vie des Saints*; pour moi, je suis au-dessus d'une

telle pudeur; je saisis tout ce qui m'intéresse, et lorsque l'utile se trouve joint à l'agréable, le titre du livre, quelque ridiculisé qu'il soit, ne sauroit m'empêcher de le lire et même de le relire. Mais je dois faire observer que ce livre acquiert un nouveau degré d'intérêt, quand on songe au temps dont nous sortons, et aux circonstances où nous sommes placés (1). Tandis que le philosophe poursuivi, comme le chrétien, par ceux qui confondoient tout dans leurs inconcevables fureurs, cherchoit ses consolations et ses vertus dans les écrits des Sénèque et des Epictète, c'étoit dans les exemples des héros du christianisme que vous puisiez toute votre force, prêtres infortunés, qui portez encore les marques de la persécution; c'est là que vous trouviez des modèles de courage, de patience, de dévouement, de toutes les dispositions qu'exige le malheur; et c'est encore là que vous apprenez à bénir aujourd'hui la main triomphante, instrument de tant de merveilles qui vous a retirés des terres de l'exil et des horreurs de la mort.

Oui, sans doute, l'époque où nous vivons est une des plus grandes de l'histoire du genre humain; elle doit être à jamais illustre dans les siècles; mais c'est encore moins par ce continuel enchaînement de victoires toutes plus brillantes les unes que les autres, et par cette paix rendue presque miraculeusement à l'Europe étonnée au moment où l'on cessoit de l'espérer, que par le rétablissement d'une religion, dont la ruine totale avoit été jurée par ces autres Baltazars et par ces modernes Héliodores. Quel est

(1) Cet article est du 8 frimaire an 10, et postérieur au concordat.

donc cet édifice qu'un nouveau Cyrus relève aujourd'hui contre tout espoir? Quels sont ces deux conquérans qui semblent agir de concert, à vingt siècles l'un de l'autre? Puis-je dédaigner un culte que je vois lié à de si grandes choses? Puis-je mépriser ces héros de la religion et de la vertu, dont les premiers héros du siècle et de la gloire s'honorent d'être les défenseurs et les appuis?

III.

Vie de madame Louise de France. — *La profession religieuse de cette princesse, comparée à l'abdication de Christine, reine de Suède.*

Madame Louise, fille de Louis XV, vécut jusqu'à l'âge de trente-trois ans dans la cour la plus brillante de l'Europe.

Sa jeunesse fut environnée des pompes et des séductions du rang suprême: elle jouit, sans en abuser, des présens de la nature et de la fortune.

Le roi, son père, l'aimoit tendrement; elle n'eut jamais à craindre de voir immoler son bonheur à la politique de l'état.

L'infortune ne lui révéla point le néant des grandeurs humaines; elle n'eut point d'erreurs à expier, et les austérités ne furent pour elle que les pénitences de la vertu: sa vie ne fut point troublée par ces sentimens impétueux qui ramènent souvent à la religion les cœurs tendres et les imaginations passionnées.

Cependant, à l'âge où la raison prend le plus

d'autorité, où l'habitude des plaisirs exerce le plus de puissance, madame Louise, sans effort, sans trouble, sans regret, sans autre douleur que celle que son sacrifice causoit à sa famille, descendit, pour ainsi dire, des marches du trône, et s'ensevelit dans un cloître.

Elle choisit le couvent le plus pauvre et le plus régulier; dans l'ordre monastique, le plus indigent et le plus austère.

Le roi voulut que les épreuves du noviciat fussent prolongées pour elle, pendant dix-huit mois. La sagesse du monde, qui se flattoit encore d'enlever la princesse à la religion, comptoit sur les inconstances de la pensée; la tendresse d'un père aimoit à ménager une ressource à la foiblesse du repentir, mais le zèle et la fermeté de madame Louise ne se démentirent pas un moment.

Les courtisans avoient cru découvrir en elle des dispositions à l'orgueil et du penchant pour la mollesse : les Carmélites furent étonnées de ses macérations et de son humilité.

Pendant dix-sept ans, et jusques sur son lit de mort, elle donna l'exemple de toutes les vertus de son état; pendant dix-sept ans, et jusques sur son lit de mort, la fille des rois servit de modèle aux vierges du Carmel.

L'histoire de sa vie, où Bossuet auroit trouvé le sujet d'une oraison funèbre digne de lui, pouvoit être renfermée dans quelques pages. M. l'abbé Proyard en a rempli deux volumes, où le zèle, l'onction et la candeur du pieux écrivain laissent à peine appercevoir qu'il manque également d'éloquence et de précision.

Ce livre contient peu de faits; prier et souffrir,

telle est la vie d'une Carmélite ; mais la fille d'un roi de France préfère cette vie à toutès les vanités de la terre : son histoire offre une lecon sublime, et doit inspirer d'utiles réflexions.

Elle prouve du moins que le joug de la religion est moins pesant que celui du monde, et que les joies secrètes dont elle remplit le cœur font naître sous les chaînes du cloître, au milieu des privations et des souffrances, un bonheur que la raison se promet en vain de l'indépendance, et que les passions cherchent plus vainement encore dans les jouissances du luxe et de la volupté.

Christine, reine de Suède, descendit à 28 ans du trône de ses pères, et la philosophie s'énorgueillit d'un si rare sacrifice. La fille de Gustave-Adolphe avoit un grand courage, un esprit cultivé, des lumières étendues, le goût des arts et des sciences, le mépris des préjugés : avec tant d'avantages, elle fut singulière et ne fut point heureuse ; aucun sentiment ne remplit son ame. Née protestante, elle embrassa la religion romaine, et n'en écrivit pas moins *qu'elle aimoit mieux être comptée parmi les sages que parmi les saints* : elle abdiqua la couronne quand les illusions de la jeunesse pouvoient l'embellir à ses yeux ; elle voulut la reprendre quand l'expérience auroit dû la détromper des chimères de la grandeur : descendue du rang suprême, elle se permit encore ces *jeux de princes* qui, suivant une définition fameuse, ne plaisent qu'à ceux qui les font : l'assassinat de *Mouadelschi* souilla sa vie ; incertaine dans sa foi comme dans ses projets, elle mourut dans le doute, après avoir vécu dans l'agitation, et sa mémoire n'est parvenue à la postérité, qu'avec la renom-

mée équivoque de son caractère et de sa vertu. Ellè ordonna de ne graver sur sa tombe que ces deux mots : *Vixit Christina.* « Les inégalités de » sa conduite, de son humeur et de ses goûts, » dit un écrivain dont le jugement n'est point » suspect, le peu de décence qu'elle mit dans ses » actions, le peu d'avantage qu'elle tira de ses » connoissances et de son esprit pour rendre les » hommes heureux, sa fierté souvent déplacée, » ses discours peu mesurés sur la religion qu'elle » avoit quittée et sur celle qu'elle avoit embrassée ; » enfin, la vie, pour ainsi dire errante, qu'elle » mena parmi des étrangers qui ne l'aimoient point; » tout cela justifie, plus qu'elle ne l'a cru, la briè- » veté de son épitaphe.

Madame Louise avoit moins de science que la reine de Suède ; on ne soupçonnoit point qu'elle cachât plus de force et de constance dans un corps foible et délicat. Cependant, depuis le jour où elle quitta le château de Versailles pour entrer dans un monastère du Carmel, elle suivit jusqu'au tombeau sa résolution long-temps méditée, sans qu'on pût appercevoir dans sa conduite le moindre regret, la moindre foiblesse, la plus légère contradiction. La règle de Sainte-Thérèse lui parut toujours plus douce que l'étiquette de la cour ; elle ajoutoit encore à ces austérités, qui exigent tant de patience, tant d'humilité, tant de dévouement et tant de courage : et ce qui doit confondre l'orgueil de la sagesse humaine, c'est que la foible santé de la princesse s'affermit dans le jeûne et dans les macérations ; sa gaité s'anima sous la bure et sous le cilice ; elle écrivoit à l'une de ses sœurs : » Tout respire ici la gaité du Ciel ; je viens de la

» récréation où j'ai pensé mourir de rire, quoique
» j'eusse reçu de tristes lettres qui m'avoient beau-
» coup attendrie : vois quel pouvoir a la bonne con-
» science !... tu sais bien que je n'aime pas qu'on
» prenne des engagemens qu'on ne puisse pas rem-
» plir; aussi tu peux être sûre que si je suis carmélite,
» c'est que j'en aurai la force. C'est pour cela que
» j'ai pris dix-huit mois d'épreuves, au lieu de
» quinze qu'ont les autres ; mais je suis si persua-
» dée que c'est la volonté de Dieu, que je n'ai nulle
» inquiétude. » Long-tems après, madame Louise
écrivoit encore avec plus de détails : « Croyez-
» moi, je suis vraiment heureuse au-delà de ce que
» je mérite de l'être ; et tant au physique qu'au
» moral, j'ai infiniment gagné à venir ici. Il est
» vrai qu'à Versailles j'avois un bon lit ; mais dans
» ce bon lit, je ne dormois que d'un sommeil in-
» terrompu : j'avois une table bien servie, mais
» souvent point d'appétit. Ici, je n'ai pour lit que
» ma paillasse rembourrée, mais je dors à merveille ;
» notre réfectoire m'offre assez maigre chère, mais
» j'ai du scrupule à trouver souvent tant de plaisir
» à manger nos pois et nos carottes. Quant à la
» paix de l'ame, quelle différence ! c'est à la lettre
» et en toute vérité que je puis dire, qu'un seul
» jour, dans la maison du Seigneur, m'apporte plus
» de contentement solide que ne m'en procuroient
» mille passés dans le palais que j'habitois. Comme
» nous avons ici nos observances, la cour a aussi
» les siennes, mais bien plus dures que les nôtres.
» Ici, par exemple, à cinq heures du soir, je vais
» à l'oraison ; à Versailles, il me falloit aller au
» jeu : à neuf heures, la cloche m'appelle pour ma-
» tines ; à Versailles, on m'avertissoit que c'étoit

» l'heure de la comédie. On n'est jamais en repos à » la cour, quoiqu'on parcoure sans cesse le même » cercle d'inutilités. Que de belles matinées j'ai » perdues dans ce pays-là !... Ici, comme j'ai dor- » mi la nuit, je me trouve bien de me lever matin: » toute ma toilette ne me prend pas deux minutes, » après quoi je m'occupe toute la journée d'une ma- » nière agréable à mon esprit, parce que je sens » qu'elle est profitable à mon ame. Enfin, tout ce » qui m'environnoit à la cour me promettoit des » plaisirs, et je n'en goûtois nulle part : ici, au » contraire, où tout semble fait pour attrister la » nature, je jouis d'un contentement pur; et depuis » que j'y suis, je me demande tous les jours à » moi-même : Où sont donc ces austérités dont on » auroit voulu m'effrayer ? mais lorsqu'il est si évi- » dent que, sous tous les rapports, j'ai gagné à » échanger la cour pour le Carmel, jugez combien » on est fondé à me faire tant d'honneur du parti » que j'ai pris. »

C'est avec cette modestie, cette simplicité, cette candeur, ce sentiment intérieur d'un bonheur céleste, que madame Louise rend compte de sa vie religieuse; et la mort, qui ne la délivroit d'aucun malheur, lui parut encore plus facile et plus douce. Prête à paroître devant le Dieu de Saint-Louis, elle s'écria : « Levons-nous, hâtons-nous d'aller au Ciel. » Ce furent ses dernières paroles, tant elle portoit dans l'impénétrable mystère de l'éternité la conviction d'une foi vive, et la confiance d'une ame pure !

Ainsi vécut et mourut madame Louise de France, que la religion appela du pied du trône à l'ombre des saints autels. On a vu quel fut le sort de Christine de Suède, à qui la philosophie fit abdiquer une

couronne pour satisfaire le goût de l'indépendance et des arts. On peut comparer ensemble les résultats de la raison humaine et ceux de la foi. E.

IV.

Sur le sujet précédent.

La profession religieuse de madame Louise, fille de Louis XV, est un événement digne d'occuper un rang distingué dans les fastes de l'Eglise, ainsi que sa vie est faite pour orner les annales de la vertu. L'Europe chrétienne ne vit pas sans étonnement et sans admiration la fille d'un roi de France s'arracher à toutes les délices de la Cour, pour embrasser toutes les rigueurs du Carmel; préférer une triste cellule au palais somptueux de ses pères, et descendre des premières marches du trône pour se cacher dans un tombeau. Ce n'est pas que l'histoire de la religion ne nous offre de fréquens exemples de reines et de princesses se dépouillant ainsi de tout l'éclat d'un rang auguste, pour se revêtir des humbles livrées de la pénitence. Mais quelque héroïques que fussent ces grands sacrifices, ils devoient paroître moins étonnans dans des temps où les vertus monastiques étoient en honneur, que dans un siècle tel que le nôtre, où de vains raisonneurs, à force d'analyser les idées, rappetissent les sentimens, et traitent de foiblesse et de fanatisme ces traits sublimes de magnanimité et de courage trop au-dessus de leur froid et vil égoïsme. Il semble que la Providence ait voulu donner ce grand spectacle et cette immortelle leçon à ce siècle irréligieux et corrompu, pour lui

montrer que la religion, mille fois supérieure à la philosophie, peut seule élever une ame au-dessus d'elle-même, et lui donner l'empire sur les passions et les foiblesses de l'humanité.

Aussi la philosophie en fut-elle alarmée : et ses inquiétudes à cet égard furent d'autant plus vives, que déjà elle méditoit la ruine de ces asiles consacrés à l'innocence et à la vertu, et que la retraite de madame Louise pouvoit encore leur donner du crédit et de la consistance. Il fallut donc calomnier cette princesse, ou s'efforcer du moins d'affoiblir le prix d'un dessein si généreux par de malignes interprétations et des insinuations perfides, et supposer quelque motif humain dans une résolution qui paroissoit si au-dessus des forces humaines. Il falloit que ce fût ou quelque chagrin domestique, ou la vanité qui se mêle à tout, ou le dépit de quelque passion trompée et malheureuse. Mais madame Louise ne tarda pas à triompher des injustices de la philosophie, ainsi qu'elle avoit triomphé des séductions du monde, et toutes les calomnies tombèrent devant sa vertu. Le choix qu'elle fit d'un des ordres les plus austères, et de la maison la plus pauvre de toutes les maisons des carmélites de France, prouva aux esprits les plus aveugles et les plus prévenus que sa vocation étoit aussi pure que sa détermination étoit courageuse. On vit alors l'auguste cénobite devenue plus humble et plus pauvre que la dernière des novices; n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit la faire oublier; ne se prévalant de sa naissance que pour être plus attentive; *désolée*, suivant ses propres expressions, *du respect qu'on lui portoit*; et regardant presque comme un affront toutes les distinctions qui auroient pu lui rappeler encore un rang et des honneurs qui n'étoient plus pour elle. On la vit, à peine

initiée dans les mystères du cloître, devenir propre à conduire et à gouverner les autres; étrangère à toutes les affaires du siècle, qu'elle appeloit des *jeux de cartes*, et regardant comme perdus tous les instans qu'elle ne donnoit pas à sa propre perfection; aussi douce et charitable pour ses compagnes, qu'austère pour elle-même : on vit enfin celle qui étoit faite pour partager un trône, et dont les mains auroient pu porter le sceptre, se livrer de préférence aux plus viles fonctions et aux emplois les plus rebutans. Certes, l'orgueil philosophique peut bien ici sourire de pitié; mais si la force de l'ame et si l'empire sur soi-même ne sont pas une chimère, où peuvent-ils se trouver plus éminemment que dans une telle vie?

Cette vie est pleine de détails précieux, non moins intéressans pour la curiosité que pour la piété; et les gens même du monde, qui peut-être ne la liront pas avec fruit, pourront la lire avec plaisir. Ils aimeront à suivre l'auguste cénobite dans le cours de ces exercices si nouveaux pour elle, et à s'enfoncer avec elle dans le silence et l'obscurité de sa solitude. Ils se sentiront involontairement attendris, en assistant à cette vêture mémorable où la princesse, parée des plus riches ornemens de son rang, toute brillante d'or et de pierreries, s'avance vers le lieu de son sacrifice, et, dépouillée bientôt de toute cette pompe, reparoît couverte de la bure de sainte Thérèse, aux yeux de nombreux assistans qui fondent en larmes, et, prosternée sur la poussière, dit adieu pour jamais au monde et à la vanité. Ils admireront par quels saints artifices et par quelle gradation ingénieuse elle s'étoit peu-à-peu accoutumée, pendant dix-huit ans, dans le palais même de Versailles, aux austérités d'un état qu'elle méditoit d'embrasser.

Ils aimeront à entrer dans sa cellule, la plus étroite et la plus incommode de toutes celles de la maison, dont les croisées joignoient si mal, que le vent éteignoit souvent sa lampe; n'ayant pour meubles qu'une chaise de bois et une paillasse piquée, sur laquelle le roi s'asseyoit quand il venoit la visiter, et dont la dureté servoit souvent de matière à la plaisanterie. Ils admireront comment celle qui étoit née sous la pourpre, portoit des chemises de serge, avoit pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de corde, et une robe de bure grossière qu'elle raccommodoit elle-même, et qu'elle portoit depuis huit ans quand elle mourut. Ils seront surtout frappés du bonheur et du contentement dont la princesse jouissoit au milieu des rigueurs de son nouvel état. Il faut l'entendre s'expliquer elle-même à ce sujet, et dire à ses compagnes, avec cet air de candeur et de vérité qui porte la conviction : « Croyez - moi, etc. » (*Voyez* la citation, page 24.)

A l'ame la plus noble et au cœur le plus pur, madame Louise joignoit le caractère le plus aimable et l'esprit le plus enjoué. Ses lettres respirent le charme de la gaité en même temps que de la piété, et sont remplies de ces saillies vives et heureuses qui venoient autant du contentement de son cœur que de la finesse de son esprit. On voit dans sa vie, non-seulement avec quelle douceur elle savoit tempérer ses leçons, mais encore avec quel art et quelle mesure elle savoit les assaisonner, suivant les occasions et les personnes. Celle qu'elle donna au roi quand il vint la voir, au sujet de son élection à la charge de prieure, nous a paru surtout pleine d'adresse. Ce prince lui ayant dit qu'il étoit charmé qu'elle eût assez l'esprit de sa vocation pour mériter d'être éle-

vée à la supériorité : « J'aimerois mieux, cher papa,
» lui répondit-elle, n'avoir à m'occuper que de ma
» propre sanctification ; car, quoique mes états
» soient bien bornés, je sens que c'est une grande
» charge devant Dieu que d'avoir à gouverner. »

On savoit dans le public qu'une de ses grandes peines étoit d'être assujétie à recevoir des visites ; et elle sut le dire un jour avec esprit au roi de Suède, qui, conversant avec elle, lui demanda si le prince du Nord étoit venu la voir. « Non, lui dit-elle, il aura
» su que je n'aime pas les visites ; mais je suis bien
» aise que votre majesté l'ait ignoré. » Comme le monarque, en parcourant la maison, alloit monter un escalier : « Si j'osois, dit-il, j'offrirois le bras à Ma-
» dame. — Je l'accepterai volontiers, répondit la
» princesse, tant parce que la règle des carmelites
» ne dit rien sur le cas où des rois leur présente-
» roient le bras, que parce que nos familles sont en
» possession de se le donner depuis long-temps ».
En entrant dans la cellule de madame Louise, et à l'aspect du mobilier qu'elle renfermoit, un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux treteaux : « Quoi ! s'écrie Gustave, c'est ici qu'habite
» une fille de France ? Et c'est ici encore, reprend
» madame Louise, qu'on dort mieux qu'à Ver-
» sailles, c'est ici qu'on prend l'embonpoint que
» vous me voyez et que je n'avois pas ailleurs ».
Elle lui fit le détail de la nourriture ordinaire et des occupations d'une carmelite, le conduisit au réfectoire, lui montra la place qu'elle y tenoit au milieu de ses sœurs, et le couvert qui étoit à son usage, composé d'une cuiller de bois, d'un gobelet de terre, et d'une petite cruche de même matière. Etonné de ce qu'il voyoit, et plus encore de ce qu'il ne voyoit pas autour d'une grande princesse, ce roi

du Nord, dans des sentimens semblables à ceux de la reine du Midi, contemplant la sagesse de Salomon dans sa magnificence, ne se lassoit point d'admirer la sagesse bien plus grande de celle qui savoit trouver son bonheur dans la privation et le mépris de toute magnificence. A peine pouvoit-il en croire au rapport de ses sens, témoins du contentement et de la joie pure et franche d'une princesse qui s'immoloit tous les jours à toutes les rigueurs de la vie pénitente. «Non, s'écria-t-il, Paris et la France, Rome » et l'Italie ne m'ont rien offert de comparable à la » merveille que renferme le couvent des carmelites » de Saint-Denis ».

Le roi son père la voyant pour la première fois, revêtue de l'habit pauvre et grossier des carmelites, lui dit sur le ton de la tendresse affligée : « Eh bien, chère fille, c'est donc décidément que vous voulez renoncer à tous vos droits? — Oh! point du tout, cher papa, reprit vivement la princesse, le plus cher de mes droits je le conserverai toujours, car toujours je serai votre fille ».

C'étoit ordinairement par sa bonne humeur, et en prenant le ton de la plaisanterie, qu'elle relevoit le courage de ses compagnes, et les rappeloit à l'esprit de leur vocation. Un jour qu'elle étoit allée seule pour prier, dans un de ces petits oratoires appelés *hermitages*, que les carmelites ont coutume de pratiquer dans leurs jardins, elle y trouva une de ses jeunes compagnes qui, les yeux baignés de larmes, lui dit en la voyant : « Quoi toujours balayer, tou« jours frotter ? non, je n'y tiendrai jamais ». La princesse, tout en riant, et contrefaisant cette novice, reprit : « Oui, oui, toujours balayer, tou» jours frotter, toujours s'humilier, toujours » se mortifier, nous y tiendrons; et vous et

» moi, nous ajouterons : *Et ce, jusqu'à la mort* ».
C'est par ces mots que se termine la formule des vœux que prononcent les carmelites.

Un homme du monde, en qui elle avoit confiance, et qu'elle avoit appelé pour minuter un acte important pour sa communauté, n'osoit prendre la liberté de s'asseoir en sa présence. « Quoi! encore debout, » lui dit la princesse? Quand vous serez assis, je » serai prête à m'emparer de vos bonnes idées. » Tenez, M. de Longchamp, ajouta-t-elle, la re- » ligion rend tous les hommes égaux; et, dans la » société, deux choses rapprochent aussi les états » et les conditions; la manière dont on vous oblige, » et la manière dont vous le sentez. L'une est pour » vous, et l'autre pour moi ».

Son humilité lui persuadoit qu'il n'y avoit aucune de ses compagnes qui n'eût sacrifié plus qu'elle pour se faire carmelite. « Toutes, disoit-elle, ont fait au moins le sacrifice de leur liberté; mais moi, j'étois esclave à la cour, et mes chaînes, pour être plus brillantes, n'en étoient pas moins des chaînes ».

« Je voudrois, ajoutoit-elle, n'avoir jamais été fille de roi : il me semble que j'en serois meilleure carmelite; du moins n'aurois-je pas le chagrin d'être prieure; car c'est bien madame Louise qu'on a élue, et non la sœur *Thérèse de St.-Augustin*, n'en déplaise aux consciences de nos chères sœurs ».

Madame Louise, née le 15 juillet 1737, mourut le 23 décembre 1787, c'est-à-dire, à la veille de cette épouvantable catastrophe qui devoit renverser la monarchie et la religion qui lui servoit d'appui. Depuis long-temps elle voyoit de loin s'amonceler les nuages : elle ne cessoit de dire que les philosophes alloient tout perdre, et il ne tenoit pas à elle qu'on ne réprimât la licence de leurs écrits.

L'excellent esprit dont elle étoit douée lui faisoit voir clairement que dans cette opposition déplorable de l'audace qui osoit tout, et de la foiblesse qui souffroit tout, celle-ci devoit nécessairement succomber. Ce noir pressentiment la poursuivoit sans cesse; et en attristant sa vie, elle ne put que précipiter sa mort.

Le style de cet ouvrage est simple et pur, comme son héroïne : on auroit desiré, peut-être, qu'il fût plus ferme et moins diffus. Mais toutes les remarques de la critique doivent disparoître devant l'estime que mérite le zèle de M. l'abbé Proyard, et la reconnoissance que lui doivent les gens de bien, pour la publication d'une vie dont les merveilles, toutes cachées dans la religion, auroient été perdues, sans lui, pour la gloire et l'honneur de cette religion même. X.

V.

Petit Catéchisme historique *de Fleury. — Combien les enseignemens de la religion sont conformes à la nature de l'homme qui est si méconnue de la philosophie moderne.*

Le ciel est moins éloigné de la terre que le *Catéchisme de la religion* n'est éloigné de celui de la *philosophie.* Les principes en sont diamétralement opposés; si les uns sont d'augustes vérités, les autres doivent être de monstrueux mensonges. La religion m'élève jusqu'à un Dieu, législateur suprême, qui m'intime ses volontés par la conscience, et m'offre, dans la perspective d'une félicité sans bornes, le prix de mon obéissance à ses lois : il me semble que

cette doctrine éclaire mon esprit en me découvrant le principe des obligations morales; qu'elle touche mon cœur en lui présentant des biens immenses comme ses desirs; que mieux que toute autre elle est faite pour verser sur les malheureux les plus douces consolations, et qu'elle répand des charmes jusque sur les sacrifices les plus douloureux que demandent à l'homme la pratique de ses devoirs, l'amour de ses semblables et de la patrie. Que peut faire davantage la vérité, et peut-on la méconnoître à ces traits?

Quant à la philosophie de nos jours, elle nous attriste avec son ténébreux athéisme, et n'est bonne qu'à nous rendre plus méchans, avec la fausse liberté de ses maximes. Pour assurer notre indépendance, elle nous livre à nos passions; pour nous soustraire à l'empire de la divinité, elle nous courbe sous le joug de fer de l'inflexible nécessité; elle nous enlève l'espérance, et pour tout dédommagement elle nous offre les secours d'une raison aussi foible qu'elle est orgueilleuse. Si toujours elle ne pousse pas son délire systématique jusqu'à méconnoître l'auteur de la nature, elle le défigure par ses imaginations bizarres; et en même temps qu'elle semble croire dans la spéculation, elle nous ramène à l'athéisme dans la pratique. Ecoutez ses leçons, et bientôt vous vous forgerez un Dieu sans providence, un monarque suprême sans autorité, un père sans bonté, un juge sans iniquité, aussi indifférent à la piété qu'au blasphême, et devant qui le gémissement de l'innocence, le soupir du cœur vertueux est comme le cri de la rage et la joie barbare de l'oppresseur.

J'ouvre le *Petit Catéchisme historique*, et voici ce que j'y trouve : « Qui a fait le monde? C'est Dieu.
» — Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme? Pour le con-

» noître et l'aimer. — Nos ames meurent-elles avec
» notre corps? Non ; elles sont immortelles. »

Combien cette doctrine entre facilement dans les esprits! comme elle est féconde en conséquences utiles! comme par son universalité elle embrasse tous les temps et tous les lieux! Qu'on la prêche dans toutes les langues, qu'on la porte jusqu'aux extrémités de la terre, qu'on la propose au sauvage comme au peuple civilisé, toujours et partout semblable au soleil qui nous éclaire, elle répandra la lumière et la chaleur.

Voyez comme dans ses premiers élémens de doctrine sont renfermées les connoissances les plus sublimes et les plus salutaires : l'homme y voit son origine, sa destinée, sa fin, la règle de ses devoirs, l'appui de sa foiblesse, et le rayon d'espérance qui le console au milieu des orages de la vie. Que les philosophes anciens et modernes épuisent tous les systêmes, ou plutôt toutes les erreurs, sur l'origine du monde et celle de l'homme; qu'ils entassent péniblement conjectures sur conjectures; qu'ils s'agitent dans un cercle de suppositions contradictoires; que l'un se déclare pour *l'animal prototype*, d'où sont venus par quelques variations dans les formes accidentelles tous les animaux; qu'un autre imagine que ces derniers, à force de se mêler entre eux, aient produit *ce beau monstre qu'on appelle homme*; qu'on donne gravement à tout cela un appareil de science qui étonne le vulgaire : le véritable sage ne voit dans ces prodigieux égaremens qu'une preuve éclatante de la foiblesse de l'esprit humain; il n'en sent que mieux le besoin de cette révélation qui vient le tirer du chaos de ses doutes et de ses irrésolutions, et il admire comme, chez le peuple chrétien, le simple villageois se trouve plus ferme que les sages

du Portique et du Lycée, sur les points fondamentaux de la morale. Nous avons l'Evangile, et les sages de nos jours cherchent encore la règle des mœurs! Aveugles, ils cherchent la lumière quand le soleil brille dans tout son éclat! Philosophes, vous vous donnez pour les précepteurs du monde; vous faites des livres que vous intitulez fastueusement *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel;* vous dédaignez d'y parler de Dieu : son nom ne s'y trouve pas : croyez-moi, le genre humain se passera de vos leçons et de vos systêmes; l'effroyable essai que vous en avez fait est bien capable de nous en dégoûter à jamais. Faites des *catéchismes* pour le singe ou la panthère, mais n'en faites pas pour l'homme; car en vérité vous ne le connoissez pas.

Et quelle étrange ignorance du cœur humain ne suppose pas la pensée de composer pour tous les peuples des leçons de morale sans Dieu et sans religion? Quoi! vous trouvez le genre humain en possession de croire en Dieu et à la vie future; ces dogmes sont plus ou moins répandus dans toutes les parties de la terre; ils ont devancé tous les temps connus par l'histoire; ils étoient avant tous les législateurs : la superstition, les passions humaines ont bien pu y mêler un alliage impur ; l'ignorance a pu les obscurcir, mais rien n'a pu les éteindre; tous les âges et tous les peuples en ont fait la base de la morale publique et privée; et vous, nouveaux venus, vous voulez lui donner d'autres fondemens! Quelle est ici votre prétention ? vous êtes-vous bercés du fol espoir d'arracher du cœur des peuples la croyance de la divinité? Comment ne voyez-vous pas que l'homme tient aux sentimens religieux par le fond même de son être? toujours la nature parlera chez

lui plus haut que vos sophismes. Qu'on dirige, qu'on épure, qu'on développe, qu'on suive dans ses conséquences pratiques la doctrine religieuse dont il est naturellement rempli, je le conçois; mais une morale sans religion n'est pas seulement un attentat contre la divinité dont elle viole les droits; c'est un attentat contre l'homme, dont elle méconnoît la nature : et voilà pourtant ce qui s'appelle philosophie.

Puissent les Français laisser enfin les faux oracles de la moderne philosophie pour les solides leçons de la véritable sagesse! Le petit catéchisme de Fleury fera plus de bons pères, de bons fils, de mères tendres, de filles vertueuses, de magistrats intègres, de bons citoyens, que tous les volumes ensemble du bel esprit de nos jours. L'édition que nous annonçons est très-soignée sous tous les rapports. Combien ne sera-t-il pas agréable pour les instituteurs de trouver à la suite un recueil de morceaux choisis de nos grands poètes, sur des sujets religieux, capables de former l'esprit et le cœur des élèves, en exerçant leur mémoire! Malherbe, Corneille, les deux Racine, J. B. Rousseau, Pompignan, voilà les sources où l'on a puisé. Embellie par les charmes de la poésie, la religion paroît plus belle et plus aimable.

V.

VI.

D'un Sermon de M. l'abbé DE BOULOGNE, *sur la bienfaisance et la charité.*

LES philosophes ont souvent parlé de la bienfaisance, et l'ont célébrée comme une vertu; la religion seule enseigne la charité, dont elle fait un

devoir. Ainsi la sagesse humaine, dans ce qu'elle inspire de plus noble et de plus généreux, n'approche pas même de cette religion divine, dont les moindres prodiges sont des mystères pour le génie, dont tous les préceptes sont des trésors pour les infortunés. Stérile vanité de la raison qui s'enorgueillit de quelques maximes; puissance modeste de la piété qui s'humilie jusque dans ses bienfaits: tel est le grand, le sublime contraste que l'orateur chrétien a mis sous nos yeux.

Il a pris pour texte ces paroles de l'apôtre aux Corinthiens : *Scientia inflat, charitas verò ædificat;* la science enfle, la charité édifie : de là la division naturelle de son discours. Dans la première partie, il a montré la charité chrétienne si courageuse dans les périls, si modeste dans les succès, également attentive à cacher sa gloire et ses services, immortelle comme son origine et féconde comme son auteur. Dans la seconde, il a peint cette philantropie mondaine, cette bienfaisance philosophique, si fastueuse dans ses promesses et si pauvre dans ses effets, vaine comme l'esprit de l'homme, bornée comme son pouvoir, qui, pour déguiser la stérilité dont elle est frappée, donne sans cesse des projets pour des résultats et des rêveries pour des institutions.

Le triomphe de l'éloquence chrétienne n'est point de graver dans la mémoire des phrases harmonieuses et brillantes, mais de laisser dans l'ame des impressions profondément religieuses, qui conservent long-temps l'instruction qu'on a reçue : c'est celui de M. l'abbé de Boulogne. Je ne l'ai entendu qu'une fois : l'extrait de son sermon ne sera donc pas orné de quelques citations plus ou moins fidelles; mais il suffira de conserver, dans cette analyse rapide, l'es-

prit et quelquefois l'expression de l'orateur, pour inspirer à tout homme de bonne foi le désir d'aller entendre à son tour de si pures et de si touchantes leçons.

Pour expliquer les miracles de la charité chrétienne, le prédicateur en a d'abord cherché les motifs ; il les a trouvés dans la parole et dans le sein de Dieu même. C'est sa loi, c'est son exemple qui, d'un effort passager de vertu, nous font une obligation de tous les jours, et c'est à notre fidélité dans l'exercice de ce devoir, que sont attachées toutes les récompenses de l'éternité. Le cœur de l'homme peut-il être dirigé par des motifs plus puissans? L'orateur a complété l'effet de cette démonstration par un de ces tableaux majestueux et terribles que la religion chrétienne peut seule nous présenter. Il a fait entendre la trompette de l'ange qui réveille la poussière des siècles, et qui appelle les générations éteintes devant le trône du Dieu qui va les juger. Alors chacun voit à découvert sa conscience et sa vie, et les plus coupables, les plus sévèrement punis, sont les hommes sans charité : Venez, dit aux autres l'arbitre Suprême, venez, ô les élus de mon père! car j'étois malheureux, et vous m'avez consolé ; j'étois pauvre, et vous m'avez secouru ; j'étois prisonnier, et vous m'avez visité ; j'étois malade, et vous m'avez prodigué vos soins. O mystère de bienfaisance et d'amour ! celui qui fait et qui donne le bonheur, celui qui peut tout et n'a besoin de rien, préfère à tous les vœux, à tous les hommages, à toutes les vertus, le moindre secours que la charité porte aux infortunés. Aussi l'orateur, après avoir montré tour à tour les erreurs du paganisme, où, suivant la belle expression de Bossuet, *tout étoit Dieu excepté Dieu même*, et l'impiété de

ces temps déplorables, où l'égoïsme étouffant jusqu'aux prestiges de l'imagination, rien n'est Dieu si ce n'est l'homme, s'écrie-t-il avec attendrissement : les autres Dieux furent les Dieux des talens et du génie ; celui des chrétiens est le Dieu des malheureux.

Il représente ensuite la charité sous toutes les formes qu'elle prend, et la suit dans tous les travaux qu'elle s'impose ; il n'insiste sur les secours qu'elle donne à la pauvreté, que pour observer cette admirable économie de la loi des chrétiens, qui permet à la misère même les plaisirs de la bienfaisance ; car le denier de la veuve, le verre d'eau froide offert au besoin, ont souvent plus de mérite que tous les présens de la richesse : il n'y a que celui qui fait couler les fleuves, dit M. l'abbé de Boulogne, qui puisse donner tant de prix à un verre d'eau. Bientôt après il transporte ses auditeurs dans les hôpitaux, dans ces asiles de l'indigence et de la douleur, où la puissance, la politique, la vanité même peuvent fonder des secours, où la charité seule porte des consolations. Il pénètre avec elle jusque dans les cachots, séjour des remords et du désespoir : là, dans le cœur du criminel irrévocablement condamné, quand il n'attend plus que le supplice et le tombeau, la charité fait descendre du ciel le repentir et l'espérance. Ah ! dit encore ici l'orateur, la justice humaine ne sait que punir, son bras de fer ne sait que frapper ; la religion seule punit et console, punit et pardonne, punit et assiste.

Enfin, M. l'abbé de Boulogne peint la charité chrétienne au milieu des calamités publiques, dans ces épidémies dévorantes où les Borromée, les Belzunce, ces pasteurs héroïques, osoient seuls porter aux victimes les derniers bienfaits de la re-

ligion et les derniers tributs de l'humanité. Aveugles sur leurs propres périls, uniquement touchés des maux de leurs frères, ils adoucirent jusqu'au dernier moment les douleurs d'une agonie contagieuse; et, frappés de la même maladie, ils tombèrent à côté d'eux sur une terre infectée, en leur ouvrant les portes d'un monde meilleur. Quelle ame insensible n'aimeroit pas une religion qui commande et fait accomplir de si nobles sacrifices! Et si la bienfaisance, si la vertu viennent du ciel, qui peut aimer cette religion sans y croire! Une institution si touchante, si utile, si juste dans ses conséquences, seroit-elle absurde dans son principe! La source de tous les biens peut-elle être celle de toutes les erreurs!

Dans le second point de son sermon, M. l'abbé de Boulogne compare au zèle de la charité chrétienne, à l'infatigable activité qui lui fait braver les flots et franchir les déserts, semant partout au nom de la religion des bienfaits qu'elle cache dans le sein de la religion même, le faste de cette philantropie mondaine, si fière de ses idées libérales, de ses plans économiques et de ses systêmes impuissans. Il ne s'étonne pas qu'elle n'ait presque rien produit; il cherche plutôt par quels moyens elle pourroit produire: il l'interroge sur les motifs purement humains qu'elle peut employer pour inspirer la bienfaisance. Sera-ce l'intérêt? mais il divise les hommes au lieu de les réunir: la pitié? vous avez beau la recommander dans les livres, l'honorer sur les théâtres; cette impression fugitive se dissipe dans le tumulte ou l'enchantement du spectacle qui l'a fait naître. Sera-ce l'amour de l'ordre? C'est une idée spéculative au-dessus de l'intelligence commune, et qui n'éveille aucun sen-

timent affectueux. La philosophie parle aux peuples de leurs droits imprescriptibles, d'une égalité chimérique qui n'exista jamais. Elle leur donne de l'orgueil quand il leur faut de la patience. Puisera-t-elle les motifs de la bienfaisance dans l'amour de la gloire? il enfante de grandes choses et rarement de bonnes actions. Dans ce qu'on appelle les idées libérales? mais les chrétiens diront aux philosophes, nous les avions avant vous, plus que vous, et mieux que vous; vous les avez prises dans l'Evangile. Enfin, donnera-t-elle pour mobile à la bienfaisance le charme de la bienfaisance elle-même? mais toutes les passions ont leurs charmes. La volupté, l'amour, l'ambition, la vengeance même ont leurs plaisirs; et tant que les hommes, séduits tour à tour par des charmes si différens, n'auront pour motif du bienfait que l'attrait de la bienfaisance, le riche mourra de ses excès, et le pauvre de sa misère.

Par la foiblesse et l'inconstance de ses motifs, il est aisé de voir que la bienfaisance mondaine sera toujours vague, incertaine, insuffisante. Les plus éloquentes déclamations l'invoqueront vainement. — On a beau s'écrier : *Sainte humanité!* Quelle est donc la sainteté de l'humanité pour ceux qui ne connoissent que le néant, qui ne voient que l'homme physique dont ils veulent disséquer l'entendement comme le cadavre! Etrange sainteté que celle de la boue et de la matière!

L'orateur a rendu hommage à la sagesse vigilante du gouvernement, toujours attentif à réaliser le peu de bien possible qui se trouve dans les théories philosophiques, plus attentif à fonder sur la religion la véritable bienfaisance. Le gouvernement sait que l'autorité, le génie et les arts peuvent élever des temples à l'humanité, mais ne donnent pas le cou-

rage de supporter le spectacle de ses misères, encore moins de partager ses dégoûtantes infirmités. Il n'est pas impossible que la philosophie bâtisse des hôpitaux; fera-t-elle jamais une sœur hospitalière ?

Ici l'orateur chrétien a rappelé ces temps funestes où l'on avoit exilé Dieu de sa maison; car les hôpitaux, dans la langue de l'Evangile, s'appellent la *Maison de Dieu*. Alors, à la honte éternelle de cette philântropie qui dédaigne la religion, la vieillesse, la pauvreté, la souffrance, ne recevoient dans ces hospices philosophiques que des soins sans miséricorde, et des secours sans consolation. La bienfaisance y étoit aussi froide que la pierre sur laquelle étoient gravées ses fastueuses inscriptions. Ces temps impies sont déjà loin de nous, et l'orateur ne pouvoit en rappeler la mémoire sans ranimer la reconnoissance des chrétiens qui l'écoutoient envers le Dieu dont il annonçoit la parole sainte, envers ceux qui sont sur la terre les dépositaires de sa puissance et les ministres de ses bienfaits. E.

VII.

Sur un passage des Mémoires littéraires de M. Palissot, relatif à la Lettre de Fénélon, sur l'Ecriture Sainte.

« On a fait à Voltaire, dit M. Palissot, une espèce
» de crime d'avoir fait un couplet de chanson,
» qu'il attribue à ce vertueux prélat, et essayé de
» prouver que sa foi religieuse s'étoit affoiblie dans
» ses dernières années. Sa maligne intention eût
» été mieux servie par un long passage d'une lettre
» sur l'Ecriture sainte, adressée bien véritable-

» ment par Fénélon à l'évêque d'Arras : passage
» d'une toute autre importance qu'une chanson,
» et dont il étoit bien plus facile d'abuser. Il nous a
» paru trop curieux pour ne pas le transcrire, du
» moins en partie, mais sans en tirer aucune con-
» séquence. On y verra que Fénélon ne cherchoit
» pas à se dissimuler les objections des incrédules;
» que même il ne se permettoit pas de les affoiblir;
» et que par conséquent, sa foi n'en avoit que plus
» de mérite. »

Ensuite M. Palissot cite le passage de cette lettre de Fénélon à l'évêque d'Arras, qui lui avoit demandé son avis sur la lecture des livres saints en langue vulgaire par les laïcs, et dans laquelle l'archevêque de Cambrai lui répond qu'on n'en doit pas permettre facilement la lecture, à cause des difficultés que présentent ces livres, et il en fait une énumération sommaire. C'est cette énumération que M. Palissot met sous les yeux de ses lecteurs, en la détachant de tout ce qui la précède et de tout ce qui la suit, sans expliquer à quel dessein cette lettre a été écrite, sans mettre le lecteur au fait du but que s'y proposoit Fénélon ; de sorte qu'aux yeux du lecteur dérouté, Fénélon a l'air d'un homme qui se complaît à accumuler les objections que font les impies contre la religion, et par conséquent d'un homme qui en doute, ou qui du moins est convaincu qu'il faut avoir une foi bien robuste, pour ne pas succomber à leurs victorieuses et insurmontables raisons.

Il est très-vrai que toutes les ames honnêtes, et par conséquent tous ceux qui s'intéressent sincèrement à la gloire de Fénélon, ont fait à Voltaire, non une *espèce de crime*, mais un véritable crime, d'avoir, par un couplet de chanson, qu'il attribue

à ce vertueux prélat, essayé de prouver que sa foi religieuse s'étoit affoiblie dans ses dernières années, puisqu'en isolant ce couplet du suivant, qui en détermine le sens, il joint ainsi la mauvaise foi à la diffamation. Mais comment M. Palissot ne craint-il pas, en imitant cette même manœuvre, d'indigner également les vrais amis de Fénélon, en insérant dans son article, un passage dont il prétend qu'*il eût été plus facile à Voltaire d'abuser, et qui eût mieux servi sa malignité?* Car, s'il eût été plus facile à Voltaire d'abuser de ce passage, pourquoi M. Palissot a-t-il donc cru devoir en décorer son article de Fénélon? N'est-il pas évident que, puisque Voltaire ne peut plus en abuser, tous les disciples et héritiers de *sa maligne intention*, en abuseront? Ce qui nous conduit naturellement à demander dans quelle *intention* l'auteur des Mémoires nous a cité ce passage; si elle est *maligne* ou innocente; si c'est pour venger Fénélon, ou pour le rendre encore plus suspect; si c'est pour désabuser les malins, ou pour leur prêter de nouvelles armes, et leur inspirer de nouveaux doutes; si c'est enfin Voltaire qui est plus malin que Palissot, ou Palissot qui est plus malin que Voltaire.

Il nous dit que ce *passage lui a paru trop curieux pour ne pas le transcrire.* C'est vraiment quelque chose de très-curieux que de voir comment Fénélon, qui passoit sa vie à combattre les incrédules, connoissoit parfaitement toutes les objections dont ils se prévalent. C'est vraiment très-curieux d'entendre dire à Fénélon, qu'il y a des difficultés dans les Livres saints, *dont peuvent abuser les libertins, les esprits hautains et présomptueux, les hommes indociles et corrompus*, car c'est ainsi qu'il s'exprime, et c'est tout le but de sa lettre, ainsi que la

seule conclusion qu'il soit possible d'en tirer. Il est vrai qu'en isolant et en tronquant le passage cité, il peut paroître *curieux*, jusqu'à un certain point, pour des ignorans et des esprits frivoles; mais le lecteur le moins initié dans les ouvrages de Fénélon, n'y trouvera rien de *curieux* que l'assurance ou la mal-adresse avec laquelle le gazettier littéraire nous donne comme la pièce curieuse, un passage d'autant moins fait pour piquer la curiosité, que bien loin de jeter le moindre nuage sur la piété sincère et la croyance de Fénélon, il en est même une nouvelle preuve.

Il ne le transcrit qu'en partie, et il a eu ses raisons. C'est ainsi que Voltaire n'a donné le cantique de Fénélon, vrai ou faux, qu'*en partie*. C'est ainsi qu'on trompe aisément ses lecteurs, en mettant sous leurs yeux des passages qui n'ont ni queue ni tête. C'est une manière très-commode pour tout dénaturer et laisser ou ôter d'un passage tout ce qui sert plus ou moins le but que se propose la *malignité*. C'est sans doute aussi pour ne le donner qu'*en partie*, qu'il en a supprimé cette phrase, où Fénélon, après avoir exposé certaines objections d'un incrédule, ajoute : *Il falloit que je réfutasse en détail toutes ces objections, pour réprimer cet esprit critique;* phrase très-essentielle qui n'auroit guères rendu le passage plus long, mais qui l'auroit rendu plus clair, qui eût pu mettre du moins *en partie*, le lecteur au fait, et obvier au grand inconvénient qu'il y a toujours à mutiler des lettres de cette nature, et à ne *transcrire qu'en partie* un passage qui, pour être entendu, a besoin d'être cité tout entier.

Il est vrai qu'il a eu grand soin de nous avertir que *c'est sans en tirer aucune conséquence*. Mais s'il

n'en peut tirer aucune conséquence, pourquoi le cite-t-il ? Mais quel si grand intérêt peut-il donc prendre à un passage sans conséquence ? En quoi donc ce passage est-il si *curieux*, si on n'en veut tirer aucune conséquence ? Mais il faut bien que M. Palissot y trouve quelque conséquence, sans quoi il seroit très-inconséquent d'y attacher une si grande *importance*. Mais puisqu'il ne veut pas tirer la conséquence, il nous permettra de la tirer. Or, la conséquence, c'est que par cet entortillage, M. Palissot ne veut se mettre ni dehors ni dedans, et se ménager le plaisir de rire sous cape, sans nullement se compromettre. La conséquence, c'est qu'il veut laisser croire aux uns qu'il n'attaque pas la croyance de Fénélon, et aux autres, que ce n'est pas pour rien qu'il a cité ce passage : la conséquence, c'est que n'ayant pas le courage de la tirer lui-même, il aime mieux mettre ses lecteurs sur la voie, et la laisser tirer aux autres : la conséquence, enfin, c'est que pour plaire à l'auteur des *Religieuses carmelites de Cambrai*, dont il est le serviteur très-humble, il inculpe ici audacieusement Fénélon, tout en feignant de le défendre.

Ce n'est pas non plus sans en tirer aucune conséquence, que M. Palissot nous assure, en son ame et conscience, que cette lettre de Fénélon *est adressée bien véritablement à l'évêque d'Arras*, comme si quelqu'un en doutoit. Il auroit pu nous dire tout simplement que cette lettre fut rendue publique du temps même de Fénélon, ce qui suppose évidemment qu'elle n'a rien dont ce grand homme ne puisse s'honorer ; que cette lettre est insérée dans le Recueil de ses *Lettres spirituelles*, et qu'elle se trouve dans toutes les éditions de ses œuvres, ce qui suppose qu'il n'est jamais venu

dans l'esprit de personne qu'elle pût compromettre en rien la foi religieuse de son auteur. Mais en s'exprimant ainsi, M. Palissot ne se seroit pas donné un air de mystère, il n'auroit pas fait croire que ce passage *est d'une toute autre importance qu'une chanson*. Il n'auroit pas eu l'air de faire une confidence au public, en attestant que cette lettre a *été adressée bien véritablement*, ce qui, en effet, est très-véritable, mais ce qui est très-plat de la part d'un homme qui a cru par ce petit manège, donner le change à l'ignorance de ses lecteurs, en leur faisant entendre que cette lettre est une *véritable* découverte, une bonne fortune pour ses *Mémoires littéraires*, la pièce curieuse, échappée à la *malignité* de Voltaire, mais que lui, sans être malin, a su déterrer dans quelques manuscrits que les dévots apparemment avoient eu grand soin de cacher.

On sent avec quel plaisir Voltaire se seroit arrêté sur les aveux d'un prélat aussi éclairé, et combien il en auroit appuyé l'anecdote vraie ou fausse de la chanson. Que veut dire l'auteur des Mémoires avec *ces aveux*? Ne semble-t-il pas que Fénélon a fait dans ce passage des *aveux* dont la religion puisse s'alarmer, ou qui soient peu dignes *d'un prélat aussi éclairé?* Ne voilà-t-il pas un aveu bien terrible, que celui des difficultés qui se rencontrent dans les Livres saints et *dont peuvent facilement abuser les libertins, les esprits hautains et présomptueux, les hommes indociles et corrompus*; car il faut le répéter encore, c'est le seul *aveu* qu'il fait dans cette lettre. Or, Voltaire avoit trop d'esprit pour *s'arrêter sur de pareils aveux*; il connoissoit cette lettre tout aussi bien que M. Palissot, et elle lui parut si naturelle, si peu faite pour *appuyer*

l'anecdote, qu'il se garda bien de s'en servir. On ne sent donc pas *avec quel plaisir* il s'y seroit arrêté; mais on sent avec quel plaisir M. Palissot s'est appesanti sur ce passage qui, tronqué et isolé, peut paroître aux ignorans renfermer quelques *aveux*, tandis que, lu dans la lettre même, et à sa véritable place, il ne renferme ni de loin ni de près aucun *aveu* qui puisse *faire plaisir*, même à M. Palissot.

Pour nous, pleins de respect pour la mémoire du vertueux Fénélon, nous n'y voyons que sa candeur et l'exemple qu'il donne de captiver son entendement sous le joug de la foi. C'est effectivement l'exemple que Fénélon a donné non-seulement dans cette lettre, mais pendant toute sa vie; ce qui rend très-méprisables ceux qui veulent aujourd'hui nous insinuer le contraire. Mais M. Palissot, en n'y voyant que la *candeur* de Fénélon, en montre-t-il beaucoup dans cet aveu? Y a-t-il de la candeur à se servir de ce mot, comme s'il falloit avoir recours à la candeur de Fénélon pour l'excuser sur ce passage? Y a-t-il sur-tout de la candeur dans *ce respect dont il est plein* pour la mémoire du vertueux Fénélon? Est-ce en tronquant des passages *dont on peut abuser*, pour déshonorer sa mémoire, qu'il prétend lui prouver ce grand respect dont il est plein? C'est ainsi que Voltaire étoit aussi plein de respect, tout en citant frauduleusement le couplet du cantique. Car il proteste dans ce même endroit de son respect pour Fénélon, et il se garde bien aussi d'en conclure crûment que Fénélon étoit un incrédule; c'eût été pousser trop loin la *candeur*. C'est ainsi que les baladins qui le jouent sur le théâtre, sont pleins de respect pour sa mémoire, ce qui n'empêche pas qu'ils ne baffouent tout à-la-

fois la vérité et la vraisemblance, en nous le donnant pour un tartuffe d'humanité, un patelin philantropique, débitant très-sérieusement des maximes aussi contraires à sa religion qu'à son siècle; à son état qu'à son esprit; à ses propres ouvrages qu'à sa propre histoire.

Ainsi, tout en ayant l'air de gourmander Voltaire, Palissot partage sa mauvaise foi, et marche visiblement au même but. L'un et l'autre ont trompé sciemment leurs lecteurs; le premier, pour son couplet isolé, et l'autre, pour sa lettre tronquée. Il y a cependant cette différence, que le cantique cité par Voltaire, a quelque chose de piquant par sa rareté, et peut, jusqu'à un certain point, intéresser la *malignité* et la *curiosité*; tandis que la lettre insignifiante, et connue de quiconque a lu Fénélon, ne peut faire ni l'un ni l'autre. L'article de Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, est d'un homme aussi adroit qu'ingénieux. L'article de Palissot, dans ses *Mémoires littéraires*, est d'un homme aussi gauche que médiocre. Enfin, le premier a fait de sa citation, une vraie espièglerie, et le second n'a fait de la sienne, qu'une vraie niaiserie. X.

VIII.

De l'accord de l'utile et du vrai, ou l'existence de Dieu, dogme utile et nécessaire au bonheur de l'homme, et par conséquent véritable.

Un athée fait pour être obscur, et qui n'a pu se faire remarquer un instant qu'à force de choquer le bon sens et la décence, a bien osé imprimer ces pa-

roles : « Les athées voudroient que le magistrat » d'une grande nation, en consacrant par une loi » la liberté des cultes, fît néanmoins sentir l'absur- » dité et les inconvéniens de tous ces cultes, dans » des proclamations sages, adressées aux pères de » famille et chefs de maisons. » On pourroit citer d'autres athées encore, qui ont eu la bonhommie de penser que l'extinction de toute idée religieuse seroit t ès-salutaire au genre humain, et qui sembloient répandre leur doctrine avec un grand air d'innocence, étant les seuls à ne pas rougir de leur singularité monstrueuse, comme on voit les insensés et les enfans ne pas rougir de leur nudité. Toutefois soyons justes, même envers ceux qui ont voulu briser parmi nous la règle de toute justice. Il faut convenir qu'il est des athées qui croient que leur impiété bonne pour eux, ne le seroit pas pour la multitude; que c'est là une de ces hautes conceptions réservées pour un petit nombre d'êtres privilégiés, dont l'ame fortement trempée est à l'épreuve du sens commun. *Il faut une religion au peuple* : telle est la devise de ceux qui sont bien aises de garder pour eux la belle éducation et les belles manières, et qui renvoient au vulgaire une religion incommode. Quoi qu'il en soit, il est facile de convaincre d'erreur les athées par les dangers mêmes de leur système ; la discussion est un peu sérieuse, mais elle ne sera pas longue.

L'homme a soif de la vérité comme du bonheur; même en la trahissant, il conserve pour elle un amour secret. Quel est celui qui, en se livrant au mensonge, ne rougiroit pas de s'en avouer le sectateur? L'être intelligent vit de la vérité ; c'est dans elle qu'il trouve sa nourriture et sa force; conçoit-on un être raisonnable dont la fin et la vie ne fut

que dans l'erreur ? Ces angoisses, ces agitations éternelles dont les hommes se tourmentent, que sont-elles autre chose que les symptômes d'un esprit languissant d'ignorance et de foiblesse, qui lutte contre les ténèbres pour arriver à la lumière, et trouver enfin son repos dans la possession de ce qui *est*, dans la vérité ?

Mais si l'homme est fait pour la vérité, comment le genre humain, pour être heureux, auroit-il besoin du mensonge ? Notre nature seroit en contradiction avec elle-même, si, d'un côté faite pour le *vrai*, elle ne pouvoit de l'autre trouver son bonheur que dans le *faux*. La vérité est quelque chose de réel. Le mensonge est une négation ; il est, par rapport au vrai, ce que sont les ténèbres par rapport à la lumière. Il faudroit être incapable de lier deux idées, être absolument étranger à toute bonne métaphysique, pour ne pas sentir qu'une doctrine nécessaire au bonheur des hommes, à la conservation des sociétés, est une vérité. L'existence et la félicité des sociétés humaines ne sauroient porter sur le néant du mensonge.

Maintenant je m'adresse à l'athée, et je lui dis : Si le dogme d'un Dieu et d'une Providence est nécessaire au maintien, à la prospérité de l'ordre social, ce dogme est vrai ; et vous qui osez le nier, vous voilà convaincu d'erreur. Si vous avancez que le genre humain peut s'en passer, vous voilà en opposition avec le cri de l'univers entier, avec l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles ; et dès-lors vous êtes convaincu de folie. Les athées ont si bien senti que leur système entraînoit la ruine de l'ordre social, qu'on les a vu célébrer à l'envi les délices de l'état sauvage ; car c'est là une des causes secrètes de leur prédilection pour la *sauvagerie*.

L'athée le plus décidé ne l'est jamais parfaitement; il reste dans la partie la plus cachée de son cœur, des impressions d'idées religieuses dont il ne peut jamais bien se défendre. L'homme est, par le fond de son être, si naturellement religieux!.... Une main divine y grava d'ineffaçables empreintes : il a beau faire, il porte ce sceau divin partout où il porte son cœur : cela est fort heureux pour lui comme pour les autres. Mais supposons pour un moment un peuple athée, intimement convaincu que Dieu n'est pas, qui soit privé de toute idée religieuse, et n'en fasse jamais dans aucun cas la règle de ses affections et de sa conduite, alors nous aurons l'athéisme pratique. Eh bien! quel est celui qui seroit empressé d'aller vivre au milieu de ce peuple? est-il même d'athée qui en eût le courage? Celui qui hésiteroit ici, pourroit bien avoir autant d'esprit que les sophistes du dix-huitième siècle; mais comme eux aussi il se montreroit parfaitement étranger à la connoissance du cœur humain.

Si l'athée a raison, le système qui dit qu'il n'y a pas de Dieu est une *vérité*. Mais quelle est donc cette vérité que tous les peuples, tous les sages, tous les législateurs ont repoussée comme le fléau le plus destructeur des familles et des sociétés, avec laquelle les hommes sont plus méchans, les nations indisciplinables, les crimes plus multipliés sur la terre? Qu'il soit quelquefois nécessaire de préparer les hommes à la vérité, comme on prépare insensiblement des yeux malades à supporter l'éclat du grand jour, cela se conçoit; mais une doctrine constamment et universellement nuisible n'est pas une vérité : c'est une monstruosité. Les philosophes du dix-huitième siècle, pour autoriser leur audace à tout dire, ne cessoient de répéter que *la vérité ne*

sauroit nuire aux hommes. « Je le crois comme eux, » répondoit Jean-Jacques ; mais c'est à mes yeux » une grande preuve que ce qu'ils disent n'est pas » la vérité. »

Montesquieu a dit qu'une religion, même fausse, étoit encore le meilleur garant de la probité des hommes ; c'est qu'une religion fausse ne l'est jamais entièrement ; elle tient comme par la racine à une vérité dénaturée : tel fut le polythéisme. Des dieux sanguinaires qu'on appaise par le sang humain, des dieux infames qu'on adore par des infamies, voilà l'erreur ; et sous ce rapport l'idolâtrie détruisoit l'homme et les bonnes mœurs, elle étoit nuisible. Un être en général supérieur à l'homme et maître souverain de toutes choses, qui exigeoit les hommages des mortels, voilà le fond de vérité qu'enveloppoit le ténébreux paganisme, et sous ce point de vue il étoit, quoique très-imparfaitement, conservateur de l'ordre et de la société. Quand des préjugés sont utiles, ce n'est pas comme faux, c'est comme secrètement liés à quelque vérité première.

Je me résume : l'athéisme est universellement nuisible ; donc il est faux. Le dogme d'un Dieu et d'une Providence est universellement utile ; donc il vrai ; donc il faut croire en Dieu..... Cela est bien dur...... Allons, messieurs les athées, résignez-vous, Newton ne prononçoit jamais le nom de Dieu sans donner un signe de respect ; et, soit dit entre nous, Newton ne passe pas pour un sot. Du moins les athées devroient bien garder leur doctrine pour eux seuls, et ne pas chercher à la communiquer même à un petit nombre d'adeptes : le disciple veut à son tour devenir maître, et la contagion gagne au loin. Rappelons, en finissant, la leçon donnée aux athées par un grand maître. « J'ai vu un soir à souper (dit quel-

» que part Mallet-Dupan) Voltaire donner une » énergique leçon à d'Alembert et à Condorcet, en » renvoyant tous les domestiques de l'appartement » au milieu du repas, et en disant ensuite aux deux » académiciens : *Maintenant, messieurs, conti-* » *nuez vos propos contre Dieu, mais comme je ne* » *veux pas être égorgé ni volé cette nuit par mes do-* » *mestiques, il est bon qu'ils ne vous entendent* » *pas* ». V.

IX.

L'Esprit d'orgueil et les folles contradictions de J. J. Rousseau, à l'occasion d'un Recueil intitulé : Le Véritable esprit de J. J. Rousseau, etc., *par M. l'abbé Sabatier de Castres.*

On ne doit pas confondre cet ouvrage avec d'autres compilations du même genre qui ont été déjà publiées ; celle-ci faite avec goût et sagesse, est véritablement, comme l'annonce l'éditeur, « un choix » méthodique de tout ce que Rousseau a écrit de » plus sain, de plus instructif en faveur de la reli- » gion, de la morale, du gouvernement monar- » chique, et de plus saillant contre les incrédules, » les novateurs et les démocrates. » Un tel recueil ne peut qu'être agréable et utile, surtout pour les jeunes gens qui pourront y lire sans danger les plus beaux passages du plus éloquent écrivain du dix-huitième siècle. Mais je suis loin de penser avec l'éditeur, qu'il ait rempli son titre, qu'il nous ait tracé *le véritable esprit de J. J. Rousseau*, et prouvé invinciblement par cette compilation, comme il le dit, « Que l'illustre citoyen de Genève, bien qu'on

» se soit servi de ses écrits pour renverser l'ancien » ordre de choses, est l'ennemi le plus déterminé » des maximes qu'on a mises en avant pour anéan» tir les rangs et établir le républicanisme. » Tous ses ouvrages attestent, au contraire, que *cet illustre citoyen de Genève* ne fut citoyen d'aucun pays, mais bien *l'ennemi le plus déterminé* de tous les usages, de tous les gouvernemens et de toutes les lois existantes. On a donc dû se servir de ses écrits pour renverser l'ancien ordre de choses. Ce qu'il a écrit de plus favorable à la religion et au gouvernement monarchique, ne pouvoit nullement contre-balancer ce qu'il a écrit tant de fois en faveur de l'irréligion et de l'anarchie. Il est évident, et Rousseau le savoit très-bien, que dans un ouvrage où le bon et le mauvais se trouvent confondus, c'est le mauvais qui doit prévaloir, surtout quand on l'embellit de tout ce que l'éloquence a de plus séduisant, et quand on flatte les passions d'un peuple déjà possédé par le fanatisme de la nouveauté. Rousseau sera éternellement coupable d'avoir nourri, exalté ce fanatisme par ses maximes anti-sociales, que toutes les maximes contraires ne pouvoient faire oublier.

« Les révolutionnaires, poursuit M. l'abbé Saba» tier, n'ont pas vu ou voulu voir que le *Contrat* » *social* n'est qu'une utopie, un roman politique où » l'homme est considéré, non tel qu'il est et qu'il » sera toujours, mais tel qu'il devroit être et qu'il » ne sera jamais, tant qu'il aura des passions. » Et c'est là précisément la folie de Rousseau, d'avoir, en régentant l'univers, considéré l'homme tel qu'il doit être et non tel qu'il est; d'avoir considéré l'homme en tant qu'il n'est point homme, en tant qu'il n'est qu'une fiction; de nous avoir parlé d'*un peuple de dieux*, et non d'un peuple d'hommes; de

n'avoir fabriqué *qu'un roman politique* où les révolutionnaires ont pu *voir ce qu'ils vouloient*, et ne pas voir ce qu'ils ne vouloient pas; et d'avoir éternellement tendu des piéges à son siècle, en ne lui présentant qu'une *utopie* fabuleuse, dont la conséquence est que six mille ans de lois, d'usages, d'institutions, de propriétés, de cultes et de gouvernemens, ne sont que six mille ans d'abus, de préjugés, de monstruosités, d'outrages à nos droits, et d'attentats contre l'humanité, que l'exemple de tous les peuples et l'expérience de tous les pays ne sauroient justifier.

Aussi le *véritable esprit* de J. J. Rousseau, comme porte le titre de ce recueil, me paroît assez mal appliqué à un écrivain de ce genre. Nous savons parfaitement ce que c'est que l'esprit de Bossuet, de Fénélon, de Bourdaloue, de Pascal, et de tant d'autres défenseurs illustres de la religion, parce que ces grands hommes sont *vrais*, et pour ainsi dire *uns*; comme la religion elle-même. Mais le *véritable esprit* de J. J., comment le définir, à moins qu'on ne dise que c'est un esprit de doute, d'incrédulité, de paradoxes, de contradictions; ou bien, comme il s'exprime lui-même, que c'est l'art de *se jouer du public; et de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour et le contre, et promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité* (1)? De sorte que celui qui feroit un choix d'observations entièrement opposées à celles que M. Sabatier a recueillies dans les ouvrages de J. J., pourroit aussi bien l'intituler : *Le véritable esprit de J. J. Rousseau*, tant il y a de souplesse, d'incohérence et de versatilité dans cet écrivain! « Il n'est point, dit Helvétius, de proposition, soit

(1) Rousseau juge de Jean-Jacques.

» morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte
» et ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions
» ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi. »

Rien de si curieux que la manière dont il se justifie lui-même de ses inconséquences et de ses contradictions. Tantôt il nous dit que c'est la faute de *son cerveau compact et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation de sang vive et prolongée;* tantôt que c'est la faute de *son cœur, sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, et à des écarts où ne tombent jamais les écrivains méthodistes et subtils, qui ne disent jamais que ce qui leur est avantageux de dire;* tantôt que c'est la faute de *son caractère, qui est ou tout flamme ou tout glace, et qui ne suit aveuglément que ses penchans;* tantôt enfin, que c'est la faute de *son esprit, et qu'on peut bien le regarder comme l'être le plus extravagant et le plus chimérique que le délire et la fièvre puisse faire imaginer.* Et puis, il nous fait part de son aventure dans le bois de Vincennes, et nous raconte que
« tout-à coup il se sentit l'esprit ébloui de mille lu-
» mières, et la tête prise par un étourdissement sem-
» blable à l'ivresse; qu'une violente palpitation op-
» pressa sa poitrine; que ne pouvant plus respirer
» en marchant, il se laissa tomber sous l'un des ar-
» bres de l'avenue..... Que tout ce qu'il put retenir
» de ces foules de grandes vérités qui, dans un quart-
» d'heure l'illuminèrent sous cet arbre, a été bien
» foiblement épars dans les trois principaux de ses
» écrits; savoir, son premier discours, celui sur l'I-
» négalité, et le Traité d'éducation.... Que de la vive
» effervescence qui se fit alors dans son ame, sorti-
» rent les étincelles de génie que l'on a vu briller dans
» ses écrits, durant dix ans de fièvre et de délire,

» et que ces étincelles n'auroient plus vraisembla-» blement brillé dans la suite, si, cet accès passé, il » eût voulu continuer d'écrire. »

Ainsi voilà Jean-Jacques justifiant lui-même ses contradictions par ses passions, ses paradoxes par son enthousiasme, ses travers par ses inspirations, et ses folies par ses extases. Voilà tous ses ouvrages déclarés par lui-même, enfans *de la fièvre* et fruit *du délire*. Le voilà convaincu, par son propre aveu, de n'avoir jamais écrit de sang-froid, de n'avoir jamais composé ses écrits que *dans l'accès*, au point que, *cet accès passé*, il étoit incapable de rien faire de bon. Certes, ce n'est point avec tant de chaleur et d'*effervescence* qu'écrivirent nos véritables grands hommes. Ce n'est point dans la fièvre et le délire que Bacon analysa toutes les branches des connoissances humaines, que Newton devina le système du monde, que Leibnitz descendit dans les abimes de la métaphysique; et si jamais Bossuet et Fénélon eurent la fièvre, ils attendirent que l'*accès fût passé*, l'un pour écrire son Discours sur l'Histoire universelle, l'autre pour composer son Télémaque. Qu'un poète lyrique, dithyrambique, s'agite en ses fureurs, que Jean-Jacques lui-même attende le moment de la fièvre pour composer ses opéra, tout cela est dans l'ordre; mais comment concevoir un sage, un moraliste, un instituteur des nations, un réformateur du genre humain, *toujours fébricitant et toujours délirant?* Est-ce donc *en se passionnant* qu'on instruit les hommes? est-ce dans cette incandescence d'imagination qu'on découvre la vérité? est-ce sur un trépied qu'on doit monter pour poser les fondemens de l'ordre social? Et que peut donc produire cet enthousiasme pythonique? que peut-il sortir de cette tête sulfureuse? que de l'éloquence

sans raison, des sublimités romanesques, *des étincelles de genie qui brillent*, mais qui n'éclairent pas; des expressions enfin qui brûlent le papier, mais qui ne laissent après elles qu'une fumée enivrante, qui offusque la vue, et qui porte à la tête.

Suivrons-nous le philosophe de Génève *dans les régions éthérées où il se réfugie?* peindrons-nous *cet habitant d'une autre sphère qui ne ressemble en rien à celle-ci; cet homme de la nature,* qui, toujours hors de la nature, *ne travaille que pour un monde idéal*, et ne veut voir dans la nature que *le beau idéal?* ce singe de Platon, qui, dégoûté de toutes les réalités de ce monde visible, n'aime plus qu'à se nourrir de chimères, et qui, laissant tout ce qui est pour n'admirer que ce qui doit être, *ne peuple son imagination que de types et de simulacres?* Parlerons-nous de ce commerce surnaturel, *où ses sens concourant avec ses fictions, il se forge des êtres selon son cœur, et vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empyrée au milieu des objets charmans et presqu'angéliques dont il est entouré* (1)? Ecoutez cet habitant de l'empyrée: c'est alors qu'il vous dira des choses de l'autre monde. Interrogez cet homme de la nature, lorsqu'il s'abandonne à lui-même sans autre guide que son *beau idéal*, c'est alors qu'il vous apprendra que l'état social est un état contre-nature, et une contradiction perpétuelle avec la morale; que l'homme est essentiellement bon, mais que la société le déprave; que plus la société se perfectionne, plus l'homme se détériore; qu'il n'y a de vraie morale que dans les bois, et qu'en marchant sur nos deux pieds, nous avons

(1) C'est ainsi que Rousseau se peint trait pour trait dans *les Rêveries du Promeneur solitaire*, dans ses *Confessions* et dans l'écrit intitulé : *Rousseau juge de J. J.*

perdu notre attitude naturelle; que les mots de *tien* et de *mien* sont horribles; que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne; que le premier qui a osé clorre et cultiver un champ, et dire ce champ est à moi, fut l'ennemi du genre humain; que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé; et autres belles découvertes qui nous convaincront que si jamais il y a eu au monde *un animal dépravé*, c'est sans doute l'homme qui *réfléchit* ainsi.

Que penserons-nous maintenant de sa fière devise, *vitam impendere vero?* C'est la devise des charlatans de tous les temps et de tous les pays; ce devoit donc être la sienne. Demandez-lui d'où il tient cette grande mission, il vous répondra, comme à l'archevêque de Paris, que *c'est un engagement qu'il a dû remplir suivant son talent, et que la vérité nous appelle tous avec force à la publier de concert.* Le voilà donc qui se persuade que son talent sanctifie tout ce qu'il pense, justifie tout ce qu'il publie, bon ou mauvais, vrai ou faux; le voila *appelé avec force* à prêcher le christianisme et le naturalisme; la nécessité de la révélation et l'inutilité de la révélation; le respect pour J. C. et le mépris pour J. C.; la divinité de l'Evangile et les dangers de l'Evangile : le voilà apôtre de la dévotion et du libertinage, de la sainteté du mariage et de l'adultère; et tout ce chaos de principes incohérens et d'opinions contradictoires, il l'appellera la vérité! Et l'imposteur qui soutient ainsi avec le même feu et la même éloquence, ce qui est utile et ce qui est pernicieux, ce qui est permis et ce qui est défendu, se proclamera arrogamment l'apôtre et le martyr de la vérité : quelle *vocation* et quel *engagement!*

Qu'on ne lui parle pas du danger de ses écrits, il le sent tout aussi bien qu'un autre; ni de l'horrible

abus qu'on en peut faire, il en est convaincu. Il se vante lui-même de ne pas entendre son Contrat social; mais *il n'a ni le temps ni la force de le refaire.* Il publia *la Nouvelle Héloïse*, et ne rougit pas d'annoncer en la publiant, que toute fille *qui en osera lire une seule page, est une fille perdue.* Il avoue qu'en lisant son Emile, *on y verra bien moins un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire ; mais il ne sait qu'y faire. Ce n'est pas sur les idées d'autrui qu'il écrit, mais sur les siennes.* S'agit-il de corrections grammaticales? il efface, il rature sans cesse; et par un art qui n'appartient qu'à lui, sa plume paroît d'autant plus naturelle qu'elle coule avec plus d'efforts. S'agit-il de la vérité? *ce qui est écrit est écrit*, dit-il d'un ton d'oracle à son ami Dussaulx, et *je n'y reviens plus.* Et en effet, il n'est jamais revenu sur rien. Dussent *les rêveries et les visions* de son Emile compromettre le bonheur des générations; dussent les inintelligibles mystères de son Contrat social compromettre le repos des états; dussent ses infâmes *Confessions* compromettre l'honneur des familles, *qu'y faire?* et que lui importe? *Je ne vois pas*, dit-il, *comme les autres hommes. Tant pis pour moi et pour les autres qui ne m'entendent pas*, c'est-à-dire, tant pis pour la morale et pour la vérité dont il ne s'embarrasse guères. Que lui fait ce qu'on pense, pourvu qu'on le lise et qu'on l'admire? il ne se soucie pas plus qu'on le croie, qu'il ne se croit lui-même. Ce sont des prôneurs qu'il lui faut, bien plus que des disciples : que demandent les hommes, sinon d'être entraînés? Le grand art est, non de les convaincre, mais de les émouvoir; non de les éclairer, mais de leur plaire; *ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.* Plaisant apôtre de la vérité!

Et qui jamais, sous ce rapport, atteint mieux son but que Jean Jacques? Il plaît aux ennemis de l'incrédulité, en démasquant la turpitude et la perversité des philosophes du jour : il plaît aux philosophes en dépeignant leurs adversaires sous les traits odieux du fanatisme et de la superstition : il plaît aux libertins, en ennoblissant les transports de deux amans coupables : il plaît aux casuistes sévères, en proscrivant tous les spectacles. Les hommes attachés à la religion lisent avec transport les hommages nombreux qu'il se fait gloire de lui rendre ; les incrédules se prévalent des doutes qu'il répand sur elle : les déistes lui pardonnent très-volontiers sa *croyance en la révélation*, en faveur des argumens spécieux avec lesquels il la combat ; les athées lui savent gré de les envoyer au ciel, *pourvu qu'ils soient de bonne foi* ; les ames vertueuses applaudissent aux nobles peintures qu'il fait de la vertu ; les méchans le félicitent de les avoir débarrassés des peines éternelles, et de les mettre à leur aise en leur faisant espérer la seule chose qu'ils desirent, leur anéantissement ; les ministres protestans lui tiennent compte de tout le mal qu'il dit des prêtres catholiques : les prêtres catholiques triomphent de *ses Lettres de la Montagne*, où il bat en ruine les principes des protestans. Il n'y a pas même jusqu'aux femmes qu'il a su mettre d'autant plus dans ses intérêts, qu'il a dit plus de mal d'elles ; de sorte qu'en se vantant de gourmander le monde entier, il fait sa cour à tout le monde ; qu'en affichant le cynisme, et ayant l'air d'injurier tous les passans, il caresse avec art tous les partis et tous les systêmes ; et qu'au lieu de ce courage fastueux dont il ne cesse de se targuer, il ne laisse entrevoir partout que la souplesse d'un indigne flatteur, et l'astuce d'un trafiquant de vérités et de mensonges.

Enfin, on peut juger de son *véritable esprit* par ce seul trait. Dès que l'académie de Dijon eut proposé son problême sur les sciences, il résolut de concourir, et de défendre leur heureuse influence. Qu'allez-vous faire, lui dirent ses amis? vous allez prouver une vérité triviale, et suivre le chemin battu. Ce n'est pas ainsi qu'on réussit. Laissez là votre sentiment; plaidez contre les lettres, et vous verrez un beau tapage. Il se rendit à cet avis. Il publia son manifeste contre les savans : et jamais on ne vit tel vacarme dans la république des lettres. C'est avec ce mépris pour la vérité qu'il composa, dans la suite, tous ses autres ouvrages; et ce fut là tout le secret de sa devise *vitam impendere vero*. Ainsi, bien loin de sacrifier sa vie à la vérité, il a passé sa vie à sacrifier la vérité : il l'a sacrifiée à sa rage effrénée de réputation et de gloire, en n'écrivant jamais que pour faire du bruit : il l'a sacrifiée à ses propres sentimens, en écrivant évidemment contre sa pensée : il l'a sacrifiée à ses caprices, en n'écrivant que d'après l'impulsion du moment et suivant qu'*il étoit bien ou mal inspiré*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même : il l'a sacrifiée à ses passions, en n'écrivant, comme il le dit encore, que *lorsqu'il étoit passionné* : il l'a sacrifiée à son imagination qu'il a voulu faire briller par la singularité de ses systêmes, se glorifiant d'*aimer mieux être un homme à paradoxes, qu'un homme à préjugés* : il l'a sacrifiée à son orgueilleuse opiniâtreté, en ne voulant jamais, ni rectifier ses erreurs, ni expliquer ses obscurités, ni modifier ce qui étoit dur, ni supprimer ce qui étoit dangereux : enfin, il l'a sacrifiée à son indifférence pour le bien public, en soutenant systématiquement, et les principes les plus utiles, et les maximes les plus abominables.

Cette digression sur le *véritable esprit* de Rousseau ne nous a pas paru inutile, dans un temps où il importe plus que jamais de faire connoître la fatale influence de ses opinions sur nos malheurs. Elle répond, d'ailleurs, au *véritable esprit* de nos lecteurs, et ne peut porter aucun préjudice à la compilation de M. l'abbé Sabatier, qui n'a extrait du philosophe genevois que ce qu'il a cru bon et utile, et qui en outre a su enrichir son recueil de notes aussi curieuses qu'instructives, toutes tendantes à modifier ou à combattre ce qui demandoit, ou d'être expliqué, ou d'être censuré. On peut cependant lui reprocher d'avoir laissé passer certaines maximes qui méritoient d'être fortement relevées, telles, entre autres, que celle-ci : *La probité consiste à faire son bien avec le moindre mal d'autrui possible.* Principe destructeur de toute probité, qui sape par le fondement tout l'ordre social, fait de l'égoïsme un système et de l'injustice un calcul, et n'a pas peu servi à former tous ces nouveaux *probes*, aussi étrangers à la morale qu'à notre vocabulaire.

L'éditeur a fait précéder son recueil d'une *exposition des vrais principes politiques, moraux et littéraires*, pour servir d'introduction au véritable esprit de J. J. Rousseau, laquelle nous a paru abonder en idées lumineuses sur tous ces différens objets. On regrette seulement qu'il soit quelquefois sorti du cercle qui lui est tracé par son talent, et qu'abordant des matières qui doivent lui être étrangères, il y avance que « le serpent dont parle Moïse, n'est » qu'une allégorie qui figure la pure nature, l'ani» malité ou l'instinct de l homme; et que l'arbre de » la science du bien et du mal, n'est autre chose » que l'emblême de la civilisation, ou de la science » du juste et de l'injuste, emblême sublime, mais

» dont le sens naturel est si simple, si facile à saisir,
» qu'il est vraiment étonnant qu'il ait échappé aux
» interprètes de l'Ecriture, aux pères de l'Eglise, et
» sur-tout à nos docteurs modernes, tels que les
» Arnaud, les Pascal, les Nicole et les Bossuet,
» d'ailleurs si éclairés ». Nous ne nous arrêterons point à combattre cette assertion : nous nous contenterons de dire *qu'il est vraiment étonnant* que M. l'abbé Sabatier fasse ici la leçon aux interprètes de l'Ecriture, aux pères de l'Eglise, à nos docteurs modernes; et que se croyant plus *éclairé* que les Arnaud, les Pascal, les Nicole, et même les Bossuet, *d'ailleurs si éclairés*, il ne voie qu'un emblême et une allégorie, là où tous ces grands hommes ont vu une histoire réelle. A cette tache près, cette introduction nous a paru, et pour le fond et pour le style, digne de l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature françoise.* X.

X.

Sur les Philosophes et les Antiphilosophes.

Le discours de M. Jefferson, dont nous avons donné une analyse dans notre dernière feuille, renferme des principes sages pour le moraliste, des leçons utiles pour l'homme d'état; mais elle renferme aussi des opinions dont le sens peut être expliqué d'une manière trop arbitraire, et des principes dont l'application seroit dangereuse dans nos sociétés d'Europe. « Ces peuples, dit le président des Etats-Unis, en parlant des tribus sau-
» vages, ont aussi leurs antiphilosophes, qui sont
» intéressés à les tenir dans un état d'ignorance,

» qui craignent une réforme, et qui usent de tous » leurs moyens pour déconcerter les efforts que » nous faisons pour les civiliser. » Nous observerons d'abord que les hommes dont parle M. Jefferson, ces hommes qui veulent retenir les sauvages dans leur état d'ignorance et de barbarie, ne sont point des antiphilosophes, ils seroient plutôt des partisans de la philosophie moderne. Tout le monde sait que les philosophes des derniers temps n'ont cessé de vanter la supériorité de l'état sauvage sur l'état policé; c'est parmi les sauvages qu'ils ont été chercher les modèles de la civilisation; c'est surtout parmi les peuplades errantes qu'ils ont trouvé le système d'égalité et de liberté absolue qui a ébranlé l'Europe jusque dans ses fondemens, et dont les suites malheureuses nous ont guéris pour quelque temps de la manie d'aller chercher des lumières dans les forêts d'Amérique.

Les antiphilosophes n'ont jamais prêché la barbarie de l'état sauvage; ils ont exhorté les peuples à respecter les coutumes de leurs ancêtres; ils leur ont persuadé qu'une philosophie raisonneuse étoit un guide trompeur, et que l'expérience des siècles étoit la raison des peuples; ils ont répété ces sages maximes chez une nation policée, qui avoit recueilli tous les fruits de la civilisation, et que des philosophes, égarés par l'esprit de système, vouloient ramener à l'enfance des sociétés. Les antiphilosophes auroient tenu un autre langage dans les forêts d'Amérique. Les missionnaires, qui certes n'étoient point des philosophes, n'ont jamais exhorté les sauvages à respecter les usages et les mœurs de leurs ancêtres, à vivre dans cet état de nature qui a tant de charme pour la philosophie moderne; ils leur ont donné une religion, des lois et des

mœurs nouvelles ; ils ont attaqué leurs vices, leurs passions, leurs préjugés ; ils ont éclairé leur ignorance ; ils ont aidé leur foiblesse ; ils ont consolé leurs maux. A la voix de ces hommes saintement audacieux, la religion chrétienne a enfanté des miracles, et les déserts de l'Asie et de l'Amérique ont vu briller l'aurore de la civilisation.

Si la philosophie a jamais ses missionnaires, ils s'adresseront aux sauvages, et ils leur diront avec J. J. Rousseau : « Conservez vos mœurs, car vos mœurs sont dans l'état de nature, et l'état de nature est le meilleur de tous ; conservez la liberté absolue dont vous jouissez dans vos forêts, car la liberté est la source de tous les biens ; soyez fidèles à votre égalité, car tous les maux viennent de l'inégalité des conditions parmi les hommes. » Tels seront les discours des philosophes ; les sauvages ne manqueront pas de les croire, car cette doctrine flattera leurs passions ; ils resteront fidèles aux mœurs de leurs ancêtres, et ils ne consentiront jamais à échanger la grossière ignorance de leurs chefs contre la sagesse prévoyante de M. Jefferson.

Ce ne sont donc point les antiphilosophes qui s'opposent aux sages efforts que fait le gouvernement des Etats-Unis pour civiliser les peuplades sauvages. Les antiphilosophes cherchent à répandre les lumières chez les peuples ignorans et barbares ; et chez les peuples éclairés, ils prêchent le respect pour les mœurs et pour la religion établie. Ils ne repoussent point les lumières, car ils défendent les institutions, qui en sont le résultat ; ils ne défendent point l'ignorance, car ils veillent sur le dépôt des connoissances acquises, et ils attaquent ouvertement ceux qui veulent substituer leur raison particulière à l'expérience de l'histoire. Les anti-

philosophes ne croient point, par exemple, que le siècle de Louis XIV fut un siècle barbare; ils ne croient point que la nation française fut alors un peuple sauvage dont la civilisation étoit réservée au siècle suivant. Ils ont défendu les lois et les mœurs de leurs ancêtres, et ils ont dit, comme un Romain célèbre : *Nous devons être fidèles à tant de siècles et suivre nos pères, qui ont suivi si heureusement les leurs.* M...d.

XI.

Sur l'Hermitage de J. J. Rousseau.

L'HERMITAGE de J. J. Rousseau étant devenu aussi célèbre que ceux des ouvrages de ce fameux philosophe, sortis de cette solitude, il s'y est établi une sorte de pélerinage fréquenté par des Français et par des étrangers, avec cette piété, cet empressement, qui ont de tout temps contribué à rendre plus mémorables encore les lieux déjà consacrés par une dévotion populaire. Ainsi, dans un tems où il étoit de mode de regarder en pitié toutes les habitudes religieuses, chères aux hommes de la classe du peuple, les chefs de la philosophie, les hommes les plus savans, les riches, les grands donnoient l'exemple d'une superstition semblable à celle qu'ils croient voir partout dans la religion de leurs pères; car ils eussent été fort embarrassés d'assigner aux pélerinages chrétiens une origine moins honorable ou plus ridicule aux yeux de l'homme sans préjugés. L'objet est différent, il est vrai, mais le culte est le même; les adorateurs sont ici d'un rang plus distingué; mais qu'est-ce qui ne sait pas que, dans les an-

ciens temps, les monarques, les grands de la terre alloient se prosterner humblement auprès des tombeaux des élus ? Déjà notre pélerinage a eu cette époque glorieuse ; c'est aux gens du peuple à continuer une dévotion commencée d'une manière aussi brillante, jusqu'à ce qu'il vienne enfin d'autres novateurs qui, fatigués d'un culte qui leur paroîtra digne de pitié, mettront à la place de Jean-Jacques, quelqu'idole qui sera peut-être moins digne encore des hommages publics.

Dans une solitude délicieuse, située auprès de ces châteaux brillans qui se trouvent en grand nombre dans le voisinage de Montmorénci, on doit donc remarquer, avant tout, un petit corps-de-logis où notre philosophe s'escrima contre le genre humain ; un encrier dans lequel il puisa ces traits brûlans de la nouvelle Héloïse, qui sont si excellens pour le repos des jeunes filles et la sécurité des mères ; un jardin où sont encore quelques-uns de ces pommiers dont la garde lui avoit été confiée par sa bienfaitrice, qu'il a, comme on sait, en vertu des droits de la philosophie, payée de la plus noire ingratitude ; enfin, une niche pratiquée dans un des murs du jardin, et dans laquelle on révère le buste de l'ami de l'humanité. C'est ce dernier endroit qu'on pourroit appeler le saint des saints. Là, ne sont point appendus, comme aux voûtes gothiques des temples consacrés à la superstition, ces ex-voto pour lesquels la bonhommie de nos aïeux croyoit devoir faire quelques frais ; mais on voit, auprès de l'image de Jean Jacques, des vers, des devises, des noms sans nombre, écrits avec un crayon ou avec la pointe d'un couteau ; tout cela est bien moins coûteux et partant plus philosophique. Quelques-unes des inscriptions portent la louange des écrits du saint ; on ne peut y

souscrire que moyennant quelques restrictions ; d'autres louent les qualités de son cœur; mais ceux qui les ont placées là, ne sont pas sans doute des parens ou des amis de la donatrice de cet hermitage ; d'autres parlent du bonheur que le philosophe a goûté dans cette retraite délicieuse : celles-ci sont un peu étonnantes ; car, comment les amis de Jean-Jacques ignorent-ils qu'il ne fut jamais heureux nulle part, et qu'il avoit l'esprit et le caractère si philosophiques, que les bienfaits étoient pour lui des injures, la reconnoissance un fardeau, et l'amitié une sorte d'engagement frauduleux, dont il croyoit ne devoir tenir aucun compte ? Quant aux noms qu'on lit dans la niche, tout autour, au dehors et jusque sur le nez de l'idole, il y en a de toutes les nations, français, allemands, italiens, russes, anglais, suédois, danois, espagnols, américains, suisses, hongrois, portugais ; la dévotion à Jean Jacques s'est étendue bien loin, en aussi peu de temps ! Comme c'est aujourd'hui au peuple à venir s'inscrire, et que les premiers adorateurs ont porté l'irrévérence jusqu'à défigurer le visage du saint, il a été sagement pourvu à ce que pareille profanation ne se commît point à l'avenir ; le buste révéré est en ce moment soustrait aux atteintes des dévots indiscrets ; l'entrée de la niche est fermée d'une glace qui laisse toujours bien voir les traits qu'on aime à reconnoître. C'est ainsi qu'autrefois la police fut obligée de faire entourer de murs le tombeau du diacre Paris ; dès-lors ce béat ne fit plus de miracles : les fidèles qui veulent aujourd'hui honorer Jean Jacques, par l'inscription de leurs noms, sont obligés de se rabattre sur les murailles voisines.

Que des amateurs de l'éloquence et de la belle littérature, se soient inscrits auprès du buste de Jean

Jacques, cela peut se concevoir encore; mais, quelle est la mère de famille qui a pu permettre à sa fille de se ranger ainsi par écrit, au nombre de ses adorateurs? Quel est l'homme un peu jaloux de goûter le repos et la sécurité dans le lien du mariage, qui pourroit épouser avec confiance une *Pauline*, une *Agathe*; une *Helmine*, une *Augustine*, etc., qui auroit écrit là son nom avec connoissance de cause? Une jeune fille qui rend ainsi hommage à Jean Jacques, après l'avoir lu, qui s'étant déjà enfermée furtivement dans la bibliothèque de sa mère, a vu sans effroi la sentence du philosophe qui la déclare perdue, si elle lit son livre, qui va ensuite au pélerinage et y place son nom, ne semble-t-elle pas écrire cette même sentence à côté de l'image de son corrupteur et de son juge?

La célébrité du lieu ayant attiré des amateurs de Paris, qui s'y rendent en grand nombre, pour y célébrer le dimanche, on a établi auprès de l'hermitage des lieux de danse qui méritent d'être vus; c'est ainsi qu'aux lieux fameux par de grands événemens, les Grecs avoient établi des jeux dont Pindare et Callimaque ont immortalisé la mémoire; et le pélerinage de Jean Jacques sera certainement fameux dans l'histoire de l'Empire français. Près de ces théâtres de divertissemens, sont des bois, des bosquets délicieux, où il se commet, dit-on, quelques désordres. Il faut bien qu'il y ait dans cet endroit quelque chose qui soit analogue au culte que l'on rend à la divinité du lieu. Ne diroit-on pas que ces bosquets ont été plantés là pour faire suite au roman de la nouvelle Héloïse? P. M.

XII.

D'un Plaidoyer de M. l'avocat Belleguier (Voltaire) *en faveur de la philosophie.*

En 1773, M. Cogé, recteur de l'université, choisit pour sujet du prix d'éloquence latine, la proposition suivante : *La doctrine qu'on appelle aujourd'hui philosophie, n'est pas moins ennemie de Dieu que des rois;* et il l'énonça ainsi en latin dans son programme : *non magis deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.* Un tel sujet de discours, publié par le chef du corps dépositaire de l'enseignement, sous l'inspection des magistrats, est la preuve la plus solennelle que la nouvelle doctrine tendant à renverser le gouvernement et la religion, s'appeloit alors *philosophie* : on peut aussi en conclure que les projets des novateurs n'étoient pas ignorés du gouvernement et des magistrats; qu'il étoit de notoriété publique qu'ils prêchoient l'impiété et la démocratie, puisque l'université étoit autorisée à inviter ses élèves, non pas simplement à traiter la question de l'utilité ou du danger de la philosophie à la mode, mais à développer, à revêtir des couleurs de l'éloquence une vérité déjà reconnue et authentique, à savoir que *la philosophie du jour étoit également ennemie de l'autorité civile et des institutions religieuses.*

Les frères furent un peu étourdis du coup : il étoit fâcheux et peu honorable pour d'aussi bons citoyens, d'être ainsi proclamés par l'université, ennemis du roi et de l'état; ils eurent recours à leur chef dont l'imagination fertile en facéties et en turlupinades, avoit

souvent sauvé l'honneur de la secte, en détournant l'attention du public par des lazzis et des singeries. Voltaire savoit bien qu'à Paris, et même à la cour, on avoit toujours raison quand on faisoit rire; il n'avoit pas d'autre logique, ni d'autre manière de plaider.

Solventur risu tabulæ, tu missus abibis.

C'est par le même principe qu'Alcibiade fit couper la queue à son chien, afin que les Athéniens, occupés à se moquer du chien, n'eussent pas le temps de penser au luxe et à l'ambition du maître.

M. Cogé n'avoit pas pensé que son programme seroit interprété par de beaux esprits peu versés dans la langue latine; il s'étoit imprudemment servi d'un tour de phrase qui, littéralement traduit en françois, signifie précisément le contraire de ce qu'il vouloit dire : avec les ignorans et les fourbes, on ne peut jamais être trop clair. Le recteur de l'université s'étoit exprimé comme Tite-Live; sa phrase est élégante, familière aux meilleurs auteurs latins : elle n'eût point été équivoque à Rome; mais à Paris, elle étoit susceptible d'être prise à contre sens, par des Français étrangers à l'idiome romain. Soit ignorance, soit mauvaise foi, Voltaire n'y manqua pas, et traduisit ainsi le programme mot à mot, d'un style qui auroit fait fouetter un écolier de sixième : *cette, qu'on appelle aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.* La bonne compagnie trouva très-plaisante la bévue du recteur de l'université qui, voulant maudire la philosophie du jour, l'avoit bénie sans le savoir et malgré lui, comme le prophète Balaam. On rit; et dès-lors, M. Cogé passa pour battu; et parce que Voltaire et ses nombreux amis ne savoient pas le latin, il demeura constant

que l'auteur du programme anti-philosophique étoit un pédant, un sot, un hypocrite; qu'il n'y avoit rien de meilleur au monde que la philosophie nouvelle, et que Dieu et les rois n'avoient pas de meilleurs amis que les philosophes. Justement vingt ans après, c'est-à-dire; en 1793, il ne fut plus possible d'en douter, et les rieurs, qui tous étoient des *gens comme il faut*, eurent lieu de se convaincre par eux-mêmes, que Voltaire traduisoit fort bien le latin, et qu'ils avoient eu grande raison de rire du cuistre Cogé.

Voltaire, au reste, ne se contenta pas de traduire si élégamment le programme du recteur de l'Université, il poussa jusqu'au bout la farce, et composa un petit discours pour prouver que la philosophie n'étoit pas plus ennemie de Dieu que des rois : ce qui m'étonne, c'est qu'il se cacha pour faire cette bonne action comme si c'eût été une œuvre de ténèbres. La défense de la philosophie étoit sans doute une bien mauvaise cause, puisqu'il n'osoit pas l'avouer. Il se couvrit du nom de *M. l'avocat Belleguier*.

Cette pièce d'éloquence peut être comparée aux fameux sermons de Menot ou du petit P. André : la gravité de la matière y est continuellement égayée par un ton guoguenard et un persiflage burlesque très-déplacé dans un pareil sujet. Cependant, ayons quelque indulgence pour l'orateur : pouvoit-il, en conscience, procéder sérieusement à l'examen et aux preuves d'une pareille question? Un écrivain, eût-il tout l'esprit et le talent de M. l'avocat Belleguier, joint à celui de Voltaire, est terriblement embarrassé, quand il est obligé de soutenir qu'il n'est pas jour en plein midi.

Concevez, par exemple, les efforts qu'il a dû faire

pour prouver, avec quelque ombre de vraisemblance, que cette philosophie du jour étoit la meilleure amie de la religion : je le donne en dix au plus impudent sophiste, au plus intrépide souteneur de paradoxes. Faut-il être surpris que M. l'avocat de la philosophie emprunte la rhétorique de Petit-Jean? Il va chercher Socrate, Platon, Zaleucus, Charondas, Pythagore, Epicure, Orphée, Confucius, comme l'avocat du chien va chercher le soleil et la lune, les Persans et les Babyloniens. Au fait, maître Belléguier ; nous n'avons pas besoin de savoir si Epicure croyoit que les dieux passoient le temps à boire, s'il en faisoit des chanoines d'Allemagne ; il ne s'agit point du tout des anciens sages Socrate et Platon ; tous deux très-fidèles à la religion de leur pays, ils faisoient tout le contraire des philosophes d'aujourd'hui ; on auroit pu même observer que, sur l'article des institutions religieuses, Platon est si peu philosophe, que dans ses lois il prononce la peine de mort contre les novateurs qui tenteroient de faire quelque changement même aux formules de prières : c'est un inquisiteur pour la foi que ce Platon, et maître Belleguier va chercher là de plaisans philosophes. Pour un avocat, il me paroît presque aussi ignorant qu'un clerc de village, lorsqu'il produit Platon pour prouver que *la philosophie, dans tous les temps, fut la mère de la religion pure et des lois sages* ; car ceux qui connoissent la législation de ce Platon, savent qu'il étoit homme à faire brûler l'académie française, et fustiger tous les philosophes de Paris, comme Candide fut fustigé à Lisbonne.

J'accorde au Petit-Jean de la philosophie que Socrate et Platon *ont recommandé aux hommes dans leurs lois, l'amour de Dieu et du* GOUVERNEMENT SOUS LEQUEL ILS ÉTOIENT NÉS ; mais il falloit

prouver que les philosophes du XVIIIe. siècle ont fait la même chose ; et M. Belleguier n'a pas même osé aborder ces épines, quoiqu'aussi hardi et aussi captieux que tous nos bavards de tribune sortis de la même école, qui, pendant quelques années, ont essayé de faire passer le crime pour vertu et la folie pour sagesse. M. l'avocat a la mauvaise foi de renier *le Systême de la nature*, cet enfant chéri de la philosophie qui a été fait à plusieurs, comme un vaudeville : cela s'appelle nier l'évidence. *L'astronome*, dit-il, *qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre.* Beau raisonnement ! il le doit sans doute ; mais le chef de notre observatoire n'est pas de cet avis-là, et il a de quoi faire un gros dictionnaire de ceux qui pensent comme lui. *Le physicien qui observe un grain de bled ou le corps d'un animal, doit reconnoître l'éternel artisan.* C'est un bon impertinent que ce M. Belleguier ; il manque de respect à nos plus illustres naturalistes, anatomistes et chimistes ; il outrage la sublimité de leurs lumières : ce n'est pas *l'éternel artisan* qu'ils reconnoissent, mais la matière éternelle ; il ne convient qu'à des ignorans de croire en Dieu. *L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême.* La philosophie avoit choisi pour son avocat, un bien mauvais raisonneur : il dit toujours ce que les philosophes doivent faire, comme pour leur reprocher ce qu'ils ne font pas. *C'est un point d'appui à la vertu* : ce mot est terrible pour ses cliens ; il ne pouvoit abuser plus cruellement de leur confiance : c'est précisément *ce point d'appui* si nécessaire à la vertu, que les philosophes renversent dans leurs déclamations. Les idées vagues de l'ordre ne peuvent suppléer à cette loi pré-

cise d'un Dieu rénumérateur et vengeur, la seule et véritable sanction de la morale. Les philosophes qui nient cette loi écrite et qui s'en moquent, sont donc bien différens de cet *homme moral* dont parle M. Belleguier, qui cherche et veut *un point d'appui à la vertu.*

Le perfide avocat, qui semble avoir pris à tâche d'aggraver les accusations qu'il devoit refuter, s'écrie dans son enthousiasme : *Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tout sens :*

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

Malheureux déclamateur! vous ne savez donc pas que l'auteur de ce vers, et tous ses disciples qui sont vos cliens, ont affecté de reconnoître l'Etre-Suprême à-peu-près comme Robespierre, pour l'anéantir plus sûrement; qu'ils ont démenti leur langage par leurs actions; qu'ils ont écrit et prêché, pour persuader au monde de se passer de Dieu, pour rompre toute correspondance entre le ciel et la terre, et que les affreux succès de leur doctrine ont, pendant quelque temps, fait doûter aux foibles si en effet c'étoit Dieu qui gouvernoit le monde!

Vous avez donc grand tort de conclure que la philosophie du jour *est le plus digne soutien de la Divinité :* il vaudroit autant dire que les géans qui escaladoient le ciel en étoient le soutien. *Le ciel me préserve,* dites-vous, *de faire des phrases pour énerver une vérité si importante!* Le ciel ne vous a pas exaucé, car vous avez fait des phrases qui n'énervent pas seulement, mais qui détruisent cette prétendue vérité dont vous n'avez pu trouver la moindre preuve.

De la religion, M. l'avocat passe au gouvernement; c'est passer de Charibde en Scylla. Pour prou-

ver que la philosophie actuelle n'est pas nuisible à la monarchie, il se jette dans l'énumération des crimes commis autrefois contre les rois, par des scélérats qui se couvroient du masque de la religion; d'où il résulteroit tout au plus que les hypocrites politiques, ayant succédé aux hypocrites religieux, les chefs des gouvernemens doivent aujourd'hui se défier autant des philosophes, qu'ils devoient autrefois se défier des prêtres. Quelle logique que celle de M. Belleguier! Si les philosophes l'ont payé pour les défendre, il les a volés : il eût fallu le payer pour ne point parler d'eux.

Il cite Gerson comme un modèle unique de fidélité à son roi, croyant citer un philosophe, et Gerson étoit docteur en théologie : il étoit si peu philosophe, qu'il passa les dernières années de sa vie à faire le catéchisme aux enfans. *Tous les philosophes, sans exception, ont avoué qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid, sans quoi ce monde seroit un coupe-gorge.* Ah! M. Belleguier, voilà une belle maxime; mais ce ne fut jamais celle des philosophes. Ne savez-vous pas que votre ami Diderot a écrit que *les boyaux des prêtres devoient servir à étrangler tous les rois?* Il faudroit bien *des phrases pour énerver cette vérité importante.* Une des principales lois de la monarchie défendoit d'attaquer la religion du pays; comment vos philosophes citoyens l'ont-ils observée? *L'Histoire philosophique*, etc., etc., ne sonne-t-elle pas continuellement le tocsin contre les prêtres et les rois? et l'abbé Raynal n'a-t-il pas fait amende honorable au commencement de la révolution? M. Belleguier dit beaucoup d'injures aux théologiens et aux chrétiens; il rappelle tous les anciens excès du

fanatisme religieux; il prouve que les philosophes n'ont point fait de mal, quand il n'y avoit point de philosophes; mais il ne dit pas un seul mot des hérésies des philosophes du jour en morale et en politique : le moindre écolier de logique auroit pu le réduire au silence. La révolution l'a si complètement réfuté, que tout son discours n'est à présent qu'une niaiserie désavouée par le dernier des philosophes, et très-mal sonnante à toutes les oreilles patriotiques. Eux, *bons sujets!* quel langage d'esclave! Est-ce à Tunis, est-ce à Maroc que péroroit ce lâche harangueur? Quoi, les libérateurs du genre humain, les apôtres de la liberté, *sujets! bons sujets!* Ah! traître Belleguier, est-ce ainsi que vous outragez la philosophie et les philosophes.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi. Maudit calomniateur! dans quels écrits des philosophes du jour as-tu trouvé ce blasphème incivique? J'ai parcouru leurs livres, je n'y ai rencontré que des déclamations sublimes contre les rois toujours appelés tyrans, des éloges magnifiques des héros de la liberté qui ont délivré leur pays du joug des despotes : plusieurs philosophes ont perdu les biens et la vie en combattant contre les rois, aucun ne s'est oublié au point de dire *qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi.* C'est une justice que je me plais à leur rendre, et la dénonciation du fourbe Belleguier tombe d'elle-même.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix, loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde; elle est indulgente, elle est compatissante. Eh! de quelle philosophie ce bavard vient-il donc nous entretenir? quelle misérable subtilité! Le croquant ne se sou-

vient-il plus qu'il est question de *cette qu'on appelle aujourd'hui philosophie*; c'est là son sujet : il ne s'agit point de la véritable sagesse, qui, dans tous les temps, fut le partage de quelques hommes vertueux, doux et modestes, envoyés pour honorer et consoler l'humanité; il s'agit de la nouvelle philosophie, de la philosophie du jour, orgueilleuse, enthousiaste, factieuse, intrigante, intolérante, vindicative, avide de fortune et d'honneurs. *Sa voix est foible, mais elle se fait entendre; elle dit, elle répète: Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.*

L'avocat divague toujours; il n'est jamais dans la question : la voix de *cette qu'on appelle aujourd'hui philosophie* est une voix de tonnerre; elle crie à tous les frères : Soyez les Dieux de la terre, mettez-vous à la place des rois, écrasez vos ennemis! Avec de telles escorbarderies, il est impossible de s'entendre.

Le plaidoyer est terminé par un pompeux galimathias, par des apostrophes à Louis XIV et à Louis XV, par des gémissemens sur la révocation de l'Edit de Nantes, et des regrets que Louis XIV n'ait pas été philosophe. Voltaire fit très-bien quand il se cacha sous le nom de Belleguier, pour publier cette misérable rapsodie dénuée de sens, de logique et même d'esprit, cette ridicule capucinade philosophique, très-indigne non-seulement de Voltaire, mais du dernier griffonneur.

XIII.

De l'Encyclopédie.

Lorsque l'Académie française traça le premier plan de son dictionnaire, elle crut devoir en écarter les mots de sciences et d'arts, afin de ne pas tomber dans des définitions qui seroient trop longues si elles expliquoient tout, et qui deviendroient inutiles si elles n'expliquoient pas assez. Chaque art, chaque science, chaque profession a un langage qui lui est propre; et quoique chacun de ces langages entre pour quelque chose dans l'ensemble de notre langue; on ne peut pas dire cependant que celui qui ignoreroit une partie des termes consacrés par les savans, les théologiens, les hommes de loi, les artistes et les ouvriers, ne connoîtroit point la langue française. Dans la préface des Plaideurs, Racine parle du langage adopté au Palais, et convient qu'il n'a retenu d'un malheureux procès que quelques mots barbares propres à faire frissonner les hommes de goût. A coup sûr, Molière ne sentit le besoin de connoître les expressions consacrées en médecine, que lorsqu'il voulut tourner les médecins en dérision; et il est probable que Bossuet, entrant dans une imprimerie, n'auroit pu donner à chaque partie mécanique de cet art le nom d'usage entre les ouvriers qui l'exercent. Dira-t-on que Bossuet, Racine et Molière ne connoissoient pas la langue françoise? L'académie agit donc sagement en écartant de son dictionnaire ce qu'il n'est pas utile à tous de savoir pour écrire ou pour comprendre les

ouvrages de raisonnement et d'imagination. D'ailleurs les hommes qui composoient alors ce corps illustre, sans croire au systême moderne de *perfectibilité*, savoient fort bien que les sciences et les arts mécaniques peuvent toujours faire des progrès; et ils n'ignoroient pas que les progrès dans les sciences et dans les arts amènent souvent de grands changemens dans le langage adopté par les savans et les artistes. On peut consulter les ouvrages de chimie faits il y a un siècle, et les comparer à ceux qui donnent le ton maintenant; ou, si on le préfère, on peut lire l'ouvrage d'économie politique fait hier, et le rapprocher de celui qui paroît aujourd'hui, pour se convaincre que les expressions particulières à une science ne sont jamais assez généralement reçues, assez sûrement fixées, pour les admettre dans le dictionnaire de la langue d'une nation. Ces réflexions simples guidèrent l'Académie dans son travail; et le parti qu'elle prit d'éloigner les mots techniques fut si bien approuvé du public, que l'on continua d'appeler pédans ceux qui transportoient dans la conversation, ou dans les ouvrages de raisonnement et d'imagination, les termes consacrés aux sciences, aux arts et aux métiers. En jugeant d'après ces principes, combien de pédans on compteroit aujourd'hui, à commencer par les grands faiseurs de l'Encyclopédie, qui fondèrent leurs prétentions à l'immortalité sur les mots mêmes que l'Académie française, dans ses jours de gloire et de raison, avoit mis au rebut!

Le dictionnaire de la langue française une fois achevé pour tous les François, il étoit naturel que ceux qui étudient de préférence une science, qui cultivent un art, desirassent voir les mots et la définition des mots de cette science ou de cet art ran-

gés dans un ordre alphabétique. Ce travail utile ne fut point dédaigné par les hommes de lettres du bon temps; mais ils ne crurent pas qu'une pareille compilation fût un titre pour réclamer l'admiration de la postérité. Il étoit réservé au dix-huitième siècle, à ce siècle si fier et si pauvre, de présenter et de recevoir un dictionnaire comme un ouvrage de génie. Du génie dans un dictionnaire! O Molière! il faut encore répéter avec toi :

> En science ils se font des prodiges fameux,
> Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

Thomas Corneille voulut, pour les savans et les artistes, suppléer au dictionnaire de l'Académie; et, *seul*, dans un âge très-avancé, il rassembla tous les termes de géographie, de sciences, arts et métiers, dans cinq gros volumes in-folio. Cet ouvrage, premier fondement de l'Encyclopédie, a bien le mérite du genre; les définitions y sont claires; l'esprit n'y tient point la place de l'expérience; le raisonnement n'y est jamais donné pour des progrès de raison; aussi ce travail immense reçut-il la récompense qui lui étoit due; il fut bien payé par le libraire, approuvé par la nation, et traduit chez l'étranger. Mais, dans un siècle où chaque chose étoit réduite à sa juste valeur, une compilation n'augmenta point la réputation de l'auteur d'Ariane; personne ne crut qu'un dictionnaire dût entrer en comparaison avec une tragédie; et Thomas resta toujours le cadet de Pierre. Qu'on me cite un des savans collaborateurs de l'Encyclopédie qu'on puisse, pour le travail, l'ordre et la patience, comparer à ce vieillard.

Thomas Corneille eut des imitateurs et des traducteurs. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué,

les sciences et les arts font des progrès continus; quelquefois même on compte comme nouvelle découverte une nouvelle classification, ou seulement un changement hardi introduit dans le langage convenu. Il étoit donc dans l'ordre des choses que les imitateurs et les traducteurs l'emportassent sur celui qu'ils imitoient ou traduisoient; car en fait de compilation, celui qui vient le dernier seroit bien mal-adroit s'il ne faisoit pas la meilleure. C'est par cette raison que le plus complet des dictionnaires sur les sciences, arts et métiers parut à Londres, au milieu du dix-huitième siècle, sous le nom d'*Ephraïm Chambers.*

Diderot vivoit alors à Paris, fort embarrassé de son existence, depuis que, par amour pour la philosophie, il avoit perdu la petite pension que lui accordoit son père. Le dictionnaire de Chambers lui tomba entre les mains; il forma le projet de le traduire, la spéculation étoit bonne; et, dans son prospectus, notre philosophe n'oublia point d'exalter les Anglois comme seuls capables de produire un ouvrage aussi admirable. A l'entendre, l'esprit humain ne pouvoit aller plus loin. Cependant, en traduisant, il s'apperçut bientôt qu'on pouvoit faire mieux; et nous en avons dit la raison : c'est que le dernier venu dans ce genre, doit nécessairement surpasser ses prédécesseurs. Cette observation étoit simple et juste; mais, dans une tête comme celle de Diderot, les observations les plus communes se changeoient volontiers en découvertes extraordinaires. Il crut donc de bonne foi s'élever au-dessus de tous les grands hommes en publiant un prospectus de dictionnaire plus complet que ceux connus jusqu'alors : dès qu'il put se donner comme inventeur, il rétracta les éloges qu'il avoit prodigués

à Chambers; et, en avouant que cet écrivain n'avoit fait que copier nos vieilles compilations, il fut vrai par amour-propre.

Ici la scène change. Un simple dictionnaire des arts et métiers, exalté par la vanité de celui qui le promettoit, va devenir une encyclopédie; cette encyclopédie, l'ouvrage de génie par excellence, la gloire du siècle, la condamnation des siècles passés, la lumière des siècles à venir. Et pour arriver à cette haute destinée, que faudra-t-il? Confondre, ainsi que nous le verrons bientôt, ce que l'Académie française avoit séparé dans ses jours de sagesse et de vigueur.

Diderot, entraîné par son imagination, soutenant le pour et le contre sans croire se dédire, étoit de lui-même si peu capable de perfidie, qu'il s'empressoit de communiquer au public les projets perfides qui lui étoient suggérés, alors même qu'il s'apprêtoit à les mettre à exécution. C'est lui qui composa et fit imprimer dans l'Encyclopédie l'article *renvoi*, article dont l'unique but étoit d'apprendre à la cour que les encyclopédistes se moquoient d'elle, et travailloient, sans relâche, à renverser le trône et l'autel. Cet excès de franchise, qui paroît incroyable aujourd'hui, tient au caractère de l'homme; et l'impunité qui le couvrit peint le caractère du siècle. Abandonné à lui-même, Diderot se seroit brisé mille fois; mais lorsque son projet de dictionnaire lui tournoit la tête, il eut le bonheur de s'accrocher à d'Alembert, le plus méchant et le plus froid des philosophes; je parle de ceux que la mort a soumis au jugement de la postérité.

D'Alembert, n'ayant alors que la réputation d'un savant, envioit l'éclat qui accompagne les lettres. Il voulut faire servir les poètes les plus

distingués de son temps à détruire l'ascendant que la littérature avoit toujours obtenu sur les sciences; il réussit; et de tous ceux qu'il dupa, M. de Voltaire est incontestablement le premier. Jamais homme d'esprit ne se montra si sot, ni le sentit mieux, ne l'avoua plus souvent, sans avoir la force de cesser de l'être. Dans tout ce qui a rapport à l'Encyclopédie, Voltaire joue le rôle d'un enfant, Diderot celui d'un fou; d'Alembert seul se montre avec l'adresse d'un conspirateur.

Nous avons vu que l'Académie française, dans le temps de sa gloire, avoit repoussé de son dictionnaire les mots consacrés aux sciences et aux arts; et nous avons expliqué les raisons qui la décidèrent. Le premier projet de d'Alembert, le plus important pour lui, étoit de renverser cet ordre; de tout confondre dans un même ouvrage, afin de faire des connoissances humaines une nouvelle classification, dans laquelle il espéroit mettre la géométrie au premier rang, et la poésie au dernier. Une pareille entreprise étoit au-dessus du pouvoir d'un savant, dont le crédit est toujours renfermé dans le petit cercle de ceux qui sont capables de le juger; et s'il eût osé la tenter de lui-même, point de doute qu'au même instant le chef vivant du Parnasse ne se fût élevé contre le géomètre, et n'eût employé pour le couvrir de honte l'ascendant qu'il avoit sur son siècle. L'habileté du Mazarin de la littérature (pour nous servir de l'expression convenue entre les adeptes), consistoit donc à faire entrer M. de Voltaire dans le projet de l'Encyclopédie, en lui en cachant le vrai but, certain d'entrainer avec lui les poètes qui marchoient sous ses ordres; et alors ils y marchoient tous, M. Lefranc de Pompignan excepté. La Harpe, malgré son adoration pour l'auteur de

Zaïre, refusa constamment de travailler à l'Encyclopédie; et ce sera pour lui un titre auprès de la postérité de n'avoir pas coopéré à un ouvrage dont le principal but étoit d'avilir la littérature : une excellente logique a presque toujours sauvé cet écrivain du ridicule attaché aux opinions qu'il professoit alors. M. d'Alembert étoit froid, M. de Voltaire très-irascible; l'un n'avançoit qu'en déguisant sa marche, l'autre ne savoit rien dissimuler; aussi le géomètre n'avoit pas eu besoin d'une grande perspicacité pour découvrir que le poète étoit envieux de Corneille, de Racine, de Boileau, et que le philosophe détestoit la religion chrétienne jusqu'à se montrer ennemi personnel de son fondateur. C'est d'après ces observations que d'Alembert tendit ses pièges; M. de Voltaire s'y jeta avec une étourderie qui prouve que nos passions et notre orgueil nous entraînent aisément contre nos intérêts, quelle que soit d'ailleurs la supériorité de notre esprit.

Il s'établit donc, entre les trois premiers intéressés à l'Encyclopédie, une espèce d'association dont chacun espéroit tirer les plus grands avantages personnels. M. de Voltaire s'engageoit à faire en Europe la réputation d'un ouvrage dirigé contre la religion chrétienne, à condition que lui, Voltaire, y seroit reconnu par tous les coopérateurs comme le premier des poètes, et le vainqueur de Corneille et de Racine. Diderot vouloit faire du bruit, n'importe à quelle condition; il trouvoit commode d'avoir à sa disposition un livre sans fin, dans lequel il pouvoit déposer au jour le jour, les folies qu'il prenoit pour des découvertes; pardessus tout, il avoit besoin d'argent; l'Encyclopédie étoit comme un état; aussi se montroit-il

souvent plus facile à céder à l'autorité que prêt à faire résistance, disposition qui désoloit le géomètre pensionné, et le poète, riche seigneur de Ferney. D'Alembert, plus habile que ses associés, suivoit doucement son projet fondé sur la haine et l'orgueil : haine contre tout ce qui étoit au-dessus de lui dans l'ordre social, orgueil de savant qui vouloit renverser les idées reçues pour mettre les belles-lettres au dernier rang des connoissances humaines. On voit que si le mépris pour la religion étoit le même dans les trois associés, le but qu'ils se proposoient étoit différent; aussi Voltaire seul crioit-il sans cesse contre le mauvais goût de la plupart des articles admis dans l'Encyclopédie. Comme il lui importoit que le trône sur lequel on avoit promis de l'élever au-dessus de ses rivaux fût entouré d'éclat, il ne pouvoit, sans douleur, s'y voir porté par des écrivains dont le style et les principes littéraires lui paroissoient détestables : il s'emportoit, prioit, menaçoit, conjuroit; Diderot disoit hautement que c'étoit par jalousie; mais d'Alembert qui, dans le fond de l'ame, jouissoit de voir les littérateurs du siècle se déshonorer à son profit, consoloit Voltaire, en lui répétant de mille manières qu'il étoit supérieur aux poètes du siècle précédent. « Voulez-vous que je vous parle net, lui écrivoit-» il, Cinna me paroit d'un bout à l'autre une pièce » froide, et sans intérêt. A l'exception de quelques » scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, » et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien dans » Corneille........ Si je suis si difficile, prenez-vous-» en à vos pièces........ Il n'y a presque personne aux » tragédies de Corneille, et *médiocrement* à celles » de Racine ». (C'est-à-dire, il n'y a presque médiocrement personne). Corneille ainsi jugé, et

Racine abandonné raccommodoient M. de Voltaire avec l'Encyclopédie : mais à la première livraison qu'il recevoit, il recommençoit ses doléances, se livroit à de nouveaux emportemens ; et d'Alembert lui écrivoit : « Corneille disserte, Racine converse, et vous nous remuez....... Je veux vous faire part de ce que je pensois, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et les comparant à ceux de Boileau et de Racine. Je pensois donc qu'en lisant Boileau, on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté ; qu'en lisant Racine, on le *conclut* sans le *sentir* ; et qu'en vous lisant on ne le *conclut* ni ne le *sent* ; et je concluois, moi, que j'aimerois mieux être vous que les deux autres ». Quel style! quels jugemens littéraires ! et combien il falloit que M. de Voltaire fût aveuglé par l'amour-propre pour attacher du prix à de pareils éloges, et pour ne pas sentir que celui qui lui sacrifioit avec tant d'imprudence la gloire des poètes du siècle de Louis XIV, ne faisoit pas intérieurement grand cas de la poésie et des poètes de son siècle! C'est ainsi que la flatterie, la vanité et la haine de la religion empêchoient le triumvirat encyclopédique de se diviser. Les mauvais articles conservèrent le privilége d'être admis ; et Corneille, Boileau, Racine payèrent constamment le silence que M. de Voltaire gardoit avec le public sur tout ce qui le choquoit dans le travail de ses collaborateurs. Gloire à qui se prosternoit devant le génie renfermé dans un dictionnaire ! Malheur à qui s'élevoit contre les platitudes, le mauvais goût, les faux principes et l'immoralité (1) de cette monstrueuse compilation ! Si les principaux fai-

(1) Pour donner une idée de l'immoralité de l'Encyclopédie, il suffira de dire qu'on a mis des contes licencieux jusque dans les articles *Chirurgie*.

seurs n'avoient pas fini par renier le corps de l'ouvrage, en imprimant chacun séparément ce qu'ils y avoient fourni (faux calcul d'amour-propre qui mit le public à portée de juger combien devoit être pitoyable l'ensemble d'un dictionnaire dont chaque partie étoit si foible), bien des gens répéteroient encore avec un bel esprit que les philosophes portèrent aux nues pour une sottise dite en leur faveur : « Il n'y a que deux belles façades dans l'univers, la » colonnade du Louvre et le discours préliminaire » de l'Encyclopédie. » F.

XIV.

Dialogue entre une femme savante et son médecin.

ALCINDE.

Ah! mon cher docteur, vous me voyez dans un ravissement, dans un enthousiasme, dans une extase !.....

LE MÉDECIN.

Vous vous portez donc bien; car c'est là votre état naturel.....

ALCINDE.

Connoissez-vous le dernier ouvrage de M. de la***** (1)?

LE MÉDECIN.

Vous l'avez lu ?

(1) *Recherches sur l'organisation des Corps*, etc.; par *J. B. Lamarck*, etc.

ALCINDE.

Je l'ai dévoré.

LE MÉDECIN.

Vous êtes affamée de sciences.....

ALCINDE.

Oui, lorsqu'elles produisent des découvertes; ce ne seroit pas la peine d'étudier pour n'apprendre que ce que savoient nos pères.

LE MÉDECIN.

En effet, nous avons de plus qu'eux l'expérience de plusieurs siècles; nous devons les surpasser.

ALCINDE (*montrant l'ouvrage de M. de la******).

Ah! comme ce livre-là les recule de nous!..... Par exemple, nos ancêtres se sont-ils jamais douté que l'existence des cyclopes n'est nullement chimérique?

LE MÉDECIN.

Comment?

ALCINDE.

Quoi! vous ne vous rappelez pas la recette pour faire des cyclopes, que donne M. de la *****? Rien de plus simple. La voici: Prenez deux enfans nouveaux nés, mâle et femelle; masquez-leur l'œil gauche, mariez ces deux borgnes artificiels quand ils seront grands; faites la même opération aux enfans mâles et femelles qui naîtront d'eux; quand ces derniers auront vingt ans, obtenez une dispense du Pape pour les marier ensemble; suivez le même procédé sur leurs enfans, masquez toujours les yeux gauches, mariez toujours les frères et sœurs, et au bout de quelques générations, vous aurez le plaisir de voir

ces yeux gauches *s'oblitérer*, *disparoître*, et l'œil droit se *déplacer petit à petit* et se fixer au milieu du front...... (1).

LE MÉDECIN.

Oui, cela est clair et démontré; et voilà des cyclopes. Nous avions déjà trouvé le secret de faire à volonté des filles et des garçons, ou des enfans beaux et spirituels (2).

ALCINDE.

Cela est joli; mais, docteur, je vous en demande pardon, j'aime mieux la découverte de M. de la*****.

LE MÉDECIN.

Observez aussi, madame, que puisque l'on peut créer des *cyclopes*, il sera tout aussi facile de faire des centaures, des faunes, des satyres, etc.

ALCINDE.

Mais comment n'ouvre-t-on pas une souscription pour faire d'aussi belles expériences?

LE MÉDECIN.

Prenez patience, on en viendra là.

ALCINDE.

Pour une telle chose je donnerois, s'il le falloit, tout ce que je possède. Oh! si je pouvois faire un *centaure*, un petit Chiron.....! Que les détracteurs de la philosophie nous disent à présent que les esprits forts ne mettent rien à la place de ce qu'ils détruisent? Les métaphysiciens, il est vrai, nous

(1) Extrait fidèle tiré de l'ouvrage cité.

(2) Nous possédons deux savans ouvrages sur ce sujet.

ôtent la religion, mais ils nous rendent la fable; que dis-je? ils la réalisent!....

LE MÉDECIN.

Quelle époque pour les amateurs de l'antiquité et de la mythologie!

ALCINDE.

Tout ce qu'on révéroit comme des vérités n'étoit que des chimères; tout ce qui ne plaisoit que comme des fictions, étoit possible, étoit vrai! Quelle découverte!.... Nos moralistes radotoient, les poètes seuls avoient raison. Cela est charmant; car assurément j'aime mieux croire Homère et Ovide, que Nicole et Pascal.

LE MÉDECIN.

Beaucoup de gens seront de votre goût. Mais, madame, que dites-vous de ce beau système par lequel on nous démontre qu'il *n'y a point d'espèces dans la nature, mais seulement des individus;* que les races s'améliorent et peuvent avec le temps et des circonstances favorables, passer d'une classe inférieure à une classe supérieure, et que les classes parvenues au *maximum* de l'organisation peuvent descendre et déchoir.... (1)?

ALCINDE.

Tout cela me paroît lumineux et sublime, c'est la métempsycose philosophique. Et comme ce système est moral! comme il anéantit l'orgueil et toutes les idées de vaine gloire!.... Ah! les vrais précepteurs du genre humain sont ceux qui nous rangent dans la classe des animaux; c'est attaquer l'amour-

(1) Même ouvrage.

propre dans sa véritable source;.... c'est mieux que le combattre, c'est le détruire. Pour moi, quand je songe que je ne suis qu'une *mammifère*, je me sens d'une modestie !....

LE MÉDECIN.

Et comment n'auroit-on pas une insupportable fierté, lorsqu'on croit à l'immortalité de l'ame; lorsqu'on est persuadé qu'on peut correspondre avec un Etre tout-puissant, créateur des cieux et de la terre ?

ALCINDE.

Quelle enflure, quelle hauteur ces opinions-là doivent donner !....

LE MÉDECIN.

Nous autres *mammaux*, nous sommes tout naturellement disposés à nous mépriser nous-mêmes.

ALCINDE.

C'est pourquoi les philosophes sont si humbles et font si peu de cas de la réputation et de la gloire.

LE MÉDECIN.

Sans doute, nous savons qu'un héros peut descendre d'un reptile, et que ses petits-enfans peuvent devenir des huîtres.

ALCINDE.

On devroit écrire cela en lettres d'or sur le char des triomphateurs, et sur le trône de tous les rois.

LE MÉDECIN.

Oui, ce seroit une belle et grande leçon.

ALCINDE.

On disoit jadis au triomphateur Romain : *Sou-*

viens-toi que tu n'es qu'un homme. Il seroit bien plus énergique de dire : *Souviens-toi que tu n'es qu'une bête.*

LE MÉDECIN.

Du moins c'est ce que les savans répètent à tous les grands de la terre dans leurs livres : cela est franc.

ALCINDE.

Que de récompenses mériteroit tant de candeur et de sincérité !

LE MÉDECIN.

On a tellement encensé les princes dans les siècles passés !

ALCINDE.

Oui, les chefs des nations ne se doutoient pas alors qu'ils n'étoient que des *mammaux*....

LE MÉDECIN.

Il n'y a pas quatre-vingts ans qu'un flatteur leur disoit encore qu'ils sont *la Providence visible* des infortunés (1).

ALCINDE.

Quelle fadeur !

LE MÉDECIN.

Ne persuadoit-on pas aussi aux souverains bienfaisans qu'ils étoient *les images de la Divinité?* Quelle vanité n'avoient-ils pas dès qu'ils rendoient leurs sujets heureux ! Pour leur ôter cet enivrement ridicule, il a fallu leur dire nettement : *Il n'y a point de Providence, il n'y a point de Divinité;* et de plus leur déclarer qu'ils ne valent pas

(1) Massillon.

mieux que les chevaux qu'ils nourrissent dans leurs écuries.

ALCINDE.

On n'auroit jamais pu les corriger à moins.

LE MÉDECIN.

Et les peuples ne *divinisoient*-ils pas leurs maîtres, dès qu'ils étoient contens de leur gouvernement?....

ALCINDE.

Ah! maintenant ils sont éclairés; la gloire et les bienfaits ne les rendront plus idolâtres....

LE MÉDECIN.

Voilà pourtant ce qu'on doit aux sciences et à la philosophie.... Et la médecine, quels progrès n'a-t-elle pas faits?

ALCINDE.

Cependant, docteur, on prétend que, dans le siècle de Louis XIV, les octogénaires et les centenaires étoient infiniment plus communs que de nos jours.

LE MÉDECIN.

Cela peut être. Mais un fait certain, c'est que les médecins de ce temps n'appliquaient point l'électricité à la médecine, et ne connoissoient point le galvanisme dont nous tirerons un si grand parti.

ALCINDE.

Le galvanisme n'a-t-il pas déjà guéri des aveugles?

LE MÉDECIN.

Non, pas encore, mais il leur cause de vives douleurs....

ALCINDE.

En médecine c'est toujours un premier pas....

LE MÉDECIN.

Assurément. Le temps fera le reste. On a obtenu de merveilleux résultats des expériences sur les différens *gaz*.

ALCINDE.

On ne niera plus maintenant leurs propriétés énergiques.

LE MÉDECIN.

Ah! il n'y a plus moyen, car les dernières expériences ont causé à M. de V **** le plus violent crachement de sang..... Voilà des faits, et il est clair que des préparations mieux ménagées produiront des effets plus heureux. Et nos essais sur les poisons?

ALCINDE.

Cela, par exemple.... est d'une utilité!....

LE MÉDECIN.

Les poisons n'offrent point encore de remède curatif; mais il n'a résulté jusqu'ici de leur emploi qu'un assez petit nombre d'accidens graves; peu de victimes et des probabilités d'espérances pour l'avenir, c'est tout ce qu'on peut demander d'abord....

ALCINDE.

On doit convenir qu'il falloit une hardiesse, un courage admirable pour oser employer des substances si pernicieuses....

LE MÉDECIN.

Et à des doses!.... Certainement les Boerhaave,

les Sydenham, les Guenaut, les Morin, etc. n'eussent jamais tenté de pareilles choses.

ALCINDE.

Enfin, ces anciens médecins n'étoient ni littérateurs, ni philosophes, ni métaphysiciens : et les nôtres !....

LE MÉDECIN.

Et puis les anciens n'écrivoient que sur la médecine; et certes il n'est pas étonnant qu'un médecin sache raisonner sur son art : mais nous, dans nos livres, nous parlons de toute autre chose. Eh bien ! on lit Tissot, on vend Tissot, et nos livres restent chez le libraire.

ALCINDE.

On est si frivole !

LE MÉDECIN.

Et si ingrat ! On aime *les résultats* de notre métaphysique; ils débarrassent d'une infinité de préjugés incommodes, et nos démonstrations paroissent ennuyeuses....

ALCINDE.

On veut comprendre, on veut s'amuser; que ne veut-on pas ! Il faut écrire pour sa conscience et compter pour rien les lecteurs.

LE MÉDECIN.

Mais malheureusement les libraires les comptent pour beaucoup.

ALCINDE.

Il s'agit d'achever d'éclairer la terre. Pour un si grand dessein, les métaphysiciens doivent savoir

braver les imprimeurs, et même, s'il le faut, se moquer du public.

LE MÉDECIN.

C'est ce que nous faisons. D. G.

XV.

Recette pour faire, en peu de temps et à bon marché, un philosophe de première qualité.

Prenez aux Enfans-Trouvés, ou dans une maison de charité quelconque, un enfant de sept à huit ans; il ne tiendra à rien dans le monde, et les vieilles idées des familles ne le détourneront point de vos préceptes. Les affections de parenté peuvent, jusqu'à un certain point, mettre des entraves au développement d'un caractère philosophique; choisissez-le surtout d'un esprit mutin, boudeur, hargneux, revêche, et d'un tempérament sec et bilieux; on peut prendre également parmi les tempéramens sanguins; mais il faut que la fibre soit forte, la tête carrée, l'œil tant soit peu enfoncé, l'angle facial bien ouvert, et les molécules organiques tellement disposées, que les matières que nous appelons combustibles, puissent dominer, et que le sujet soit presque toujours dans un état de fièvre; gardez-le chez vous pendant quatre ou cinq ans; plongez-le trois ou quatre fois par jour dans l'eau froide, ne lui apprenez rien du tout, et faites en sorte que si on le trouve dans une forêt, on puisse le prendre pour le sauvage de l'Aveyron. La nature doit se développer elle-même, et quand son intelligence sera ainsi formée, mettez tous vos soins à empêcher qu'il

ne soit abordé par des servantes superstitieuses ; ne souffrez pas qu'on prononce devant lui, pendant deux ou trois ans, d'autres mots que les mots *nature, tolérance* et *perfectibilité*. S'il vous demande quel est l'être qui a créé le monde, ayez soin de lui donner le fouet, et de lui prouver, par ce raisonnement, que ses questions sont indiscrètes. S'il remplit bien vos espérances, il faut lui répéter, vingt fois par jour, que ce monde auquel on s'obstine à ne donner que six mille ans, en a plus de quinze mille, *sans compter les mois de nourrice*, comme cela est prouvé par plusieurs Zodiaques, connus depuis l'an passé; dites-lui que la nature est une vieille coquette, qui cherche à déguiser son âge, que les prêtres cherchent en vain à lui mettre du rouge, pour la rajeunir, et que la philosophie lui a trouvé des rides qui annoncent évidemment sa caducité. Quand votre élève sera ainsi préparé, gardez-vous de lui faire enseigner la langue de Racine; faites-lui apprendre l'anglais, assez seulement pour qu'il puisse donner un nom à un petit chien, ou lire, dans l'original, les productions de Thomas Payne. Donnez-lui quelque teinture de géométrie, à l'aide de laquelle il fera son entrée dans le monde.

Ayez l'œil à ce que les différens maîtres que vous lui donnerez en agissent poliment avec lui, qu'ils se gardent de le contrarier en aucune manière, qu'ils se prêtent complaisamment à toutes ses fantaisies, et qu'ils ne se fâchent point, lors même qu'il lui arriveroit de leur arracher leur perruque ou de leur donner des coups de pied dans les os des jambes. Au bout de six mois ou d'un an au plus, retirez-lui tous ses maîtres, et chargez-vous du reste. Dites-lui que tout est bien en sortant des mains de la nature, qu'il est très-bien lui-même, que le meil-

leur eût été de ne lui rien apprendre, et de le laisser errer dans les bois, mais qu'il a fallu sacrifier aux idées reçues, et le mettre au courant de la société des hommes, parmi lesquels il est obligé de passer sa vie; persuadez-lui qu'ils sont *libres et égaux*. Et en lui expliquant comment ils se sont éloignés de leur nature, par *l'effet de la civilisation*, inspirez-lui de l'humeur contre tous ceux qui ont du mérite ou de la fortune. Faites-lui lire, tous les matins, un chapitre du Contrat-Social; s'il ne le comprend pas, comme cela est possible, vous le lui expliquerez à votre manière, ou ce qui est la même chose, à celle des publicistes de l'année mille sept cent quatre-vingt-treize, ou de l'année mille sept cent quatre-vingt-quatorze. Ensuite, pour le délasser de cette lecture abstraite, vous lui donnerez après son dîner un livre des Confessions de J. J. Rousseau, deux ou trois Lettres de la Nouvelle Héloïse, et une dixaine de pages du roman de Delphine, le tout pour commencer à ouvrir insensiblement son cœur à toutes les sensations libérales; après quoi vous le ferez passer à l'étude des œuvres des philosophes de Copet et de Ferney. Faites en sorte qu'il apprenne par cœur, s'il veut bien avoir cette complaisance, les meilleurs chants et les meilleures tirades du poëme de la *Pucelle d'Orléans*, ainsi que les plus belles maximes et sentences philosophiques, éparses çà et là dans les quatre-vingt-onze volumes de notre colosse littéraire.

Quand son esprit sera un peu plus fort, vous lui administrerez les œuvres de Mably, de Condorcet, de Diderot, de d'Alembert, et la *littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, que vous trouverez à bon compte chez *Crapelet* ou chez *Maradan*. Ce dernier livre sera peut-être un

peu fort pour son âge, mais vous lui choisirez d'abord les chapitres les plus clairs, pour ne pas lui trop embrouiller la tête, et pour ne pas l'abimer tout-à-coup dans une trop grande mélancolie. Vous garderez le reste, pour l'achever quand il en sera temps.

Aussitôt que votre jeune homme aura donné des preuves non équivoques d'une perfectibilité profonde, engagez-le à faire, à l'imitation de l'auteur d'Emile, et de l'auteur des Tourbillons, sa cour à votre servante, pour qu'il prenne insensiblement l'habitude de s'élever au-dessus des préjugés vulgaires. Ne manquez pas de lui citer le grand nombre de philosophes du siècle dernier, qui ont dédaigné de se reproduire par la voie du mariage.

Ceci fait, et les procédés ci-dessus exactement observés, *lâchez* votre écolier dans le monde; vous pouvez être persuadé qu'il y fera un éclat terrible, et qu'il y sera un foudre de *philosophie* et de *principes*. Vous pouvez compter qu'il y renversera toutes les vieilles *institutions civiles*, qu'il sera en état de *déraciner* les préjugés les plus tenaces et les plus invétérés; qu'il sapera les fondemens de l'*erreur* et du *fanatisme*, et les bases de la religion chrétienne; qu'il se réunira à tous les grands hommes, qui ont juré d'*écraser l'infâme*; qu'il sera disposé à écraser lui-même tout ce qui pourroit le contrarier ou le gêner dans sa brillante carrière; qu'il sera dans le cas d'enfanter les systêmes les plus neufs et les plus hardis; de porter, dans toutes les questions, la torche de la philosophie; qu'il ne *doutera* de rien, excepté de la vérité de l'Evangile; qu'il ne sera embarrassé de rien, et qu'il embarrassera tout le monde, par la sublimité de sa logique et de sa métaphysique; qu'il sera un philosophe enfin, ou l'auteur de cette recette n'entend rien à l'éducation. M...d.

XVI.

Sur une critique du Génie du Christianisme.

On ne reviendra pas sur l'extrême mérite de cette production originale, dont les grandes beautés doivent faire pardonner quelques-uns de ses défauts, ou dont quelques-uns de ses défauts ne sauroient effacer les grandes beautés. Mais il nous est tombé par hasard sous la main une critique qu'en a faite certain journal, laquelle nous a paru digne d'être relevée, moins sans doute par l'autorité dont elle émane, que par l'intention qu'elle suppose, et parce qu'elle nous semble insidieusement dirigée, bien moins contre le *Génie du Christianisme*, que contre le christianisme lui-même.

Le critique prétend d'abord « qu'en employant » d'autres armes que celles dont se sont servis les » différens apologistes de la religion chrétienne, » M. de Châteaubriand reconnoît l'impuissance des » premières ou du moins leur insuffisance, et qu'il » falloit que cet auteur eût une bien grande con- » fiance dans celles qu'il alloit employer pour jeter » ainsi du discrédit sur les autres ».

Il n'est personne qui ne comprenne parfaitement où veut aller le critique, et qui ne devine l'autre moitié de sa pensée. Mais où a-t-il pris qu'il n'est pas possible d'employer de nouveaux moyens de défendre le christianisme, sans reconnoître l'impuissance ou l'insuffisance des anciens? Où a-t-il pris qu'il faut toujours rester dans les routes battues, sous peine de jeter du discrédit sur ceux qui n'y marchent pas? Est-ce que Descartes, en donnant

de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, a jeté du discrédit sur les autres? Ne diroit-on pas que M. de Châteaubriand, en donnant le Génie du Christianisme, *a une si grande confiance* dans ses moyens, qu'il a dès-lors regardé les ouvrages de Bossuet comme impuissans, ou les Pensées de Pascal comme peu concluantes? C'est avoir une bien grande confiance dans la sottise de ses lecteurs, que de croire leur rendre par-là suspectes les preuves du christianisme, et leur persuader que puisque M. de Châteaubriand a fait un ouvrage pour prouver que la religion est belle, poétique et aimable, il a voulu dire par-là qu'il n'y a plus moyen de démontrer qu'elle est vraie. Et pourquoi n'auroit-il donc pas pu changer ses batteries, comme les philosophes ont varié leurs formes de séduction ? Pourquoi n'auroit-il pas pu prendre de nouvelles preuves, comme ils ont pris de nouvelles armes? Agir ainsi, ce n'est nullement *décréditer* les preuves du christianisme; c'est les augmenter, c'est les fortifier, c'est montrer qu'il en a de tous les genres et pour tous les esprits, et qu'il n'est pas moins inépuisable dans ses moyens que fécond dans ses vertus et immense dans ses bienfaits; c'est enfin ajouter à sa grandeur et à sa gloire : et s'il est ici un *discrédit* pour quelqu'un, c'est sans doute pour ces novateurs qui *décréditent* le Génie du Christianisme, parce qu'il s'est proportionné au génie de son siècle, aux yeux duquel hors le génie point de salut ; qui voudroient bien qu'on ne défendît plus que par démonstrations ce qu'ils n'ont attaqué que par le ridicule, et qui trouvent encore, comme le critique, que la manière de M. de Châteaubriand est frivole et *mondaine*, parce qu'il n'a voulu combattre que leur frivolité et leur mondanité.

« Quand il seroit vrai, poursuit le censeur, que le » christianisme est la plus poétique de toutes les » religions, que pourroit-on en conclure pour une » religion comme religion » ? rien sans doute. Mais si cette religion est déjà prouvée comme religion, sa poétique pourroit très-bien arriver à propos. Eh quoi! vous nous dites depuis si long-temps que le christianisme est la religion des imbécilles et des ames étroites, et quand on vous prouve qu'elle est faite pour les grands cœurs et les grands génies, vous nous demandez ce *qu'on peut en conclure* en sa faveur; et vous nous dites comme un géomètre, auquel on lisoit une pièce de Racine : Qu'est-ce que cela prouve? Eh! vraiment cela ne prouve rien, sinon ce qu'il falloit prouver; c'est-à-dire, que vous étiez injustes envers la religion, en nous la présentant comme ennemie des arts et des lumières. A la vérité, je ne vois rien ici de géométrique; et j'avoue que l'analyse n'y est entrée pour rien. Mais est-ce que l'homme n'est que raison? Est-ce que l'imagination et le sentiment ne font pas partie de son essence? C'est une bien étrange manie que celle de ces prétendus penseurs, de ces fanatiques tout d'une pièce qui veulent tout mesurer au compas, qui ne connoissent rien de beau que le calcul, et ne voudroient faire de la religion qu'une équation algébrique. Ce n'est point ainsi que pensoit le grand géomètre Pascal, quand il disoit que si l'esprit a son ordre pour procéder par principes et par démonstrations, le cœur a aussi le sien. Or, ce sont ces principes et ces démonstrations du cœur que M. de Châteaubriand s'est proposé de faire valoir, en nous montrant que la religion seule est la source des grandes pensées et des grands sentimens, et que plus on s'éloigne d'elle, plus on s'écarte

de la nature, de la vertu, du bon goût et du vrai beau; et ces principes et ces démonstrations valent bien sans doute ces froides analyses, ces calculs alambiqués, ces transformations chimiques, et autres pareils ingrédiens que nos sophistes empyriques ont voulu faire entrer dans la refonte de notre bonheur et de notre morale.

Après avoir détaillé les héroïques sacrifices et les magnanimes dévouemens de la charité chrétienne, dans les hôpitaux, les missions, etc., M. de Châteaubriand défie la philosophie d'en montrer de pareils : et là-dessus le critique s'écrie : *Et pourquoi l'amour de l'humanité ne les produiroit-il pas?* Pourquoi? parce qu'il ne les produit pas, et qu'il ne les a jamais produits; et que de ces deux faits incontestables, il faut nécessairement en conclure qu'il ne peut pas les produire, et qu'il ne les produira jamais. Si ce n'est pas là de la logique, que l'on nous dise ce que c'est. Il nous donne pour exemples des médecins qu'on a vus vivre avec les pestiférés, et dont l'un d'entr'eux s'est inoculé la peste; un Sanctorius qui s'est dévoué à passer sa vie dans une balance pour décrire le phénomène de la transpiration; un autre qui a fait sur lui-même l'essai des poisons les plus dangereux; et enfin, les naturalistes partis avec l'infortuné la Peyrouse, qui se sont exposés à tous les dangers des missionnaires. Mais il faut que la philosophie soit bien pauvre en vertus, et qu'à cet égard son état de dénuement soit bien désespéré, pour mettre son orgueil dans de pareils exemples, et pour oser les rapprocher des grands et héroïques dévouemens dont la religion est la source. Qu'un médecin se soit inoculé la peste, c'est sans doute une action très-courageuse; mais il faudroit nous montrer qu'il l'a faite uniquement

pour l'honneur des *principes* et la gloire de la philosophie. J'ai même d'autant plus lieu d'en douter, qu'un médecin qui se dévoueroit à la mort, en vertu de la diététique mise en vogue par la philosophie du jour, seroit un fou et une dupe, et qu'il contrediroit ouvertement son catéchisme dont le premier dogme est de se bien porter.

Je ne sais pas ce qui est arrivé à quelques médecins; mais je sais qu'à Marseille, lors de la peste qui la désola, tous les intendans de santé s'enfuirent; tandis que Belsunce et les autres pasteurs restèrent à leur poste, et presque tous moururent martyrs de leur zèle. D'ailleurs, il ne s'agit nullement ici de savoir si on peut faire quelque acte de courage par amour de l'humanité; car personne ne le conteste, et M. de Châteaubriand est le premier à l'avouer; mais ce motif peut-il produire des biens aussi constans, aussi durables et aussi universels que ceux dont nous sommes redevables aux sublimes efforts qu'inspire le christianisme? Voilà le point de la question que le critique laisse de côté, pour avoir le plaisir de battre la campagne. Nous ne nions pas que tel ou tel médecin ne puisse faire quelque tentative hasardeuse pour le progrès de son art; que tel ou tel naturaliste ne puisse s'exposer à se casser le cou pour aller à la découverte de quelque plante ou de quelque fossile; que tel ou tel navigateur n'entreprenne un périlleux voyage pour faire des observations, et revenir, s'il le peut, avec une bonne pacotille, non-seulement pour le compte de l'*humanité*, mais pour son propre compte; mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec les miracles journaliers et les généreux sacrifices de la charité chrétienne? C'est visiblement se moquer et confondre toutes les idées de vertu, que de rapprocher

de nos sœurs hospitalières les médecins, et de nos héroïques missionnaires ces argonautes qui ont péri dans le désert. Je voudrois bien savoir quelles vertus morales suppose le zèle de la botanique, ou quel héroisme est caché dans l'amour de la géographie? C'est par exemple un très-grand bien pour l'humanité que la découverte du quinquina, et un très-grand avantage pour le commerce que la découverte de certaines îles; mais il n'est jamais venu dans l'esprit de personne, excepté, peut-être, de quelque philosophe, de s'extasier sur les vertus de ceux auxquels nous devons ces découvertes, et qui même, loin d'avoir des vertus, pouvoient avoir beaucoup de vices. Certes, c'est mettre étrangement la vertu au rabais, que de la faire consister en de pareilles entreprises; et la religion ne nous donne pas des héros à si bon marché. Quand le critique nous aura montré des congrégations entières de chimistes et de pharmaciens philosophes, n'ayant pour patrons que Jean-Jacques ou Helvétius, se dévouant à passer leur vie dans les bagnes et les hôpitaux, sans autre motif que le soulagement de l'humanité souffrante; quand il nous aura montré des confréries de navigateurs parfaitement exempts de toute cupidité et de toute ambition, s'enrôlant sous le pavillon de la bienfaisance, pour aller s'enterrer avec les sauvages, dans l'unique dessein de les rendre à la nature et à la vertu, alors nous pourrons l'entendre. Mais tant qu'il ne fera que nous parler de la *balance de Sanctorius*, ou des *poisons essayés* par je ne sais qui, ou des malheurs de la Peyrouse, nous ne ferons que nous moquer du déclamateur, dont les *exemples* ne prouvent rien que sa mal-adresse, et qui, bien loin de venger la philosophie, ne fait que mettre dans un plus grand jour sa vanité et sa misère.

« L'amour de la patrie, poursuit le censeur, l'a» mour de la liberté, l'amour des sciences, tout » n'est-il pas susceptible d'enthousiasme? pourquoi » l'amour de l'humanité ne le seroit-il pas? » Personne ne nie que l'amour de la patrie et l'amour de la liberté ne soient susceptibles d'enthousiasme, et même d'emportement et de délire; nous ne sommes que trop payés pour le savoir. Personne ne nie davantage que l'amour des sciences ne puisse faire des enthousiastes et même des illuminés; mais il y a loin d'un chimiste ou d'un mécanicien enthousiaste à un véritable homme de bien, se sacrifiant constamment au bonheur de ses semblables. Nous avouons encore que l'amour de l'humanité peut avoir son enthousiasme, c'est-à-dire, ses caprices, ses élans passagers de sensibilité, et ses émotions fugitives; nous savons aussi que la philosophie elle-même, toute sèche et toute dure qu'elle est, peut faire quelquefois le bien par enthousiasme et même par vanité. Mais ce n'est point d'enthousiasme qu'il s'agit ici. Nos sœurs hospitalières et nos missionnaires martyrs ne sont nullement des enthousiastes; et s'il n'y avoit que l'enthousiasme qui les soutînt, il y a long-temps que nous n'en aurions plus. Ce n'est point par enthousiasme qu'on peut passer sa vie dans les hôpitaux ou au milieu des déserts sauvages; mais par devoir, par principes, et par la vue d'un avenir qui peut seul proportionner les récompenses aux sacrifices. Le critique ne fait donc que divaguer encore; et l'on voit bien que l'enthousiasme de la philosophie l'empêche de raisonner juste, et de saisir le point de la question, en lui faisant confondre quelques bonnes actions rares et passagères, dont l'amour de l'humanité s'avise quelquefois, avec cette magnanimité

constante, et cette suite d'héroïques dévouemens dont la religion seule donne l'exemple, comme elle seule en donne le motif.

Le critique prétend que « tous les éminens ser» vices rendus à l'humanité par la religion, ne sont » pas des motifs pour y croire, et adopter ses dog» mes et ses pratiques. » Cela peut être; mais ce sont des motifs pour l'aimer et pour la respecter. Ce sont des motifs pour desirer que tout le genre humain adopte ses pratiques et ses dogmes. Ce sont des motifs pour croire que des pratiques et des dogmes, unis à tant de vertus et de bienfaits, sont dignes encore de quelque estime et de quelque admiration, et qu'il n'y auroit ici de méprisables que ceux qui les mépriseroient. Quand nous lui avouerions qu'*on ne croit pas par reconnoissance*, en seroit-il moins obligé à la reconnoissance? M. de Chateaubriand en seroit-il moins autorisé à s'élever contre les ingrats? et en auroit-il moins droit de combattre tous ces sophistes insensés qui croient rendre service à l'humanité en détruisant une religion qui lui rend chaque jour de si grands et de si généreux services?

« Mais, dit le critique, quand tout ce que M. de » Châteaubriand assure que nous devons au chris» tianisme seroit vrai, il n'en résulteroit pas une » seule conversion de l'exposé de tous ses bienfaits. » Une seule, c'est beaucoup dire. Nous savons bien qu'il y a des philosophes et des incrédules inconvertissables, que rien ne touche, pas même l'exposé des bienfaits, et que rien ne guérit, pas même les plus terribles leçons de l'expérience; mais tous ne sont pas dans un état aussi désespéré, et il en est dont le cœur peut s'ouvrir encore au spectacle des vertus et des bienfaits du christianisme. Quand il seroit vrai que la multitude de ses bienfaits ne

peut pas opérer par elle-même la conversion de l'esprit, il ne seroit pas moins constant qu'elle peut opérer la conversion de la conduite, la conversion du langage, la conversion de l'opinion que les philosophes n'ont que trop égarée, et il n'est pas moins démontré qu'elle l'a effectivement opérée.

C'est à cette utilité reconnue de la religion que nous devons la conversion de tant de fanatiques qui la regardoient, il n'y a pas long-temps, comme dangereuse, et qui la défendent aujourd'hui comme salutaire; la conversion de tant de politiques qui vouloient nous persuader que l'Etat pouvoit s'en passer, et qui maintenant reconnoissent que l'Etat ne peut pas subsister sans elle; la conversion de tant de philosophes qui, s'ils ne sont pas devenus moins orgueilleux, moins despotiques, moins amateurs d'eux-mêmes, sont devenus du moins plus prudens, plus réservés et plus sages; enfin la conversion de la France entière, qui revient chaque jour de la stupide adoration qu'elle avoit pour ses corrupteurs : il n'y a pas même jusqu'au censeur dont nous parlons, qui ne soit lui-même converti sans s'en douter, si nous en jugeons par certains ménagemens qu'il prend aujourd'hui pour attaquer le christianisme. Ainsi l'exposé des bienfaits de la religion qu'a fait M. de Châteaubriand avec autant de vérité que d'éloquence, ne peut qu'avoir d'heureux effets. S'il ne fait pas des conversions achevées, il peut faire des conversions commencées : s'il n'opère pas par lui-même l'amendement, il peut le préparer; et son ouvrage atteindroit toujours son but, quand même il seroit vrai qu'il n'a envoyé aucun philosophe à confesse.

Il se plaint de ce que « l'auteur du *Génie du Christianisme* et consorts, pour des raisons à eux con-

» nues, affectent perpétuellement de confondre l'a-
» théisme avec la philosophie. » Oui, avec la philosophie moderne : et pourquoi pas ? Qu'y a-t-il donc d'incompatible entre elle et l'athéisme ? Tout philosophe du jour n'est pas sans doute un athée; mais tout athée peut se glorifier d'être un philosophe du jour, et très-certainement il l'est tout autant qu'un autre. Dites à tel et tel athée bien connu et se donnant ouvertement pour tel, dites-lui qu'il n'est pas philosophe, et vous verrez comme vous serez reçu. Et pourquoi donc ne le seroit-il pas ? Est-ce qu'il ne s'intéresse pas aux progrès de la philosophie ? est-ce qu'il ne propage pas les lumières ? n'est-il pas l'ennemi juré de tous les préjugés et de toute superstition ? ne fait-il pas des raisonnemens à perte de vue sur l'organisation ou désorganisation sociale ? ne dissèque-t-il pas le cerveau pour savoir en quelle casse se trouvent nichés l'honneur et la probité; et si c'est à l'occiput ou au bout de l'oreille que résident la peur ou le courage ? est-ce qu'il ne cherche pas *à déterminer comment on doit décomposer la faculté de penser*, afin de nous prouver que la faculté de penser est une chose composée ? Nous ne voyons donc pas une si grande inconvenance à confondre l'athéisme avec la philosophie, ou, si l'on aime mieux, à nous le donner comme une branche et une section de la philosophie. Voltaire, auquel sans doute notre critique ne contestera pas le titre de philosophe, n'étoit pas si difficile, quand il vouloit que les déistes et les athées se donnassent l'accolade fraternelle, et qu'au moment de la publication du systême de la nature, il écrivoit à Dalembert : « Il
» faut que les deux partis soient unis. Je voudrois
» que vous vous chargeassiez de cette réconciliation,
» et que vous leur dissiez : passez-moi l'émétique, et

» je vous passerai la saignée (1). » Il faut donc soigneusement distinguer plusieurs classes dans la confrérie philosophique, lesquelles, quoique toutes divisées d'opinions, se tiennent toutes par la main, et conduisent toutes en dernière analyse au même résultat : il y a des philosophes qui sont déistes, et des philosophes qui sont athées, et des philosophes qui ne sont ni l'un ni l'autre; des philosophes qui veulent une religion, et des philosophes qui ne veulent pas de religion; des philosophes qui ne savent pas ce qu'il veulent, et des philosophes qui ne savent pas ce qu'ils sont; et c'est le plus grand nombre. D'où il suit que le critique a tort de vouloir séparer ce que ses maitres ont uni; et que *M. de Châteaubriand et consorts ont eu leurs raisons* de confondre ce que les philosophes ont confondu eux-mêmes, et de ne point séparer des hommes qui portent tous la même livrée, et qui combattent tous sous le même drapeau.

Mais le critique *et consorts* n'auroient-ils pas aussi des raisons à eux connues pour distinguer aujourd'hui ce que peut-être ils confondoient à une époque qui n'est pas trop éloignée. Temps affreux, où très-certainement la philosophie prêchoit l'athéisme, et où un certain professeur bien connu disoit en pleine école, que Dieu étoit trop monarchique et que *l'athéisme étoit plus républicain* (2); ce qui n'empêchoit pas M. le professeur d'être un philosophe, et de faire même des articles très-philosophiques dans

(1) Lettre 37e. 1770.

(2) Cette maxime, aussi impie que ridicule, a été avancée à l'école normale, séante au Jardin des Plantes. M. de La Harpe, qui étoit également professeur de littérature dans la même école, à cette époque, atteste dans son journal (*le Mémorial*) l'avoir entendue.

le journal dont nous parlons. A la vérité toutes ces jolies choses et tant d'autres sont passées de mode; elle ne mènent plus à la réputation ni aux places; et voilà pourquoi tant d'hommes qui les confondoient il y a dix ans, avec la raison pure et le patriotisme pur, affectent de les mépriser aujourd'hui. D'où je conclus que la philosophie varie comme le temps; qu'elle met les athées tantôt dedans, tantôt dehors, suivant les circonstances; qu'elle a aussi *ses raisons* qui sont la mode et l'intérêt; et que cet *amour de la sagesse* calcule encore plus qu'il ne raisonne.

Nous pourrions pousser plus loin encore nos observations, s'il nous étoit permis de nous étendre davantage; mais celles que nous avons faites sont plus que suffisantes pour montrer à tout homme non prévenu, qu'il y a dans le censeur plus d'humeur que de raison, plus de dépit que de justice; que ce sont bien moins les défauts du *Génie du Christianisme* que son triomphe qui le chagrinent; et que cet ouvrage ne lui a paru si peu *concluant*, que parce que le succès lui en a paru démontré. X.

XVII.

Sur une traduction allemande du Génie du Christianisme.

Il a paru, à Munster, une traduction allemande du célèbre ouvrage de M. de Châteaubriand; elle mérite d'être connue, parce qu'elle rappelle des circonstances assez intéressantes, et contient des aveux qui ne doivent pas être perdus pour ceux qui observent la marche et le génie de la philosophie.

Cette production doit le jour à M. Venturini, qui avoit déjà publié, en 1794, à Altona, ses idées sur *la philosophie de la religion* et sur *l'esprit du christianisme pur ;* ce que, sans doute, nous ne savions pas, mais ce qu'il est cependant utile de savoir, pour juger de la manière dont il doit interpréter l'ouvrage qu'il traduit.

Une particularité qui nous fait voir les heureux rapprochemens que la philosophie établit entre ses adeptes, fussent-ils placés aux deux extrémités du monde, c'est qu'aussitôt qu'on apprit à Paris, qu'un savant, élève des écoles du Nord, s'occupoit à traduire, ou plutôt à parodier en style teutonique, et par des remarques dignes de la philosophie transcendante, une production dont les Allemands ne peuvent se former une idée, à moins d'entendre notre langue, on dépêcha vîte en Allemagne, au zélé collaborateur, les *Notes critiques sur le Génie du Christianisme*, qui venoient de paroître à Paris, chez L. Pelletier. « Je reçus cette production, dit M. Venturini, avec prière d'en parler dans ma traduction, et même d'en faire usage dans mes remarques, lorsque je le pourrois ». Quelles raisons les antagonistes de M. de Châteaubriand avoient-ils de vouloir discréditer son ouvrage au-dehors ? Ils ne nous les disent pas; mais il est facile de les deviner.

Il est donc clair que le *Génie du Christianisme* a vraiment répandu l'alarme dans l'armée des philosophes, et que cet ouvrage, connu parmi les gens du monde, fait le plus grand tort aux dissertations savantes, aux rêveries anti-chrétiennes, qui n'auront jamais autant de mérite et autant de charmes pour toutes les classes des lecteurs. C'est ce que M. Venturini n'a peut-être pas vu, lorsqu'il a en-

trepris son travail, lorsqu'il a compilé des preuves et des citations sans fin; ses compatriotes eux-mêmes ne liront point sa traduction; ils liront encore moins ses notes, et ils continueront de rechercher l'ouvrage de M. de Châteaubriand, tel qu'il a paru en français, et sans travestissement quelconque.

Si l'on veut se former une idée de la manière bizarre dont certains littérateurs allemands entendent nos meilleurs écrivains, on n'a qu'à parcourir la traduction et les notes qui font le sujet de cet article. M. Venturini, par exemple, n'aime pas Bossuet, et se déclare sur-tout l'ennemi du *Discours sur l'Histoire Universelle* (c'est prendre son adversaire par son endroit foible). Il compare le beau morceau qu'on y lit sur la Trinité, aux rêveries d'un auteur allemand nommé Rheinhold, et il appelle cela de l'exaltation transcendante. Cet ouvrage a le grand défaut d'avoir été composé d'après un principe théologique, d'offrir des rapprochemens moraux que chacun peut faire; car chacun a sa lunette, dit le traducteur, et l'on voit bien que la sienne n'est pas celle de Bossuet; on diroit qu'il craint qu'on ne s'y trompe.

Souvent le traducteur ne comprend aucunement ce qu'il lit. Il rend par l'expression de *vaisseau très-recherché*, l'épithète de *vase d'élection* donnée à la Sainte Vierge, et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il appelle cela une obscénité. Il traite d'idolâtrie le culte rendu à la mère de Jésus-Christ, et nous renvoie, à ce sujet, à une production de Kant. La Virginité, selon lui, n'est pas un mystère; car, moyennant les *sensations subjectives* de Kant, cette vertu s'explique très-bien; voilà qui est clair et admirable. Au lieu de ne voir, comme

M. de Châteaubriand, que des mystères dans la nature, ce qu'il traite de rapsodies, il n'en connoît qu'un seul, c'est la liberté, la source de la nature morale; il faut convenir que cette source s'étoit un peu débordée depuis quelques années, et que le mystère n'est pas resté tout-à-fait obscur pour bien du monde. L'auteur qu'a traduit M. Venturini, offre-t-il quelque beau passage? Il y répond par des remarques que lui fournit l'herméneutique; une idée grande, neuve, piquante, est attaquée par une pensée métaphysique. D'ailleurs, M. de Châteaubriand a-t-il le bonheur de plaire une fois à son traducteur? Ce que dit alors l'auteur français, vient indubitablement de Kant, ou de quelque philosophe du Nord, qu'il n'a certainement pas lu. M. Venturini est comme M. Villers, tout ce qui ne vient pas de ce pays-là est bizarre, mystique, ridicule : le beau passage de saint Ambroise, sur la Virginité, est un bavardage, le *Génie du Christianisme* renferme mille absurdités. Le traducteur est comme le rat du bon Lafontaine; il ne peut sortir de ses lares paternels, sans que tout lui semble extraordinaire : *eh! voici l'Apennin, eh! voici le Caucase.*

Les savans, non pas précisément ceux des bords de la Trave et du Weser, avoient toujours cru que les philosophes anciens n'étoient point d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes, sur les points les plus importans à savoir pour l'homme. Que n'ont-ils lu Tiedemann, Mainer, Buhle, Eberhard, ou seulement Brucker, ils n'auroient pas raisonné de travers, comme on raisonne partout, excepté là où Brucker est connu. C'est aussi pour n'avoir pas lu Michaëlis, Eichorn, Pott, Paulus, David Ilgen, que M. de Châteaubriand ne s'est pas apperçu que la Génèse n'est pas de Moïse, mais de plusieurs au-

teurs. Que de choses on ignore pour ne pas connoître ces productions des savans du Nord de l'Allemagne.

Au reste, un des services importans que doit rendre à la philosophie la production de M. Venturini, c'est qu'elle lui a donné une nouvelle occasion de professer les grands et utiles principes du kantisme. D'après cette doctrine, l'existence de Dieu n'est prouvée que par les besoins moraux de la raison. Tout ce qui concerne l'Être-Suprême appartient au domaine de la morale et à la métaphysique des mœurs; ce qui veut dire à-peu-près qu'il est indifférent que Dieu existe ou qu'il soit inventé; il est l'idéal de la sainteté même. O vous qui n'éprouvez plus de remords dans le crime; vous qui avez si bien perfectionné votre raison, qu'elle ne sent plus le besoin d'un Dieu, vous êtes les plus heureux des hommes! vos semblables courbent encore leurs têtes superstitieuses sous le joug de l'idéal!... Combien les découvertes de la philosophie ne sont-elles donc pas utiles à l'humanité! C.

XVIII.

Sur la multiplicité des systêmes philosophiques.

UNE remarque bien digne de fixer l'attention des vrais *observateurs de l'homme*, c'est que la plupart de nos sociétés savantes paroissent s'accorder à défendre un certain systême de philosophie, qui n'est pas tout-à-fait le fruit de la science, puisqu'il étoit inconnu aux savans qui les ont dévancés, mais qui en est aujourd'hui comme l'apanage inséparable et la condition sans laquelle l'érudition ne peut être

accréditée. Un homme excelle-t-il dans la physique, dans la médecine, dans l'astronomie, dans les mathématiques, dans la connoissance de l'antiquité; a-t-il fait assez de progrès dans quelqu'une de ces sciences pour être à même d'en informer le public par quelqu'écrit capable de faire sensation, cet écrit annoncé et préconisé d'avance, n'offre souvent d'autre trait curieux que l'invention et le développement d'un systême qui prête à rire au public et sert d'aliment à la dispute. Sans la dispute on s'ennuieroit toujours, dit le bon Lafontaine.

Puisqu'il paroît que c'est un parti pris, et que le plus mince orateur du plus petit athénée et du plus obscur musée de l'empire, lance aussi son petit sarcasme philosophique, sa petite diatribe contre la religion, et développe un systême quelconque plus ou moins rapproché de l'athéisme, il seroit peut-être utile d'organiser cette armée de champions anti-chrétiens, et de les classer de manière qu'il fût facile de reconnoître chaque division à son enseigne et à ses couleurs; il en résulteroit un avantage pour ceux qui veulent les connoître, et cela épargneroit quelque bévue à ceux qui veulent les éviter.

Un homme, par exemple, fatigué d'avoir cru et pratiqué ce que croyoient ses pères, voudroit-il secouer ce joug qui empêche qu'on ne soit savant, ou du moins qu'on en ait la réputation; voudroit-il en un mot posséder un fond raisonnable d'incrédulité; on lui demanderoit le genre qu'il choisit, s'il veut être athée par principe de physique, ou conformément aux découvertes récentes faites en astronomie, en médecine; aussitôt on lui montreroit l'enseigne où se débite la marchandise qu'il cherche; là, de bons systêmes renouvelés d'Epicure ou de Spinosa; plus loin, des dissertations très-

divertissantes sur quelques points d'histoire; ailleurs un aphorisme curieux, tel que celui-ci : « Etre » vertueux, c'est se bien porter; » ici un étalage sans fin de zodiaques, de calculs, de cycles séculaires; à côté, des hypothèses extrêmement possibles offriroient à l'amateur un choix de moyens qui, pour être distincts et séparés, n'en seroient que plus puissans; tandis qu'aujourd'hui, d'après l'organisation actuelle, chaque société adoptant impolitiquement tous les genres, a le malheur de les affoiblir tous.

Ne désespérons donc pas de voir écrites sur le frontispice des sanctuaires modernes de la science, ces annonces curieuses : ici on prouve l'éternité du monde par des zodiaques; ici on démontre par la médecine que nous n'avons pas d'ame; ici on fait voir que le déluge n'a point existé; ici on prouve de la manière la plus intéressante que la matière est éternelle, etc., etc. Il est vrai que par cette nouvelle classification, la philosophie seroit, en quelque sorte, mise en boutique; mais ne sait-on pas qu'elle court déjà les rues depuis quelque temps et qu'elle ne dédaigne pas d'habiter les réduits les plus obscurs, et que les cabarets même ressemblent à des athenées, tant le peuple naturellement imitateur sait déjà, comme quelques-uns de nos savans, raisonner à tort et à travers sur l'existence de Dieu, sur la vérité de la religion, sur tous les dogmes que la raison et la révélation nous enseignent.

Les hommes d'un génie élevé, s'il peut en exister parmi ceux qui adoptent une philosophie, dont l'effet est de rabaisser notre être, devroient bien rougir de voir ainsi profaner leur doctrine par des ignorans et des ingrats qui, libres de tout frein, de

toute contrainte morale, jouissent ainsi de la philosophie, sans savoir d'où ni de qui elle leur vient, et ne savent pas le moindre gré aux philosophes qui se cassent la tête pour leur façonner une doctrine qui les mette à leur aise, et les rende égaux en impiété à tout ce qu'il y a de plus érudit. Comment fixer le point où l'on ne pourra se targuer de philosophie, sans être censé coupable d'une licence qui passe la permission? C'est aux philosophes à nous le dire, et puisqu'entr'eux ils ne sont pas moins d'accord pour enseigner des doctrines anti-chrétiennes, qu'ils le sont peu sur le fond de chaque doctrine en particulier, ils devroient bien, pour l'honneur de leur profession, non-seulement en distinguer les différens attributs, mais encore la maintenir dans une telle considération, qu'on ne puisse du moins la reconnoître en la voyant exercée par les dernières classes de la société. B....e.

XIX.

Le Père Beauregard.

Le père Beauregard, ancien jésuite, et l'un des derniers orateurs qui ont honoré la chaire chrétienne dans le dix-huitième siècle, vient de mourir à Hohenlohe (1) en Allemagne, dans la soixante-treizième année de son âge. Il fut célèbre en France par le succès de ses prédications et par la sainteté de sa vie. Une éloquence impétueuse, quoique peu soignée, et peut-être d'autant moins soignée qu'elle étoit plus impétueuse, un ton véritablement apostolique,

(1) Cet article est du 2 octobre 1804.

une action originale et parfaitement analogue au genre de ses sermons, tout en lui commandoit l'attention, en même temps que la haute idée qu'on avoit de ses vertus commandoit le respect. Aussi éloigné de briguer les applaudissemens, qu'il étoit au-dessus des atteintes de l'ambition, il ne songea qu'à obtenir la plus solide des récompenses, celle du bien qu'il faisoit, et il en fit beaucoup. Il ne prêchoit jamais son sermon sur les mauvais livres, qu'il ne vît plusieurs de ses auditeurs lui en apporter pour le prier de les brûler. Son Carême à la Cour fit la plus grande sensation, par cette liberté évangélique et courageuse avec laquelle il annonça, comme un nouveau Jérémie, les malheurs qui alloient fondre sur la France. Beaucoup de gens peuvent encore aujourd'hui se rappeler ces paroles prophétiques dont il fit retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris, treize ans avant la révolution, et que nous avons vu s'accomplir si littéralement : « Oui, c'est aux » rois et à la religion que les philosophes en veu- » lent, s'écria l'orateur sacré. La hache et le mar- » teau sont dans leurs mains. Ils n'attendent que » l'instant favorable pour renverser le trône et l'au- » tel. Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés » et détruits; vos fêtes abolies, votre nom blasphê- » mé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je, » grand Dieu ! que vois-je ?.... Aux saints canti- » ques qui faisoient retentir les voûtes sacrées en » votre honneur, succèdent des chants lubriques et » profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, » impudique Vénus, tu viens ici même prendre » audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir » sur le trône du Saint des Saints, et recevoir l'en- » cens coupable de tes nouveaux adorateurs ! »

Pouvoit-on, en termes plus précis, et à une si

grande distance des événemens, prédire cet excès de folie qui passoit alors toute croyance, qu'un jour dans ce dix-huitième siècle, tout resplendissant des lumières de la philosophie, dans cette capitale qui en étoit le principal foyer, on verroit une vile courtisanne portée en triomphe sur l'autel même que désignoit le père Beauregard, et une troupe de cannibales, se disant philosophes, se prosterner, l'encensoir à la main, devant ces restes dégoûtans de la prostitution publique?

Les philosophes du temps ne manquèrent pas de jeter les hauts cris, et de dénoncer l'orateur comme un séditieux et un calomniateur de la raison et des lumières. Condorcet qui, depuis la mort de d'Alembert, tenoit, on ne sait pourquoi, le sceptre de la philosophie, en attendant qu'il pût en porter *la hache et le marteau*, cria plus fort que les autres. On trouve, dans la frauduleuse édition qu'il a donnée des *Pensées de Pascal*, une note où le père Beauregard est traité de ligueur et de fanatique; mais les événemens ont assez prouvé lequel étoit *le fanatique et le ligueur*; du père Beauregard, qui ne prêchoit aux peuples que les vertus sociales, l'amour de la religion, le respect de l'autorité légitime, ou de ce Condorcet qui, dans son anarchique philantropie ne rêvoit que destruction, et vouloit, pour me servir de ses propres expressions, *qu'il n'existât plus de rois et de prêtres que dans l'histoire et sur les théâtres* (Essai d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, pag. 343).

Chassé de France par la révolution, le père Beauregard se réfugia d'abord en Angleterre, où il donna des retraites aux prêtres français. Les anglais non catholiques accouroient aussi pour l'entendre, et admiroient en lui ce mélange de force et d'onction,

dont il y a si peu d'exemples chez les orateurs protestans. Attiré en Allemagne, il n'y resta pas oisif, et il y prêcha avec un succès et un concours toujours nouveau. Ses travaux hâtèrent ses infirmités, et il trouva chez la vertueuse princesse de Hohenlohe, la plus tendre et la plus généreuse hospitalité. Cependant il se disposoit à rentrer en France, jaloux d'offrir à la religion et à sa patrie les derniers efforts de son zèle et de son éloquence, quand la mort l'a surpris dans un dessein si digne de lui. Il a laissé, par son testament, le peu dont il pouvoit disposer, aux jésuites de Russie, comme une preuve de l'attachement qu'il n'avoit jamais cessé d'avoir pour un ordre auquel il devoit son éducation, ses vertus, et le développement de ses talens.

En déplorant de si grandes pertes, on ne peut s'empêcher de demander : Qui remplira ces vides que la mort creuse chaque jour ? et par où et comment nous viendront d'autres hommes pour remplacer de pareils hommes? X.

XX.

Sur les *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonois à M. de Voltaire.*

Ces *Lettres* sont la meilleure réfutation qui ait été faite des erreurs de Voltaire, et en dépit des philosophes, elles passeront à la postérité comme un chef-d'œuvre de goût et de raisonnement. Voulez-vous voir réunis dans un même ouvrage la candeur et le savoir, la finesse des tournures et la solidité des raisons, l'élégance du style et la marche ferme des idées, la politesse des manières et la sévérité de

la censure, tout le sel de la bonne plaisanterie et toutes les ressources d'une excellente dialectique? lisez ces lettres. Voulez-vous connoître l'art de démêler un sophisme, d'opposer un homme à lui-même, de le prendre dans ses propres filets, de le combattre par ses aveux et ses contre-aveux, de le confondre tour-à-tour, et par ses assertions et par ses réticences, et par tout ce qu'il dit, et par tout ce qu'il n'a pas voulu dire; l'art enfin d'apprendre le catéchisme à un homme qui veut faire le théologien, et le rudiment à un homme qui veut régenter tout le monde? lisez encore ces lettres. Voulez-vous savoir jusqu'où le héros de la philosophie moderne poussa le fanatisme et l'impudence, et jusqu'à quel point il se joua pendant soixante ans, et de la vérité, et du public, et de ses lecteurs, et de lui-même? lisez toujours ces lettres. Voltaire s'étoit acharné principalement à calomnier le peuple Juif et les livres saints. Importuné de l'aspect de ce peuple unique, dont l'existence est un miracle perpétuel et une preuve toujours vivante des oracles sacrés, il se permit tout pour le rendre odieux et méprisable. Selon lui, c'étoit de tous les peuples le plus ignorant et le plus superstitieux, le plus atroce et le plus sanguinaire; il étoit même *antropophage*. Il ne craint pas de nous présenter les patriarches les plus vénérables comme des hommes sans mœurs, les prophètes les plus sublimes comme des fanatiques odieux, les rois les plus sages de la Judée, comme des monstres de cruautés, et les lois de Moïse elles-mêmes comme un code de sauvages et de cannibales.

M. l'abbé Guénée imagina de mettre le patriarche de la philosophie aux prises avec cette nation même que celui-ci calomnioit si horriblement, et de lui

faire adresser des lettres par quelques juifs portugais, allemands et polonais, dont l'urbanité et la modestie contrastent singulièrement avec la morgue, l'insolence et les emportemens de leur superbe contempteur. Ce cadre étoit heureux, et l'on peut dire qu'il ne pouvoit être rempli plus heureusement. Rien n'est plus piquant en effet que de voir ces juifs lui démontrer avec la plus grande politesse que ses bévues et ses ignorances égalent ses infidélités; que ses inculpations sont aussi injustes que ses jugemens sont bizarres; qu'il n'a rien approfondi; que loin de remonter aux sources et aux originaux, il n'a copié que des copistes; que ses objections ne sont que des plagiats et des vols faits à nos commentateurs dont il dissimule les réponses; que ces vols sont d'autant plus honteux, qu'on s'emparant du travail d'autrui, il insulte souvent les auteurs même qu'il a mis à contribution; qu'il estropie tous les mots; qu'il tord tous les passages; et que, tout bel esprit qu'il est, et tout génie unique qu'il veut être, il n'en est pas moins le plus indigne faussaire que l'esprit d'erreur et de mensonge ait jamais enfanté.

Mais il importe de faire connoître à nos lecteurs, par quelques citations, le ton et la manière de ces juifs, ou plutôt de leur secrétaire. Nous prenons les passages au hasard.

L'histoire du Veau d'or est un des faits de l'Ancien Testament sur lequel Voltaire a exercé le plus malignement sa censure. Les critiques qu'il faisoit parler, prétendoient qu'*il est impossible de réduire l'or en poudre qu'on puisse évaluer, et que l'art de la plus savante chimie n'y suffit pas*; d'où le grand philosophe concluoit que *le récit de Moïse est un conte absurde, ou qu'il a été ajouté à ses livres, ainsi que plusieurs autres fables.*

« Mais, lui répondent nos juifs, ces critiques sont-ils bien sûrs de ce qu'ils avancent? ou, s'ils n'en ont point de certitude, comment décident-ils avec tant de hardiesse? Je ne vous citerai point ici nos chimistes. Vous n'ignorez pas que les Hébreux ont depuis long-temps des connoissances en ce genre, et que plus d'une fois de grands rois n'ont pas dédaigné de se servir des descendans d'Abraham pour la fonte de leurs métaux. Non : c'est par vos chrétiens mêmes que nous voulons confondre ces baptisés incrédules.

» Sthal étoit chrétien, et un chimiste du premier ordre; il n'a pourtant pas raisonné comme eux. Il n'a pas dit : Je ne sais comment cette dissolution peut s'opérer; donc elle est impossible; donc le législateur juif nous a fait un conte absurde, ou ce conte a été *ajouté à ses livres, ainsi que plusieurs autres*. Plus habile et moins présomptueux, il a jugé qu'un auteur ancien, et le plus ancien que nous connoissions, un auteur regardé comme inspiré, depuis tant de siècles, et par tant de peuples, méritoit bien qu'on ne le condamnât point sans quelque examen; et qu'avant de prononcer, comme vos critiques, d'un ton décisif et tranchant, cette prétendue impossibilité, il convenoit de s'en assurer et de la constater par diverses expériences. Qu'est-il arrivé? que ses recherches l'ont conduit à un moyen très-simple d'exécuter sans peine ce que vous croyez impossible sans miracles. Lisez, Monsieur, dans ses *Opuscules*, sa dissertation sur ce sujet; vous y verrez « que le sel de tartre, mêlé au soufre, *dissout l'or, au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler* ».

» Nous pourrions vous renvoyer encore aux Mémoires de votre académie des sciences; mais vous

ne les lisez pas, sans doute, vous, Monsieur, qui prétendez que *dans ces quatre-vingts volumes il n'y a que de vains systêmes et pas une chose utile.* Jetez du moins un coup-d'œil sur l'ouvrage intitulé: *Origine des lois, des sciences et des arts*, ou sur le *Nouveau cours de chimie* d'un de vos plus savans médecins; vous y trouverez que « le natron, ma-» tière connue dans l'Orient, et sur-tout près du » Nil, produit le même effet; que Moïse connois-» soit parfaitement bien toute la force de son opé-» ration; et qu'il ne pouvoit mieux punir l'infidé-» lité des Israélites qu'en leur faisant boire cette » poudre, parce que l'or rendu potable par ce pro-» cédé est d'un goût détestable ».

« Cette possibilité de rendre l'or potable a été répétée cent fois, depuis Sthal et Senac, dans les ouvrages et dans les leçons de vos plus célèbres chimistes, d'un Baron, d'un Macquer, etc. Tous sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuellement sous les yeux que la *nouvelle édition de la Chimie de le Fèvre.* Il l'enseigne comme tous les autres, et il ajoute que rien n'est plus certain, et qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre doute ».

« Qu'en pensez-vous, Monsieur? Le témoignage de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos critiques? Et de quoi s'avisent aussi ces incirconcis? *Ils ne savent pas de chimie, et ils se mêlent d'en parler; ils auroient pu s'épargner ce ridicule.*

» Mais vous, Monsieur, quand vous transcriviez cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier chimiste seroit en état de la réfuter? La chimie n'est pas votre fort, on le voit bien. « Aussi la bile de Rouelle s'échauffe, ses yeux s'allument, et son dépit éclate, lorsqu'il lit par hasard ce que vous en

dites en quelques endroits de vos ouvrages ». Faites des vers, Monsieur, embouchez la trompette épique; disputez le prix aux Euripide et aux Sophocle, mais laissez là l'art des Pott et des Margraff ».

Une des prétentions de Voltaire, étoit de passer pour un homme également versé dans la langue de Platon et dans celle de Moïse; et il y avoit peu de ses admirateurs qui ne le prissent en effet pour un habile grec et pour un docte hébraïsant; mais il faut voir avec quelle patience nos juifs portugais lui corrigent ses fautes grammaticales, et même avec quelle bonté ils lui montrent son alphabet « C'est, surtout, lui disent-ils, lorsqu'il est question de la langue grecque, que vous vous plaisez, Monsieur, à étaler votre érudition. Cette langue a pour vous des charmes inexprimables; vous n'en parlez qu'avec transport; vous en vantez partout la clarté, la richesse, l'harmonie. Comment se persuader après cela avec de téméraires chrétiens *que vous ne savez pas le grec?* Nous n'avons garde de porter jusque-là nos audacieux soupçons: nous nous faisons un devoir de ne regarder les petites inexactitudes qui vous échappent, que comme des négligences de vos typographes; ou tout au plus comme des distractions très-excusables dans un grand homme *occupé de vingt sciences.*

» Vous avez dit, par exemple: *On donna à ces magistrats le nom de Basiloi qui répond à celui de prince* (Phil. de l'Hist.). On vous a tracassé, Monsieur, sur ce mot *Basiloi*: on vous a dit qu'il falloit écrire *Basileis* et non pas *Basiloi*; que *Basiloi* n'est pas grec. Comme si M. de Voltaire pouvoit ignorer ce que les enfans savent! Vous avez très-bien répondu que c'est une erreur typographique. — On a

e

répliqué qu'il n'est pas aisé de concevoir que par une erreur typographique le même mot se trouve répété cinq à six fois, dans vos écrits et dans toutes les éditions de vos écrits, toujours de même, c'est-à-dire, toujours mal et jamais bien. Vraie chicane! Quoique cela ne soit point aisé à concevoir, il n'y a rien pourtant là-dedans de physiquement impossible. Pour nous, Monsieur, nous ne sommes pas si difficiles; l'excuse nous paroît très-plausible.

Ainsi, quoique vous ayez dit : « Symbole vient » de *symbolein*; idole vient du mot grec *eidos*, » figure; *eidolos*, la représentation d'une figure... » Les Grecs avoient leur *demonoi*... le *demonos* des » Grecs, etc. » (Dict. phil. de l'hist.); quoique vous ayez dit tout cela, Monsieur, nous ne nous croyons point du tout en droit de vous faire des querelles là-dessus. Nous aurions bonne grace, en effet, de vous dire qu'il falloit mettre *eidolon*, et non pas *eidolos*; qu'*eidolos* n'est pas grec; que les Grecs n'ont point de *demonoi*, mais seulement des *demonès*; que le *demonos* des Grecs pour le *démon*, est un solécisme; que *symbolein* pour *symballein* est un barbarisme. Vous savez tout cela mieux que nous, Monsieur; et il y a mille à parier contre un, que vous aviez écrit correctement.

» Il est vrai qu'il est un peu fâcheux que ces petites fautes se trouvent dans toutes les éditions de vos ouvrages, même dans celle qui s'exécute sous vos yeux. Mais ces typographes sont si négligens! Quand on les connoît, rien de tout cela n'étonne. C'est encore eux sans doute qui vous ont fait dire : « Certainement le mot de *knath* qui désigne les » Phéniciens, n'est pas si harmonieux que celui » d'*hellenos*, ni de *graïos* ». (Phil. de l'Hist.)

« On vous a fait remarquer que le mot de *graïcos*

n'est pas grec, et que vous vous êtes trompé jusque sur le nom de ce peuple dont vous vantez tant la langue. On vous a fait observer encore qu'il auroit fallu écrire *hellèn* et non *hellenos*, qu'*hellenos* n'est pas un nominatif comme *graïos*, etc. Vous ne l'ignoriez certainement pas, Monsieur ; les typographes n'en savent pas tant. Vous aviez très-probablement écrit *hellen* ou *graïos ;* et ces manœuvres ont osé mettre *hellenos* ou *graïcos*. Le malheureux prote ! l'ignorant compositeur ! le mal-adroit correcteur d'épreuves ! Ah ! quelles gens !.....

Vous dites encore que « les moines s'appeloient autrefois *idiotoi*. Ce mot, ajoutez-vous, ne vou- » loit dire d'abord qu'un solitaire : avec le temps, » il est devenu le synonyme d'un sot ».

» *Les moines s'appeloient Idiotoi*. Encore un *oi*. *Basiloi, démonoi, idiotoi !* En verité, vos imprimeurs Genevois ont un goût décidé pour les *oi*. Est-ce qu'ils croient que tous les mots grecs se terminent en *oi ?* Dites-leur, s'il vous plaît, Monsieur, de mettre *idiotaï*.

» *Les moines s'appeloient idiotoi*, etc. Vous voulez faire entendre à l'agréable lecteur que les moines sont des *idiots*, et les solitaires des *sots* : cela est joli. Mais le mot grec signifie autre chose que des solitaires et des moines. Pourquoi induire en erreur *les honnêtes gens* qui vous lisent ?

» *Demonoi ! idiotoi !* M. Larcher n'en sait rien ; et nous vous sommes trop attachés pour aller le lui dire : il appelleroit encore cela des *petits bouts d'oreille* qu'il faudroit cacher, et que vous laissez voir. Cachez, monsieur, cachez vite. »

Voilà donc comment le grand Voltaire savoit le grec. Quant à l'hébreu, il avoit été si fort poussé à bout par nos juifs, qu'il fut forcé de leur faire cet

aveu : *J'ai pris un rabbin pour m'enseigner l'hébreu, et je n'ai jamais pu l'apprendre.* Sur quoi nos juifs lui répondent :

« *Jamais je n'ai pu l'apprendre.* Nous avions toujours bien pensé que vous en feriez enfin l'aveu. Quand on a su réunir une si grande diversité d'heureux talens, et tant de sortes de gloire, on peut renoncer, sans regret, au foible honneur de savoir un *jargon grossier et barbare.*

» *Jamais!* L'aveu est net, formel, par conséquent généreux. Que ne l'avez-vous fait, monsieur, avant nos lettres ?

» *Jamais je n'ai pu l'apprendre!* Amis, partisans, sectateurs de M. de Voltaire, qui vouliez nous persuader que ce célèbre écrivain sait parfaitement l'hébreu, que vous aviez vu chez lui des bibles hébraïques chargées de notes marginales écrites de sa main ; amis de M. de Voltaire, écoutez l'aveu qu'il en fait : il ne sait pas l'hébreu, *il n'a jamais pu l'apprendre.* Et vous, lecteurs crédules, qu'éblouissoient ses discussions, ses citations hébraïques, qui le regardiez bonnement comme l'oracle de la littérature en ce genre, et ses décisions comme autant d'arrêts sans appel, apprenez de lui-même quelle confiance il mérite quand il parle d'hébreu et des livres hébreux. *Il n'a jamais pu l'apprendre.*

» *Je n'ai jamais pu l'apprendre!* Nous ne pouvons qu'applaudir, monsieur, à l'honorable aveu que vous en faites. Mais puisque vous ne savez pas l'hébreu, cessez donc de tant parler d'hébreu, de tant disserter sur l'hébreu ; cessez surtout de jeter à vos adversaires, d'un ton confiant, des tas de mots hébreux, en les insultant, comme s'ils devoient tous prendre l'hébreu pour du bas-breton. Ces gasconnades d'érudition ne peuvent avoir qu'un

temps ; le moment vient où le masque tombe, et une petite humiliation bien méritée succède à un vain triomphe. »

On peut juger par ces passages du fond et de la forme de ces lettres. Il n'étoit guères possible de réfuter avec plus de gaîté et plus de ménagement des erreurs si grossières, et d'avoir plus d'égards pour un homme qui donnoit tant de prises à ses adversaires. Cependant ces ménagemens et cette politesse ne désarmèrent pas Voltaire, et il n'en exhala pas moins sa bile contre ces pauvres juifs qui se présentoient à lui avec tant de modestie et de révérence. C'étoient *des auteurs malhonnêtes, de francs ignorans* et des *emportés. Leur secrétaire* (l'abbé Guénée) *étoit un des plus mauvais chrétiens, des plus insolens qui soient dans l'église de Dieu* (à d'Alembert, 28 octobre 1776); par où l'on voit qu'il regardoit comme un outrage la critique la plus modérée et la plus polie. Mais quel est donc ce fanatique qui, donnant toujours des injures pour des raisons, prend toujours les raisons pour des injures; qui ne peut jamais souffrir qu'on lui cite une autre autorité que la sienne; qui, censeur suprême de tous les livres, prétend que les siens seuls sont au-dessus de la censure; qui passe sa vie à blasphémer contre la religion, et qui veut toujours que la religion le respecte; qui veut écraser les prêtres, et qui ordonne que tous les prêtres se taisent devant lui; qui, vil flatteur du moindre écrivain qui l'encense, persécute à outrance tout ce qui le contredit ou tout ce qui l'offusque, qui ne parle que d'indulgence, et n'en a pour personne; de liberté, et n'en veut que pour lui seul; de paix, et ne l'invoque qu'en sa faveur; qui, dans le temps même qu'il outrage les uns et qu'il calomnie les autres, assure que c'est lui

qui oublie l'outrage, et qu'il fait grace aux calomniateurs, et qui, toujours injuste autant qu'audacieux, crie à l'insulte quand on l'appelle par son nom, à la fourberie quand on le démasque, et au larcin toutes les fois qu'on le prend sur le fait?

Quelquefois cependant il s'adoucissoit; il se mettoit de bonne humeur avec l'auteur de ces Lettres; et passant condamnation sur certaines grosses bévues, *l'abbé*, lui disoit-il, *il m'importe beaucoup d'être lu, et très-peu d'être cru* : aveu inconcevable, et qui nous en rappelle naturellement un autre qui ne l'est guères moins, et qui fit assez grand bruit dans le temps. Voltaire dit, dans son *Histoire générale*, que les croisés français ayant pris Constantinople, portèrent partout le ravage, pillèrent le temple de Sainte-Sophie, et dansèrent ensuite dans le sanctuaire de ce même temple avec des prostituées. L'abbé Velly lui écrivit pour savoir en quel endroit il avoit déterré cette anecdote curieuse. « Qu'importe, lui répondit le philosophe, » que l'anecdote soit vraie ou fausse; quand on » écrit pour amuser le public, faut-il être si scru- » puleux à ne dire que la vérité? »

Voilà tout le secret de sa vie; voilà dans quel esprit il composa tous ses ouvrages; c'est ainsi qu'il se jouoit de la crédulité d'un public qui avoit la sottise de prendre un bouffon pour un philosophe, et un charlatan pour un apôtre de la vérité.

Graces à la Providence, les autels de cette divinité impie s'écroulent chaque jour, et leurs débris se confondront bientôt avec tous les autres débris que nous ont préparés ses productions funestes. Chaque jour on casse ses arrêts, et on appelle de ses jugemens; ses impiétés burlesques et ses cyniques emportemens, qui ont fait sa réputation, ne font plus

que sa honte. Ses erreurs sont aujourd'hui tellement reconnues, et ses mensonges tellement avérés, qu'on ne peut plus, sans exciter le rire, invoquer son témoignage. Quelques restes d'incrédules se débattent encore pour soutenir sa philosophie défaillante, mais les yeux se dessillent peu-à-peu; l'homme du temps et des circonstances disparoît insensiblement avec le temps et les circonstances. Quelque justice que l'on rende à plusieurs pièces de théâtre qui le placent après Corneille et Racine; quelque plaisir que l'on éprouve en lisant plusieurs essais badins de sa plume légère, on commence à réduire à sa juste valeur ce littérateur colossal, cet homme prétendu universel qui a voulu tout à-la-fois donner des leçons au théâtre et à la chaire, faire des opéra et des homélies, des pièces fugitives et des traités dogmatiques, des commentaires sur Corneille et des gloses sur la Bible, être enfin Newtonien et théologien; et qui, à force de répandre son esprit partout, n'a porté son génie nulle part. On convient généralement que sa gaîté ne fut jamais que de la malice et sa malice que de la méchanceté; que son humanité ne fut en lui qu'une passion factice, et sa bienfaisance qu'une vertu de commande (1); qu'en se don-

(1) « Je me suis avisé, écrivoit d'Alembert à Voltaire, après en » avoir conféré avec quelques-uns de nos *frères* de l'Académie, de » proposer à l'assemblée de samedi dernier, d'envoyer à M. l'Ar- » chevêque de Paris, douze cents livres au nom de la compagnie, » pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu.... Les dévots de l'Académie » auroient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philo- » sophe encyclopédiste et damné comme moi; mais enfin il fau- » dra qu'ils l'avouent; et j'ai fait dire à M. l'Archevêque, en lui » envoyant les douze cents livres, que c'étoit moi qui en avois » fait la proposition. Il s'habilloit dans ce moment pour aller à » St.-Roch dire la messe de cette belle fête * instituée contre les

* *La fête du triomphe de la foi.*

nant toujours pour le martyr de la vérité, dont il se moquoit, il ne le fut jamais que de sa vanité et de son égoïsme; qu'en déclamant éternellement contre le fanatisme, il ne fut qu'un chef de secte, possédé d'un fanatisme mille fois plus violent que celui dont il accusoit les prêtres devenus l'objet du sien; enfin qu'il a mis à tromper, à mentir, à déchirer les réputations, à échauffer les esprits, à défendre ses opinions, la même fureur que les enthousiastes et les hérésiarques de tous les temps ont mise à défendre leurs dogmes. X.

» philosophes, et j'avois recommandé à mon commissionnaire, » qui est intelligent, d'aller trouver M. l'Archevêque dans la sa- » cristie de St.-Roch, s'il n'étoit pas chez lui, et de lui donner » dans cette sacristie même l'argent des philosophes pour les pau- » vres, dans le temps où il s'habilloit pour les exorciser.

» Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laisse ceci à votre » *prudence*, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à M. » l'Archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me » remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous ré- » ponds que votre commission sera bien faite, *et que les pierres* » *même la sauront.* » (*Lettre de d'Alembert à Voltaire du* 12 *janvier* 1773).



MORALE. — ÉDUCATION.

XXI.

*Sur l'*Emile *de J. J. Rousseau* (Ier. Article). — *On examine son dessein d'élever un enfant jusqu'à quinze ans, sans lui parler de religion : on montre que l'exécution en est impossible.*

PARMI les absurdités qui ont eu tant de crédit pendant le règne de la phisosophie, je n'en connois pas de plus grande que la prétention d'élever un enfant jusqu'à sa quinzième année sans lui parler de religion, et même sans qu'il ait entendu prononcer le nom de Dieu : tel est cependant le dessein que J. J. Rousseau vouloit inspirer aux pères de famille du fameux siècle des lumières. Je ne discuterai point les conséquences de ce plan d'éducation; je veux seulement chercher si l'exécution en est possible.

Le grand secret du précepteur d'Emile est d'inspirer à son élève une vive curiosité; il y réussit si complètement, qu'à peine sorti de l'enfance, Emile remarque, de lui-même, que le soleil se lève constamment du même côté, sans qu'on puisse voir par quelle route il revient chaque jour au même point de départ. Certes, une pareille observation est étonnante pour un enfant; mais, telle extraordinaire qu'elle puisse paroître, je suis loin d'en nier la possibilité. On en conclura du moins avec moi qu'Emile est un grand observateur pour son âge. Alors comment arrivera-t-il qu'un enfant frappé du cours des astres, et toujours interrogeant pour s'instruire, parviendra à l'âge de quinze ans sans demander à

ceux qui l'entourent pourquoi il y a une église dans le village qu'il habite? pourquoi des croix sur chaque tombe de cimetière? pourquoi tous les habitans du pays se font braves le dimanche, et se rendent tous au même lieu lorsque le son d'une cloche les avertit? pourquoi il y a un homme qu'on appelle monsieur le curé, qui n'est point mis comme les autres; et quelle est sa profession? Emile entendra parler de mariage, de baptême, d'enterrement, sans demander comment on marie, comment on baptise, comment on enterre? Voilà bien de la discrétion ou de l'indifférence pour un petit être si curieux; et quiconque a vécu avec des enfans, peut dire s'ils sont plus frappés de la marche du soleil que du clocher de leur village, et des affections de ceux avec qui ils vivent.

Il est impossible d'arriver jusqu'à l'âge de quinze ans sans entendre parler d'un des événemens les plus communs dans ce monde, la mort; et c'est aux pères de famille, et non aux sophistes, qu'il faut demander si la mort n'est pas la première pensée qui excite une vive curiosité dans l'enfance. Qui de nous a atteint sa quinzième année sans avoir perdu un parent, un camarade, un serviteur auquel il étoit attaché?—Il est mort.—Cette phrase qui fait naitre des réflexions si profondes dans la tête des hommes, fermente encore plus, s'il est possible, dans la tête des enfans; et plus elle est nouvelle pour eux, plus ils sont obstinés à en avoir la solution. Comment répondre à un fils qui demande ce qu'est devenu son père mort, sans lui parler de Dieu, d'immortalité, de religion? Le précepteur croira-t-il le satisfaire en lui expliquant ce que c'est que la matière, et comment tout étant sorti de son sein, tout y rentre pour une nouvelle destination? Si l'enfant pouvoit

se contenter d'une semblable réponse, malheur à ceux qui auroient fondé leurs espérances sur les progrès de son éducation. Mais J. J. Rousseau ne vouloit pas faire de son élève un matérialiste; il prétendoit seulement ne lui enseigner d'autorité aucune idée reçue. D'ailleurs Emile auroit encore moins compris la matière que la Divinité, puisque l'expérience des siècles a prouvé que notre foible entendement reçoit plus aisément l'idée de Dieu que l'idée de la matière sans régulateur. En supposant même qu'un précepteur à la Jean-Jacques pousse la manie de son systême jusqu'à risquer de faire un matérialiste de son élève, plutôt que de se résoudre à lui parler de Dieu avant qu'il n'ait atteint sa quinzième année, cet enfant n'aura-t-il pas des parens religieux dont les paroles et la conduite dérangeront les projets de l'instituteur; et si ses parens n'ont aucune espèce de religion, croit-on qu'arrivé à l'âge des passions le jeune homme sentira le besoin d'en choisir une?

Mais allons plus loin que J. J. Rousseau lui-même n'a été. Au lieu de mettre le siége de son éducation à Montmorenci, où il y a des églises, des clochers, des croix, où l'on vit avec des hommes imbus des idées de la société, en ayant les expressions religieuses, séparons-le entièrement du monde; et qu'un lieu inaccessible lui serve de retraite ainsi qu'à son élève, jusqu'à ce que celui-ci ait atteint sa quinzième année. J. J. Rousseau a voulu faire un sauvage capable de vivre au milieu de la société; tel est du moins le projet qu'il annonce; aussi n'a-t-il prétendu qu'enlever Emile aux vices de la civilisation, sans le priver des connoissances qui ont perfectionné l'humanité. En conséquence, il ne s'est point interdit la ressource des livres. Emile appren-

dra-t-il l'histoire sans entendre parler de religion? Cela seroit d'autant plus difficile que les peuples ne durent qu'à proportion de la bonté de leur système religieux, et qu'on a écrit l'histoire de ceux qui ont duré. Fût-il même réduit pendant long-temps aux aventures de Robinson Crusoé, comme le desire son grave instituteur, il n'ira point loin sans entendre nommer Dieu; car, dès la cinquième page du livre, le père de Robinson annonce à son fils que *Dieu lui refusera sa bénédiction*, s'il persiste dans le projet de voyager; et Emile qui est très-curieux, ne manque pas de s'écrier : « Qu'est-ce que Dieu? » qu'est-ce qu'une bénédiction? » Ainsi, dans le monde comme loin du monde, il est impossible d'élever un enfant pour la société, sans qu'il entende parler du plus grand intérêt de la société, c'est-à-dire de Dieu qui a créé tout ce qui existe, et de la religion qui partout a civilisé les hommes.

Je l'ai dit, je ne veux point discuter les conséquences du projet de J. J. Rousseau, mon unique intention est d'en faire sentir l'impossibilité; car cette impossibilité démontrée, le desir d'en tenter l'exécution paroît nécessairement absurde; et c'est ainsi qu'il faut attaquer aujourd'hui les sophismes du siècle des lumières. . . . . . .

Il n'y a point de société sans religion. Cette vérité qu'on prouveroit par la force seule du raisonnement, a pour elle une preuve qui abrège beaucoup les discussions, savoir, l'expérience de tous les siècles et de tous les pays. La langue d'un peuple est toujours en rapport avec ses idées; or comme il n'y a point de peuple sans religion, il n'y a point de langue sans expressions religieuses; et plus un peuple a fait de progrès dans la civilisation, plus les expressions religieuses sont abondantes dans sa

langue. Pour élever un enfant sans lui parler de Dieu et de religion, et cependant pour qu'il n'apprenne rien sans le comprendre, ou, si on veut, sans y attacher une idée, il faudroit nécessairement retrancher des conversations qu'il peut entendre, des objets qu'il peut voir, des livres qu'il peut lire, tout ce qui a rapport à Dieu et à la religion : cette condition est de rigueur ; autrement vous en feriez un perroquet, vous lui fausseriez l'esprit et le jugement; et ce n'est pas là le but qu'on se propose en instruisant, quel que soit d'ailleurs le plan d'éducation qu'on adopte. Mais si vous retranchez des conversations et des livres destinés à un enfant tout ce qui a rapport à Dieu et à la religion, vous le privez des idées les plus générales dans la société au milieu de laquelle il doit vivre, puisque Dieu et la religion y tiennent une grande place dans tous les rangs, dans tous les états, dans toutes les situations. Pour sentir l'importance de cette observation, choisissez les livres que vous voulez donner à votre fils, depuis le moment où il saura lire jusqu'à sa quinzième année ; choisissez d'après votre opinion, athée, matérialiste, mais ambitieux que votre fils puisse faire valoir dans le monde ses connoissances acquises, et dites quels sont les livres où l'on ne trouve pas à chaque page des expressions religieuses. Si l'élève ne les comprend pas, c'est-à-dire, s'il n'y attache aucune idée, quel fruit aura-t-il tiré de ses lectures ?

Et comment voulez-vous qu'il les comprenne si, dès son enfance, on ne lui a point appris à mettre une valeur quelconque à ces mots ? Ainsi, qu'on soit ou qu'on ne soit pas religieux, dès l'instant qu'on élève un enfant pour la société, il faut se décider à lui parler de religion ; les progrès de la civilisation ont rendu sur ce point l'indifférence impos-

sible, à moins qu'on ne veuille en faire un sot. Et quel père a jamais formé volontairement un pareil projet!

Si je parlois en homme pénétré de la vérité d'une religion quelconque, la question seroit décidée d'autorité; mais je ne veux discuter qu'en logicien, et en père qui a pour lui l'expérience. Des philosophes qui ont écrit sur l'éducation, en connoît-on un qui ait pu montrer son élève pour garantie de la bonté de son système?

Chaque mot, dans chaque langue, réveille ou exprime une idée ou un objet, autrement les mots ne seroient que des sons. Voulez-vous former le jugement de votre fils? faites en sorte qu'il ne réduise pas les mots à des sons; apprenez-lui à y attacher une idée; mais sans effort, sans pédantisme, et surtout sans système. Comme vous ne pouvez empêcher, fussiez-vous souverain, que votre fils ne commence à comprendre sans entendre parler de Dieu et de religion, parce que les expressions religieuses sont nombreuses en raison du progrès de la civilisation, veillez à ce qu'il donne une valeur à ces expressions, autrement il ne les comprendra pas; et cette lacune dans ses idées suffira pour fausser son jugement.

Ici se présente une grande question qu'il n'appartient qu'à un père de résoudre, s'il s'agit d'éducation privée, et qu'un gouvernement ne doit jamais laisser indécise dans l'éducation publique. Elevez-vous votre fils pour vous seul? donnez-lui sur Dieu et sur la religion les idées que vous avez vous-même, car il est dans sa position de les recevoir par autorité; et il est raisonnable, juste, agréable même qu'il pense comme vous; votre amitié à venir en sera plus assurée. Elevez-vous votre

fils pour la société ? donnez-lui des mots *Dieu* et *religion* l'explication reçue dans la societé, car il faut être conséquent; plus il aura d'idées en commun avec la société dont il doit être membre, mieux les autres se trouveront avec lui, mieux il se trouvera avec les autres : tel est en effet le grand résultat de la religion, et pourquoi elle a fait dans tous les temps la base de la civilisation.

Les philosophes qui ont dit qu'il ne falloit point parler de religion à un enfant, ont dit, suivant leur usage, une grande sottise; c'est comme s'ils avoient avancé qu'il est d'une bonne logique de ne point apprendre à un enfant la valeur des mots dont il se sert, ou qu'il entend le plus souvent. Si vous élevez votre fils pour la société, en lui donnant de chaque mot la valeur reçue dans la société, vous agissez conséquemment; et ceux qui vous soutiendront que l'enfant ne vous comprend pas après que vous l'avez instruit, se chargeront sans doute d'expliquer comment, sans instruction préalable, il comprendra les conversations et les livres remplis d'expressions religieuses. O les grands logiciens que nos philosophes!

La preuve que la valeur des mots *Dieu* et *religion* est très-bien comprise par les enfans (je parle de ceux dont on suit l'instruction avec un soin paternel), c'est que ces mots font sur eux une impression telle qu'on les domine par les idées qu'ils y attachent. La seule manière de connoître la tournure particulière de leur esprit, de deviner leur caractère, et conséquemment de diriger utilement leur éducation, c'est d'étudier ce qui les frappe davantage dans l'explication qu'on leur donne des expressions religieuses : celui-là y voit plus d'espérances, celui-ci plus de craintes; l'un plus de puissance, l'autre plus

de bonté; et comme notre manière de sentir est en nous ce qui change le moins, l'instituteur sait alors par où saisir son élève : cette connoissance une fois acquise, il est sûr de le diriger au but qu'il a marqué; tout cela, je le répète, sans effort, sans pédantisme, et surtout sans système.

Comme je ne veux point effrayer les mères de famille, je noterai qu'un enfant peut apprendre la valeur des mots qui expriment les grands intérêts de la société, et cependant savoir la botanique, les mathématiques, et même danser parfaitement. Il seroit trop humiliant pour notre siècle qu'on ne pût être bon danseur ou savant, sans être mauvais logicien. F.

XXII.

Sur l'Emile *de Jean-Jacques Rousseau* (Article II). — *On examine sa maxime favorite de ne rien enseigner d'autorité à un enfant.*

On compte presqu'autant de sectes philosophiques qu'il y a de philosophes : cependant on pourroit les réduire toutes à deux, l'une composée des raisonneurs qui prétendent ne pas être religieux, l'autre formée des raisonneurs qui ont la prétention contraire, parce qu'ils ne nient pas tout-à-fait l'existence de Dieu, quoiqu'ils soient fort embarrassés de savoir qu'en faire une fois qu'ils l'ont admise. Jean-Jacques Rousseau est de ce nombre. On a dit que son dernier soupir fut poussé vers le soleil ou la nature; cela est possible : il avoit si souvent changé de système religieux qu'à ses derniers

momens il dut être fort embarrassé de savoir à qui s'adresser. Les pères de famille ne devroient jamais oublier que l'écrivain qui leur a conseillé d'élever leurs enfans jusqu'à l'âge de quinze ans sans qu'ils aient entendu parler de Dieu, afin qu'à cet âge ils pussent se choisir une religion, d'après leur *raison*, est le même qui, comme homme, a passé toute sa vie à chercher inutilement la religion à laquelle il se fixeroit. Par la conduite de l'homme, on peut apprécier la bonté du conseil que donnoit l'écrivain; car certainement aucun père ne s'aveuglera jusqu'à croire que son fils, à quinze ans, sera capable de faire sur ce sujet des réflexions plus profondes que l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il y a d'ailleurs un motif suffisant pour que les philosophes prétendus religieux n'arrivent jamais à une conclusion, c'est qu'ils veulent soumettre la religion à leurs raisonnemens, tandis que le principal but de toute religion est de subjuguer l'orgueilleuse raison humaine : prétendre faire tomber sous les sens ce qui doit les dominer, est un projet si fou qu'il n'appartient qu'à la philosophie d'en poursuivre l'exécution.

En suivant les mouvemens de sa conscience, personne plus que J. J. Rousseau n'étoit autorisé à s'offrir comme un exemple frappant du danger d'abandonner aux passions, et à la foiblesse de notre esprit, la discussion d'intérêts si grands qu'ils s'étendent au-delà de notre vie; mais quel philosophe n'a pas assez d'orgueil pour récuser jusqu'à sa propre expérience, si elle est contraire à son système! Le précepteur d'Emile ne vouloit rien reconnoitre sans l'avoir préalablement soumis à ses raisonnemens; et comme il s'est vanté d'être le plus sage des hommes, il étoit naturel qu'il desirât que son élève fût en tout

semblable à lui. Nous l'avons déjà dit : sa grande prétention étoit de former un sauvage capable de vivre au milieu des hommes civilisés; et tout le monde sait que J. J. Rousseau affectoit de se croire ce sauvage-là.

Ne rien enseigner d'autorité à un enfant, tel est le plan d'éducation qu'il avoit adopté : si l'exécution en étoit possible, je l'adopterois volontiers aussi. Mais J. J. Rousseau étoit lui-même si persuadé du contraire, qu'il n'a pas abordé la grande difficulté : je parle de ce qui tient au premier âge. Il se jette dans les généralités pour donner à Emile le temps de grandir, et ne le produit pour la première fois sur la scène qu'à sept ans. Je conviens qu'à sept ans Emile réfléchit beaucoup et raisonne fort bien; mais je demande (et J. J. Rousseau n'a pas même essayé de le dire), comment l'instituteur s'y étoit pris pour qu'à cet âge son élève fût un logicien parfait, sans avoir jamais rien appris d'autorité. Il me semble cependant que pour raisonner, ou ce qui est moins, pour douter, il faut déjà savoir quelque chose; et je suis toujours embarrassé d'expliquer comment, chez Emile, le raisonnement et le doute ont devancé toutes connoissances positives.

Pour les enfans encore plus que pour les hommes, toutes les relations sont établies sur des idées de subordination : cette observation n'est point échappée à J. J. Rousseau; aussi, dit-il qu'il importe peu qu'Emile ait un père et une mère, parce qu'il ne *doit obéir* qu'à son instituteur. *Devoir*, *obéissance*, voilà deux mots terribles dans la bouche d'un homme qui prétend renoncer à toute autorité. J'admettrai, si l'on veut, qu'il vient un âge où l'élève peut raisonner le devoir et l'obéis-

sance, quoique l'expérience des hommes prouve le danger de mettre en thèse les motifs de soumission; mais personne ne disconviendra qu'il y a, pour l'enfant, une époque à laquelle il est nécessaire qu'il *obéisse*, sans qu'il soit possible qu'il *raisonne*. Eh! bien, cet âge est positivement celui où il doit entendre parler de Dieu et de religion; non pour lui fausser le jugement, comme disent les philosophes, mais afin que son jugement s'exerce, s'étende et se fortifie. Juger, c'est connoître la raison des choses. Recevoir par autorité une idée de Dieu et de son pouvoir, c'est, dans l'enfance, apprendre par analogie la raison de l'autorité paternelle. J. J. Rousseau agit donc en sophiste lorsqu'il avance qu'il importe peu qu'Emile ait un père et une mère : cela importe beaucoup au contraire. Un instituteur qui crée à-la-fois son élève et son plan d'éducation peut, sur le papier, renoncer à commander; mais jusqu'à présent je n'ai pas connu de père et de mère qui n'aient été réduits à se faire obéir et croire d'autorité. Heureux les enfans qui, initiés de bonne heure dans la connoissance de Dieu, entrevoient quelque chose de divin dans la volonté paternelle, et confondent ainsi toutes les puissances créatrices; ils se soumettent sans effort, sans dégoût, et font par cela seul preuve de beaucoup de raison. Dans un plan d'éducation philosophique, on peut marcher par des suppositions; mais dans la pratique on n'avance qu'appuyé sur l'expérience; or, l'expérience montre que nous ne commençons à apprendre et à croire que d'autorité. Il est donc dans l'ordre naturel des choses que nous recevions aussi par autorité nos premières opinions religieuses.

A moins de condamner Dieu et les siècles, ce qui n'appartient qu'aux philosophes, on est obligé de

convenir que ce qui est nécessaire dans l'ordre social est toujours utile; car d'origine c'est l'utilité reconnue qui a fait recevoir généralement l'idée de nécessité. Pour avancer en raisonnement, il faut reconnoître un principe d'où partent et vers lequel remontent toutes les conséquences; ce principe reconnu est pour nous un objet de foi, c'est-à-dire, que nous le croyons; et l'esprit humain n'est fort que de ce qu'il croit. L'esprit de l'enfant n'acquiert également des forces qu'à mesure qu'il a la conviction des idées qu'on cherche à lui rendre propres : en est-il une qu'il conçoive plus aisément, plus profondément que celle de Dieu créateur, rémunérateur et vengeur ? Qu'il soit fort de cette conviction, et je me chargerois volontiers du reste de son éducation, même en suivant le système du raisonnement, quoique je le désapprouve avec connoissance de cause; mais si l'enfant n'a point cette conviction, où sa curiosité s'arrêtera-t-elle? Comment lui rendra-t-on raison des choses que les esprits les plus exercés n'ont pu expliquer sans l'intervention de la divinité? Il sera donc réduit à douter de tout avant de rien savoir, ce qui est très-philosophique; et pour le faire obéir, on n'aura bientôt à lui opposer que la force : digne résultat d'un plan d'éducation appuyé sur le raisonnement! Je n'ignore pas que J. J. Rousseau conseille d'abandonner l'enfant à ses caprices, afin qu'il tombe dans quelque bon danger qui serve à lui faire entendre raison; mais quand j'aurai vu nos philosophes, qui sont les plus grands raisonneurs du monde, avouer les fautes qu'ils ont commises, en montrer du repentir, et les faire tourner au profit de leur instruction, je consentirai à reconnoître la recette bonne pour les écoliers. Jusque-là on me permettra de croire que

l'enfant qui s'est fait une légère blessure au doigt avec un couteau, pourra fort bien se servir du même couteau pour se crever un œil; et que celui qui s'est rendu malade en mangeant de la galette, recommencera le lendemain s'il a des gâteaux à sa disposition. Sur ce point, comme sur tant d'autres, combien d'hommes se trouveroient mieux d'être conduits par autorité qu'abandonnés à leur raison!

Je sais bien que J. J. Rousseau se moque lui-même du raisonnement admis comme méthode d'éducation; mais il blâme également l'éducation publique, l'éducation paternelle, l'instruction donnée par autorité; et c'est alors qu'il écrit éloquemment; car les philosophes n'ont de force que pour attaquer, aussi ne connoissent-ils de chaque chose de ce monde que le mauvais côté. Son grand principe est de confier l'enfant à la *liberté* et à la *nature* : de toutes les éducations, j'ose assurer qu'il n'en est pas de plus facile pour l'instituteur, puisqu'il lui suffit de ne rien faire. Mais comme le mot d'éducation est le contraire de liberté, il résulte que J. J. Rousseau se contredit de page en page : après avoir avancé que son élève ne *doit obéir* qu'à lui, il dit que les mots *obéir* et *commander* seront proscrits de son dictionnaire, encore plus ceux de *devoir* et d'*obligation*; et, dans une note, il ajoute aussitôt : « Refusez toujours aux enfans ce qu'ils ne demandent que par fantaisie ». Si le commandement et l'obéissance sont proscrits du dictionnaire de l'instituteur et de l'élève, comment l'un refusera-t-il sans commander? Comment l'autre acceptera-t-il le refus sans obéissance? Rousseau a tranché cette difficulté comme celle de la souveraineté du peuple dans son *Contrat social* : le peuple et Emile ont le droit de tout faire, mais ils ne doivent rien faire sans consulter la

raison. Où consulte-t-on la raison? dans les ouvrages de J. J. Rousseau. Tel est le cercle dans lequel chaque philosophe a enfermé le genre humain; et comme tout philosophe ne reconnoît que lui d'éminemment raisonnable, il faut en conclure qu'un seul philosophe suffiroit pour conduire l'univers; que tant qu'il y aura plusieurs philosophes, il n'y aura dans ce monde ni raison, ni expérience, ni tranquillité, à moins qu'on ne prenne le parti de se moquer d'eux jusqu'à ce qu'ils soient d'accord; et c'est, je crois, ce que les hommes de bon sens sont aujourd'hui assez disposés à faire.

Si vous reconnoissez cette disposition, disent quelques fourbes intéressés, où est la nécessité de continuer à tourner en ridicule une philosophie que nous désavouons? La nécessité? la voici. C'est qu'il y a des pères assez sots pour demander, en conduisant leurs enfans en pension, qu'on ne leur enseigne aucune doctrine religieuse, et des maîtres assez ignorans pour ne pas hésiter à prendre un pareil engagement. C'est comme s'ils disoient: Nous apprendrons tout à votre fils, excepté la valeur des mots qu'il entendra et prononcera le plus souvent; et nous lui donnerons la raison de tout, excepté de ses devoirs envers Dieu, son père et la société. Il n'est donc pas inutile de dire publiquement à ces pères philosophes sur parole qu'ils sont dupes, et à ces maîtres si faciles, qu'ils ne savent de leur métier que l'argent qu'il rapporte. F.

XXIII.

Sur l'Emile de J. J. Rousseau (IIIe. Article). — *On démêle quelques-uns de ses sophismes.*

ÉTANT père, et desirant suivre moi-même l'éducation de mes enfans, j'ai lu *Emile* avec le desir de m'instruire : le vague qui règne dans ce livre est la première chose qui m'ait vivement frappé. Le précepteur donne trop à l'envie de paroître un littérateur brillant pour qu'il soit possible de le suivre comme moraliste; et l'on ne peut dire combien cette prétention à la phrase entraine d'inconvéniens dans un ouvrage où tout devroit être précis. J. J. Rousseau se jette presque toujours dans les généralités ; si par hasard il applique directement un fait à son élève, c'est qu'après tant de pages perdues à déclamer, il est impossible de deviner quel âge peut alors avoir Emile ; et s'il devient quelquefois positif en parlant des enfans, on cherche en vain s'il parle des enfans qui vont cesser de l'être, ou de ceux qui commencent à marcher. « Je voudrois, a dit cet écri- » vain, qu'un homme judicieux nous donnât quel- » que jour un traité sur l'art d'observer les enfans. » Cet art seroit très-important à connoître : les » pères et les maîtres n'en ont pas encore les élé- » mens. » Je suis moins exigeant que J. J. Rousseau; je ne demande pas qu'on fasse un traité de l'art d'observer, parce que le talent de l'observation ne peut jamais être réduit en art, ni cet art en traité; mais j'aurois voulu que celui qui attaquoit tous les vieux principes d'éducation, toutes les méthodes d'instruction, eût pris la peine d'être clair, et de nous

dire à quel âge de l'enfance il applique les diverses réflexions qu'il nous offre à méditer. Sans cette condition, comment profiter de ses conseils?

A ne considérer l'*Emile* que sous les rapports littéraires, il est incontestable que cet ouvrage manque d'ordre; c'est bien pire encore si on le considère comme un livre d'éducation : aussi suis-je convaincu que J. J. Rousseau étoit moins jaloux de créer un systême que de renverser toutes les idées reçues. Pour arriver à ce résultat, il pousse la mauvaise foi plus loin même que ne le permet la philosophie; et chacun sait cependant qu'elle n'est pas très-scrupuleuse. Par exemple, pour appuyer le principe de conduire un élève jusqu'à l'âge de quinze ans sans lui parler de religion, il dit : « Si j'avois à peindre » la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant en» seignant le catéchisme à des enfans; si je voulois » rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer » ce qu'il dit en disant son catéchisme. » Il y a dans cette phrase un fond de vérité, et la plus palpable de toutes les erreurs. Le fond de vérité tient aux expressions ; l'erreur est dans le fait. Ceci mérite quelques développemens; et j'aime à croire que les lecteurs ne seront pas fâchés de voir mettre à découvert la tactique des sophistes, c'est-à-dire des écrivains qui pendant le dix-huitième siècle se sont fait précepteurs du genre humain. Analysons la phrase.

« Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je » peindrois un pédant. » Jusque-là tout est vrai. Un pédant est toujours fâcheux, et quelquefois stupide; et pour le peindre, il suffit de le mettre en action, de le montrer entouré d'enfans. Qu'il leur enseigne le catéchisme, le latin, le grec, les mathématiques, la philosophie, ou même à danser, par cela seul qu'il est pédant, il est fâcheux. J. J. Rousseau a donc pu

dire : « Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je » peindrois un pédant. » Lorsqu'il ajoute : *enseignant le catéchisme à des enfans*, il commence à mentir, en essayant de réduire à un fait particulier ce qui est d'observation générale. Cela est si vrai, que pour faire sentir l'absurdité de son assertion, il suffit de lui opposer la phrase suivante : « Si j'avois » à peindre ce qu'il y a de plus touchant au monde, » je peindrois Bossuet, retiré de la Cour, enseignant le catéchisme aux enfans de son diocèse. » Dans le tableau dessiné par J. J. Rousseau, comme dans le mien, c'est toujours un prêtre qui fait le catéchisme; il n'y a de différence que du mot *pédant* au nom de *Bossuet*; et cette différence suffit pour que le tableau de J. J. Rousseau soit ridicule; et le mien rempli du plus vif intérêt.

L'art du sophiste consiste donc à tirer d'une vérité générale une application fausse, et cet art étoit particulièrement connu de l'auteur d'*Emile*. Rarement les hommes lisent pour s'instruire : les plus légers se laissent entraîner par le ton affirmatif et déclamateur; les plus réfléchis ne sont pas assez insensibles au mérite du style pour vouloir sans cesse analyser l'auteur qui les charme; mais un père, qui étudie les livres d'éducation pour y découvrir quelques vérités dont il puisse faire usage, devient naturellement un censeur rigide : plus il met de franchise dans ses recherches, plus la mauvaise foi le frappe et le révolte. Ce n'est donc ni comme littérateur, ni comme critique, mais comme premier instituteur de mes enfans, que j'ai conçu le plus profond mépris pour un écrivain qui s'éloigne toujours de la nature des choses, en portant toute la hardiesse de son imagination dans un sujet qui ne pouvoit être bien traité qu'à l'appui de l'expérience.

On peut être pédant en enseignant le catéchisme à des enfans : cela est incontestable ; mais il est faux que le pédantisme résulte de l'objet même qu'on enseigne ; et c'est là ce que le sophiste affirme. S'il étoit permis d'appeler ses sentimens en témoignage dans une discussion pareille, je dirois que je n'ai jamais senti autant de respect, de confiance que pour le vieux prieur qui, dans ma jeunesse, m'a fait le premier comprendre toute la valeur des expressions religieuses. Un pédant inspire-t-il de pareils sentimens ?

J. J. Rousseau ajoute : « Si je voulois rendre un » enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit » en disant son catéchisme ». Pour cela, je n'en doute pas : il y a long-temps que je suis persuadé que si les philosophes faisoient le catéchisme aux enfans, tous les enfans deviendroient fous. Heureusement pour l'humanité, ce sont les prêtres qui se chargent de cette importante et honorable instruction ; et comme ils proportionnent les explications à l'âge, au caractère ; comme ils donnent pour mystère ce qui est au-dessus de notre foible raison, et qu'ils appuient sur la morale qui est à la portée de tous, on ne connoît pas encore d'enfant qui soit devenu fou en sortant du catéchisme. Lorsque la grande époque de la commune union approche, combien n'en voit-on pas au contraire qui deviennent sages, posés, réfléchis jusqu'à faire la joie et l'admiration de leur famille !

L'art d'instruire se réduit à proportionner l'instruction à l'âge et à l'intelligence de l'élève ; et pour connoître jusqu'où cet art peut aller, il faut suivre un curé de village enseignant la religion à des enfans qui ne savent pas lire : il y a dans ce spectacle de quoi confondre l'orgueil des philosophes. Il est

certain qu'un enfant de sept ans ne comprendra de son catéchisme que ce qui se lie aux idées qui lui sont déjà propres, et le nombre n'en est pas considérable; à neuf ans, il comprendra plus d'explications, parce que sa raison sera plus formée; à douze, s'il a été élevé avec soin, il est en état de tout comprendre. A cet égard, j'ai pour moi l'expérience. Sans négliger l'étude des langues et des sciences, je n'ai jamais mis un vif intérêt à ce que mon fils apprît des mots grecs et latins, ni à ce qu'il plaçât des chiffres de telle ou telle manière pour en tirer une solution quelconque : dans son *instruction* qui regarde les maîtres auxquels il est confié, je n'ai vu que le besoin de lui donner une bonne méthode de travail, parce que cette méthode une fois prise se répand sur les occupations de tous les âges; mais pour son *éducation*, c'est-à-dire, pour ce qui a rapport au caractère et à l'intelligence, je ne m'en suis jamais rapporté qu'à moi. Plus une circonstance nouvelle est importante pour lui, plus je crois devoir y intervenir afin de l'étudier; en cela, je réponds du moins pour ma part au desir de Rousseau demandant un traité sur l'art d'observer les enfans. Je le répète, un pareil traité est encore plus impossible à faire qu'un traité sur l'art d'observer les hommes; et quand bien même il seroit fait, à qui seroit-il bon, puisque, pour s'en servir utilement, il faudroit le même talent et le même esprit d'observation que pour l'écrire? Mais chaque père, digne de ce nom, a tout l'art nécessaire pour observer son fils; et, s'il veut le bien connoître, c'est surtout dans les circonstances nouvelles et graves qu'il doit l'étudier. Or, en est-il une plus importante pour l'enfant que celle où il apprend que ses supérieurs le jugent digne d'être admis avec eux dans la commune union?

Il est donc venu naturellement pour moi une seconde époque où je devois m'occuper de mon catéchisme, et cette époque étoit marquée par la première communion de mon fils. Jaloux de suivre et d'aider les progrès de son intelligence, comment aurois-je négligé une telle occasion ? D'ailleurs, je voulois connoître par expérience s'il y avoit là, comme dit Rousseau, de quoi le rendre fou. Je n'ai jamais été frappé d'une admiration plus vive qu'en lisant ce petit livre fait pour les enfans, intelligible pour les enfans, et dont la profondeur ne peut étonner que les hommes faits. Quelle logique ! quelle justesse d'expressions ! quelle connoissance du cœur humain ! Je ne parle pas ici comme homme religieux, mais comme moraliste; et je l'avoue, cette lecture m'a fait sentir, pour la première fois, pourquoi les moralistes modernes l'emportent de si haut sur ceux de l'antiquité.

Mettons à part tout ce qui tient à la religion, et ne jugeons que la partie morale. Dans quel ouvrage des philosophes anciens trouvera-t-on une division aussi parfaite des vices où nos passions peuvent nous conduire ? Dans quel ouvrage des philosophes anciens trouvera-t-on les conséquences d'un vice capital déduites avec plus de force et de vérité. Un axiome généralement reçu en bonne philosophie, je parle de celle qui s'appuie sur l'expérience, c'est que l'oisiveté est la mère de tout les vices. Eh bien ! lisez, dans le catéchisme, les conséquences de la paresse, vous verrez si ce chapitre est au-dessus de l'intelligence d'un enfant, et cependant s'il est possible au plus habile scrutateur du cœur humain d'aller plus loin. Lisez les chapitres sur l'orgueil, l'envie, la colère, etc., et vous serez étonné de la justesse des conséquences, de la simplicité des dé-

finitions. Un enfant bien élevé comprend à douze ans, toutes les explications; il apprend à-la-fois ses devoirs et la raison de ses devoirs; chaque réponse qui va jusqu'à son cœur développe son intelligence : en un mot, le catéchisme est pour lui un excellent cours de logique et de morale. Ce qu'il y a de mystérieux dans la religion, loin de nuire aux progrès de son esprit, ne sert qu'à captiver son imagination, et à lui donner pour les leçons qu'il reçoit un respect, une confiance qu'on n'obtiendroit pas de cet âge par tout autre moyen. Certes, ce moyen vaut mieux que celui de J. J. Rousseau, qui veut qu'on laisse l'enfant faire mille sottises, courir mille dangers, pour qu'il apprenne à croire ceux qui sont chargés de l'instruire.

L'auteur d'*Emile* connoissoit si peu les enfans, qu'il regardoit comme possible de faire un traité sur sur l'art de les observer. Moi, je ne demande qu'une légère expérience pour prononcer entre l'ancienne éducation et l'éducation philosophique : qu'on prenne un petit philosophe de douze ans (il y en a beaucoup aujourd'hui) et un enfant du même âge élevé religieusement; qu'on les interroge tous deux sur les devoirs qu'ils auront un jour à remplir dans la société : l'un répondra avec autant d'emphase que de légèreté, la modeste rougeur de l'autre pourroit seule lui servir de réponse auprès des hommes sensés ; et la question ne seroit plus indécise.

Je connois bien des gens qui assureront n'avoir pas vu, dans le catéchisme, tout ce qu'un père peut y voir lorsqu'il l'explique à son fils. Je les crois sans peine; mais est-ce la faute du catéchisme ? Racine ne se trouvoit pas trop d'esprit pour l'enseigner à ses enfans : il est vrai que Racine n'étoit point né dans le siècle des lumières. F.

XXIV.

Préjugés sur l'Education.

Depuis soixante ans, on a tant disserté, raisonné et déraisonné sur l'éducation, qu'il n'est pas étonnant que toutes les idées soient brouillées sur cet objet si important au bonheur de la société. L'un des plus illustres philosophes du 18e. siècle a composé sur l'éducation un gros livre, très-éloquent, très-bien écrit, où tout est parfaitement traité, excepté la question : il commence par poser en principe que *tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses*. Par conséquent, les sauvages sont les hommes de l'univers les mieux élevés; les ronces et les épines dont la terre inculte se hérisse, valent mieux que les riches moissons dont le laboureur couvre les campagnes. Il n'y avoit que le 18e. siècle qui pût dévorer ces sottises.

Quelle distance de cet *Emile* si vanté, à l'humble *Traité des Etudes* du bon Rollin ! la même qu'entre la folie et la raison. Ce *Traité*, le meilleur ouvrage sur l'éducation dont la France puisse s'honorer, éclaire l'esprit, nourrit l'ame, inspire l'amour de la vertu et le goût des lettres. L'*Emile* éblouit, égare l'imagination, pervertit le jugement, flatte les passions et renverse les bases de l'ordre social. On s'épuise en plans, en systêmes; on demande de tous côtés des méthodes, des livres classiques; on fait de ces livres des spéculations de finance, des opérations mercantiles; et le chef-d'œuvre de ce genre est dédaigné, inconnu ! Le plus mince écolier publie ses vues sur l'éducation, tandis que nous avons l'ouvrage de

Rollin ! il n'en existe cependant point de meilleur pour guider les maîtres et les élèves ; c'est le premier livre, qui dans mon enfance, m'ait fait aimer des études auxquelles la plupart des jeunes gens ne s'appliquent que par contrainte.

Rollin a ce qui manque presque toujours aux écrivains didactiques, le sentiment et l'onction ; il est doux, modeste et persuasif : l'épithète de *bon* qui lui est restée, exprime bien le caractère de ses écrits ; sa simplicité, sa candeur, forment un contraste parfait avec la morgue et l'insolence de nos modernes penseurs. Rollin cependant étoit janséniste ; son éducation et les circonstances l'avoient jeté malgré lui dans cette secte triste et austère ; mais il n'en a ni l'orgueil ni la dureté. Sa douceur, sa modération, son humilité, annoncent partout un bon homme, un homme vraiment pieux, et ne laissent jamais voir l'homme de parti. Son *Traité des Etudes* devroit être classique dans tous les lycées.

Le gouvernement ne néglige rien pour faire refleurir l'éducation ; mais une foule de préjugés s'opposent au succès de ses soins. Les objets d'études sont trop multipliés ; on sacrifie trop aux arts frivoles ; les jeunes gens sont initiés trop tôt aux plaisirs du monde ; la société les gâte avant qu'ils en soient devenus membres. Les parens, à force d'aimer leurs enfans, sont devenus leurs plus grands ennemis.

On ne se propose pas, dans l'éducation, d'apprendre à un jeune homme à danser, à chanter, à dessiner, à jouer du violon : ce sont d'agréables accessoires ; l'objet essentiel est de lui apprendre à penser et à bien exprimer ses pensées. Qu'est-ce qui élève l'homme au-dessus des animaux ? n'est-ce pas la raison et la parole ? Et que doit-on cultiver dans

l'éducation, sinon les deux prérogatives qui constituent la dignité de l'homme? Pour apprendre aux enfans à bien penser, à bien parler, il faut les nourrir des auteurs qui ont le mieux pensé, le mieux exprimé leurs pensées; voilà pourquoi la préférence est due aux anciens en général plus simples, plus naturels, plus sains que les modernes, dans leur manière de penser et d'écrire.

Qu'y a-t-il de plus propre à faire passer et les idées et le style des anciens dans l'esprit des jeunes gens, si ce n'est l'habitude de les apprendre par cœur, de les expliquer, de les traduire, de les imiter? Tels sont les exercices qui doivent être la base des premières études. La danse, le dessin, la musique, ne peuvent réclamer que les momens de loisir et de récréation. Cependant, aujourd'hui, l'agréable étouffe l'utile; les futilités s'emparent de la plus grande partie de la journée; les jeunes gens passent du dessin au chant, du chant à la danse, de la danse au violon; à peine donnent-ils à regret quelques instans à la culture de l'esprit; ils effleurent tout, n'étudient rien, et l'éducation n'est au fond qu'une dissipation: les parens conçoivent les plus heureux présages sur la destinée future de leurs enfans, lorsque dans une assemblée, ils ont dansé avec succès une gavotte, chanté une ariette, exécuté un concerto, produit un dessin corrigé et fait presqu'en entier par le maître.

Que sera-ce, si j'ajoute à toutes ces distractions, le maître d'histoire et de géographie, et par-dessus tout le maître de mathématiques? quel temps peut-il rester pour l'étude fondamentale de l'art de penser, de parler et d'écrire? Je fais le plus grand cas de l'histoire, et c'est de toutes les sciences celle que j'aime le mieux: j'estime et respecte les mathéma-

tiques à cause des services qu'elles peuvent rendre aux arts; mais ces sciences demandent un esprit déjà exercé, un jugement déjà formé; elles ne sont point à la portée des enfans. Il suffit d'abord de mettre sous leurs yeux un choix des plus beaux traits de l'histoire, propre à former les mœurs, à élever l'ame, et c'est ce qu'ils trouvent dans leurs auteurs classiques; mais prétendre les engager dans un cours complet d'histoire, c'est fatiguer leur mémoire et leur tête sans aucun fruit pour leur jugement; c'est les distraire mal à propos de leurs auteurs et de leurs études : ils pourront machinalement répéter quelques époques, quelques faits, quelques dates : ils ne saisiront point la chaîne des évènemens, ils n'en comprendroient point les causes. Cette multitude de passions et de crimes qui font l'ornement et l'intérêt de l'histoire, peut même corrompre des imaginations foibles et tendres; l'histoire est la science des philosophes et des politiques.

Quant à la géographie, j'avoue que c'est une grande douceur pour des parens d'entendre leur fils, interrogé à table par quelque savant ami de la maison, débiter d'une voix de perroquet les noms des quatre parties du monde, des villes capitales, des lacs, des golfes, des montagnes, rendre compte de la position des lieux et de leurs distances respectives, de la longitude, de la latitude, etc. Je ne veux point ravir aux mères ce plaisir; je ne veux que les avertir que ce n'est point là la géographie; que la géographie n'est pas plus à la portée des enfans que l'histoire; que tous ces termes ne signifient rien dans leur bouche; et que toute cette nomenclature les instruit moins que le conte du *Petit Poucet*; je veux enfin les prévenir que tout cela n'est qu'un charlatanisme d'instituteurs qui trompent les pa-

rens, parce que les parens veulent absolument être trompés : il faut bien leur donner des mots, puisque c'est dans des mots qu'ils font consister la science. Dernièrement, on a chassé d'une bonne maison de Lyon, un pauvre précepteur, parce qu'il n'a pu répondre à un docteur du pays, qui, chargé de l'examiner devant toute la famille, lui a demandé les noms des trois rois mages. Il y a peut-être beaucoup de mes lecteurs qui ne les savent pas; et je ne suis pas bien sûr de les savoir moi-même. On a jugé à Lyon qu'un précepteur dépourvu d'une connoissance aussi essentielle ne pouvoit être qu'un ignorant. A Paris, on retireroit un enfant de pension, si on ne le trouvoit pas parfaitement instruit du nom des Samoïèdes, des Esquimaux et des Kantchadales.

Les mathématiques ont aujourd'hui la même vogue qu'avoit autrefois le latin. Aujourd'hui, les mathématiques mènent à tout, et le latin ne mène à rien. Qu'est-ce en effet que le latin, en supposant qu'on l'apprenne bien? sinon la meilleure manière d'apprendre sa langue par comparaison et par pratique; de se former l'esprit, le jugement, le goût et le style, par le commerce des personnages les plus ingénieux et les plus sages de l'antiquité. Mais qu'est-ce que tout cela? quel rapport direct cela peut-il avoir avec le négoce, la navigation et la guerre? Cependant, quelle que soit l'excellence des mathématiques, c'est dessécher l'ame des enfans, c'est tuer leur imagination, et leur faire perdre le temps, que de les appliquer à ces abstractions avant l'âge de quinze ou seize ans, temps auquel les études littéraires peuvent et doivent être finies, ou du moins très-avancées, si l'on a su mettre à profit les premières années : on ne peut commencer trop tôt

l'étude des langues anciennes, dont l'enfance seule peut dévorer les épines.

Il n'en est pas des principes de morale comme des idées abstraites et métaphysiques. Les enfans ont un sentiment de justice; ils ont leur petite société, leurs lois, leurs institutions; ils sont sévères entr'eux sur l'observation des règles de leurs jeux, ils ont des idées d'ordre et de devoir. On peut donc mettre la morale à leur portée; c'est la seule science dont ils soient susceptibles : c'étoit aussi la seule que les Perses enseignoient à leurs enfans dans les écoles publiques; ils y alloient, dit Xénophon, pour apprendre la justice. Le petit Cyrus, quoique fils du roi, eut le fouet dans ces écoles, pour avoir mal décidé une question sur la propriété; et nous ne voyons pas que la reine Mandane, sa mère, ait jeté les hauts cris contre la barbarie du maître; et même Astiage, aïeul du petit Cyrus, ne paroît pas avoir été scandalisé d'une pareille rigueur, quoique les grands papas soient très-sujets à gâter leurs petits-fils. On peut aussi observer que Cyrus, pour avoir eu le fouet à l'école, n'en est pas moins devenu un grand homme et un grand conquérant.

Nous donnons trop aux méthodes, aux raisonnemens, aux analyses; nous voulons tout démontrer et métaphysiquer sur tout : on a fait même de la grammaire un jargon ridicule; c'est l'effet de l'esprit philosophique. Dans les études, c'est l'usage, c'est l'exercice et le travail qui font tout, ce n'est pas encore le temps de raisonner : les dissertations, les discussions des maîtres peuvent en imposer aux parens; elles ne servent à rien pour les enfans : c'est en faisant qu'on apprend à faire. La meilleure méthode est de beaucoup travailler; le meilleur maître est celui qui exerce ses élèves, qui donne à

leur esprit le plus d'activité, et non pas celui qui fait de belles démonstrations, que ni eux ni lui ne comprennent.

On auroit bien voulu, dans ces derniers temps, rejeter toute la peine sur les maîtres, et dispenser les enfans de tout effort; on s'est imaginé que de belles paroles, de beaux raisonnemens, les dispenseroient du travail, cela n'est pas possible; rien ne s'apprend sans beaucoup de peine. De là vient le discrédit des langues anciennes, dont l'étude a plus de difficultés, exige plus, et prête moins au charlatanisme que les élémens des sciences, que les enfans répètent sans les entendre.

Enfin, le plus dangereux abus est celui de la dissipation, et des rapports trop fréquens que les jeunes gens ont avec la grande société : ils vont trop souvent dans la maison paternelle. Les parens doivent aller voir leurs enfans; mais il faudroit dispenser les enfans de leur rendre ces visites. Chaque élève doit dire de sa pension ou de son collége, ce que Joas dit du temple de Jérusalem :

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

Le plus grand avantage des maisons d'institution, est d'isoler les enfans, de leur ôter le spectacle du monde et des mœurs publiques; mais les parens veulent s'amuser de ces jolies petites créatures; ils veulent en amuser leur société. Les enfans ne sont pas faits pour servir de jouets aux gens du monde. On les mène aux bals, aux promenades publiques, aux spectacles; on les fait babiller, on les applaudit, on ne leur dérobe rien de ce qui peut éveiller les sens, enflammer l'imagination. L'enfant qui sort de ce paradis de délices ne trouve plus qu'un enfer dans sa maison d'étude; il jette de dépit son Ru-

diment; il a déjà trop d'esprit pour se plaire à ces lectures arides et ingrates; il est trop savant pour son âge sur tout ce qu'il ne doit pas savoir : voilà pourquoi il restera ignorant toute sa vie. Les enfans aujourd'hui sont élevés dans des serres chaudes; la sève n'y attend point la saison; les fleurs, les fruits, tout s'empresse d'éclore avant le temps; mais point de saveur, point de maturité : de petits prodiges à dix ans, et des sots à trente.

XXV.

Lettre à l'auteur de l'article précédent sur les résultats d'une éducation précipitée.

Je ne doute pas, monsieur, que le public ne profite de vos sages réflexions sur l'éducation, objet qui intéresse les pères autant que les enfans. Sans amour-propre d'auteur (c'est la première fois que je serai imprimé si vous accueillez ma lettre), je desire vous communiquer les observations que ma position particulière m'a mis à même de faire à cet égard.

Je suis déjà vieux, et le seul fils qui me reste compte à peine sa septième année. Craignant de ne pouvoir long-temps le guider dans ses études, j'avois conçu l'extravagant projet de les pousser avec rapidité. A cet effet, j'ai acheté tous les livres nouveaux qui promettent de faire marcher la science plus vîte que la raison. Avec l'un, je puis apprendre à lire à mon fils, en jouant; avec un autre, en douze leçons il ne tient qu'à moi de lui enseigner le latin. Un seul tableau, divisé en treize colonnes, me suffiroit pour lui révéler l'origine et les faits de tous les peuples, de manière à le rendre capable de refaire

l'*Histoire universelle de Bossuet*. Huit lettres fort courtes, écrites par un écolier à sa sœur; me donnoient les moyens assurés de ranger mon fils parmi les plus habiles chimistes; et un abrégé élémentaire de botanique m'offroit l'espérance de le rendre en quelques mois l'égal des Pline et des Buffon. Avec un petit cours de littérature, à l'usage des enfans, je terminois son éducation d'une façon brillante, et je le mettois à même de faire des vers aussi bons que ceux lus dans les lycées et les écoles secondaires, à l'époque des distributions de prix. Quelle tranquillité ces méthodes abrégées ne procurent-elles pas à un vieillard, qui craint de compter avec la mort avant d'avoir achevé l'éducation de ses enfans! Dans l'excès de ma joie, je me suis mis à calculer avec exactitude le temps qu'il me faudroit pour faire de mon fils un prodige de sciences; et, tout bien compté, j'ai acquis la certitude qu'il ne resteroit plus rien à lui enseigner dès qu'il auroit atteint sa douzième année. Ce calcul qui devoit m'enchanter, a dissipé l'illusion que m'avoient faite les auteurs d'abrégés et de méthodes nouvelles : j'ai senti qu'un enfant qui seroit un savant complet, deviendroit un être fort embarrassant et fort incommode. Quel état lui donner? Le marierai-je avant son adolescence? en ferai-je un général avant qu'il ait la taille d'un tambour? en ferai-je un notaire à l'âge où il ne pourroit pas même être reçu petit-clerc? Encore une fois, que faire d'un enfant de douze ans auquel on n'auroit plus rien à apprendre? Les faiseurs d'abrégés ne m'ont plus paru que ce qu'ils sont, des charlatans qui ne connoissent ni la nature de l'esprit humain, ni le but de l'éducation. Bien plus instruits à cet égard étoient nos pères, qui, pour avoir des hommes, prolongeoient l'enfance de leurs fils.

J'ai donc pris la résolution d'en revenir à l'ancienne coutume, persuadé que les Richelieu, les Colbert, les Corneille, les Racine n'avoient pas appris à parler par méthode d'abréviation. Je puis mourir avant que mon fils soit un savant; mais je m'en console par la certitude qu'il ne sera pas à-la-fois léger et pédant, caractère distinctif des écoliers de nos jours, et résultat nécessaire d'un système d'éducation dans lequel la science précède la raison. On a divisé notre vie en quatre époques, l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse : que l'enfance soit bien employée, la jeunesse bien dirigée, et la maturité sera parfaite; mais si l'on intervertit l'ordre de la nature, la nature s'en vengera; et pour avoir mis l'esprit de l'enfant en serre chaude, il ne produira que des fruits sans saveur.

En renonçant aux abrégés, j'ai de même renoncé à élever mon fils moi-même. Puisque je veux qu'il apprenne en travaillant, et non en jouant, il faut, ainsi que vous le dites fort bien, monsieur, lui donner de l'émulation; ce qui n'est possible que dans une maison d'éducation publique. Paris offre à cet égard de grandes ressources; on n'y peut éprouver que l'embarras du choix. Je suis donc venu à Paris à l'époque même de la distribution des prix; j'ai eu des billets pour toutes les maisons en réputation, ces billets étant aussi communs que ceux qu'on donne gratis pour cacher le vide de vos trop nombreuses salles de spectacle. Partout où j'ai rencontré le luxe des boudoirs, des enfans petits hommes, des orateurs imberbes discutant le mérite des plus illustres personnages de l'antiquité, des bambins versés dans le parlage de toutes les sciences, j'ai reconnu le système des méthodes abrégées, et je me suis dit : « Ce n'est point ici que je mettrai

» mon fils ; je ne veux pas qu'on en fasse un artiste » de pensionnat, un encyclopédiste de collège, et » un sot dans le monde ». Les distributions de prix les plus amusantes m'ont nécessairement paru les moins propres à séduire un homme de mon âge. Mais j'ai trouvé aussi des maisons qui répondoient à toutes mes idées : des enfans timides en paroissant devant leurs juges, reprenant courage aux questions pleines de sens que leur adressoient de vénérables ecclésiastiques, et des hommes connus par leurs talens et leurs principes. Cela m'a rappelé mon jeune temps. Alors les femmes ne venoient point assister aux exercices que nous faisions à la fin de chaque année scholaire. Elles n'auroient éprouvé que des craintes en voyant leurs fils interrogés dans des langues qu'elles ignorent, sans pouvoir être rassurées en écoutant des réponses qu'elles n'auroient pu comprendre davantage. Ceci, monsieur, me conduiroit à une question assez importante, que vous êtes bien capable de résoudre : « Si l'éducation des » garçons étoit ce qu'elle doit être, les femmes » iroient-elles se placer parmi les juges que rassemble chaque année la lutte établie entre les » écoliers ? Et la crainte de troubler l'illusion » d'une mère n'empêche-t-elle pas les hommes en- » nemis de tout charlatanisme de pousser les en- » fans assez vivement pour apprécier la méthode » des maîtres » ?

Quelques-uns de mes voisins m'ont appris que votre persévérance à rappeler les usages de l'Université, avoient déjà opéré de grands changemens dans les écoles secondaires. Redoublez d'efforts, monsieur, afin de persuader aux mères qu'il n'y a de bonnes études que celles qui sont longues et difficiles ; et s'il est nécessaire, pour vous encourager,

je vous livrerai le secret d'une jeune et jolie femme, qui me disoit de la meilleure foi du monde : « Ah ! » monsieur, si l'on se faisoit une réputation de sensi- » bilité sans gâter ses enfans, je vous assure que je » ne gâterois pas les miens ; mais il faut les adorer » aujourd'hui, sous peine de passer pour une ma- » râtre ; et j'aime mieux risquer le bonheur de » mon fils, que de laisser douter de la tendresse » que j'ai pour lui ». O.

XXVI.

Suite du même sujet. — Autres vices de l'éducation actuelle.

J'AI indiqué l'une des plus grandes plaies de l'éducation actuelle, l'initiation des enfans aux plaisirs de la grande société ; de là cette corruption précoce qui flétrit toutes les fleurs du printemps de la vie, et réduit la carrière humaine, comme les climats du Nord, à un été fort court, suivi d'un très-long hiver. Ce quolibet usé et trivial, *il n'y a plus d'enfans*, se change en vérité ; et bientôt il faudra lui substituer cet autre proverbe, *il n'y a que des enfans*.

L'éducation se réduit aujourd'hui à l'instruction ; on s'embarrasse peu d'avoir d'honnêtes gens et des hommes vertueux, on ne veut que des savans et des gens d'esprit ; c'est ce qui fait qu'on n'en aura pas long-temps : ceux qui existent ne sont pas formés d'après les nouveaux systêmes d'éducation. Pour être savant, il faut étudier ; pour avoir de l'esprit, il faut le cultiver. Aujourd'hui, les nouvelles méthodes enseignent tout, sans qu'on ait la peine d'apprendre : l'esprit tient lieu de raison, et les enfans

bientôt feront des vers ou résoudront des problèmes avant de savoir lire. Il y a trop de maîtres, et point d'écoliers. Une manie scientifique et pédantesque s'est emparée de toutes les parties de l'instruction; on démontre la grammaire, on en fait un jargon ridicule; on applique la métaphysique à tout, et plût au ciel qu'on ne l'eût jamais appliquée à la politique et à la morale! Les enfans font des cours de toutes les sciences, quoique leur esprit ne soit propre à aucune: les parens veulent des cours d'histoire, de géographie, et même de mythologie.

Pour *la Mythologie*, *les Métamorphoses* d'Ovide et l'*Appendix* du P. Jouvency suffisent: ce sont les beaux traits de l'histoire particulière, et non pas les plans d'histoire universelle qu'il faut mettre dans la tête des enfans. La géographie n'exige point un enseignement à part; celle des enfans n'est qu'une nomenclature, qu'on peut leur inculquer en leur expliquant les auteurs: la vraie géographie suppose des notions physiques, morales et politiques au-dessus de cet âge. Les instrumens, le chant, la danse, le dessin ne doivent être que des récréations, et lorsqu'ils usurpent le temps des études, ce sont des abus. Que faut-il donc enseigner aux enfans? Avant tout leurs devoirs, et ensuite le latin. Pourquoi le latin? Parce qu'en apprenant le latin on apprend le français; on apprend à penser, à écrire; on cultive son esprit, sa raison; on acquiert des sentimens et des idées.

Il y a peut-être autre chose que des mots dans les auteurs latins? c'est au maître à savoir les expliquer. Avec deb ons maîtres toute méthode est bonne; les nouvelles découvertes ne servent qu'à pallier l'ignorance du maître et la paresse du disciple. Point de raisonnemens, point de démonstrations; mais des

leçons, des thêmes, des versions, des préparations et explications d'auteurs, et de tout cela beaucoup. C'est en faisant qu'on apprend à faire, et non pas en écoutant de vains discours que le discoureur n'entend pas lui-même : *fabricando fit faber.* Mais les parens seront toujours dupes des belles phrases; ils croiront toujours, sur la foi des charlatans qu'ils paient, qu'on peut apprendre quelque chose sans travailler beaucoup et long-temps; ils voudroient bien que la science pût venir à leurs chers enfans, je ne dis pas en dormant, mais pendant qu'ils sont au bal ou à la comédie.

Le travail est fort diminué dans les écoles, mais les récompenses du travail, les prix se sont multipliés; il s'en distribue une quantité prodigieuse; les écoliers en regorgent: prix d'encouragement, prix de sagesse, prix d'écriture, prix de dessin, prix de violon, prix de toutes les façons, et qui ont cela de commode qu'on peut les remporter sans la moindre contention d'esprit. Les comédiens donnent des billets pour cacher la solitude de leur salle; les instituteurs donnent des prix pour cacher la foiblesse de leurs études. Les prix ne prouvent rien par eux-mêmes; ce sont les difficultés qu'on avoit à vaincre pour les obtenir, qui en font tout le mérite.

Le Sage qui, dans son *Gil-Blas*, a peint tous les états de la vie, n'a pas oublié les instituteurs; il fait une mention comique d'un certain pédagogue nommé Thomas, lequel signala son talent dans la ville d'Olmedo, par une magnifique distribution de prix précédée d'une tragédie de sa façon. Cette distribution se termina par une catastrophe presque tragique, et peu s'en fallut que le malheureux Thomas n'éprouvât le sort d'Orphée. Les femmes de Thrace, s'il faut en croire la vénérable Mythologie, mirent

en pièces Orphée, parce qu'il affectoit une certaine aversion pour tout leur sexe; les femmes d'Olmedo, dit le Sage, se jetèrent sur le maître de pension parce qu'il avoit affecté du dédain pour leurs enfans, lesquels n'étoient qu'externes dans son collége : il avoit distribué, *comme cela se pratique* (c'est le Sage qui le dit), tous les prix aux pensionnaires. Les instituteurs ont à présent l'ame plus large et des idées plus libérales; ils en distribuent abondamment presque à tous les élèves : il faudroit être d'une incapacité tout-à-fait extraordinaire pour n'avoir point de part à cette denrée, aujourd'hui l'une de celles qui coûtent le moins. C'est une merveille que cette abondance de palmes dont on couronne toutes les jeunes têtes dans le cours du mois de septembre. La première des écoles, l'Institut, a aussi sa distribution. Autrefois l'Académie française décernoit un prix d'éloquence ou de poésie; à la fin, elle eut son prix de vertu, son prix d'utilité et d'encouragement : mais l'institut a des prix de médecine, de pharmacie, de chimie, des prix de chant, de violon, etc. Il n'y a que la danse à laquelle on n'ait point encore assigné de prix dans les écoles : c'est une espèce d'affront pour un art si estimé et si perfectionné, et ce seroit un spectacle intéressant que de voir exécuter, dans la salle de l'Institut, la chaconne ou la loure qui auroit remporté le prix.

Si ma morale sur l'éducation paroissoit un peu étrange, je puis l'appuyer d'une autorité très-illustre et qui ne peut pas être suspecte, c'est celle d'un grand poëte dramatique. Racine avoit un fils qu'il aimoit tendrement; il a dû choisir pour cet héritier de son nom et de sa gloire, l'éducation qui lui sembloit la meilleure. Nous avons le recueil de ses lettres à ce fils chéri, monument précieux

qu'on auroit dû conserver dans toutes les éditions de ses œuvres. Racine n'y parle jamais que de piété, de morale, d'auteurs grecs et latins, d'études sérieuses et solides. Les romans, les comédies y sont traités de bagatelles dangereuses; il ne permet la lecture même des poètes françois que comme une récréation : il n'y est jamais question de danse, de musique, de dessin, mais beaucoup de Cicéron, d'Homère, de Virgile et d'Horace.

« Songez, dit-il à son fils, que les poètes français » ne doivent servir qu'à votre récréation et non » pas à votre véritable étude. Je souhaiterois que » vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir » d'Homère, de Quintilien et des autres auteurs de » cette nature........Je ne saurois trop vous recom» mander de ne point vous laisser aller *à la tenta-* » *tion de faire des vers françois, qui ne serviroient* » *qu'à vous dissiper l'esprit* ». Aujourd'hui on favorise, on excite cette tentation, et le jeune homme qui s'y laisse aller, passe pour une merveille.

« Je voudrois, dit ce père aussi vertueux qu'é» clairé, qu'aux jours que vous n'allez point au » collége vous puissiez lire votre *Cicéron*, et vous » rafraîchir la mémoire des plus beaux endroits ou » d'Horace ou de Virgile, *ces auteurs étant fort* » *propres à vous accoutumer à penser et à écrire* » *avec justesse et netteté*. ». En apprenant le latin, on apprend donc à penser et à écrire.

Le jeune Racine avoit le goût naturel à son âge pour les romans et les spectacles : voici les avis que lui donne à ce sujet un des plus beaux génies de la France.

« Il me paroît que vous portez un peu d'envie à » Mlle C***, de ce qu'elle a lu plus de comédies et » de romans que vous : je vous dirai, avec la sincé-

» rité avec laquelle je suis obligé de vous parler,
» que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant
» de cas de ces *niaiseries*..... Croyez-moi, quand
» vous sauriez parler de comédies et de romans,
» vous n'en serez pas beaucoup plus avancé pour le
» monde; et ce ne sera point par cet endroit-là que
» vous seriez le plus estimé ».

« Vous savez, dit-il, dans une autre lettre, ce
» que je vous ai dit des opéra et des comédies;
» on en doit jouer à Marly; il est très-important
» pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y
» voie point ».

Le jeune homme s'en étant abstenu par déférence pour son père, « je vous sais très-bon gré, lui dit
» Racine, des égards que vous avez eus pour moi,
» au sujet des opéra et des comédies.... Songez que
» M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveil-
» leux pour toutes ces choses, n'a encore été à
» aucun spectacle, et qu'il veut bien en cela se
» laisser conduire par les gens qui sont chargés de
» son éducation; et quels gens trouverez-vous au
» monde, plus sages et plus estimés que ceux-là » ?

Ainsi les Fénélon, les Beauvilliers jugeoient que les spectacles pouvoient nuire à l'éducation de M. le duc de Bourgogne. Racine écartoit son fils du théâtre, avec toute la sollicitude d'un père, et nos instituteurs regardent aujourd'hui les spectacles comme une école de mœurs et de vertu, comme une partie considérable de l'instruction : on y mène tous les enfans dès le berceau. Que faut-il en conclure ? que nous avons sur l'éducation, sur les mœurs et sur la vertu, une manière de voir et de penser diamétralement opposée à celle des hommes les plus sages, les plus éclairés et les plus vertueux qu'on pût trouver au monde, au jugement de

Racine. Observez qu'on raisonnoit ainsi dans le siècle où le Théâtre françois s'est élevé au plus haut degré de gloire et de perfection; d'où il résulte qu'il n'est pas même de l'intérêt du théâtre, que les spectacles fassent partie de l'éducation, et qu'on en fasse contracter l'habitude aux enfans : blasés sur les tragédies et les comédies, avant l'âge de raison, ils n'en seront jamais de bons juges.

XXVII.

Lettres à l'auteur de l'article précédent sur la multiplicité des prix qu'on distribue dans les maisons d'éducation.

Vous venez d'écrire, monsieur, avec autant de verve et d'énergie que de raison et de profondeur, contre les travers de notre éducation. J'ai moi-même quelquefois touché ce sujet. C'est une matière qui m'a toujours paru fort importante. L'éducation est liée aux intérêts les plus intimes de la société; le torrent de la circulation sociale s'alimente tous les jours de cette jeunesse qui sort des maisons d'éducation pour se répandre dans le monde : elle y porte nécessairement les fruits bons ou mauvais du genre d'instruction qu'elle a reçu. La société s'altère ainsi ou se perfectionne insensiblement, et sans qu'on y pense; elle se corrompt ou s'épure suivant la nature des levains qui s'y mêlent. D'ailleurs, l'éducation est l'image de la société même; s'il règne dans le monde, sous le nom de savoir, une fastueuse et superbe ignorance, si l'on y tranche sur tout sans rien comprendre, si l'on y décide de tout sans rien examiner, si quelques frivoles nomenclatures, apprises à la hâte, y tiennent lieu des vraies et solides

connoissances, on voit alors les maîtres s'empresser d'entasser sans choix et sans goût, dans la tête de leurs disciples, ces fausses richesses et ces trésors de clinquant qu'on distribue et qu'on reçoit dans le monde avec une bonne foi si niaise. Notre sévère Université même, dans les derniers temps, alloit s'amolissant tous les jours avec les mœurs publiques : aux dépens de l'antique esprit qui l'avoit animée si heureusement depuis sa naissance, des innovations funestes commençoient à corrompre ses anciennes et respectables institutions. Mais ceci me conduiroit trop loin, et me rameneroit même à des idées que vous avez exposées beaucoup mieux que je ne saurois le faire : je m'arrête à un seul point. Un des abus contre lesquels vous vous êtes élevé, ce sont ces grotesques distributions de prix où tout le monde en obtient, et où le maître semble dire comme Enée à ses compagnons :

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.

Vous en avez fait sentir parfaitement le ridicule par un tableau tiré de Le Sage, ce grand peintre de la vie humaine. J'essaierai d'en montrer ici les résultats funestes : il me semble qu'elles ne sont propres qu'à faire aux parens une illusion fatale, qu'à éteindre pour le présent, dans le cœur de la jeunesse, le feu précieux de l'émulation, et qu'à étouffer, pour l'avenir, les germes de ce sentiment généreux, qui porte les hommes à mériter la gloire.

Eh quoi! la tendresse des pères n'est-elle donc pas assez aveugle par elle-même, sans qu'on cherche à leur fasciner encore les yeux par des charmes étrangers! Il n'y a guère de parens qui ne soient disposés à regarder leurs enfans comme des merveilles, comme des phénix, qui ne les parent de tous les

dons les plus brillans, de tous les trésors de la nature, qui ne voient reluire en eux toutes les qualités, tous les talens : l'œil d'un père est toujours ébloui par la magie des illusions; que sera-ce s'il entend le nom de son fils proclamé avec emphase au milieu des acclamations publiques, des applaudissemens redoublés, au bruit des fanfares et d'une harmonie triomphale; s'il voit cet enfant chéri traverser une assemblée brillante pour aller, sur un lieu plus éminent, recevoir, aux yeux de tout le monde, des palmes et des couronnes? La tête alors doit lui tourner : il faudroit qu'il conservât beaucoup de sagesse, pour qu'à ses yeux son fils n'eût pas beaucoup de génie. Qu'arrive-t-il de là? c'est qu'il n'est plus d'espérances que de malheureux parens ne conçoivent; c'est qu'il n'est plus de prétentions si hautes auxquelles ils craignent de s'élever : séduits par ces grossiers prestiges, il leur arrive de pousser eux-mêmes leurs enfans dans cette carrière de la littérature et des arts, qui n'est pleine que d'épines, de honte et de dégoûts pour quiconque y veut marcher sans y être appelé par le vœu de la nature et soutenu par un vrai talent. Que de caresses d'ailleurs, que de flatteries, que d'adulations ne prodiguent-ils point à l'enfant couronné? Ce prix, qui ne devroit être pour lui qu'un nouveau motif de bien faire, devient le gage de sa corruption : on exalte son amour-propre, on enflamme son orgueil, on encense ses caprices : des parens trompés regardent ses extravagances comme des excès de génie; ils voient le grand homme qui sera un jour la gloire de sa famille, dans le polisson qui en est aujourd'hui le tourment. Ces inconvéniens ont lieu sans doute pour ceux qui méritent les prix comme pour ceux qui ne les méritent pas; mais aussi moins on en dis-

tribuera, moins il y aura d'inconvéniens, et les dangers mêmes seront moindres à l'égard de ceux qui auront véritablement mérité ces sortes de récompenses. Tout a, dans ce monde, son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses désavantages, il ne s'agit que de peser les uns et les autres : point de doute qu'il ne soit bon de donner des prix ; mais il vaudroit mieux n'en pas donner que de les prodiguer comme on le fait aujourd'hui. J'ai quelquefois assisté à ces sortes d'assemblées où l'on proclame les triomphes de la jeunesse : rien par soi-même ne devroit être plus touchant, et rien par le fait n'est plus comique; tout le monde pleure de tendresse, toutes les mères ont le mouchoir sur les yeux, parce qu'il n'est pas un seul enfant qui ne soit proclamé vainqueur; parmi tant de triomphateurs et de victorieux on cherche les vaincus et on ne les trouve pas; toutes les larmes qui coulent sont sans amertume. Ce n'étoit pas ainsi que cette antique Université, dont quelques-uns ne prononcent aujourd'hui le nom qu'avec le sourire du mépris, couronnoit ses jeunes élèves en présence du premier parlement du royaume et sous les yeux de la nation; elle n'avoit égard qu'aux talens; elle n'accordoit les palmes de la victoire qu'à ceux qui les avoient méritées; elle ne cherchoit point à flatter la foiblesse des parens, mais à enflammer l'émulation de la jeunesse.

En effet, ce doit être là le but des distributions de prix, comme c'est le grand avantage de l'éducation publique; mais il est facile de voir que de la façon dont on s'y prend aujourd'hui dans les maisons d'éducation, ce but est manqué, et qu'en prodiguant ainsi des récompenses qui ne devroient être accordées qu'au talent et au mérite, loin d'exciter et d'entretenir l'émulation, on doit nécessairement la dé-

truire : lorsque tout le monde obtient des distinctions et des récompenses, personne ne fait plus d'efforts pour les mériter. A quoi serviroit-il de travailler pour avoir des prix, lorsqu'on est sûr d'en obtenir sans se donner aucune peine ? Les écoliers, qui ne sont jamais dupes des manœuvres du maître, font très-bien ce raisonnement : de là s'introduit dans les études une langueur fatale. Les enfans ne sont point susceptibles de se conduire par les motifs de prévoyance, de raison et d'utilité qui peuvent diriger les hommes faits dans leurs travaux : le ressort presqu'unique qui développe leur activité et qui étend leurs moyens, c'est l'amour de la gloire, c'est le desir de se surpasser les uns les autres. Si ce ressort perd sa force, si ce desir s'éteint dans leur cœur, la paresse naturelle prend le dessus, les études perdent leur intérêt et leur charme, les travaux languissent, et les talens, qu'une heureuse et féconde émulation eût développés, se resserrent et se flétrissent, et meurent en quelque sorte avant que de naître. Quelle ardeur, au contraire, n'allumoit pas dans les anciennes écoles la perspective des prix qui devoient être accordés aux vainqueurs à la fin de l'année. Cette vue seule répandoit la vie dans les études, tenoit les talens en éveil, mettoit tout en mouvement, excitoit à graver dans sa mémoire les auteurs dont on pouvoit tirer parti dans les compositions, et le travail de chaque jour se ressentoit, en quelque sorte d'avance, des derniers efforts qu'on devoit faire à la fin de la carrière pour surpasser ses rivaux, et pour obtenir la couronne. Qui ne voit qu'avec le système actuel de couronner tout le monde, il n'y a plus lieu à une émulation si utile et si fructueuse, et que, par un effet directement opposé, ce système doit produire même le découragement ?

Les premières impressions de l'enfance durent et se font sentir encore dans un âge avancé ; celui dont les premières années ont été animées par les mouvemens d'une noble émulation éprouvera toujours cette impulsion généreuse qui porte l'ame vers la gloire. M. de Catinat, au milieu de l'enchantement de la victoire, comparoit le plaisir que lui causoient ses triomphes guerriers, avec celui que lui avoient fait ressentir autrefois ses triomphes de collége ; le même Thémistocle, que réveilloient les trophées de Miltiade, ne vouloit, dans son enfance, le céder en rien à ses camarades. Mais lorsque le cœur n'a pas de bonne heure palpité d'émulation, n'est-il pas à craindre que ce sentiment ne s'y développe jamais? Les maîtres n'en doivent pas douter, les écoliers sont les premiers à se moquer de leurs indiscrètes distributions de prix, et de là naît dans leurs ames un certain mépris pour tout ce qui devroit enflammer en eux le desir de la gloire : disposition malheureuse, qui peut avoir sur la vie toute entière l'influence la plus funeste. L'émulation est un sentiment nécessaire à la société, elle est la mère de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau ; c'est elle qui enfante les habiles capitaines, les artistes distingués ; c'est elle qui, dans des rangs plus obscurs, anime le travail, aiguise l'industrie, soutient la patience, excite le génie. On ne sauroit donc trop engager les chefs des maisons d'éducation, à entretenir avec soin, dans le cœur de leurs élèves, ce feu créateur et sacré, à écarter par conséquent tout ce qui peut contribuer à l'éteindre, et à rejeter ces misérables systêmes, uniquement inspirés par l'amour du gain, qui ne répandent sur leurs établissemens qu'un éclat faux et trompeur, et qui ruinent les principes et les bases de toute bonne éducation. Y.

XXVIII.

Dialogue entre un père de famille et un instituteur à la mode.

Le *père de famille*. Toutes les fois, monsieur, que je vois une personne de votre état, je suis tenté de lui demander raison des désordres qui règnent dans le monde; vous exercez la profession la plus importante pour le bonheur de la société, puisqu'il dépend de vous de former le cœur et l'esprit de ceux qui en doivent être un jour les membres; et j'ai toujours pensé, avec Leibnitz, « qu'on réformeroit le » genre humain, si on réformoit l'éducation de la » jeunesse ».

L'instituteur. Je ne crois pas qu'il y ait rien à reprendre dans le système que je suis avec mes élèves : je leur enseigne sans cesse que l'on doit être bon, humain, bienfaisant à l'égard de ses semblables, parce que nous avons nous-mêmes besoin de la bonté des autres; je leur cite des traits capables de leur inspirer l'amour de la sagesse. C'est toujours après leur avoir expliqué l'analyse de l'homme, celle de la société, les rapports des êtres entr'eux, les lois qui établissent ou qui confirment ces rapports, les obligations et les avantages qui en résultent pour eux; c'est enfin, après leur avoir prouvé l'intérêt qu'ils ont d'être vertueux, que j'essaie à leur faire aimer la vertu par des traits qui nous la rendent aimable.

Le père. C'est-à-dire, en termes moins équivoques, que l'égoïsme doit être en eux le principe de la justice et de la probité, et l'humanité un effet de

la sensibilité physique; ils seront humains autant qu'ils auront les nerfs sensibles et délicats; il leur sera plus aisé de causer de grands maux à l'humanité, que d'en voir un petit, parce qu'ils seront moins affectés d'une douleur qu'ils auront causée, que de celle qui peut les toucher eux-mêmes. Je connois, monsieur, un principe plus puissant sur l'esprit des hommes, un principe bien plus uniforme, parce que la première idée que nous en avons, nous dit qu'il ne change jamais; ce principe, c'est Dieu... Quoi! vous instruisez vos élèves des obligations qu'ils auront à remplir, comme membre de la grande famille, et vous oubliez de leur en montrer le père! Quelle idée voulez-vous qu'ils se forment de cette grande association qu'on appelle genre humain? Jetée au hasard dans le tourbillon des êtres, l'espèce humaine, sans un Dieu pour auteur et pour maître, n'offre plus à l'individu qu'une réunion qui leur est indifférente.

L'instituteur. L'enfant ne peut avoir l'idée de ce qui ne tombe pas sous ses sens, je ne veux donc pas lui donner l'idée de Dieu; de crainte que cette idée ne soit fausse; ainsi « mon élève ne saura pas à quinze ans s'il a une ame, et il est peut-être trop tôt à dix-huit pour le lui apprendre »,

Le père. J'ignorois qu'en effet il pût exister des hommes assez aveugles pour compromettre à ce point la moralité de la jeunesse, par déférence pour les opinions systématiques de quelques philosophes; mais je vois que les découvertes de nos physiologistes modernes conduisent à votre résultat; vous êtes sincère; monsieur; vous convenez du moins que vous enseignez la morale sans parler de religion; je m'étois apperçu que c'étoit là la méthode de plusieurs personnes de votre état : mais elles

n'osoient pas le dire. Quant à moi, ne voulant pont hasarder ainsi le bonheur des êtres qui me sont le plus chers dans le monde, je vous avoue que j'ai suivi une route opposée. J'ai donc commencé par parler de Dieu à mon fils aussitôt qu'il a pu m'entendre; je lui ai donc donné une religion. Par ce moyen, je me suis, pour ainsi dire, emparé de ce foyer des passions que nous portons tous au-dedans de nous; je n'ai pas attendu pour cela que les passions se fissent sentir, c'eût été trop tard; j'ai établi une sentinelle dans son cœur avant que l'ennemi n'arrivât, parce qu'il est bien plus difficile de le chasser que de l'empêcher d'entrer. *Dieu me voit*, voilà la grande pensée sur laquelle doivent être établies la morale de tout homme, et la législation de la jeunesse.

Ne croyez pas que je me sois contenté d'inspirer à mon fils ces idées utiles, sans les rendre attrayantes pour lui; j'ai environné sa religion naissante de tous les charmes du sentiment, de toutes les joies de son âge. S'il est, dans notre culte et dans les fastes de notre croyance, un beau trait, une belle pensée, un personnage intéressant, voilà ce que je lui ai montré de préférence; ses jours les plus heureux étoient toujours ceux de nos grandes solennités. Je n'ai pu, il est vrai, voir sans frayeur le moment où j'allois me séparer de lui pour le placer dans une maison d'éducation publique, dans laquelle, peut-être, il rencontreroit des camarades vicieux et corrompus; mais enhardi par mes principes, auxquels je me suis plus fortement que jamais attaché en cette circonstance décisive, j'ai cherché un abri contre le danger : j'ai imaginé de donner à mon fils un ami tel que vos philosophes n'en imagineront jamais, un ami qui, comme moi, pût lire dans son cœur, et

qui fût, tout à-la-fois, son appui dans ses disgraces, son guide dans les cas difficiles, son juge dans ses foiblesses; j'ai eu soin que cet ami réunit à un beau caractère une ame élevée, un esprit orné; car il faut tout cela pour les enfans : en un mot, monsieur, faut-il vous le dire, je lui ai donné un confesseur.

L'instituteur. A vous entendre, monsieur, ce jeune homme a dû être parfait; vous paroissez regarder comme infaillible l'influence de la religion sur la morale de l'homme, si on y a recours dès le premier âge; mais malheureusement l'expérience démontre que ce moyen est insuffisant.

Le père. Quand il seroit insuffisant, s'en suit-il qu'on dût le rejeter, puisqu'il est le plus puissant qu'on connoisse? Combien de gens qui ne seroient pas dans l'âge mûr des honnêtes gens, s'ils n'avoient été pieux dans leur enfance? Le sentiment de la religion s'affoiblit; mais l'habitude des choses bonnes et aimables, c'est-à-dire, l'habitude de la vertu que la religion fait naître dans les jeunes années, dure souvent toute la vie, et se fait encore sentir lorsque, depuis long-temps, le sentiment de la religion n'existe plus. C.

XXIX.

Instruction de la Jeunesse en la Piété chrétienne, *par M. Gobinet.—Combien la Religion est comptée pour peu de chose dans l'éducation actuelle.*

On ne pouvoit reprocher à cet excellent livre que d'être devenu un peu suranné. Il vient d'être re-

touché par un de ces professeurs qui ont conservé la tradition des bons principes et des bonnes méthodes. Un livre retouché perd assez ordinairement d'un côté ce qu'il gagne de l'autre; mais celui-ci l'a été suivant le plan de M. Lhomond, de M. Lhomond qui a fait lui-même tant de livres utiles, et qui a consacré sa vie entière à l'instruction de la jeunesse, un de ces hommes comme il y en avoit tant autrefois, dont on pouvoit dire que leurs exemples valoient encore mieux que leurs leçons.

Ce livre étoit bon; il n'est pas devenu meilleur : l'éditeur lui a seulement rendu ce que le temps lui avoit fait perdre. Mais qui nous rendra maintenant ce que nous avons perdu nous-mêmes? que servent les bons livres à ceux qui n'ont pas le goût des bons livres? où est-elle cette jeunesse à laquelle celui-ci étoit destiné? où sont les maîtres qui la formeront?

Quel changement s'étoit opéré en un petit nombre d'années! vers le commencement du dernier siècle, tous les livres destinés à l'éducation étoient encore pleins de cette morale religieuse qui est le fondement de toutes les morales et la base nécessaire de toute instruction. Être pieux et être honnête homme ne paroissoit alors que la même chose; c'étoit aussi la maxime des anciens, dont tous les traités de morale commençoient par ce grand principe : *avant tout honorez les Dieux.* On apprenoit donc sur-tout aux enfans à être pieux. C'étoit même un devoir plus sacré pour nous : car enfin, le divin législateur des chrétiens vouloit sur-tout qu'on lui amenât les enfans : Laissez, disoit-il, laissez les enfans venir à moi. On a souvent loué la morale de l'Evangile, l'onction qui règne dans l'Evangile, la simplicité, la sublimité des préceptes de l'Evangile; il me semble qu'on n'a pas senti encore

toute la sublimité, toute la divinité de ces mots : *Sinite parvulos venire ad me.* Les passions viendront un jour, elles ébranleront, peut-être même elles renverseront votre ouvrage. Qu'ils viennent à moi, lorsqu'il en est temps encore ; qu'ils me connoissent. Ils pourront m'oublier, mais ils reviendront. Ils sauront du moins où est le bonheur.

Un homme est venu qui a dit précisément le contraire. Il a prétendu qu'avant l'âge de la raison, c'est-à-dire, en d'autres termes, avant l'âge des passions, il ne falloit pas même parler de Dieu aux enfans ; et ce qui est bien plus étonnant encore, cet homme s'est fait croire. Aussitôt plus de morale, plus de vertu; ces mots devoient être bannis d'un livre d'éducation ; car ils ne pouvoient plus y avoir aucun sens. Les philosophes eux-mêmes conviennent que leur morale et leur vertu humaine ne sont pas à la portée du vulgaire des hommes ; elles sont donc encore moins à celle des enfans. Dans cet âge, où le cœur est si sensible, le seul, peut-être, où il soit disposé à tous les genres de bien, dans cet âge, dis-je, le cœur fut compté pour rien. L'éducation ne fut à-peu-près que la science de développer les forces du corps, et le grand art de former des hommes ne fut plus que celui de bien faire courir et sauter des enfans.

Heureuse la jeunesse actuelle, heureuse sur-tout de n'être pas venue vingt ans plutôt. Oh ! combien les hommes de quarante ans ont eu besoin de souffrir pour se désabuser de toutes les erreurs au milieu desquelles ils furent élevés ! Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'il y ait si peu d'hommes qui connoissent la religion, et surtout qui la pratiquent, c'est qu'il n'y en ait pas encore moins. Mais enfin les ténèbres se dissipent : cette philosophie qui se répan-

dit tout-à-coup sur la France, et de là sur l'Europe entière, comme un nuage épais qui aunonçoit l'orage, n'est plus qu'une vieille erreur qu'on ose à peine avouer. Si quelques hommes du siècle passé y tiennent encore, ce n'est point par-là qu'elle séduira ceux du siècle actuel; elle n'a plus l'attrait de la nouveauté. C'est une contagion qui a passé, emportant avec elle presque toute une génération. Le mal est fait; mais le danger est passé, et je n'en crains pas le retour.

Ils sont donc abandonnés tous ces plans dont l'éclat nous séduisit dans leur nouveauté. On riroit aujourd'hui d'un père qui voudroit élever ses enfans en Emiles. Leur raison est bien foible encore.... On convient que c'est un motif de plus pour la fortifier par de bons principes : avec le temps ils porteront leur fruit. Ils n'ont que de la mémoire..... Cela fût-il vrai, ce seroit encore un motif pour y graver autre chose que des triangles et des carrés. Voilà des vérités qu'on avoue : mais que fait-on pour les mettre en pratique?

On parle de morale et de vertu. De quelle morale et de quelle vertu? Si c'est encore de celles qui ne sont qu'à l'usage des hommes dégagés de toute passion, de toute erreur, de tout intérêt, de tout ce qui est plus fort que la morale, et finit trop souvent par triompher de toute vertu, je ne vois pas ce que nous avons gagné. Que sert une instruction qui ne s'adresse qu'à ceux qui pourroient s'en passer? Oh! les grands, les habiles docteurs qui n'enseignent que ceux qui n'ont nul besoin d'eux!

Mais on fait plus : on parle du *culte*, on ne rejette pas les *opinions religieuses*...... Ces mots sont nouveaux. J'ignore si avant ces derniers temps, on avoit dit *le culte* pour l'office divin, et si avant

M. Necker, on avoit jamais pensé à mettre *les opinions religieuses* à la place de la religion. Pour moi, j'avoue que lorsqu'un homme me parle des opinions religieuses, j'entends toujours qu'il me parle de la religion qu'il n'a pas; et ce qui est bien certain, c'est qu'on n'inspire que la religion qu'on a. Osons-le dire: le culte et la morale ne sont que les parties les plus importantes d'un grand tout qu'il ne faut pas diviser. Les mystères ne sont pas des opinions, ce sont des dogmes : ils sont l'appui et en quelque sorte la preuve d'un des plus grands et importans principes de la morale et même de la politique; c'est qu'il est des vérités qu'il ne faut pas discuter. C'est donc la religion, la religion seule, toute la religion qu'il faut enseigner.

On l'enseigne aussi.... comme on enseigne les mathématiques : on y revient, comme est revenu au latin. Dans toutes les maisons d'éducation il y a au moins un professeur de la religion : c'est un bien sans doute, et un très-grand bien. Savant et vertueux Rollin, l'eussiez-vous dit qu'un jour nous appellerions cela un bien! Lorsque la religion étoit le principe et la fin de tout enseignement, lorsqu'elle se mêloit à toutes les leçons, qu'elle employoit tous les langages, qu'elle parloit dans tous les instans; lorsque tant d'habiles maîtres unissoient, pour l'inspirer, toutes leurs pensées, le succès ne couronnoit pas toujours leurs efforts.......... Vérité fâcheuse, et dont la conséquence, que je n'ose tirer, seroit bien plus fâcheuse encore!

On ne s'est peut-être pas assez dit que le but de l'éducation n'est pas uniquement de former des savans et des artistes. Son grand but est de former des hommes utiles; j'en conviens; c'est celui que la société doit se proposer. Mais il est aussi de faire des

hommes heureux : c'est celui que les parens se proposent sans doute. Et où est donc le bonheur, s'il n'est dans la vertu ? et où est la vertu ? Ah ! du moins on conviendra que la vraie vertu sans la religion est une chose si extraordinaire qu'il y auroit presque de la folie à se flatter de la rencontrer.

Il est un âge où la religion est la seule sauvegarde contre les passions qui nous assiégent : il en est un autre, où elle est la seule ressource contre les maux qui viennent nous investir. Il n'en est qu'un où on puisse la graver dans les cœurs, et préparer ainsi le bonheur ou la consolation de la vie entière, et cet âge est celui de l'enfance. Le culte est imposant : la morale évangélique est belle, mais le culte et la morale ont besoin que les yeux et les cœurs aient été disposés à sentir ce qu'il y a de grand et de beau dans leur ensemble. En un mot, on peut enseigner la religion, on peut même la faire admirer aux hommes; mais, comme la piété filiale, comme les vertus douces, comme tout ce qui influe le plus puissamment sur le bonheur de la vie, elle est avant tout un sentiment qu'il faut inspirer.

Lorsque tous les pères, tous les instituteurs seront convenus de cette vérité, alors je ne doute pas qu'on ne mette entre les mains de tous les jeunes gens le livre de M. Gobinet. Jamais la religion n'employa un langage plus doux, plus simple, plus affectueux. « Les raisons qui doivent engager les jeunes gens à » pratiquer la vertu, les moyens qu'ils ont pour » l'acquérir, les obstacles qui les en détournent, les » vertus qu'ils doivent principalement acquérir, » enfin ce qu'ils doivent faire dans le choix d'un » état » ; voilà les grands objets que l'auteur se propose. Mais je dois ajouter que la nécessité d'être vertueux n'est jamais, selon lui, que la nécessité d'être pieux et chrétien. S.

XXX.

Cours complet et abrégé d'éducation à l'usage du dix-neuvième siècle, par demandes et par réponses.

Le maître. QUI vous a créé et mis au monde?

L'écolier. C'est mon papa et ma maman, avec l'aide de l'Etre Suprême, autant que je puis croire.

Le maître. Pourquoi faire avez-vous été créé et mis au monde?

L'écolier. Pour jouer du violon, de la clarinette ou du forté; pour danser, chanter, frédonner, pirouetter, suivre la mode, faire des calembourgs, et cætera.

Le maître. Qu'est-ce que c'est qu'un calembourg?

L'écolier. C'est de l'esprit sur des mots.

Le maître. Faites-moi un peu d'esprit sur un mot, sur l'éducation, par exemple.

L'écolier. Il n'y a point d'Heiduque à Sion.

HISTOIRE ET MYTHOLOGIE.

Le maître. Citez-moi quelques grands hommes anciens et modernes.

L'écolier. Apollon, Linus, Orphée, Amphion, Vestris, Forioso, Martin, Garat, mademoiselle Pingenet, Philis, Rhodes pour les concertos, et Julien pour les contredanses.

Le maître. Citez-moi une particularité remarquable sur Linus, fils d'Apollon et de Terpsicore, dont vous venez de parler.

L'écolier. Linus fut le maître de musique d'Hercule, mais l'écolier cassa un jour, avec sa lyre, la

tête à son maître, parce que celui-ci l'avoit réprimandé avec un peu trop de sévérité.

Le maître. Quel fruit tirez-vous de ce trait ?

L'écolier. J'en tire la conséquence qu'un maître ne doit jamais réprimander trop sévèrement son écolier, et qu'Hercule donna une leçon utile aux maîtres futurs, en cassant son instrument sur la tête de Linus.

Le maître. Dites-moi quelque chose de l'histoire de Vénus.

L'écolier. Elle eut un grand nombre d'amans ; elle épousa Vulcain ; mais elle ne put le souffrir à cause de sa laideur. Elle lui joua toutes sortes de tours ; elle le rendit la risée des Dieux et des hommes, pour apprendre aux mal-bâtis et aux barbons qui ont la manie d'épouser des Vénus, qu'ils ne doivent pas s'attendre à les épouser impunément.

Géographie.

Le maître. Qu'est-ce que c'est que la géographie ?

L'écolier. C'est la connoissance des lieux et des pays.

Le maître. Quels sont les lieux qu'un jeune homme bien élevé doit connoître et fréquenter particulièrement tous les jours, excepté les dimanches.

L'écolier. Le Palais du Tribunat, ci-devant Palais-Royal, le boulevard des Italiens, la terrasse des Feuillans, le foyer de l'Opéra, Frascati, Tivoli, le Hameau de Chantilly, les maisons de jeux, et tous les lieux où il y a des bals et des concerts.

Le maître. Nommez-moi quelques jeux.

L'écolier. La rouge et la noire ; la roulette, la bouillotte ; ensuite la bague, l'escarpolette, etc.

Le maître. Que doit faire un jeune homme bien né qui a perdu tout son argent au jeu ?

L'écolier. Se brûler la cervelle avec un pistolet, ou se jeter dans la rivière *ad libitum*, après avoir rongé ses poings, grincé des dents, ou avalé quelques cartes.

MODE.

Le maître. Qu'est-ce que c'est que la mode ?

L'écolier. C'est l'art de bien s'habiller et de varier à l'infini son costume.

Le maître. Quelle est la mode dominante à l'heure qu'il est ?

L'écolier. La mode est de mettre la plus grande partie de son corps dans sa culotte ; la plus grande partie de sa tête dans son collet et sa cravatte ; la plus grande partie de son front dans ses cheveux ; la plus grande partie de ses pieds hors de ses souliers.

Le maître. Qu'est-ce que c'étoit que Titus-Vespasianus ?

L'écolier. C'étoit un empereur des Romains qui se fit adorer de toute la terre, principalement à cause de sa coiffure, qui consistoit à porter les cheveux courts, hérissés et huilés.

Le maître. Quel est l'homme de France qui coupe le mieux les cheveux à la manière de Titus-Vespasianus ?

L'écolier. C'est le citoyen Armand, perruquier, demeurant près du boulevard de la Madelaine. Il tond ce qu'il y a de mieux à Paris en hommes et en femmes, et *il va en ville.*

Le maître. Qu'est-ce que c'est qu'un tailleur ?

L'écolier. C'est un artiste qui sait faire des habits avec la moitié des étoffes qu'on lui confie, et qui n'en fait pas moins la réputation de ses pratiques quand il a du talent.

Le maître. Chantez-moi un petit air en tournant

votre tête avec grace comme si elle étoit sur un pivot, en faisant des efforts comme si vous aviez un peu mal au cœur, et en faisant des doubles croches, des batteries et des trils sur des paroles quelconques.

L'écolier chante un petit air comme ci-dessus.

Le maître. Jouez-moi un air de violon sur la chanterelle en montant vos doigts jusqu'au chevalet, et en détachant jusqu'à ce que vous soyez en sueur comme un charpentier ou un scieur de long.

L'écolier exécute un concerto.

Le maître. Faites-moi quelques pas et quelques pirouettes.

L'écolier tourne pendant un quart d'heure comme un tonton, en se tenant sur le gros orteil.

Le maître. Fort bien, allez vous coucher et levez-vous demain le plus tard possible, pour trouver la journée moins longue. L. P.

XXXI.

L'instruction réduite en amusement.

Depuis quelque temps il s'est introduit dans l'éducation une méthode assez singulière, qui consiste à instruire les enfans en les amusant : cette méthode peut être bonne jusqu'à un certain point, mais je crains qu'on ne la porte à l'excès ; elle peut devenir très-pernicieuse. Le moindre de ses inconvéniens est d'ôter aux enfans le goût de l'application, de les habituer à ne rien traiter sérieusement, et à donner un caractère de frivolité aux choses les plus importantes. Tous ceux qui ont fait leurs études savent qu'elles n'ont pas seulement pour objet d'instruire

les jeunes gens, mais de les exercer à la peine et au travail. J'ai essayé de faire sentir le ridicule de la nouvelle méthode, dans la lettre suivante;

De Montmartre, 30 thermidor, l'an premier des lumières.

« Messieurs,

» Les études de la jeunesse étoient autrefois une occupation sérieuse; heureusement que la mode vient de changer; la génération qui arrive s'instruit en s'amusant; elle apprend à lire avec des cartes; elle apprend l'histoire avec des images; elle apprend plusieurs autres choses avec des pantins et des joujoux. Ainsi l'instruction est devenue un sujet de divertissement; plus on s'amuse, plus on est éclairé; les sciences ne seront bientôt plus qu'un jeu d'enfans. Nous sommes plus que jamais dans le siècle des lumières, et nous marchons à pas de géant dans le chemin de la *perfectibilité*.

» Cette manière de s'instruire en s'amusant m'a paru d'une invention si heureuse, que je me suis plu à la perfectionner: je vous laisse à juger si j'ai réussi. D'abord j'ai lu dans la République de Platon, que pour former le caractère des enfans, il falloit tous les jours les réveiller au bruit d'une agréable symphonie: j'ai monté un orchestre tout exprès pour réveiller mes élèves chaque matin; ce qui les met en très-bonne humeur, selon le vœu du philosophe grec. Ils se trouvent ainsi disposés à s'amuser, à chanter et à danser toute la journée; et voici comment je profite de cette heureuse disposition pour leur apprendre à lire.

» Ils sont vingt-quatre, et je donne à chacun d'eux le nom d'une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Les voyelles sont sur une ligne, et les con-

sonnes sur une autre ; elles se rapprochent, elles s'éloignent, elles se mêlent, et forment des mots : les voyelles et les consonnes dansent ainsi sans relâche toute la matinée. Nous repasserons toute la grammaire de cette manière; une contre-danse nous suffira pour connoître l'adjectif et le substantif; nous déclinerons les noms dans une autre, et dans peu de temps les jambes les moins exercées seront familières avec les conjugaisons. Nous irons plus loin; nous ferons un cours de littérature en dansant; nous essaierons de rendre les beautés de Cicéron et de Virgile par quelques entrechats dignes du siècle d'Auguste. A la fin de chaque année, nous donnerons un bal, où mes élèves montreront aux spectateurs leur savoir faire ; ils composeront un discours et un poëme, dans lesquels les figures des contre-danses seront agréablement fondues dans les figures de rhétorique.

» Je ne me borne point à apprendre la littérature à mes élèves, je leur apprends aussi la géographie. J'ai un petit jardin dans lequel j'ai figuré l'univers. Quatre plates-bandes représentent l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. Quelques monceaux de sable nous ont suffi pour donner une juste idée des montagnes; un petit bassin représente la mer. Ce monde là est tout en entier de ma création; et les philosophes ne sauroient en faire la critique. J'ai suivi, il est vrai, le plan du créateur; mais j'y ai corrigé beaucoup de choses.

» C'est là que nous allons tous les jours étudier la géographie ; chacun de mes élèves s'exerce tantôt à sauter par-dessus les Alpes, tantôt à franchir les mers ; ils cherchent quelquefois une république ou un royaume à Colin-Maillard; ils font le tour du monde en jouant aux barres. Après avoir étudié la

statistique de mon jardin, je ne doute pas qu'ils ne puissent parcourir, les yeux fermés, les quatre parties du globe, et je puis dire ici, sans vanité, qu'ils connoîtront le monde comme celui qui l'a fait.

» Comme l'histoire se lie à la géographie, je fais en même temps un cours d'histoire. Je marque dans mon petit jardin la place qu'occupèrent les empires. Un hortensia rappelle le lieu où fut Babylone, un œillet d'Inde figure Thèbes et Memphis; un saule pleureur marque les champs où fut Troie, *campos ubi Troja fuit.* J'ai inventé plusieurs jeux et divertissemens, à l'aide desquels je fais connoître à mes élèves les mœurs des peuples, les intérêts des états, les causes de la décadence et de la ruine des nations. J'ai toujours soin d'adoucir le ton un peu trop austère de l'antiquité, par quelques bons calembourgs empruntés de nos meilleurs écrivains modernes. Je représente Caton, Aristide, sous les traits d'un incroyable de la Chaussée-d'Antin, et j'ai mis les décades de Tite-Live en deux ou trois couplets, où les traits d'esprit qui sont de ma façon, l'emportent évidemment sur les traits d'héroïsme dont les anciens nous ont laissé des exemples. Mon objet est d'amuser, et pour amuser, il faut donner du neuf : j'ai donc négligé les vieux historiens; je puis me vanter d'avoir donné une histoire toute neuve de l'antiquité, et je demanderai un brevet d'invention sitôt qu'on en donnera à ceux qui se mêlent d'histoire et de géographie.

» Je voudrois bien aussi enseigner la chimie à mes élèves; je cherche les moyens de la rendre amusante. Je n'ai pas encore pu venir à bout d'égayer la morale, et je n'en dirai pas un mot jusqu'à nouvel ordre. Quand j'aurai achevé d'amuser, c'est-à-dire d'instruire mes élèves, je les rendrai à la société,

qui en tirera sans doute le plus grand parti, et qui leur donnera d'autres amusemens. Il faut absolument qu'on prenne des mesures pour que les professions du barreau, du commerce et des armes, soient des professions essentiellement amusantes. On a dit depuis long-temps que cette vie étoit une vallée de larmes : quelques modernes ont soutenu que nous avions atteint l'âge de la mélancolie; cette assertion est une erreur. L'homme est né pour s'amuser, et je veux apprendre à mon siècle le grand art de vivre et de mourir en s'amusant.

» *Signé* le philosophe SALTANTINI, *maître de pension et maître de ballets.* » M....d.

XXXII.

Est-il nécessaire de savoir écrire en latin pour bien écrire en français?

Nos gens de lettres, qui généralement savent le français assez mal, ne se piquent point du tout de savoir le latin; ils méprisent même cette espèce d'érudition qu'ils relèguent dans les colléges, et ils ne font pas attention que les écrivains dont notre littérature s'honore le plus, non-seulement entendoient très-bien la langue de Cicéron et de Virgile, mais écrivoient même dans cette langue aussi parfaitement qu'il est permis à des modernes. Boileau faisoit supérieurement des vers latins, comme le prouvent quelques fragmens de ce genre insérés dans le recueil de ses Œuvres : sa prose, dans cette langue, ne respiroit pas moins le goût antique, comme on peut s'en convaincre par l'épitaphe de

Racine, qu'il composa en latin. Ce sont des vers latins qui commencèrent la réputation de Fléchier; ce sont quelques pièces écrites en latin, et particulièrement celle qu'il fit sur le carrousel de 1662, qui annoncèrent l'auteur de tant de belles oraisons funèbres. Le célèbre Nicole, un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur à Port-Royal, et qui ont répandu le plus d'éclat sur cette illustre maison, traduisit en latin *les Lettres provinciales*, avec une pureté de style qu'on ne peut assez admirer. Enfin, Bossuet, le plus grand de nos orateurs, et peut-être de tous ceux qui ont jamais existé, écrivit en latin avec la même facilité, le même feu, la même verve sublime qui se font remarquer dans les chefs-d'œuvre dont il a enrichi les lettres françaises.

On ne sait bien le latin qu'autant qu'on est capable d'écrire dans cette langue : une intelligence superficielle des mots et des auteurs ne suffit point; il faut avoir approfondi les règles de la grammaire; il faut connoitre parfaitement les tours et les constructions qui constituent le génie de la langue. Entendre quelques passages faciles, ou même quelques auteurs, ce n'est rien savoir : si l'on n'est point capable de distinguer les styles, de sentir les beautés de diction, l'élégance des tournures, la propriété des termes, on ne possède point la langue; et l'on ne peut arriver à cette connoissance, qu'en s'exerçant à en pratiquer les règles, à en calquer les formes : ce n'est qu'en écrivant dans une langue qu'on peut parvenir à en saisir le génie. La lecture des auteurs n'exige point une attention aussi vive et aussi soutenue que la composition; il échappe à celui qui lit mille choses qui n'échappent point à celui qui écrit : l'un court après le sens, et franchit rapidement les obstacles qui pourroient retarder sa

course, l'autre s'attache davantage aux mots et aux constructions; l'un se contente des à-peu-près, l'autre s'asservit à une exactitude plus sévère. Il est vrai que la traduction par écrit suppose un travail plus réfléchi que la simple lecture; mais elle est encore loin d'être aussi scrupuleuse que la composition, parce que celle-ci est plus esclave de la diction, et de tout ce qui établit le fond du style : celui qui traduit du latin en français peut être content de ses efforts, quand il a saisi et rendu le sens que mille circonstances lui font souvent deviner, tandis que celui qui écrit en latin est sans cesse aux prises avec les difficultés grammaticales qu'il se propose de vaincre, et avec le génie d'une langue étrangère dont il cherche à se rendre maître.

Mais est-il donc nécessaire de savoir écrire en latin, pour bien écrire en français? je n'hésite pas à répondre affirmativement, quoique cette maxime générale puisse souffrir quelques exceptions, ainsi que toutes les règles qui embrassent l'universalité des cas, sans garantir les particularités qui se refusent à leur application. Savoir écrire en latin, et savoir le latin, sont la même chose, comme nous venons de le montrer; et il est nécessaire de savoir le latin, pour bien écrire en français : c'est sur la langue latine que notre langue s'est d'abord formée : c'est elle qui a fourni à nos grands écrivains ces tournures fortes ou gracieuses, ces locutions énergiques, cette heureuse combinaison des termes, ces expressions vives et frappantes dont leur style se compose : la diction si parfaite et si séduisante du premier de nos auteurs tragiques est pleine de tours habilement empruntés à la langue latine; c'est dans l'étude approfondie de cette langue que Boileau a puisé cette force, cette énergie, cette précision qui caractérise sa manière : il lutte

perpétuellement avec Horace, Perse et Juvénal, et ses forces s'en augmentent. On a un exemplaire des poésies d'Horace, chargé de notes de la main de Racine, et ces notes sont sur-tout relatives aux tours et aux expressions qui peuvent être transportées dans notre langue. C'est donc en comparant sans cesse la langue latine avec la nôtre, que quelques génies supérieurs sont parvenus à donner à notre idiome la forme qu'il a dans leurs écrits, et qu'il ne peut perdre sans s'altérer et se corrompre : l'idiome français est calqué sur l'idiome latin; la langue française dérive de la langue latine; il est nécessaire, si nous voulons l'étudier et l'apprendre à fond, de remonter à la source : c'est dans la langue latine que nous trouverons, non-seulement le premier modèle des tours et des figures de style dont nos grands écrivains ont embelli et fortifié la nôtre, mais les étymologies et les racines de la plupart des mots dont nous nous servons; connoissance aussi utile qu'elle est aujourd'hui négligée. Nous ne pouvons apprécier avec justesse le sens et la force des termes dont nous faisons usage tous les jours, nous ne sommes assurés de l'exactitude et de la valeur des applications, qu'autant que l'étymologie nous sert, pour ainsi dire, de pierre de touche. Il est assez reconnu que pour étudier avec fruit sa propre langue, et pour réussir à l'écrire aussi bien que les dispositions naturelles le permettent, il faut pouvoir la comparer avec une autre. Cette méthode de la comparaison est utile même dans toutes les autres études : c'est par elle que l'esprit acquiert des idées plus nettes et plus justes, et des connoissances plus durables; elle éclaircit nos perceptions, et grave dans notre intelligence avec des traits plus profonds, l'image des choses qui, considérées isolé-

ment, n'y laisseroient qu'un souvenir vague et confus. Mais à quelle langue comparerons-nous la nôtre, en l'étudiant, si ce n'est à celle des débris de laquelle elle a été formée ? Les langues modernes, qui sont également dérivées de la langue latine, et qui sont infiniment moins parfaites, offriront-elles les mêmes avantages? L'étude de ces dernières est aujourd'hui regardée comme très-importante, et elle est utile en effet pour les relations de la société et du commerce; mais l'étude de la langue latine a une utilité plus relevée, plus éminente, quoique moins généralement sentie : elle seule peut véritablement former et polir les esprits; elle seule peut nous faire entrer dans l'intelligence approfondie de notre propre langue, développer, fortifier le talent, imprimer au style un caractère, nous apprendre à bien penser et à bien écrire, par les modèles excellens qu'elle met sous nos yeux; elle seule enfin mérite de servir de fondement et de base à l'éducation.

Ce sont là des vérités que la plupart de nos gens de lettres eux-mêmes se plaisent à méconnoître aujourd'hui, et leurs productions attestent suffisamment qu'ils ont négligé une étude qu'ils affectent de mépriser : ce style incorrect et flasque, cette manière lâche et foible qui caractérise les uns; cette enflure et cette sécheresse, cette monotonie, cette uniformité, cette stérilité de tours et d'expressions, cette fausse et malheureuse hardiesse, qui défigurent les écrits des autres, supposent encore moins le défaut d'esprit et de talent que le défaut d'étude : c'est parce qu'ils n'ont point assez étudié leur langue qu'ils écrivent si mal; c'est parce qu'ils ont négligé les langues anciennes, qu'ils connoissent si peu la leur, et qu'ils sont si peu capables de profiter habilement des modèles qu'elle leur offre. Ils n'en-

vient pas sans doute le mérite de composer de bons vers latins, mais ils devroient bien se piquer du mérite de faire de bons vers français, et l'étude du latin est la seule voie qui puisse conduire à ce but. A la vérité, c'est une gloire très-obscure aujourd'hui que celle de bien écrire en latin, et très-peu de personnes ont cette ambition; mais moins ce mérite est recherché, plus il est, en quelque sorte, respectable : c'est une espèce de dévouement à la science et aux bonnes études qui doit s'attirer l'estime de tous ceux qui n'y sont point étrangers; ces adorateurs des Muses latines, qui ont la naïveté de croire que le culte auquel ils se sont voués ne paroîtra pas trop insensé à un monde corrompu, et qui osent mêler aux chants des Muses françaises quelques sons de la lyre d'Horace et de Virgile, semblent rappeler par leur exemple un siècle frivole aux vraies et solides études. Y.

XXXIII.

Conclusion d'une Poétique inédite.

A QUOI peut servir une étude approfondie de la poésie? Est-ce uniquement à devenir poète? non, j'ose même assurer que c'est là sa moindre utilité. Le génie est un don de la nature; il ne s'acquiert pas, et l'on doit naître poète sous peine de ne jamais le devenir.

Je ne conseille à personne de se consacrer à ce genre de travail. Les succès y sont rares, et le ridicule y est presqu'inévitable : mais il est permis de se distraire quelquefois en alignant des rimes, comme on dessine des fleurs. On oublie également

les unes et les autres ; on ne se souvient que d'avoir ainsi déposé un instant le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

La plus grande utilité de cette étude est de mieux apprendre l'art d'écrire en prose. Ceux qui ne connoissent pas l'art des vers mettent dans la prose les ornemens de la poésie. « La langue s'altère tous les jours, écrivoit Voltaire, et le style se corrompt davantage. On prodigue les images et les tours de la poésie, en écrivant sur la physique : on parle d'anatomie en style ampoulé, on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent pas aux pensées. »

Ceux, au contraire, qui ont médité sur les caractères propres à l'art des vers, et à celui d'écrire en prose, sentent qu'autant l'un élève le discours au-dessus de la manière commune de s'exprimer, autant l'autre est jaloux de s'y conformer. L'un recherche les inversions et les figures extraordinaires ; l'autre ne s'écarte presque jamais de la construction régulière des phrases : la seule recherche qu'il admette est celle des mots propres et des termes convenables. Sa beauté tient à une simplicité élégante.

Voltaire, l'écrivain le plus brillant en vers, a été en prose l'écrivain le plus simple. Nos rhéteurs se croiroient déshérités de leur génie s'ils écrivoient, aussi simplement que lui, une page d'histoire, une dissertation, ou un mémoire. Qui ne s'imagineroit en lisant les lettres de madame de Sévigné, qu'il est aisé d'écrire comme elle ; cependant un talent semblable au sien est aussi rare dans tous les temps, qu'un goût pur est aujourd'hui peu commun.

Voulez-vous écrire en prose ? n'affectez rien : ne recherchez aucun ornement. Le naturel, la simplicité, la convenance, voilà le principal mérite. Soyez

correct et clair, vous atteindrez le but de l'art, celui de vous faire entendre; on vous accordera d'autant plus volontiers des éloges, que vous paroîtrez moins y prétendre.

J'ajouterai même un précepte de plus : n'écrivez jamais pour le public, que lorsque votre devoir vous y oblige.

Les hommes se défendent mal d'un léger mouvement d'envie. On médit des talens qu'on n'a point; c'est la consolation de l'amour-propre. Mais il est aisé de ne pas le blesser; ne montrez jamais plus de connoissances que n'en ont ceux avec qui vous causez : l'esprit doit avoir sa pudeur; et elle est encore une grace.

C'est ainsi que la culture de l'esprit augmente l'agrément que l'on peut et trouver et porter dans la société. L'esprit, dirigé par le goût, donne ce bon ton, qui n'est que le tact rapide des convenances, et l'observation exacte des bienséances. C'est ce qui distinguoit autrefois le brillant caractère des Français, et qui leur inspiroit cette politesse, qui, sans être précisément la bienveillance, en est du moins le perpétuel et l'utile mensonge, qui flatte l'homme d'esprit sans diminuer l'amour-propre d'un sot, et qui fait le lien et le charme de la société.

Mais c'est pour soi-même, surtout, qu'il faut cultiver les lettres. Elles rendent le bonheur plus doux, et le mal moins insupportable. Sans les charmes de l'étude, il n'est point de plaisirs. Pandore, aimée des Dieux, fut comblée de leurs dons : ces dons étoient les plaisirs qui charment les sens; elle étoit destinée à les goûter toujours, si elle n'eut ouvert la fatale boîte confiée à sa prudence. Il en sortit un monstre, qui, sous la forme d'un hibou, venoit cha-

que jour se placer entre les plaisirs et elle. Plus de bonheur, une langueur mortelle consumoit Pandore; elle vit fuir les plaisirs et resta seule avec le monstre, dont le nom suffit pour causer de l'effroi; c'est l'ennui. Apollon eut pitié de Pandore. Prenés cette lyre, lui dit-il; apprends l'art d'en tirer quelques sons; et sois sûre qu'ils te délivreront de ton oppresseur. Pandore se saisit de la lyre; elle devint pour elle un présent plus précieux que tous les autres dons célestes. L'immortelle en tiroit chaque jour de nouveaux sons. L'ennui disparut; et les plaisirs, rajeunis par quelques heures d'absence, ne s'éloignèrent plus d'elle. N.

XXXIV.

Fragment d'un Traité sur l'art oratoire ou *Avis à un jeune orateur.*

Gardez-vous de vous livrer à l'ambition des louanges : c'est par elles qu'on égare les hommes; c'est le poison de Circé qui les change en bêtes. Ne vous hâtez pas de parler; faites-vous estimer d'abord par des travaux solides : que l'on vous connoisse déjà comme un sujet utile, avant que de vous juger comme un orateur. Croyez que le plus rare talent a besoin des illusions de la bienveillance; on vous entendra avec d'autant plus de plaisir, que vous aurez plus long-temps retardé votre début, et l'on vous tiendra compte de votre silence. Stèele, l'ingénieux auteur du *Mentor*, du *Spectateur* et du *Babillard*, voulut se distinguer par un morceau d'éloquence, le jour même où il entra, pour la première fois, dans la chambre des communes. On y discutoit une question d'un genre éloigné de ses

études ordinaires; il harangua et n'eut point de succès : ce qui fit dire à lady Wortley-Montague, que si Stèele avoit consulté *Mentor*, il auroit appris que le *Spectateur* devoit précéder le *Babillard*.

Soit que vous parliez, soit que vous écriviez, que votre style soit sévère et simple, rejetez les formules oratoires, les lieux communs, les déclamations, et les expressions inusitées. N'imitez pas ces orateurs mercenaires qui se jettent dans d'éternelles digressions, soit pour égarer la raison d'un juge, soit pour lever un tribut plus considérable sur la reconnoissance de leurs cliens. Dédaignez les petites recherches du bel esprit et les antithèses de mots : sur-tout ne demandez jamais grace pour votre éloquence. Quoi ! il s'agit de remplir un devoir, et vous vous occupez de votre vanité; j'attends de vous l'amour du bien, et vous ne m'offrez que de l'amour propre; je cherchois un conseil, et je ne trouve qu'un rhéteur !

La Bruyère disoit à ses contemporains : « Laissez là votre pompeux galimatias, vos phrases embrouillées et vos grands mots qui ne signifient rien. Ne songez point à avoir de l'esprit : n'en ayez point. Ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit. Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde » ?

N'affectez rien, pas même la vertu. On n'est jamais bien ce que l'on veut paroitre. L'art nous sert moins que la nature. Ne cherchez point à vous montrer audacieux et fier; il y a partout une résistance à la force; et presque tous les hommes, au contraire, prêtent leurs secours à la foiblesse et encouragent la timidité. Le jeune lord Bolingbroke obtint, par l'effet même de sa timidité, un succès

qui auroit échappé à son éloquence. On discutoit dans la chambre des pairs un bill qui ôtoit aux accusés de haute trahison la faculté de se défendre par le ministère d'un avocat. Le jeune orateur se leva pour s'opposer à ce projet de loi; mais étonné à l'aspect d'une assemblée imposante, il pouvoit à peine articuler des mots; ses idées se troubloient, lorsqu'enfin, faisant un effort sur lui-même, il s'écria : « Vous voulez, milords, que des accusés comparoissent devant vous sans un conseil pour les défendre. Si votre présence m'en impose au point de me fermer la bouche, jugez de l'impression qu'elle produiroit sur des malheureux qui verroient en vous des juges prêts à les envoyer à l'échafaud ». Cette réflexion si frappante, par l'exemple du jeune lord, décida les pairs à rejeter le projet.

Je me reproche de vous avoir si long-temps entretenu de l'éloquence qui convient aux assemblées publiques : les succès qu'on y peut obtenir sont, pour ainsi dire, fugitifs et passagers. Sur les cent mille sénateurs que Rome a produits en huit siècles, à peine en est-il dix dont les talens oratoires aient été recommandés à l'admiration de la postérité; et si l'on excepte les Philippiques de Cicéron, nous ne possédons pas une seule harangue d'un Romain telle qu'elle a été prononcée dans le sénat. Athènes, où l'art de parler étoit le principal mérite, et où le plaisir d'entendre un orateur étoit pour le peuple un besoin comme celui des spectacles, Athènes nous a transmis à peine vingt des innombrables harangues qui firent retentir ses tribunes : au contraire, les actions vertueuses d'Aristide, de Socrate et de Phocion, sont connues de nous comme de leurs contemporains; cependant aucun d'eux ne fut un orateur célèbre.

En général, à moins que d'être placé dans un rang éminent, il faut avoir le courage de se résigner à l'obscurité lorsqu'on veut être utile. Tout ce qu'on fait pour sa propre gloire est presque toujours dérobé à l'accomplissement d'un devoir plus important : le genre d'héroïsme le plus rare est de faire le bien sans aucun mélange d'amour-propre. N.

XXXV.

Sur un ouvrage intitulé : *Les réclamations de la littérature en faveur de l'établissement connu en Angleterre sous le nom de* Société pour un fonds littéraire, *et du projet d'un pareil établissement en France*.

Il est des livres qui méritent de fixer l'attention publique, non par la manière dont ils sont faits; mais par la question qui y est traitée; non par leur mérite réel, mais par celui dont ils sont susceptibles; non par l'intérêt qu'ils ont, mais par celui qu'ils pourroient avoir. Telles sont *les Réclamations en faveur de l'établissement d'un fonds littéraire*.

Il y a aujourd'hui pour *les belles-lettres, les sciences et les beaux arts* un engoûment si excessif, un enthousiasme si outré, quoique peut-être factice, et plutôt dicté par le ton général que par un goût particulier et un sentiment réfléchi, qu'on paroîtra sans doute barbare en combattant un projet qui semble propre à les encourager. Je dirai néanmoins avec l'intime conviction de ce que j'avance, que dans la disposition actuelle des esprits, tout ce qui est pour eux un nouvel aiguillon

qui les excite à jouer un rôle sur le théâtre littéraire, tout ce qui les engage, je ne dis pas à s'instruire, à acquérir des connoissances utiles ou même agréables, mais à vouloir se faire un nom dans la république des lettres, est également préjudiciable à l'intérêt particulier, à l'intérêt public, et même aux progrès des sciences et de la littérature. Les conséquences politiques et morales d'un système dépendent du temps et des circonstances où on l'établit. Lorsque le cardinal de Richelieu regarda comme une partie essentielle de l'administration publique le soin de diriger l'émulation vers la gloire littéraire, les Français, pleins d'esprit, manquoient de goût, la langue n'étoit pas épurée; elle ne pouvoit être fixée que par des écrivains; il y avoit dans les mœurs peu de politesse; les lettres n'étoient pas en honneur, il n'étoit pas à craindre que la plupart des enfans des marchands, des laboureurs, des artisans, abandonnassent, celui-ci l'atelier, celui-là le magasin ou la chaumière de ses parens, pour s'ériger en auteur; c'étoit alors le moment d'exciter l'ambition des honneurs littéraires, non par l'institution ignoble d'un fonds ou d'une caisse, mais par les grands et nobles moyens qu'employa ce ministre. Aujourd'hui nous sommes tombés dans un excès contraire; la civilisation est extrême; la langue, portée à son plus haut point de perfection, ne s'altère que par la multitude des auteurs qui, au défaut d'idées nouvelles, veulent au moins employer des mots nouveaux; tout homme qui sait un peu lire a la prétention de beaucoup écrire; il se croit déjà un grand homme, parce que sa tante ou sa cousine l'ont admiré, ou ce qui est tout aussi facile, et ce qui prouve aussi peu, parce qu'il a été applaudi dans un musée ou dans un athénée. La paresse et la médiocrité

jettent dans une carrière où l'on ne devroit être entraîné que par le talent et l'amour de l'étude; c'est un débordement et d'auteurs et de livres qu'il faudroit plutôt arrêter que grossir : et tel est l'excès du mal, qu'au lieu de chercher les moyens de multiplier les écrivains, il seroit peut-être utile de ne plus écrire pendant un espace de temps donné, cinquante ans, par exemple, sauf à prolonger ce terme, s'il y avoit lieu.

Cette espèce d'épidémie est en effet très-préjudiciable aux particuliers, elle les détourne d'une foule de professions honorables pour s'adonner à une qu'ils déshonorent; ils courent après la gloire, et ils n'atteignent que le ridicule : c'est un malheur, lorsque la qualité d'homme de lettres devient un état dans la société. La culture des lettres doit être ou la conséquence nécessaire d'une fonction plus utile, ou le délassement de travaux plus importans. Cette règle, très-générale, ne souffre qu'un très-petit nombre d'exceptions en faveur de ces hommes extraordinaires que l'impulsion du génie rend incapables de tout autre objet que celui vers lequel il les entraîne irrésistiblement. Mais il ne faut pas prendre pour le *génie* une folle *ardeur* d'écrire; et si, par une pareille erreur, on tombe dans l'infortune, on a droit à cette compassion qu'inspire tout homme malheureux, même par sa faute, mais nullement à des *encouragemens*. Ne donnons pas une nouvelle force à cet attrait que des apparences séduisantes, la paresse, l'espérance du succès, un faux calcul de gloire ne rendent que trop puissant. Funeste aux particuliers, il l'est encore bien davantage à la société.

Des philosophes pleins de vanité et d'orgueil accréditèrent vers le milieu du siècle dernier cette

opinion : Que de toutes les professions, la plus utile à l'état, c'étoit la profession des lettres; opinion fausse, s'il en fut jamais. Un grand administrateur, un grand capitaine, un intègre magistrat, sont infiniment plus utiles qu'un poète, qu'un orateur, *voire même* qu'un chimiste. Quelqu'estime que j'aie pour Malherbe, j'en ai beaucoup plus pour Sully; quelque respect que je porte à un académicien du siècle de Louis XIV, j'en porte infiniment davantage à Turenne, sauvant la famille royale à Gien, sauvant la France des horreurs de l'anarchie, et la défendant victorieusement contre les ennemis attentifs à profiter de nos discordes civiles. Je préfère d'Aguesseau jurisconsulte et magistrat, à d'Aguesseau orateur : mais si ceux même qui se sont fait un nom célèbre dans la littérature sont médiocrement utiles, on peut dire qu'il n'est pas de fardeau plus inutile à l'état, et plus dangereux même que le peuple nombreux des mauvais écrivains; ce sont eux qui sèment de fausses doctrines, qui corrompent la morale, qui embrouillent les questions les plus claires, qui altèrent les idées sociales; ils veulent faire beaucoup de bruit, et ils font beaucoup de mal, parce que de toutes les méthodes pour remplir leur but, c'est la plus aisée, et la seule qui soit à leur portée. D'où sont venus les maux de la révolution? n'est-ce pas parce que tout homme en France s'est cru un homme de lettres, et que tout homme de lettres s'est cru un législateur?

Enfin rien n'est plus nuisible au progrès des lettres que le trop grand nombre de ceux qui les cultivent. Il seroit aisé de démontrer *a priori*, qu'un pareil résultat est dans la nature des choses, mais cela demanderoit une trop longue discussion. Je me bornerai donc à la preuve de fait. Certainement du

temps de Démétrius de Phalère il y avoit plus d'Athéniens qui cultivoient les lettres que dans le siècle de Périclès, et voyez quelle nuée de sophistes et de rhéteurs succédèrent aux célèbres philosophes, aux grands poëtes, aux grands orateurs qui illustrèrent cette époque glorieuse de la littérature grecque. Croit-on que la culture des lettres ne soit pas aujourd'hui plus universellement répandue en Italie que sous le pontificat de Léon X? Et n'y a-t-il pas en France plus d'hommes ou de femmes qui croient pouvoir et même devoir écrire, qu'on n'en voyoit qui sussent lire du temps de Louis XIV? Et voyez jusqu'où est descendue notre littérature! N'ai-je pas vu applaudir et imprimer avec éloge ces vers adressés par un poëte, que par ménagement je ne nommerai pas, à une demoiselle, en lui envoyant des plumes, de l'encre et de la cire à cacheter:

Je vois le papier *qui s'allume*
Sous votre burin enchanteur.....
Ah! l'on n'a pas besoin de plume
Quand on écrit avec son cœur.

Mais qui pourroit de votre style
Jamais deviner le secret?....
La cire encore est inutile
Lorsque l'esprit sert de cachet.

J'ai oublié le troisième couplet sur l'encre; mais elle devenoit *couleur de rose*; et cette *métamorphose* étoit naturelle *à des yeux faits par l'amour*. Je le demande, est-ce à l'auteur de pareils vers qu'eût désavoués Trissotin qu'il faut prodiguer des encouragemens? Est-ce pour de pareils poëtes qu'il faut fonder des caisses?

Non, répondra-t-on; mais n'en est-il point d'au-

tres? Cela peut être; mais ce sera pourtant à ceux-ci que les fonds seront destinés, sur-tout s'ils envoient leurs plumes, leur cire et leurs vers à la sœur, à la femme ou à la maîtresse d'un des directeurs de l'établissement. Presque toujours le véritable mérite a une modestie qui l'empêche de se produire, une noble fierté qui l'empêche de solliciter; presque toujours la médiocrité est active, intrigante; il est trop facile de confondre de simples apparences avec les droits légitimes du véritable talent, et de céder à l'importunité et aux séductions ce qu'on croit accorder à l'humanité et à la justice.

L'auteur des *Réclamations de la littérature*, etc. avoit donc une mauvaise thèse à soutenir; mais il faut l'avouer, l'avocat est encore bien plus mauvais que la cause; ce n'est pas qu'il n'y ait de bonnes idées dans son ouvrage, mais ce sont celles qui n'ont aucun rapport avec son objet. Il loue beaucoup les gens de lettres, et cela devoit entrer dans son plan; mais il n'a pas senti que rien n'affoiblit plus les éloges les mieux mérités que d'y mêler des louanges fausses et prodiguées sans justice et sans mesure. L'auteur devoit-il dire, par exemple, « par qui s'éle-» vèrent les colonnes de l'édifice des sociétés? par qui » se répandirent les idées du *tien* et du *mien*, d'où sont » dérivés les droits de la propriété? par qui les consti-» tutions politiques furent-elles formées sur les idées? » Par les philosophes, par les hommes de lettres. » Tout cela est évidemment faux; c'est au caractère social que le créateur donna à l'homme, c'est à ses besoins, c'est à sa foiblesse lorsqu'il est isolé, aux secours et à la force qu'il emprunte de ses semblables lorsqu'ils sont réunis, qu'il faut attribuer l'origine des sociétés, et non aux philosophes et aux gens de

lettres très-rares à ce que je crois, lorsqu'elles se formèrent. On ne peut pas leur attribuer davantage les idées du *tien* et du *mien*; celui qui, comme dit Rousseau, entoura le premier une pièce de terre d'une haie, et s'écria: *Ce champ est à moi*, n'étoit point un philosophe armé d'une plume pour défendre ses droits, mais un homme robuste dont les bras vigoureux portoient une massue noueuse propre à assommer quiconque oseroit attaquer sa propriété. Quant aux constitutions politiques, ce sont les Tartares, les successeurs de Mahomet, les Osmanlis qui ont établi les constitutions de l'Orient; les Goths, les Visigoths et les Francs celles de l'Occident. Les philosophes et les hommes de lettres n'ont point été consultés par ces tiers législateurs, et quand ils l'ont été, les choses n'en ont pas été mieux pour cela.

« Que l'on compare, dit encore le même auteur, » Athènes et Lacédémone, quelle différence dans » le sort de ces deux républiques!...... Dans l'une » on porte jusqu'au délire l'admiration pour le gé- » nie, et l'amour pour la littérature; dans l'autre » on étouffe tous les talens, on ne veut que des sol- » dats.» Elles avoient tort l'une et l'autre. Il ne faut pas porter l'*admiration* pour quoi que ce soit *jusqu'au délire*. Il ne faut pas *étouffer les talens*. Mais je ne vois pas une *grande différence dans le sort de ces républiques*, elles furent déchirées toutes deux par des factions aristocratiques ou démocratiques. Lacédémone qui *étouffa les talens*, subjugua Athènes qui porta *jusqu'au délire* l'amour des lettres. Toutes deux furent englouties dans le tourbillon de la puissance romaine.

Le plus grand défaut de l'ouvrage est dans une incohérence d'idées incroyable. Le traducteur (car

l'ouvrage original est anglais) convient de ce défaut, et comme s'il étoit épidémique, il y tombe lui-même dans l'endroit où il fait cet aveu : il est étonné que l'auteur anglais ne mette pas plus de suite dans ses idées, puisqu'il a fait *sa profession de foi sur la liberté de la presse !* voilà qui est puissamment raisonné ! la plupart de nos écrivains actuels auroient grand besoin de faire un bon cours de logique, et quelques autres cours encore. A.

XXXVI.

La gloire littéraire.

Avant la révolution, la jeunesse des provinces venoit rarement à Paris : mais aujourd'hui les jeunes gens des plus petites villes croient qu'il est nécessaire, pour achever leur éducation, de faire un voyage dans la capitale. Tous ceux qui ont la manie d'écrire viennent y chercher la gloire; tous ceux qui ont de l'ambition viennent y chercher la fortune : cette manie est un travers fâcheux; elle fait beaucoup de misérables, et l'agriculture manque de bras. Nous publions ici une lettre qui nous a paru renfermer d'utiles leçons; nous la livrons aux méditations des jeunes provinciaux.

« Messieurs, j'étois né avec une violente démangeaison pour la gloire, et mes yeux, en s'ouvrant à la lumière, fixèrent le mont appelé vulgairement le *Parnasse*; en sortant des bras de ma nourrice, je connus les doctes sœurs; mon père, qui vouloit faire de moi un citoyen utile, me détournoit sans cesse de la manie d'écrire; il me donnoit les étrivières toutes les fois qu'il me voyoit faire des vers, et je

lui répondois dans le *langage des dieux*. J'avois lu dans l'histoire, que la même chose étoit arrivée à Ovide, et il n'en fallut pas davantage pour me faire croire que j'étois un Ovide. A l'âge de seize ans, j'avois déjà fait plusieurs couplets de société qui m'avoient fait le plus grand honneur; à dix-huit, je fis une satire contre toutes les personnes qui venoient dans la maison paternelle: cette satire m'attira plusieurs peines corporelles, et elle me valut, de plus, la malédiction de mon père. Irrité de ce qu'on rendoit si peu de justice à mon génie naissant, je résolus d'aller chercher la gloire à Paris. Je ne connoissois pas encore ces vers de Voltaire :

De la gloire, ah, gredin!
Sais-tu bien que cent rois la cherchèrent en vain!

Embarqué dans le coche d'Auxerre, je rêvois déjà à ma renommée future, et me croyois sur le grand chemin de l'immortalité: arrivé à Paris, je fus conduit dans un hôtel garni, où je me logeai dans une petite chambre au cinquième étage; je jetai d'abord un œil d'effroi sur ma triste demeure, mais l'idée de la gloire me fit tout supporter; je m'apperçus à peine que j'étois dans un grenier; en regardant par la fenêtre, je vis que je me trouvois dans la région la plus élévée de la capitale, et je répétai avec une sorte de fierté, ce vers d'Homère :

Rien n'est plus glorieux que d'habiter l'Olympe.

Je voyois d'un côté la montagne de Montmartre, et, de l'autre, le Panthéon, dernière demeure des grands hommes; ma vue planoit sur tous les monumens de la capitale; pensif et rêveur, j'entretenois mon esprit des charmes de la gloire, et je cherchois dans mon imagination un moyen pour y parvenir.

Chacune des neuf Muses avoit le plus vif attrait pour moi, et je ne savois à laquelle m'arrêter ; j'étois depuis quinze jours dans cet état, lorsque mon hôte monta dans ma chambre.

J'avois ouï-dire que les greniers avoient été souvent la demeure des plus beaux génies; je croyois que les plus grands hommes m'avoient précédé dans le logement que j'occupois; je demandai à mon hôte quels avoient été mes prédécesseurs. Mon hôte étoit un homme de sens. Voici ce qu'il me répondit :

» Le premier homme que j'ai logé ici, étoit un pauvre comédien qui arrivoit de province pour débuter à Paris : il étoit propre à remplir les rôles de valets; mais deux ou trois acteurs, qui jouoient les valets depuis quarante ou cinquante ans, et qui se mouroient de peur d'être remplacés, s'opposèrent à son début, et il fut obligé de jouer dans la tragédie. On avoit recommandé au débutant de ne point exagérer l'esprit de son rôle, et de ne point tourmenter son auteur; il joua avec beaucoup de vérité et de naturel; il fut sifflé : dès-lors il tomba au rang des acteurs médiocres; on ne lui trouva point de talent, et comme il n'avoit point d'intrigue, il resta pauvre : souvent il se couchoit sans souper, après avoir joué les rois et les princes de la terre. Au bout du premier mois, il ne lui restoit plus que ses habits de théâtre. Un jour, il fut obligé, pour dîner, de mettre en gage la couronne de Mithridate, roi de Pont; et au bout du second mois il me paya son loyer avec la toge d'un consul romain. Pour comble de disgrace, il joua dans les tragédies nouvelles; il s'étudia à prendre l'esprit de ses rôles, et il acheva de perdre le sien : les maximes, les déclamations de nos auteurs modernes égarèrent tout-à-fait sa raison; sa folie avoit un caractère très-dangereux; il

fallut songer à le faire enfermer, et un jour qu'il répétoit le *Roi Léar*, on vint le chercher pour le conduire à Charenton. Le premier soin des médecins a été de lui faire oublier ses rôles; mais la saignée, la diète, les bains d'eau froide n'ont pu réparer le mal que lui ont fait deux ou trois tragédies; il s'obstine à les déclamer, et la faculté désespère de sa raison. »

J'avoue, messieurs, que je fus un peu humilié d'avoir eu un pareil prédécesseur, et je me hâtai de demander à mon hôte quel étoit celui qui avoit succédé au comédien. « Après le comédien dont je viens de vous parler, me dit-il, je reçus ici un peintre qui revenoit de Berlin. Il avoit peu de talent; mais au défaut de son propre génie, il consulta celui des circonstances : il avoit fait le portrait en pied du grand Frédéric. Ce prince étant venu à mourir, le peintre effaça la tête du portrait et substitua les traits du roi de France à ceux du roi de Prusse. Peu de temps après, Louis XVI perdit sa popularité; le peintre, qui aimoit les gens en crédit, passa l'éponge sur l'image d'un roi malheureux et la remplaça par celle du chef de la garde parisienne. Il changea ainsi selon les circonstances, et en peu d'années vingt figures différentes s'étoient succédées sur les épaules du grand Frédéric. Le peintre avoit fait de mauvais portraits, mais il avoit pris le véritable chemin de la fortune : il n'est resté ici que fort peu de temps; il est maintenant logé au premier. »

Je vous ai dit, messieurs, que j'étois passionné pour la gloire, et cet exemple ne devoit pas plus me toucher que celui du comédien. Je fis de nouvelles questions à mon hôte, qui me parla enfin d'un favori des Muses.

« Mon troisième locataire, me dit-il, étoit un

auteur. Il étoit rêveur et distrait; il faisoit des gestes et parloit souvent tout seul. Il avoit des accès de fureur à l'approche de la canicule; pendant le reste de l'année il étoit assez doux; je ne l'ai jamais entendu mal parler de personne; il est vrai qu'il ne parloit que de lui. Il travailloit dans la poésie fugitive, et son nom étoit souvent répété dans l'Almanach des Muses; il parloit sans cesse de l'*or* des moissons, des *éméraudes* des prairies, mais il n'eut jamais ni or, ni éméraudes; et quoique toutes ses épîtres fussent adressées à la jeune Eglé, il ne connoissoit que la vieille femme qui, tous les matins, venoit faire son lit. Au bout de quinze jours je lui demandai de l'argent; il me répondit comme l'avocat patelin, en me parlant des papillons et de Jupiter dans l'île de Calypso. Quelques jours après je lui fis la même demande, et il me proposa une lettre de change sur l'académie des jeux floraux. Je ne voulus point, ajouta mon hôte, me payer de cette monnoie, et je le renvoyai. Depuis ce temps j'ai toujours vu son nom sur les almanachs, mais je n'ai plus entendu parler de lui. »

A ces mots, messieurs, je ne pus m'empêcher de gémir, en songeant qu'il étoit plus difficile de rester dans un grenier que d'être reçu dans l'Almanach des Muses, et je sentis s'affoiblir en moi l'ardeur de la gloire. Mon hôte me montra écrits sur les murs de ma demeure les noms des poètes, des savans, des politiques, des philosophes qui m'avoient précédé. Les poètes qui avoient flatté les passions avoient fait leur chemin; ceux qui n'avoient invoqué que la raison, avoient fini misérablement : parmi les savans, ceux qui traçoient des lignes courbes et des lignes droites, ceux qui faisoient de la chimie et du galvanisme s'étoient fort bien tiré d'affaires, les

autres avoient toutes les peines du monde à payer leur loyer : les politiques, du haut de leur galetas, avoient passé les jours et les nuits à gouverner le monde ; mais le monde, toujours ingrat, les avoit oubliés, et n'avoit rien fait pour eux. Quant aux philosophes, me dit mon hôte, ils ont long-temps prospéré ; mais aujourd'hui, je suis obligé de les faire payer d'avance, comme ceux qui font des pièces fugitives.

Après cette conversation, mon hôte descendit et me laissa absorbé dans les plus tristes réflexions. Je n'avois rien à gagner à me faire philosophe ; le métier de gouverner le monde ne valoit plus rien ; je me sentois fort peu de goût pour la chimie et pour le galvanisme ; la poésie fugitive, qui étoit mon véritable talent, m'offroit peu de ressources. N'osant retourner dans la maison paternelle, je résolus cependant de suivre ma destinée. Je me mis à écrire, mais au bout de quelque temps je n'avois point encore de renommée et je n'avois plus d'argent ; j'invoquois tour-à-tour Apollon et Plutus, ni l'un ni l'autre ne me répondoit ; à la fin, je tombai dans une sombre mélancolie ; la gloire avoit perdu tous ses charmes à mes yeux, et je croyois entendre de tous les coins de mon grenier la voix plaintive des grands hommes qui étoient morts de faim. Je tombai malade, et mon père qui apprit ma triste situation, prit pitié de moi : il vint me chercher ; je fus touché jusqu'aux larmes de sa générosité ; je me sentis pour lui tout l'amour que j'avois eu jusqu'alors pour les Muses : je lui promis, en bonne prose, de renoncer pour jamais à la poésie fugitive, et je tins parole. De retour dans la maison paternelle, je me mis à la tête des travaux champêtres, et d'heureuses moissons me payèrent abondamment de toutes mes peines ; j'épousai

une fille sage et laborieuse; je coulai des jours tranquilles, j'ai fait le bonheur de mon père, et je travaille à celui de mes enfans : je suis président de mon canton, et j'ai l'estime de mes concitoyens, ce qui vaut mieux que la renommée. Satisfait de mon humble fortune, je foule aux pieds toutes les vanités de la gloire, et je répète quelquefois ces vers d'un ancien : *Heureux qui loin du tracas des affaires, cultive avec ses bœufs le champ de ses ancêtres!* M...d.

XXXVII.

De la Vanité des gens de lettres.

Le Sage a dit : Vanité des vanités et tout est vanité.

Lorsque les livres sacrés ont prononcé cet oracle, ils ne vouloient désigner aucune classe de la société en particulier, ils parloient de tout le genre humain. La vanité a sans doute une très-grande influence sur les actions des hommes; depuis le trône jusqu'à la cabane, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, on la rencontre sous des aspects différens.

Je ne chercherai point à discuter la différence qui se trouve entre l'orgueil et la vanité; je renvoie ces subtilités grammaticales aux Synonymes français. Je crois en conscience qu'il n'y a point, sous le soleil, d'espèce plus soumise à la vanité que ceux qui cultivent les lettres.

On les a souvent comparés aux coquettes, dont le manège, l'intrigue, le desir insatiable de plaire se ressemblent beaucoup; mais on pardonne aux femmes en faveur de la jeunesse, de la beauté et sur-tout du bonheur qu'elles nous procurent. Ce sont des enfans aimables avec qui l'amour se plait à

jouer; et quand le temps commence à imprimer quelques rides sur leur visage, la coquetterie et la vanité ne sont plus qu'un ridicule inexcusable : mais la vanité des gens de lettres est malheureusement de tous les momens et de tous les lieux; il semble qu'ils se soient dit : « Nous sommes le centre de tout, et ce qu'on appelle tout n'est qu'un point de notre circonférence; les professions des hommes sont subordonnées à la nôtre; les citoyens, les magistrats ne passent qu'après nous; les héros ont besoin de notre voix pour être immortels; et les rois, de nos leçons pour gouverner. Enfin nous sommes les premiers distributeurs de la gloire, dont le temple est notre véritable domicile ». C'est sur-tout dans nos temps modernes que cette maladie de la vanité est devenue plus contagieuse; car dans le grand et mémorable siècle de Louis XIV, le nombre des littérateurs étoit très-circonscrit; il falloit avoir un talent éminent pour être digne de porter ce titre. Jamais il n'est entré dans la tête de Racine, de Boileau et de La Bruyère d'être les précepteurs de leur souverain, et de croire avoir éclipsé la renommée de Condé et de Turenne; mais depuis que la philosophie du dix-huitième siècle a conquis tous les domaines de la littérature, il n'y a pas eu un seul prosateur, un seul rimeur, qui ne se soit cru un très-grand homme; et celui qui, du fond d'une petite ville de province, envoyoit des énigmes et des logogriphes au *Mercure*, prétendoit être le premier de son *endroit*, suivant l'expression plaisante de Picard.

Pardonnons à Voltaire, qui étoit le Nestor et même le dictateur de la littérature française, d'avoir dit que les têtes couronnées venoient lui rendre hommage dans sa solitude de Ferney. Que penser

d'un de ses élèves, qui étoit à une si grande distance de son génie, d'avoir imprimé dans l'épanchement de sa vanité poétique, que l'Europe attendoit la représentation d'un de ses drames, comme s'il eût été question du traité de Westphalie ou de Lunéville ! Que penser du délire de Lemière, d'ailleurs recommandable par de si excellentes qualités, de parler de sa *Veuve du Malabar* comme d'une ère nouvelle! et quand on racontoit de grands événemens en politique, il s'écrioit : *C'étoit l'année de ma Veuve!* Il appeloit, comme on sait, un assez beau vers qui lui étoit échappé, le vers du siècle; ce vers étoit :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Ce vers est tiré d'un poëme consacré à la gloire du commerce et de la marine.

Un courtisan fut surpris de voir ce bon Lemière à plusieurs audiences du ministre de la marine, et il lui en témoigna son étonnement; Lemière lui répondit : Je viens ici à cause de mon vers. La vanité de Barthe étoit encore plus ridicule, parce qu'elle étoit plus réfléchie. Il fut tellement enivré du succès de la petite pièce des *Fausses Infidélités*, que rencontrant plusieurs de ses amis qui l'en félicitoient, il leur dit fièrement : Je n'ai pas le temps de vous écouter, on m'attend chez madame la marquise ***, chez madame la comtesse***, chez madame la duchesse***, chez madame la princesse***, et même chez la reine. Que voulez-vous! les femmes aiment la gloire, c'est tout simple; adieu. Et notre fameux dramaturge qui veut réformer tout notre systéme dramatique et scientifique, et enterrer le même jour Racine, Raphaël et Newton ! est-ce là de la vanité bien conditionnée? Non, je me trompe; c'est dans folie.

Nous avons vu l'auteur de *Figaro* prendre des manières très-familières avec les filles d'un roi, à qui il demanda très-cavalièrement leur portrait : il parloit à l'univers de son *figarotisme* comme un des prodiges les plus étonnans de l'esprit humain ; il a prétendu avoir devancé le génie de la révolution dans le prologue de *Tarare* ; et il nous a dit gravement que cet inintelligible prologue étoit la déclaration des Droits de l'Homme. Quel bonheur ! quelle gloire d'avoir fait chanter le premier sur le Théâtre de l'Opéra, le code sublime de 1793 ! Si j'osois joindre à ces noms, qui du moins ne sont pas souillés de sang, celui d'un misérable énergumène de la Convention, je dirois que ce Fabre, qui, après avoir été un ridicule histrion de province, vint à Paris, amoureux de la liberté et de l'égalité, faire la guerre aux nobles, aux riches, et à toutes les classes de la société, accola pourtant à son nom modeste, le nom fastueux d'Eglantine, parce qu'il avoit obtenu cette fleur dans l'académie des jeux floraux. C'est surtout le théâtre qui exalte la vanité des auteurs. A peine un jeune homme est-il échappé des bancs, qu'il dit : « Je vais donner une tragédie qui fera sûrement du bruit, car elle ne sera point dans les principes timides de Corneille et de Racine : j'aimerois certainement mieux avoir fait dix vers d'*Othello* ou de *Macbeth* que *Cinna* et *Iphigénie* ». On ne le croira peut-être pas, mais j'ai entendu dire cette sottise à un petit phénomène à qui l'on avoit persuadé qu'il avoit du génie. Ce sont malheureusement les femmes de la capitale, qui, dans les cercles et les soupers, font un travail de réputation, comme elles font un travail avec les marchandes de modes, et caressent la vanité de ces auteurs, qui sont des aigles pour leur coterie et des

pygmées pour le public. Le jour de la justice arrive, les sifflets cassent impitoyablement les arrêts émanés de la cour d'amour.

Il est heureux que des revers viennent de temps en temps arrêter une vanité d'auteur qui finiroit par tout bouleverser. Ah, mon Dieu! qu'arriveroit-il, si des succès encourageoient cette frénésie? il n'y auroit plus moyen d'y tenir, et les enfans couronnés de Thalie et de Melpomène marcheroient insolemment sur le corps de nous autres pauvres humains; et puisqu'ils sont si arrogans dans l'adversité, que feroient-ils donc au comble du bonheur? M. de La Harpe a dit quelque part :

Cicéron se louoit; c'est l'orgueil du génie.

Cet orgueil peut donc être légitimé par de grandes vertus et par de grandes actions. Il faut se souvenir que l'orateur romain qui se louoit avec complaisance, consul de Rome, avoit sauvé sa patrie des fureurs de Catilina; mais je préfère la modestie de Turenne, qui répond à ceux qui lui demandent comment il avoit perdu la bataille de Rhetel : *Par ma faute*. Jamais la vanité des auteurs tombés ne fera une telle réponse, qui vaut mieux que tous leurs ouvrages. D.

XXXVIII.

De l'Indépendance des Gens de lettres.

(Sujet proposé par l'Institut.)

Les compagnies littéraires sont depuis longtemps dans l'usage de proposer des questions à traiter aux écrivains qui aspirent à cueillir les lau-

riers académiques. Cet appel à l'esprit éveille sans doute plus de prétentions que de vrais talens ; il n'en est pas même résulté jusqu'à présent des effets bien sensibles sur le progrès des lettres; et la gloire attachée à ces sortes de compositions ne s'est guère étendue au-delà de l'enceinte qui les a vues couronner. Mais ces questions adressées, *ex cathedrâ*, au public, le jugement solemnel des ouvrages qui ont concouru, le prix décerné aux uns, la censure exercée sur les autres, sont autant d'actes de juridiction qui instituent et, pour ainsi dire, installent une autorité, donnent aux séances des tribunaux littéraires de l'éclat et de l'importance, et indiquent d'avance aux membres qui les composent ceux parmi lesquels ils pourront chercher un jour des confrères et des successeurs. Mais, pour retirer de cette institution tous les avantages dont elle peut être susceptible, il importe à la société que le sujet proposé soit d'une utilité reconnue et même publique ; il importe aux concurrens que la question qui la renferme soit précise et bien posée. Une question vague et à plusieurs faces, est le vrai patrimoine de l'imagination, qui se plaît à errer dans des espaces indéfinis; mais elle est le tourment de la raison, qui consiste à connoître les bornes de toutes choses, comme le génie à les fixer.

Le sujet proposé par l'Institut, *de l'Indépendance des gens de lettres*, ne manque ni d'utilité ni d'importance, puisqu'il traite d'une classe d'hommes qui sont l'ornement ou le fléau de la société. Mais la manière dont la question est indiquée, nous a paru pêcher par un défaut de justesse et de précision.

Le mot *indépendance*, employé d'une manière absolue, n'exprime une idée vraie que lorsqu'on l'applique à une société qui a en elle-même et dans

ses propres forces la raison de son existence. Le mot *indépendance*, appliqué à tout autre objet, ne peut être pris que relativement, et le sens doit en être limité et déterminé par des modifications exprimées, ou tellement convenues qu'il soit permis de les sous-entendre. La raison en est évidente : c'est que tout, dans la société, est et doit être dépendant des loix de la société; la société seule est indépendante, sauf de l'auteur de toutes choses et de l'ordonnateur suprême de toute société.

Ainsi l'on dit d'un sentiment qu'il est *indépendant* des événemens, et de la vérité qu'elle est *indépendante* des temps et des lieux. On appelle encore *indépendance* d'esprit ou de caractère cette disposition d'une raison éclairée et d'une volonté forte à ne pas adopter légèrement toutes les opinions, à ne pas fléchir aveuglément sous toutes les volontés. Mais le mot *indépendance*, employé d'une manière absolue en parlant d'un individu ou d'une classe d'individus, présente une idée fausse et défavorable; il laisse soupçonner quelque chose de mutin *qui se remue au fond des cœurs*, comme dit M. Bossuet, et peut indiquer un état de révolte contre les loix qui régissent les hommes et les rapports qui les unissent.

Si je dis : l'*indépendance de la France*, je suis compris même par les plus bornés; mais si je parle de l'*indépendance des gens de lettres*, je propose une énigme à deviner, même aux plus habiles, et l'on se demande quel peut être ce privilége d'*indépendance* pour des hommes sujets à tous les besoins, à toutes les passions et à toutes les erreurs, qui, outre les rapports généraux de l'humanité et de la société qui les unissent à leurs semblables, ont, comme propagateurs d'une doctrine quelconque, des rap-

ports particuliers avec ceux qui la reçoivent, et sont soumis, en cette qualité, à une responsabilité spéciale envers l'autorité publique. La raison avoue sans doute qu'on peut être libre malgré tous les devoirs; mais elle ne conçoit pas qu'on puisse rester *indépendant* au milieu de toutes les relations.

La déclaration de *l'indépendance des gens de lettres* ressemble beaucoup à *la déclaration des droits de l'homme*. Ce sont, de part et d'autre, des expressions à double entente, où les passions trouvent d'abord un sens clair et précis, sur lequel la raison s'efforce en vain de les faire revenir par de tardives explications; les passions s'en tiennent au texte, et rejettent le commentaire.

Et admirez ici la divine sagesse de l'Evangile, de ce livre régulateur suprême de toutes les pensées et de toutes les actions, de tous les rapports et de toutes les loix. Loin de parler d'*indépendance* aux hommes élevés au-dessus des autres par leurs emplois ou par leurs lumières, et qui peuvent trouver, dans leur supériorité, des tentations d'indépendance et des moyens de l'établir, il ne les entretient que de la *dépendance* que la société leur impose envers les autres, comme une condition des avantages dont elle leur permet de jouir : « Que » celui qui veut être le premier entre ses frères soit » le serviteur de tous. » Leçon sublime qui, sans troubler l'ordre public et porter atteinte à la nécessité des distinctions personnelles ou sociales, fait en quelque sorte des foibles les maîtres, et des forts les serviteurs, et compense ainsi les besoins de la foiblesse avec les devoirs de la grandeur; car tout *office* est un *service*, et cette idée si vraie et si noble a passé de l'Evangile dans toutes les langues chrétiennes, qui appellent *servir* occuper les emplois

les plus distingués. La profession des lettres est aussi une *milice* destinée à combattre les fausses doctrines; et il me paroît autant contre l'ordre public et les vrais rapports de la société de proclamer *l'indépendance des gens de lettres*, qu'il le seroit de parler de *l'indépendance des gens de guerre*.

En un mot, si les gens de lettres ne sont pas plus *indépendans* que les autres citoyens, il ne faut pas poser en thèse leur *indépendance* particulière; s'ils jouissent d'une indépendance spéciale et propre à leur profession, ils forment donc dans l'état une secte d'*indépendans*.

Mais ce fut en affectant l'*indépendance* de l'autorité religieuse que des gens de lettres firent au quinzième siècle une révolution dans la société religieuse; et, de nos jours, des gens de lettres ont fait une révolution dans l'état en affectant l'*indépendance* de toute subordination politique, et en appelant tout pouvoir une usurpation, et toute dépendance un esclavage.

Si l'on entend par *indépendance* cette disposition d'une ame forte à ne publier que la vérité, à ne redouter que sa conscience, à ne pratiquer que la vertu, à braver pour elle les fureurs du peuple et les menaces des tyrans, je répondrai que c'est de l'élévation de sentimens, du courage, de la liberté si l'on veut, et non de l'*indépendance* considérée d'une manière absolue; et certes *indépendance* et *liberté* ne sont pas synonymes. Cette fermeté est le devoir de tout citoyen, homme de lettres ou non, dans la sphère où les circonstances l'ont placé; et ce qui est un devoir pour tous ne peut être la prérogative de personne.

Au siècle de Louis XIV, si l'académie française eût proposé un pareil sujet, elle n'auroit parlé que

des *devoirs des gens de lettres.* Aujourd'hui, il est question de leur *indépendance*; et peut-être, si près des temps révolutionnaires, devions-nous ajourner cette thèse à une longue époque, de peur de rappeler des souvenirs qui contrastent étrangement avec une prétention aussi fastueuse. B....d.

XXXIX.

De la Sensibilité et de la Bonté.

On parle sans cesse dans notre siècle de sensibilité; c'est un grand mot, et je soupçonne qu'on ne le répète si souvent, que parce qu'on ne l'entend pas. La bonté, au contraire, s'entend aisément; c'est un sentiment très-naturel, et voilà sans doute pourquoi il n'est point à la mode comme l'autre: tout le monde veut être sensible, mais personne ne se soucie d'être bon. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de faire un parallèle entre la bonté et la sensibilité; ces discussions morales peuvent avoir leur agrément et leur prix comme les discussions littéraires; le cœur humain est aussi un livre classique qu'on ne sauroit étudier avec trop de discernement, et peut-être est-il aussi utile de savoir si un sentiment est préférable à un autre, que de savoir si Corneille est au-dessus de Racine, ou Virgile au-dessus d'Homère.

Je consulte les oracles du siècle dernier, et ils me répondent que la sensibilité n'est autre chose que la faculté de sentir. Je ne suis pas beaucoup plus avancé; car cette faculté s'étend à tout le règne animal, et même au genre végétal. L'homme, et l'insecte qui

rampe sous ses pieds, ont la faculté de sentir. D'après cette définition, la sensibilité est dans les plantes, et la sensitive en est le plus parfait modèle. C'est en vain que j'ai recours aux anciens ; les anciens n'ont dans leurs langues aucun mot qui réponde au mot de sensibilité : c'est une invention moderne, et je vois même que ce mot n'a été adopté parmi nous que depuis qu'on s'est mis à expliquer les sentimens par les sensations. Il faudra donc nous en rapporter aux plus sages des sages de notre temps, pour la définition de ce mot nouveau. La sensibilité, disent-ils, est une disposition de l'ame qui la rend facile à être émue, à être touchée. J'aime beaucoup mieux cette explication : elle fait au moins sortir l'homme du règne végétal, elle l'abaisse moins à ses propres yeux.

La bonté, disent les moralistes, consiste en deux points : le premier, *ne pas faire de mal à nos semblables* ; le second, *leur faire du bien*. Cette définition n'est pas très-précise, mais elle est propre cependant à faire naître des idées justes. On voit déjà qu'il y a quelque chose de plus réel dans la bonté que dans la sensibilité ; l'une est une vertu, et l'autre n'est qu'une disposition à la vertu ; la sensibilité est la faculté d'être ému ; mais comme on peut être ému en bien ou en mal, la sensibilité peut devenir une disposition généreuse, mais elle peut devenir aussi une disposition dangereuse et nuisible. L'homme sensible peut être bon, mais il est possible qu'il ne le soit pas toujours ; l'homme que la nature a fait bon, le sera dans toutes les situations de la vie : l'homme sensible, pour faire le bien, a besoin d'être averti par une émotion généreuse ; l'homme bon n'a qu'à se laisser faire, il ne s'égare jamais en suivant son penchant.

La sensibilité peut développer toutes les qualités morales ; mais elle peut aussi réveiller toutes les passions : l'homme doué de sensibilité, sentira plus vivement les images de la vertu ; mais il sera subjugué plus facilement par les images du vice ; par la raison qu'il est plus accessible à l'amour, il sera plus accessible à la haine ; il peut être le meilleur des hommes, mais il peut devenir le plus méchant. Avec la sensibilité, on peut faire des heureux, on peut aussi faire verser des larmes : l'homme qui est né bon fera le bonheur de tous ceux qui l'entourent, sans faire jamais le malheur de personne. C'est le génie de la bonté qui a dicté aux hommes cette maxime chrétienne : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Elle lui a dit plus encore : *Faites à autrui le bien que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes.*

La sensibilité, il est vrai, peut faire naître des affections plus vives que la bonté ; mais lorsque ces affections se fixent sur un objet, elles deviennent souvent un sentiment exclusif : tu seras pour moi l'univers, dit l'homme sensible à la femme qu'il adore, et il ne voit plus rien autre sur la terre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a dans la sensibilité quelque chose qui tient de l'égoïsme : il n'en est pas de même de la bonté, qui fait naître des affections plus douces, et pour qui rien n'est étranger ; elle s'étend à tous les êtres, elle se montre partout où on a besoin d'elle ; elle ressemble en cela à la Providence qui embrasse tout de son regard bienfaisant, qui visite l'homme dans sa douleur, et qui donne la pâture aux petits des oiseaux ; aussi on n'a jamais dit de Dieu qu'il étoit sensible, et pour l'honorer dignement, les hommes l'ont surnommé l'*Être souverainement bon.*

La sensibilité n'est pas toujours la même; elle suit les différens périodes de la vie humaine; dans la jeunesse, elle est plus vive; sa vivacité se ralentit dans l'âge mûr, elle s'éteint dans la vieillesse. L'inaltérable bonté ne change point; toujours la même, elle accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'au cercueil, cherchant toujours à essuyer des larmes, et semant les bienfaits sur son passage.

La sensibilité tient de fort près aux passions, et elle a quelque chose du caractère qui les distingue; elle est quelquefois vive et brusque comme la colère; aveugle et capricieuse comme l'amour, elle va toujours avec la *fille du logis*; elle se nourrit souvent de visions et de chimères; les sentimens qu'elle fait naître sont quelquefois incertains et changeans; plus ils sont violens, moins ils sont durables. Il y a six mois que je rencontrai un homme très-sensible qui venoit de perdre sa femme; il me seroit impossible de peindre sa douleur. Il avoit fait tendre tous ses appartemens en noir; il avoit à côté de son lit le cœur de la défunte, dans une urne funèbre; on ne pouvoit l'arracher à ce triste spectacle, et tous ses amis étoient persuadés qu'une douleur si vive ne manqueroit pas de le conduire au cercueil. Il s'est consolé comme la matrone d'Ephèse; il vient d'épouser une seconde femme qui lui a fait oublier la première, et tous ses appartemens, vêtus de la couleur des tombeaux, sont aujourd'hui couleur de rose.

La bonté ne met point tant d'ostentation à ses pleurs; elle n'a pas des chagrins d'appareil et des douleurs de théâtre; ses sentimens sont plus vrais et son deuil dure beaucoup plus long-temps.

On peut trop aisément contrefaire le langage de la sensibilité; l'affectation se prend quelquefois pour

le sentiment; quelques formules de discours, quelques scènes adroitement préparées peuvent en imposer à la multitude. Quelqu'un a dit qu'avec de l'esprit on pouvoit faire de la sensibilité; on en fait même sans esprit : on ne rencontre que des gens qui affectent des sentimens qu'ils n'ont pas, et la *sensiblomanie* doit faire tort à la sensibilité. Il n'est pas aussi facile d'imiter la bonté qui a un langage plus simple, qui ne vise point à l'effet, et qui se montre plus encore dans les actions que dans de vaines paroles. Pour paroître sensible, il suffira quelquefois de faire de beaux discours; pour paroître bon, il faut l'être réellement : la sensibilité est une vertu passionnée qui n'agit que par boutade; il suffit de se contraindre un moment pour la contrefaire : la bonté est un état habituel; il faudroit se contraindre toute sa vie.

On m'accusera peut-être de sévérité; je ne me permets cependant aucune censure directe; je ne fais qu'exprimer un sentiment de préférence; je dirai même que la sensibilité est à la bonté ce que le génie (1) est au sens commun; mais comme le génie tout seul peut s'égarer, je lui préfère la simple raison, qui ne s'égare point et qui est d'un usage plus habituel. La réunion de ces deux qualités seroit sans doute le chef-d'œuvre de la vertu. Si la Providence daignoit écouter ma prière, je les lui demanderois toutes les deux; mais s'il me falloit choisir, je choisirois la bonté. M.....d.

(1) Si on mettoit l'*esprit* au lieu du *génie*, seroit-ce trop rabaisser la sensibilité ? C'est une question que le lecteur peut résoudre.

HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

XL.

*Sur l'*Histoire de la Régence, *par Marmontel.*

On a vu les mœurs, les habitudes et les usages d'une nation changer par la succession des temps, et à de longs intervalles devenir entièrement opposés. On voit chaque jour la plus étrange bigarrure dans les coutumes et le goût des peuples séparés par de grandes distances, ou régis par des lois différentes; mais qu'une même nation, conservant la même forme de gouvernement, et dans un temps presqu'indivisible, diffère entièrement d'elle-même; qu'elle adopte de nouvelles opinions, de nouveaux principes, un ton nouveau, une littérature nouvelle, voilà ce qui est étonnant, voilà ce que l'histoire doit remarquer, ce dont elle doit démêler les causes et les effets, et voilà le spectacle que nous offre l'époque singulière de la Régence. Alors disparoissent toutes les anciennes idées consacrées par un long règne, par une grande gloire dans la prospérité, une grande dignité dans le malheur; tout est bouleversé dans l'administration, dans les finances, dans la politique; tout change à la cour, à la ville, dans les provinces. A un roi religieux dans ses sentimens, noble et grand dans ses actions et ses discours, succède un prince foible, léger, et portant jusqu'au scandale le mépris de la religion et des mœurs; à des courtisans, à des prélats et à des ministres qui, s'ils n'étoient pas tous des Bauvillers, des Fénélon, des Colbert, avoient tous du moins de la noblesse et de la décence dans les ma-

nières, de la raison et de la sagesse dans les vues, succèdent des *roués*, un Law, un cardinal Dubois. Les finances sont abandonnées à un charlatan audacieux; toutes les bases d'une saine politique sont renversées: la France s'allie étroitement avec ses ennemis naturels; elle combat des alliés que des intérêts communs, une même origine dans les chefs, de longs efforts et de longs malheurs supportés pour la même cause, devoient lui rendre chers. L'administration intérieure ne se compose que de basses intrigues, de petites cabales, de ridicules tracasseries; elle n'est mue que par de vils agens et de vils ressorts; l'exemple du prince et de sa cour corrompt la ville et les provinces; le goût des lettres, des arts et du beau idéal, si étroitement lié avec le beau moral, s'altère et se perd; l'esprit, et surtout l'esprit paradoxal, domine où avoient dominé la raison et le génie; Fontenelle et Lamotte tiennent la place des plus grands poètes et des plus grands orateurs; enfin, les qualités des princes, comme les vices des ministres, tout conspire au malheur des peuples; l'héroïsme de Charles XII, porté jusqu'à la folie, trouble le Nord et bouleverse les propres états de ce malheureux prince. La valeur, les talens, l'esprit, les graces du duc d'Orléans, en le rendant plus séduisant, rendent ses exemples plus dangereux, et lui concilient une autorité dont il abuse : la bassesse et l'abjection du cardinal Dubois déshonorent la France; les talens supérieurs du cardinal Alberoni, obscurcis par un orgueil aveugle et une ambition sans mesure, après avoir menacé d'agiter l'Europe entière, du nord au midi, précipitent l'Espagne dans une guerre désastreuse.

Nous n'avions point d'Histoire de la Régence. Les Mémoires de Saint-Simon fournissent sur cette

époque des détails curieux et intéressans; mais cet ouvrage long et diffus comprend beaucoup d'objets étrangers à l'histoire de ce temps et omet beaucoup d'événemens qui doivent y trouver place; ils sont souvent remplis d'une partialité ou d'une malignité excessive. Les Mémoires de Duclos sont plutôt des portraits biens tracés et des réflexions souvent judicieuses et profondes, quelquefois fausses ou hasardées, qu'une histoire. L'ouvrage de M. Anquetil n'est guère qu'un recueil d'anecdotes. Je ne parle ni de deux ou trois chapitres de Voltaire, écrits avec cette légéreté, cette négligence à s'assurer des noms, des dates et des événemens, et cette indécence qui trop souvent caractérisent cet historien; ni des Mémoires de la Régence, espèce de libelle, comme à-peu-près tous les Mémoires historiques publiés en Hollande depuis Sandras de Courtilz jusqu'à nos jours. Marmontel, en profitant de ceux de ces divers ouvrages qui méritoient d'être consultés, entr'autres des Mémoires de Saint-Simon, qu'il ne fait guère alternativement que copier ou combattre, nous présente le tableau le plus complet de ces temps de licence, d'immoralité et de désordre; de ces temps singuliers, où sous un prince qui gouverna avec un pouvoir absolu, se préparèrent les premiers élémens d'une révolution qui devoit renverser tout pouvoir (1).

(1) L'esprit de révolution faisoit dès-lors de tels progrès que déjà on se demandoit comment elle n'éclatoit pas. M. de Saint-Simon répond ainsi à cette question : « Pour une guerre civile, il faut » des chefs, il faut des têtes, il faut de l'argent. Il n'y avoit rien » de tout cela en France. Nulle harmonie, nulle audace, qu'au » coin du feu; une habitude servile qui, au moindre froncement » de sourcil, faisoit tout trembler; et ceux qui pouvoient figurer » en premier, en second, encore plus que les autres ».

L'ouvrage de Marmontel est donc le meilleur que nous ayons sur l'objet qu'il embrasse : il est curieux, il est intéressant ; mais il n'étoit pas donné à Marmontel de faire un bon ouvrage ; c'étoit un homme qui, avec des connoissances, de l'esprit et de la probité, démentit presque toujours ces trois qualités dans ses écrits : les connoissances, par des erreurs ; la probité, par l'injustice et la fausseté de ses jugemens, de ses opinions, de ses préventions ; l'esprit, en mettant dans ses ouvrages, ou l'esprit qui ne convenoit pas au genre, ou un ridicule qui ne convient à aucun ; des paradoxes dans la littérature, de l'affectation dans les contes, de l'emphase et des dissertations philosophiques dans les romans ; de la vanité dans les mémoires, des épigrammes dans l'histoire.

On a vu dans les Mémoires de Marmontel, qu'il n'y avoit parmi ses contemporains que deux classes d'hommes, ses amis et ses ennemis ; les uns pleins de bonnes qualités, les autres pleins de défauts : on voit que dans l'histoire il ne distingue aussi le plus souvent que deux classes, celle des hommes qui adoptèrent des opinions qui lui sont chères, et celle des hommes qui les combattirent. La philosophie du dix-huitième siècle ne lui a pas permis d'être juste envers Louis XIV et sa cour ; cette même philosophie lui fait peindre, avec les plus odieuses couleurs, la cour de Rome, les papes, leurs agens, leurs nonces, leurs légats, les cardinaux, les évêques ; et j'avouerai, avec cette impartialité dont les historiens philosophes ne m'ont point donné l'exemple, que si vous en exceptez les papes qui furent recommandables par leur piété et leurs vertus, la plupart des autres prélats dont parle Marmontel, ont mérité, sinon d'être flétris avec cette exagération et cet

acharnement avec lequel il les poursuit, du moins de laisser dans l'histoire un nom peu honorable.

Que Marmontel soit philosophe, on s'y attendoit; mais qu'il soit janséniste outré, voilà ce qui auroit le droit d'étonner, si on ne savoit pas que la tactique des philosophes est de soutenir ceux qui s'élèvent contre l'Eglise, et que l'Eglise condamne. Fidèle à ce systême et à son guide ordinaire, le duc de Saint-Simon, Marmontel, à l'occasion de quelques troubles excités par les jansénistes sous la Régence, et qui devoient occuper dix pages de cette histoire, en écrit cent, à-peu-près comme les auroit écrites le père Quesnel, le docteur Petitpied, ou le diacre Pâris. Il n'y a pas de jésuite, depuis le père Doucin jusqu'au père Letellier, qui ne mérite d'être pendu; et cela est un peu singulier, quand on se rappelle les éloges que le même auteur leur avoit donnés dans ses Mémoires, et sa violente déclamation contre leur ennemi, l'abbé de Chauvelin. Enfin, selon cet historien, il n'y a pas un seul moliniste, depuis le dernier sacristain jusqu'à madame de Maintenon, qui n'ait mis en jeu les plus basses intrigues, les plus vils ressorts, les plus odieuses cabales, pour faire condamner les cinq propositions, et faire accepter la bulle *Unigenitus*. Voltaire est plus juste. « A » qui, dit-il, madame de Maintenon fit-elle du » mal? Quel abus fit-elle de son pouvoir? La cons- » titution *Unigenitus* lui parut la saine doctrine; » mais *combattit-elle* pour la saine doctrine *par* » *des cabales?* Ne doit-on pas savoir gré à une » femme de n'avoir mêlé aucune vivacité à son » opinion » ?

Marmontel remonte jusqu'à l'an 1594, à l'occasion du jansénisme; à l'occasion des finances, il remonte jusqu'en 1662, et copie à-peu-près un long

mémoire et un compte rendu du ministre Desmarets. Rien n'empêche d'écrire ainsi presque toute l'histoire de la monarchie, en écrivant celle d'un règne ou d'une régence; ce n'est point ainsi qu'on doit composer une histoire particulière. Je n'approuve pas davantage la méthode qu'il a suivie dans son plan; elle consiste à écrire un chapitre sur l'administration intérieure, un autre sur les affaires étrangères, un troisième sur les finances, un quatrième sur les affaires ecclésiastiques, etc. Un historien ne doit pas diviser son histoire en départemens et en ministères, comme le prince divise son gouvernement : une pareille méthode ne présente point un tableau général, un ensemble de faits qui doivent s'éclairer, se juger, s'apprécier les uns par les autres, et non isolément. Son principal inconvénient est de répéter sept à huit fois l'histoire de la même époque, et après l'avoir terminée sous un rapport, de la recommencer sous un autre. C'est ainsi que Marmontel, après nous avoir présenté l'histoire des relations politiques depuis 1715 jusqu'à 1723, reprend celle de l'administration intérieure, qu'il commence et termine à la même époque; et ainsi de suite, il nous fait parcourir jusqu'à sept fois le même espace de temps. Observez en outre que l'administration intérieure, les affaires ecclésiastiques, les finances, etc., ayant plus d'un point de contact, les mêmes faits doivent, d'après un pareil plan, être plusieurs fois répétés.

L'auteur, malgré cette division méthodique, n'a pu comprendre encore dans son plan tous les faits remarquables qui devoient entrer dans son histoire : il faut un huitième chapitre pour les *évènemens particuliers*. Ces évènemens sont le voyage d'un empereur à Paris, et une peste effroyable qui dé-

sola Marseille. Le voyage du Czar est semé de réflexions judicieuses; la relation de la peste est déchirante. L'esprit philosophique de Marmontel l'empêche de rendre un hommage assez éclatant au dévouement héroïque d'un évêque, qui d'ailleurs n'étoit pas janséniste. Ce n'est que tout-à-fait à la fin, qu'il se résout à louer en une ligne *la foi, la piété, le zèle et le courage* de M. de Belzunce, qui, dit-il encore, *exorcisa la peste;* et comme *l'observe ingénuement* une relation du temps, *consacra Marseille au cœur de Jésus*. Mais, outre des secours spirituels, la même relation ne dit-elle pas que ce prélat *couroit de rue en rue* pendant tout le temps que dura cet horrible fléau, pour porter aussi aux malheureux *des secours temporels,* que M. Marmontel estime sans doute davantage? C'est ce qu'un étranger, Pope, a mieux exprimé qu'un Français:

> Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
> Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
> Pourquoi toujours en butte à ses flèches mortelles,
> Un prélat s'exposant pour sauver son troupeau,
> Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?

A.

X L I.

Sur une Histoire de Louis XV *par Fantin des Odoarts.*

....Le citoyen Fantin est un vrai modèle de docilité aux leçons des philosophes; il fait le prédicant, il tranche du cosmopolite, il singe Voltaire, et même

parfois Raynal. Il a ouï dire à ses patrons, que tous ceux qui avoient écrit l'histoire avant eux, n'y entendoient rien, qu'ils entretenoient sans cesse leurs lecteurs des querelles des rois, de batailles, de ces scènes de destruction et de tels autres événemens, où brille la sottise du genre humain; qu'un historien philosophe devoit suivre une méthode opposée, insister fortement sur les mœurs, etc. etc. Fantin s'est si bien pénétré de ce principe, qu'il a omis sans façon le récit des guerres les plus importantes, et qui ont amené dans l'Europe les changemens les plus mémorables: il ne dit presque rien, par exemple, de celle de 1733. Croiriez-vous que la bataille de Parme, si honorable à la France, ni celle de Guastalla n'y sont pas même nommées? Pas un mot du maréchal de Villars qui fut déclaré généralissime des armées française, espagnole et piémontaise, et qui finit à Turin sa glorieuse carrière, après s'être rendu maître du Milanais; il consacre une demi-ligne au fameux siége de Philisbourg, où le maréchal de Berwick fut tué, et qui se termina, comme on sait, par la prise de cette place, à la vue de l'armée impériale, commandée par le prince Eugène.

Notre auteur croit que ces petites négligences et autres semblables lui sont permises; mais en récompense il calomnie bravement le cardinal de Fleury sur l'article de la probité et des mœurs (les deux points sur lesquels sa mémoire est le plus à l'abri); il nous apprend, dans un long portrait qu'il fait de l'abbé Couturier, confident du cardinal-ministre, que ce supérieur de Saint-Sulpice avoit *les épaules larges* et *les cheveux huileux*, et que *les plus jolies femmes*, qui alloient solliciter des bénéfices pour des jansénistes, ne gagnoient rien au-

près de *ce personnage sans éducation.* Mais venons au fait du patriotisme directement outragé dans son livre.

(Tome premier, page 150). Il rompt le fil de son histoire, pour faire aux espagnols l'apostrophe la plus ridicule dans la forme qui se soit jamais faite. (Et même sur la fin, le fond n'en vaut rien, comme on va voir); il leur dit en substance : « *Généreux et magnanimes espagnols*, oui, *vous romprez un jour en frémissant les liens qui enlacent vos corps et vos ames;* sortez de votre léthargie, cessez de vivre sous le joug d'un moine inquisiteur, et dès-lors vos manufactures et votre commerce reprendront, vous aurez de belles routes et de bonnes auberges, *vos pêcheries seront remises en honneur;* en un mot, *vous obtiendrez en Europe la prépondérance que sous Charles-Quint on vous accordoit encore* »! Ce dernier trait vous paroît-il assez fort? Un français (et le citoyen Fantin jouit de cette qualité, car il nous dit quelque part, au beau milieu de son histoire : *Je suis né au pied des Alpes, etc.;* ce qui importe fort à savoir!), un français, dis-je, qui fait des voeux pour que l'Espagne recouvre la prépondérance qu'elle eut du temps de Charles V, prépondérance qui nous coûta si cher et qui mit notre patrie à deux doigts de sa perte; un tel homme, si du moins il étoit capable de sentir la force de ses paroles, pourroit-il passer pour aimer son pays? n'est ce pas à-peu-près comme s'il s'adressoit à l'Empire et à l'Angleterre tout-à-la-fois (car il n'en coûte pas plus à cette sorte de docteurs de prêcher deux nations qu'une), et qu'il leur dit : « Fiers Anglais et braves Allemands, écoutez-» moi, car j'en sais plus sur vos affaires que vous » tous tant que vous êtes; écoutez-moi, vous dis-je,

» et suivez mes conseils de point en point ; par-là, » vous obtiendrez la prépondérance que vous eûtes » lors des batailles d'Hochstet et de Ramillies. » Voyons un autre endroit.

Pierre-le-Grand, en entrant dans la chapelle de Sorbonne et voyant le mausolée de Richelieu, s'écria : « Grand homme, je t'aurois donné la moitié » de mes états pour apprendre de toi à gouverner » le reste. » *Digne expression d'un despote moitié tigre, moitié grand homme*, dit là-dessus Fantin, t. 1. p. 42. Voilà qui s'appelle parler ! Le plus grand prince dont le Nord ait jamais reçu des lois, rencontrant au sein de notre capitale l'image d'un de nos compatriotes, qui a fait le plus grand bruit dans l'Europe, est saisi de cet enthousiasme et de cette admiration que les hommes extraordinaires sentent les uns pour les autres ; il exprime d'une manière aussi vive que naturelle ce grand sentiment, et voilà qu'un barbouilleur de papier, né, dit-il, parmi nous, se fâche de cette saillie, et repousse avec insulte l'hommage de l'illustre étranger. Une telle conduite est difficile à définir. Pour effacer l'impression qu'elle laisse, je vous engage à voir dans Hénault (*abr. chr*, p. 751), comment un homme d'esprit et de sens, un historien grave rend compte d'un semblable trait.

On présenta à M. de Bellisle, devenu ministre, un jeune homme dont on vantoit les connoissances, surtout celle de la langue grecque : *A quoi sert le grec*, dit le ministre, *pour le service du roi ?* Le jeune homme répondit avec un air d'assurance : *Au moins M. le maréchal conviendra qu'il est nécessaire pour comparer la retraite de Prague à celle des Dix Mille.* Il est possible que, pour flatter ce maréchal, qui, dans le vrai, acquit beaucoup de gloire par ce

fait de guerre, quelque faiseur de harangue ait, dans ce temps-là, employé sans conséquence, la même comparaison. Ne voilà-t-il pas que Fantin trouve cela très-mauvais? Il prend fait et cause pour les Dix Mille, il emploie deux grandes pages pour prouver que les Grecs se tirèrent bien mieux d'affaire que les Français; il rèssasse les perfidies d'Artaxercès, il cite le mot de Marc-Antoine; en un mot, il n'y a pas en Allemagne de lourd professeur de collége qui, dans un panégyrique en l'honneur de Marie-Thérèse, ait pu en dire davantage.

Je finis par deux petites citations assez piquantes de notre auteur (t. 1. p. 588, il est question de la maladie de Metz) : Quand on vint avertir le roi de l'extrémité où il étoit, *on fut obligé de forcer les portes de l'appartement gardé par Richelieu.... L'évêque de Soissons remplit son austère devoir avec la dureté d'ame qu'on reproche aux gens d'église, non sans raison. Il exigea du roi, avant de lui donner le viatique, l'exil perpétuel de la personne la plus chère à son cœur* (la duchesse de Châteauroux) etc. Je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer, en passant, l'aveugle injustice du citoyen Fantin, qui censure aigrement un évêque, lequel ne fit que satisfaire à sa plus étroite obligation, en exigeant la rupture d'un commerce adultère. Certainement si l'évêque, cédant à la philosophique résistance de Richelieu, eût agi autrement, Fantin n'auroit pas manqué d'accuser les prêtres de lâcheté, et de les représenter comme d'indignes complices de la corruption des rois. Tel est le procédé ordinaire de cet homme et de ses consorts; un évêque fait son devoir et fait renvoyer une maîtresse, c'est un brutal; il trahit son ministère, c'est un lâche et détestable flatteur. Passons à l'autre citation (t. 2. p. 29).

Après avoir parlé des voyages de Choisy et de l'enchaînement des plaisirs où mad. de Pompadour plongeoit Louis XV, pour régner en son nom, il ajoute : *Ce fût pour ces fêtes que Voltaire composa un opéra intitulé* le Temple de la gloire, *plein des plus basses flatteries ; ainsi des flatteurs, fléaux à-la-fois des peuples et des rois, avilissoient l'étincelle du génie, etc.* Pour le coup, Fantin s'échappe à dire la vérité, mais il la dit trop crûment, à mon avis, et la reconnoissance auroit dû l'engager à avoir un peu plus d'égards pour Voltaire qu'il pille sans scrupule, copiant mot pour mot en divers endroits, son *Précis du siècle de Louis XV*. Voilà ce qui revient d'instruire les hommes à tout fronder et à tout insulter. Les disciples se retournent contre leurs maîtres. Mais laissons Fantin en repos, et tirons de ces deux passages rapprochés un contraste qui se présente naturellement et qui mérite quelqu'attention. D'un côté, je vois la philosophie qui assiége la porte des maîtres du monde, pour empêcher la vérité de pénétrer jusqu'à eux ; de l'autre, je vois la religion qui force ces indignes obstacles, et s'acquitte sans aucun ménagement politique, de la pénible fonction d'annoncer cette vérité dans les momens les plus critiques ; je vois la religion qui condamne les excès criminels auxquels les princes s'abandonnent, au grand détriment des peuples ; de l'autre, la philosophie, qui se rend complice de ces excès en y applaudissant, et en prêtant à la volupté le charme détestable d'une poésie pleine d'adulation et de mollesse ; en un mot, je vois la religion servant courageusement le prince et l'état, et la philosophie trahissant la gloire de l'un et les intérêts de l'autre. K.

XLII.

Mémoires du maréchal de Richelieu.

Les mémoires particuliers sont à l'histoire ce que dans la peinture les portraits sont aux tableaux. Moins étendus, moins variés dans leur objet, ils intéressent plus certaines familles, et s'ils retracent les pensées, s'ils décrivent les actions d'un grand homme, ils attachent peut-être aussi davantage le plus grand nombre des lecteurs. Les traits en sont moins vagues, les leçons y sont plus frappantes, les exemples et les modèles plus sensibles; c'est ainsi que le portrait d'un bon roi, celui d'un vaillant capitaine, d'un vertueux magistrat, d'un excellent citoyen, rappellent mieux les qualités qui les distinguèrent, que des tableaux allégoriques de bonté, de valeur, de justice et de vertu.

Les Français, peu favorisés par la muse de l'histoire, ont été plus heureux lorsqu'ils se sont bornés à écrire des mémoires. Une foule d'ouvrages en ce genre ont obtenu et conservent encore une juste célébrité. Ecrits avec une aimable naïveté, ou avec une noble simplicité, ils intéressent également et par le style convenable à ce genre, et par les actions qu'ils retracent, et par les hommes qu'ils peignent. Ce sont tous en effet d'illustres personnages, recommandables par leurs vertus, leurs lumières, leur courage, leur désintéressement, par leur dévouement à leur roi et à leur patrie, par les services qu'ils rendirent à l'état: également éloignés d'une fausse gloire et d'une fausse modestie, ils racontent sans ostentation leurs grandes et belles actions, sans

déguisement leurs fautes et leurs écarts, et placent à côté, comme une expiation, et pour l'instruction des lecteurs, leurs remords et leur repentir. Voilà ce qui plait, ce qui attache, ce qui instruit dans les mémoires du brave Montluc, de l'intrépide Lanoue, surnommé Bras-de-Fer, du vertueux Sully, du président de Thou, de l'avocat-général Talon, des maréchaux de Tavannes, de Villars, quelquefois même dans ceux de l'intrigant et factieux cardinal de Retz, qui ont d'ailleurs un autre genre de mérite.

De tels hommes devoient répandre sur le récit de leurs actions, un intérêt véritable, un intérêt dont n'avoient point à rougir ceux à qui ils l'inspiroient. Mais bientôt les mœurs changèrent, l'antique noblesse du caractère national disparut; la corruption des mœurs, le libertinage de la pensée qui s'introduisit à la cour du régent, fut la cause et l'époque d'une funeste révolution dans les idées. Les hommes intègres et vertueux furent sans considération; ils devinrent même un objet de dérision : les *roués* seuls furent des personnages importans, obtinrent des succès, fixerent l'attention publique; ils durent donc croire que c'étoit à eux qu'il appartenoit d'écrire leur histoire, qu'ils jugèrent d'autant plus intéressante, qu'elle annonçoit plus de dépravation. C'est ainsi, qu'au lieu des mémoires de Lamoignon, de d'Aguesseau, nous eûmes ceux de Ravannes, du chevalier d'Aidie; c'est ainsi qu'à l'histoire instructive d'un brave capitaine, d'un homme d'état, d'un magistrat vertueux et éclairé, on substitua la chronique scandaleuse d'un homme *à bonnes fortunes*, assez corrompu pour ambitionner de le paroître encore plus qu'il ne l'étoit.

C'est dans cette dernière classe qu'il faut ranger

les Mémoires du maréchal de Richelieu. Cet homme célèbre appartient sans doute par bien des titres à l'histoire. Comme négociateur, comme militaire, comme le courtisan le plus aimable et le plus spirituel de son siècle, il doit y occuper une place assez considérable. Le jeune ambassadeur qui se fit distinguer à Vienne par le prince Eugène; le guerrier, plus jeune encore, qui se fit remarquer dans les champs de Denain par le maréchal de Villars; celui qui, dans la plaine de Fontenoi, partagea avec le maréchal de Saxe l'honneur de la victoire; le général qui, auprès du grand Frédéric, obtint une grande considération; le défenseur de Gênes, le vainqueur de Mahon, le réparateur des échecs essuyés par les Français dans l'électorat de Hanovre; le collègue de Voltaire à l'Académie française, de Fontenelle à l'Académie des sciences, titres, il est vrai, dus à la faveur, mais qui n'étoient point déplacés dans un homme de beaucoup d'esprit, protecteur éclairé des sciences et des lettres; celui, en un mot, qui réunit une si grande variété de talens et de mérite, étoit digne sans doute des pinceaux de l'histoire : elle ne devoit même pas déguiser les vices qui déshonorèrent tant de belles qualités; mais ce n'étoit pas sous cet unique et flétrissant rapport qu'elle devoit considérer le maréchal de Richelieu. Il ne falloit pas ne voir en lui que le héros de boudoir, ni le peindre seulement *en déshabillé*, comme parle l'auteur des *Mémoires*. Si l'on blâme avec raison Suétone d'avoir, dans un très-petit volume, donné un détail trop circonstancié des crapuleux excès de douze empereurs, quel reproche ne doit-on pas faire à un écrivain qui consacre trois gros volumes à l'histoire scandaleuse d'un seul homme? Et si l'infâme conduite de Tibère dans l'île de Caprée,

devoit être voilée par un historien ami des mœurs, les honteuses orgies du Palais-Royal, et le systême corrupteur de séduction suivi par le maréchal de Richelieu pendant près de quatre-vingts ans d'une longue vie, ne devoient pas non plus souiller avec toutes leurs circonstances les pages de l'histoire.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point on peut compter sur la vérité des faits contenus dans ces trois volumes; cela me paroît peu important : je fais très-peu de différence d'un roman scandaleux à une histoire scandaleuse : il est probable néanmoins que les *Mémoires du maréchal de Richelieu* tiennent et de l'histoire et du roman. On sait que lorsqu'un homme devient célèbre dans une carrière, on met sur son compte tout ce qui a du rapport au genre de célébrité qu'il s'est acquise; ainsi l'antiquité attribua à un seul Hercule les actions de plusieurs héros; ainsi de nos jours on chargea M. de Bièvre de tous les calembourgs des beaux esprits de la capitale, des provinces, des lycées et des musées. Il en est de même des aventures galantes attribuées au maréchal de Richelieu : en admettant même la vérité du fond, il est évident que les accessoires sont, du moins en grande partie, de pure invention ; les ruses, les tours d'adresse, les quiproquos, les embarras, enfin tout l'imbroglio de ces petits drames amoureux sont plutôt le fruit de l'imagination d'un romancier, que l'arrangement naturel de circonstances véritables. Mais en révoquant en doute une grande partie et des faits et des circonstances, il n'en restera pas moins prouvé, ce que l'auteur veut établir pour la plus grande gloire de son héros, que le maréchal de Richelieu fut l'homme qui séduisit le plus de femmes, qui déshonora le plus de familles, qui porta la plus funeste atteinte aux

mœurs publiques, qui brisa le plus les liens sociaux et domestiques sur lesquels reposent la tranquillité et le bonheur des particuliers. Ses succès en ce genre furent étonnans, car si d'un côté il étoit très-aimable, il étoit aussi d'une insolence qui auroit dû servir de préservatif contre ses talens séducteurs. Comment une femme osoit-elle succéder à madame de Guébriant, qui long-temps adorée du maréchal, et le priant de lui envoyer sa voiture au Palais-Royal, dans la Cour des Cuisines, reçoit cette réponse : « Je vous conseille, madame, » de rester dans cette cour, pour y charmer les » marmitons, pour qui vous êtes faite. Adieu, ma » belle enfant. » Comment, au défaut de l'honneur et de la vertu, un certain esprit de corps ne portoit-il pas le beau sexe à venger l'insulte faite à une femme, peu belle, à la vérité, mais jusque-là vertueuse? Cette seule considération engagea Richelieu à l'attaquer. Sur le point de succomber, après une longue résistance, « vous voyez, dit-elle, com» bien je vous aime, je me damne pour vous ; » *et moi, je me sauve*, répond le maréchal prenant son chapeau et s'échappant plus vite qu'il n'étoit venu.

Nous avions déjà une énorme compilation, sous le nom *de Mémoires du maréchal de Richelieu.* Les plus intrépides lecteurs de romans ou d'histoires qui ne valent pas mieux, pouvoient être effrayés de neuf gros volumes à dévorer, pour lire quelques aventures galantes. M. l'abbé Soulavie, auteur ou éditeur de ces premiers *Mémoires*, avoit délayé le poison dans une trop forte dose d'opium. L'auteur des nouveaux *Mémoires* a voulu le rendre plus actif, le *sublimer* en le concentrant davantage, mais il y a laissé encore une grande quantité de parties soporifiques ; le style lourd, quoique visant à la ra-

pidité, est ordinairement peu correct; cet enchaînement d'aventures qui se ressemblent toutes pour le fond, produit une monotonie fatigante. Le troisième volume n'est qu'une répétition des deux premiers; tout cela est entremêlé de réflexions chagrines contre une cour qui a été engloutie dans l'abîme de la révolution; contre des *grands*, auxquels ont succédé des *riches;* contre une noblesse qu'il ne peut plus être utile, ni surtout courageux d'attaquer. L'auteur d'un pareil ouvrage ne devoit songer qu'à plaire et à amuser, si cela lui étoit possible. C'est un bien mauvais cadre pour placer de la morale, qu'un écrit immoral; et ce n'est pas le cas de crier contre les abus, lorsqu'on se permet celui de donner un mauvais livre au public. A.

XLIII.

Sur la Vie de la reine de France, *épouse de Louis XV.*

Marie Lecksinska, dans un siècle déjà bien corrompu, sur un trône qu'environnoient tous les genres de séduction, fut constamment l'honneur de son sexe. Dans la mauvaise fortune, elle se montra courageuse, patiente, résignée; les soucis, les chagrins, les revers, de quelque nature qu'ils fussent, ne purent jamais lui arracher un seul murmure; comblée de tous les dons de la fortune, de tout ce qui peut le plus flatter les desirs et l'ambition, elle fit éclater la modération la plus rare, la modestie la plus aimable, la bonté la plus excessive.

Cette excellente princesse ressembloit beaucoup au roi Stanislas son père, non-seulement pour la figure, mais encore pour les qualités de l'ame; elle

avoit, comme lui, le caractère le plus heureux, un cœur aimant, généreux, magnanime, le jugement droit, l'esprit pénétrant, éclairé, une douceur dans les manières qui appeloit la confiance, et un agrément dans la conversation, qui entraînoit. Sa bouche ne s'ouvroit que pour dire des choses obligeantes. « Le travail m'accable, lui disoit un jour le cardi- » nal de Fleury, j'en perdrai la tête. — Oh! gar- » dez-vous bien de la perdre, lui répondit la reine, » car je doute que celui qui trouveroit un si bon » meuble, voulût s'en dessaisir. » Le président Hénault lui ayant fait lire une pièce de vers que Fontenelle, âgé alors de quatre-vingt-douze ans, venoit de composer sur le respect qu'à Sparte on portoit aux vieillards, « il me semble, dit la reine au prési- » dent, que le vieillard auteur de cette pièce, de- » vroit retrouver Sparte partout. »

A une connoissance éclairée et parfaite de la religion, elle réunissoit tous les talens utiles et agréables qui convenoient à son sexe et à sa naissance. Elle savoit et parloit correctement six langues, le polonais, le français, l'italien, l'allemand, le suédois et le latin; il eût été difficile de trouver en Europe une princesse plus instruite. C'est cette variété de connoissances qui faisoient dire au président Hénault: « Je ne connois point de femme en France » qui soit plus homme que la reine. » Elle étoit si versée dans l'histoire, qu'il la consulta souvent sur son *Abrégé chronologique*, et il avouoit qu'elle lui avoit donné des conseils dont il avoit profité.

« Elle étoit cependant, dit M. Proyart, très-éloi- » gnée de vouloir se donner pour femme savante, » paroissant même en craindre la réputation comme » une sorte de tache pour une personne de son » sexe. Elle marquoit néanmoins beaucoup d'égards

» aux sciences et aux talens; et son estime pour les
» gens de lettres s'élevoit jusqu'au respect, lors-
» qu'ils honoroient le savoir par la vertu. Pendant
» les heures qu'elle employoit au travail des mains,
» elle en admettoit quelquefois dans sa société par-
» ticulière, ceux surtout qui avoient des relations
» avec le dauphin son fils. Elle s'entretenoit alors
» avec eux sur le ton de la bonté, les mettant adroi-
» tement sur les voies de parler de ce qu'ils enten-
» doient le mieux. Elle les étonnoit autant par la
» variété de ses connoissances et la justesse de ses
» réflexions; qu'elle les édifioit par sa profonde
» modestie. »

Son union avec Louis XV fut regardée dans le temps comme un événement extraordinaire, et n'eut pas l'assentiment des politiques; cependant elle fut suivie des plus grandes bénédictions, et procura tous les avantages que n'auroit pas produits toute autre alliance; elle valut à la France la riche province de Lorraine, et, ce qui est mieux encore, en plaçant sur le trône le modèle de toutes les vertus, elle donna aux infortunés de toutes les classes, un trésor inépuisable de bienfaisance; le patrimoine de la princesse devint celui des indigens.

On ne peut lire, sans verser des larmes d'attendrissement, tout ce que son affectueuse compassion pour les malheureux lui fit entreprendre. Lorsqu'une calamité imprévue multiplioit les besoins, dérangeoit ses calculs de bienfaisance, épuisoit les ressources que lui fournissoit sa cassette, elle engageoit, elle vendoit ses pierreries, elle empruntoit, elle se mettoit à la gêne; elle se condamnoit à tous les genres de privations.

La grace dont elle accompagnoit les consolations qu'elle présentoit, en relevoit considérablement le

prix. Ayant appris qu'une dame de sa suite étoit incommodée, elle monta dans l'appartement de cette dame, auquel conduisoit un escalier étroit et escarpé. « Je suis désespérée, lui dit la malade, que » votre majesté se soit donné la peine de monter » jusqu'ici par un escalier aussi rude. — Vous ne » savez donc pas, lui répondit obligeamment la » reine, que l'escalier le plus rude est pour moi » le plus doux, lorsqu'il me conduit vers ce que » j'aime. »

On voit par sa correspondance avec le roi son père, dont M. Proyart nous a conservé des fragmens précieux, combien il y avoit de finesse et de délicatesse dans sa manière d'exprimer ce qu'elle pensoit. « Mon fils, écrivoit-elle un jour au roi » Stanislas, nous contoit que vous étiez le meilleur » dictionnaire qu'il connût, et que tout son regret, » lorsque vous veniez nous voir, étoit de n'avoir » pas assez de temps pour vous feuilleter à son aise. » Pour moi, cher papa, qui n'ai pas besoin de » science comme mon fils, je lui abandonnerai le » reste du dictionnaire, pour me réfugier à l'ar- » ticle *cœur*, où je trouverai tout ce qu'il me fau- » dra. » Ce seul trait suffiroit pour peindre tout ce qu'il y avoit d'aimable, de bon, de gracieux dans l'esprit et le caractère de cette princesse. On ne trouve rien dans les *Lettres* de madame de Sévigné, qui puisse être préféré à cette dernière phrase.

Marie Lecksinska avoit puisé cette piété douce et éclairée, cet amour tendre pour les malheureux, cet attachement à la religion qui la consola lorsqu'elle fut elle-même malheureuse, dans l'éducation toute chrétienne qu'elle avoit reçue de ses augustes parens. Que ne pouvons-nous transcrire ici en entier les instructions que lui donna le roi son

père, telles que M. Proyart nous les a transmises; on jugera du moins de leur sagesse par les passages suivans :

« Aucune affaire essentielle ne vous regarde sur » le trône que celle de vous faire aimer : rien n'est » si flatteur pour une belle ame, et rien n'est plus » aisé aux personnes élevées en dignité ; il ne faut » pour cela que des égards qui n'aient point un air » de contrainte, qu'une politesse sans fausseté ; » qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance » leur est encore moins pardonnable qu'à des par- » culiers qui s'en font une ressource et une espèce » de dédommagement à leur médiocrité....

» Un moyen infaillible de gagner les cœurs, c'est » de leur montrer encore plus d'estime que d'ami- » tié : celle-ci peut faire des ingrats; celle-là n'en » fit jamais; on peut se méfier de l'amitié; on croit » toujours l'estime sincère. Sévère à votre égard, » usez d'indulgence envers tout le monde, louez les » vertus, excusez les foiblesses; feignez d'ignorer » la plupart des défauts; embellissez, pour ainsi » dire, tout ce qui vous environne. Une préven- » tion flatteuse peut faire naître autour de vous » plus de vertus, qu'une indiscrète sévérité n'eût » corrigé de vices. »....

M.....E.

XLIV.

Mémoires de madame de Lamballe.

Au nom de madame de Lamballe, l'imagination se noircit, les souvenirs les plus affreux viennent affliger l'ame; mais aujourd'hui que nous n'avons plus besoin de tirer aucune instruction de nos mal-

heurs, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de jeter un voile sur ces atrocités qui sont la honte du genre humain; la Saint-Barthelemy, trop souvent rappelée, n'a servi qu'à nourrir long-temps au fond des cœurs le levain des haines et des vengeances. Peut-être même cet horrible exemple a-t-il concouru à développer les germes des crimes dont nous avons été témoins; qu'un éternel oubli couvre donc ces grands scandales de l'humanité, dont l'homme de bien rougit, et dont les scélérats cherchent toujours à s'autoriser.

La fatale catastrophe qui termina les jours de madame de Lamballe, est sans doute l'événement le plus important d'une vie renfermée toute entière dans les cercles des affections privées; mais un si grand malheur, une fin si déplorable, liée aux calamités publiques dont elle devient un des traits les plus marquans, répand de l'intérêt sur les moindres circonstances de sa destinée : l'esprit prévenu du coup terrible qui l'attend au bout d'une carrière semée de fleurs, la suit avec attendrissement à travers tous les degrés qui la conduisent à ce terme funeste de son bonheur et de sa fortune; sa beauté, ses graces, sa brillante existence, les faveurs qui l'environnent, les malheurs domestiques qui servent d'épreuve à sa sensibilité, ses actions même les plus indifférentes, tout intéresse plus vivement sous ce point de vue, tout attache, tout prépare aux déchiremens et aux angoisses que fait éprouver le tableau de ses derniers momens.

Elle avoit dix-huit ans lorsqu'elle se sépara, en 1767, du prince et de la princesse de Carignan, dont elle étoit fille, pour venir joindre sa destinée à celle du prince de Lamballe, fils du vertueux duc de Penthièvre. Les premiers momens du mariage,

aussi bien que les conseils et les exemples d'une épouse charmante, ramenèrent à son devoir le jeune prince qui s'égaroit sur les traces du duc de Chartres depuis duc d'Orléans; mais elle eut la douleur de voir que la force de la séduction prévaloit dans le cœur de son époux; le duc de Chartres entrainoit le prince de Lamballe dans toutes ses débauches, et sembloit se faire un jeu de corrompre son cœur et d'exposer sa santé; l'auteur des Mémoires lui suppose même des vues assez conformes à son caractère, et qui ne furent que trop promptement réalisées; bientôt le prince de Lamballe, dont la complexion étoit fort délicate, meurt à Luciennes des suites de ses excès, dans l'état le plus affreux, et après les opérations les plus douloureuses et les plus humiliantes; il laisse en mourant une famille désolée, une épouse au désespoir à laquelle il ne restoit aucun gage d'une union si triste et sitôt rompue. L'auteur des Mémoires prétend que le duc de Chartres, qui vouloit épouser la sœur du prince de Lamballe, avoit cherché par un raffinement inoui, à priver ce prince de postérité, en le plongeant dans la débauche, et même avoit compté sur sa mort pour engloutir son héritage. Ainsi cet odieux scélérat auroit préludé par l'assassinat du mari à celui de la femme.

Après le deuil, la princesse de Lamballe reparut à la Cour qui lui prodigua les témoignages de l'intérêt le plus touchant; on conçut même un projet qui est un des traits les plus remarquables de son histoire : la reine étoit morte depuis quelque temps et n'avoit survécu que deux ans à madame de Pompadour; ceux des courtisans vertueux qui desiroient sincèrement que le roi renonçât à toute liaison scandaleuse, voyant que ce prince ne pourroit se passer

long-temps de maitresse déclarée, voulurent élever madame de Lamballe sur le trône, en la mariant avec le roi ; la princesse plaisoit beaucoup à Louis XV, et la Maison de Noailles n'oublioit rien pour faire réussir un projet qui flattoit son ambition ; mais la passion du roi pour la demoiselle l'Ange, depuis comtesse Dubarry, vint déconcerter toutes ces espérances.

Cependant le duc de Chartres avoit épousé mademoiselle de Penthièvre avec laquelle madame de Lamballe ne cessa jamais d'être unie par les mêmes inclinations et les mêmes vertus. Des actes de bienfaisance remplissoient tous leurs momens, et composoient tous leurs plaisirs ; le duc de Chartres lui-même, entraîné par l'exemple, sembloit oublier son caractère, et partageoit avec son épouse et madame de Lamballe, les bénédictions des infortunés qu'ils secouroient ensemble. Ce fut la première époque de cette espèce de popularité dont il fit dans la suite un si criminel usage, comme s'il lui avoit été réservé d'empoisonner tout, jusqu'aux vertus les plus pures.

Déchue des espérances qu'elle avoit pu concevoir, madame de Lamballe vit croître sa faveur, après le mariage du dauphin, en 1770 ; elle plut singulièrement à la dauphine qui ne pouvoit se séparer d'elle, et qui, bientôt devenue reine lui demeura toujours attachée, et la nomma sur-intendante de sa maison. Mais rien ne sauroit durer long-temps à la Cour ; la maison de Polignac parvint à supplanter la favorite, Madame de Lamballe quitta Versailles, et n'y reparut qu'à la naissance du duc de Normandie ; l'amitié que la reine avoit toujours sentie pour elle se ranima par sa présence ; la princesse de Lamballe devint sa confidente la

plus intime, et n'eut plus à essuyer de refroidissement; mais c'est surtout à l'époque de la révolution que les liens qui l'unissoient à la reine se resserrèrent; c'est alors qu'elle fut honorée d'une confiance sans bornes, qui bientôt lui fut si fatale.

Les accusations les plus violentes ne tardèrent pas à se diriger contr'elle; pour se soustraire au danger qui devenoit tous les jours plus menaçant, elle se retira en Angleterre; mais dès qu'elle eut appris que le roi avoit accepté la constitution, elle se hâta de revenir en France, et prit un logement aux Tuileries, pour être plus près de la reine, à qui elle se dévoua entièrement. Les orages révolutionnaires qui se succédoient avec une rapidité si effrayante, ne purent l'en séparer. Enfin, elle fut arrêtée le 10 août avec la famille royale, qu'elle avoit suivie au Corps Législatif; elle fut conduite au Temple avec les autres prisonniers; on la transféra depuis à la Force, où elle a péri, âgée de 43 ans.....

Tel est l'abrégé d'une vie si fortunée et si malheureuse, tel est le précis de ces *Mémoires*, qui contiennent d'ailleurs une foule de particularités intéressantes sur les règnes et sur la Cour des deux derniers rois de France; les intrigues du temps y sont présentées et développées avec beaucoup de détails; on y trouve d'excellentes observations sur les systêmes des économistes, sur les querelles du parlement Maupeou, sur les assemblées des francs-maçons devenues plus nombreuses et plus fréquentes vers la fin du règne de Louis XV, sur la guerre d'Amérique, sur les principaux personnages qui ont joué un rôle dans les affaires depuis le milieu de ce siècle jusqu'à la révolution. L'auteur la montre souvent de loin dans les événemens qui la préparent, et saisit soigneusement tous les rapports que le passé peut avoir avec

le présent. Par exemple, à l'occasion de la conquête de l'île de Corse, il fait les réflexions suivantes :

«.... Ce fut vers ce temps que l'île de Corse fut » soumise; on parloit fort diversement de cette » conquête qui avoit coûté beaucoup d'hommes et » trente millions. Après avoir résisté depuis bien » des années, elle céda enfin au parti que l'on avoit » pris d'intimider par l'appareil des supplices, et » de traiter de rebelle un peuple qu'il avoit plu à » un autre de vendre au roi de France, et en moins » de deux mois toute l'île fut soumise; mais bien- » tôt on envisagea de sang-froid cette acquisition » que l'on avoit peinte sous des couleurs si bril- » lantes, et l'on passa de l'enthousiasme à la plus » grande indifférence. Qui auroit dit alors au roi : » Dans cette contrée sauvage que le fléau de la » guerre a rendu presque déserte, il existe un en- » fant encore au berceau, qui, devenu français par » la réunion de ce petit royaume au vôtre, sauvera » sa patrie adoptive, et étonnera l'Europe par ses » conquêtes; de quel sentiment il auroit été frappé, » et qu'il auroit bien pu dire : Que sont les ressorts » les plus déliés de la politique en comparaison de » l'ordre immuable de l'Etre des êtres qui voit s'a- » giter l'espèce humaine pour venir à ce qu'elle » croit son but, et qui ne marche cependant jamais » que pour remplir les desseins que le grand mo- » teur s'est proposés? M. de Choiseul, pour illustrer » son ministère, veut que le roi ajoute la Corse à » ses possessions; tout est prodigué pour y réussir, » et tout se fait pour la gloire de cet enfant dont on » ignore l'existence. »

Madame de Lamballe est toujours la principale figure de ce tableau; mais les accessoires sont peut-être plus intéressans encore que l'objet principal :

ces Mémoires peuvent être considérés comme une véritable histoire des temps qui ont précédé la révolution, et des événemens qui l'ont amenée. On y voit se développer insensiblement, et par degrés, les germes qui l'ont produite enfin, et dont elle est sortie avec des explosions si terribles. Y.

XLV.

Mémoires de Bailly.

....J'ai assisté aux derniers momens d'un vieillard qui, le 6 juillet 1789, n'avoit en mourant d'autre chagrin que de ne pas voir la fin d'une révolution qui ne prend date pour nous que de huit jours plus tard. Cet honnête homme croyoit de bonne foi que pour rendre la tranquillité à la France il suffisoit de rassembler des orateurs et des législateurs, c'est-à-dire des bavards et des philosophes. M. Bailly, après deux années d'expérience-pratique, est tombé dans la même erreur en appelant son journal *Mémoires d'un témoin de la révolution.* De quelle révolution parle-t-il? s'il n'y a eu qu'une révolution, ce que M. Bailly en a vu n'est rien; s'il y a eu plusieurs révolutions, il falloit que M. Bailly désignât celle dont il se donnoit comme le témoin: mais lorsqu'il écrivoit son journal, il croyoit encore qu'avec des orateurs et des législateurs on en seroit quitte pour une seule révolution. Dans son dernier volume cependant il en reconnoît trois bien distinctes, et ce dernier volume ne relate rien au-delà du 2 octobre 1789. De cette époque jusqu'au 18 brumaire, il y a bien loin; et un classificateur aussi habile que Jean-Silvain Bailly pourroit compter

terriblement de journées révolutionnaires. Voyons comment il désigne les trois dont il a été le témoin : 1°. « Celle du 17 juin où les communes ont repris » l'autorité souveraine et nationale ; 2°. celle du 14 » juillet, où le peuple (de Paris) armé, a fait éclore » la véritable force publique (de la France) ; et, en » renversant la Bastille, a détruit le pouvoir arbi» traire; 3°. enfin la nuit du 4 août où toutes les char» ges qui pesoient sur le peuple ont été détruites, et » où la France a été vraiment régénérée. »

Si, le 17 juin, les communes avoient repris l'autorité souveraine et nationale, comment a-t-il été nécessaire que le 14 juillet le peuple de Paris démolît une citadelle pour détruire le pouvoir arbitraire; et si la France a été vraiment régénérée la nuit du 4 août, pourquoi depuis cette nuit si fameuse sommes-nous tombés de régénération en régénération ? Pendant dix années toujours libres et toujours proscrits, toujours souverains et toujours traités comme de vils esclaves, en insurrection permanente contre le bon sens et la force des événemens, mêlant les plus grandes folies aux plus grandes atrocités, nous n'avons marché vers un état stable qu'en allant toujours en sens contraire du but que nous voulions atteindre, et de la volonté de ceux qui s'étoient chargés de nous conduire. Il suffit de quelques lignes pour faire ressortir cette vérité. L'assemblée constituante avoit tout calculé comme si les hommes n'avoient point de passions, et pendant le règne de cette assemblée tout a été mené par les passions ; l'assemblée législative, appelée pour maintenir la constitution dite monarchique, a vu renverser le monarque et la constitution ; la convention n'eut de volonté que celle d'établir la république, et elle s'y prit de telle manière qu'elle guérit

jusqu'aux républicains de leurs préventions démocratiques; le directoire fut institué pour concilier les partis, et il les rendit plus actifs; il devoit surtout s'opposer à l'entrée des généraux dans le gouvernement, et il s'anéantit sans résistance devant la brillante renommée du plus habile chef des armées françaises. Ces grands et irrécusables résultats sont affligeans pour l'amour-propre de ceux qui veulent se faire des titres de gloire des fautes qui les ont rendus célèbres; mais pourquoi écrivent-ils, lorsqu'on ne demande qu'à tout oublier? Sans les Mémoires de M. Bailly, qui penseroit à lui si ce n'est pour le plaindre? Il s'est cru un personnage digne d'occuper l'histoire; il s'est chargé lui-même de rassembler ses titres auprès de la postérité; il s'est permis de recommander aux siècles futurs des hommes dont le nom n'est plus connu aujourd'hui, même dans le *district* ou la *section*, théâtre de leur *gloire*: il ne recueillera que moquerie de ceux qui ont été ses contemporains, ses admirateurs, ou ses ennemis; car il est resté au 2 octobre 1789, et ceux qui lisent son ouvrage sont à l'année 1804.....

Cet homme toujours tremblant quand il n'admire pas, toujours admirant quand il cesse de trembler, ose imprimer en parlant de M. de la Fayette: « Je » lui dis avec force et avec *vérité*, que *tout* le sort » de l'état reposoit alors sur nous; » c'est-à-dire, sur le maire de Paris, et le commandant de la garde nationale de Paris. Heureusement cela n'a jamais été vrai; mais pour faire connoître la fermeté de la colonne civile de l'état, il faut entendre M. Bailly dire en parlant de l'arrestation de M. Berthier: « Je » regardai cette arrestation comme un malheur, » parce qu'il y avoit danger pour lui à le faire » amener à Paris, et danger pour ceux qui donne-

» roient l'ordre de le relâcher. Je me gardai bien » de me charger de rien à cet égard sur ma respon- » sabilité, ni de proposer aucune décision. » Cette prudence de la colonne civile de l'état contribua à la mort de M. Berthier qui fut amené à l'Hôtel-de-Ville devant M. Bailly. « Ce que j'avois à faire étoit » de lui adresser quelques questions *pour la forme*, » et de me hâter de l'envoyer en prison pour le » mettre, *s'il étoit possible*, en sûreté. » M. Bailly l'envoya effectivement en prison, certain que cet infortuné seroit assassiné à la porte de l'Hôtel-de-Ville; et il le fut. M. Bailly a la lâcheté de remarquer qu'en donnant l'ordre de conduire M. Berthier à l'Abbaye, il avoit eu grand soin d'ajouter « que » la garde répondoit du prisonnier à la nation et à » la ville de Paris ; » mais il savoit bien, et il ne le dissimule pas, que cet ajouté n'étoit que *pour la forme*. C'est cependant après avoir au moins souffert de pareils assassinats, qu'il ose dire à M. de la Fayette que *tout* le sort de l'état repose sur eux : l'orgueil philosophique est seul capable d'un pareil délire. M. de la Fayette, indigné des scènes atroces qui se passoient alors, vouloit donner sa démission; et s'il écrit jamais ses mémoires, il réfutera sûrement M. Bailly, qui prétend que cette menace de démission n'étoit aussi que *pour la forme*....

On ne trouve rien dans ces Mémoires qu'on ne puisse lire dans les journaux du temps; point d'anecdotes qui donnent le secret des grands mouvemens, aucune notion sur les partis qui préparoient les malheurs de la France : toute la perspicacité de l'auteur ne va qu'à soupçonner qu'il pourroit bien y avoir une faction républicaine, soupçon qui aujourd'hui n'annonce pas beaucoup de malice dans celui qui en parle comme d'une découverte. Au

reste, tous les monarchistes de 1789 étoient eux-mêmes des républicains très-prononcés, quoiqu'ils ne s'en doutassent point; leurs principes sont incompatibles avec le gouvernement d'un seul qu'ils prétendoient constituer; et ce sont eux qui ont conduit à l'échafaud Louis XVI qu'ils aimoient de bonne foi, parce qu'il étoit par caractère aussi peu roi qu'il soit possible de l'être. Nous voulons faire, disoit M. Bailly, et non que le roi fasse : aussi réduit-il le pouvoir monarchique à l'inaction la plus complète. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit des droits du maire de Paris; l'auteur alors étale de grands principes, et prouve que restreindre la puissance de ce magistrat, c'est manquer de bon sens et désorganiser l'Etat : mais comme l'assemblée constituante ne vouloit rien laisser faire au roi, l'assemblée des électeurs faisoit tout sans consulter M. Bailly, qui apprenoit souvent par les journaux les résolutions prises à l'Hôtel-de-Ville. Il faut entendre là-dessus ses grandes doléances. Pour rattraper la plénitude de son autorité, il profite de la jalousie des districts contre l'assemblée des électeurs, et fait donner à ceux-ci des successeurs qui, réunis sous le nom de commune, se moquent tout-à-fait et pour toujours de M. le Maire : il est vrai qu'à leur tour les districts se moquoient de la commune; d'où il résulte clairement que M. Bailly gouvernoit Paris, comme Louis XVI gouvernoit la France depuis l'ouverture des Etats-Généraux. Les rassemblemens du jardin du Palais-Royal et de la Grève faisoient peur à l'Hôtel-de-Ville; l'Hôtel-de-Ville communiquoit sa frayeur aux bourgeois de la capitale qui, enregimentés, faisoient trembler l'assemblée constituante, laquelle se vengeoit par sa hauteur envers le roi des flatteries qu'elle étoit obligée

d'adresser à la populace; car c'étoit sur le roi que retomboient en définitif toutes les avanies; et, en effet, c'étoit le plus foible de tous, et le seul qui ne pouvoit se venger sur personne. M. Bailly, qui convient que dans ces momens difficiles il falloit ménager jusqu'aux assassins et embrasser les soldats qui abandonnoient leurs drapeaux, trouve toujours d'excellentes raisons pour n'épargner aucune humiliation à Louis XVI; c'étoit l'esprit du temps: beaucoup de patriotes se seroient mis sans scrupule à plat-ventre devant un échappé des galères, le jour même où ils auroient refusé de fléchir un genou devant le monarque. Au fait, il n'y avoit déjà plus de monarque: depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire, il n'y a eu en France qu'anarchie sous mille formes différentes, puisqu'avant cette dernière époque personne n'auroit pu indiquer véritablement où étoit l'autorité: l'Assemblée Constituante la disputoit au roi; les Jacobins la disputèrent à la Convention; les Conseils au Directoire, et l'opinion publique à tous. Ce pauvre M. Bailly qui admiroit comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain la désorganisation du pouvoir royal, ne pouvoit concevoir comment il y avoit des gens assez dépourvus de raison pour attaquer le pouvoir du premier maire de Paris......

F.

XLVI.

Vies de Plutarque. — *Pourquoi les historiens anciens l'emportent sur les modernes.*

S'il est un genre d'ouvrage où la palme soit demeurée aux anciens sans contestation, c'est l'histoire.

L'antiquité a mille peintres qui la rendent aimable; l'histoire moderne n'en a pas un seul qui la rende intéressante. La matière est ingrate, disent-ils: vaine excuse pour couvrir le défaut de génie. Quoi! le tableau de la société assise sur des fondemens inconnus aux siècles passés, des institutions qui ont changé les mœurs, des arts qui ont changé les coutumes, de nouveaux empires, une nouvelle race d'hommes sortis de l'occident, le monde enfin renouvelé, offre-t-il une composition moins riche et une source d'intérêt moins profonde que les premières agitations du genre humain, et la formation des premiers états? Non: mais c'est que les grandes choses peuvent être rapetissées, comme les petites peuvent être aggrandies par la manière dont elles sont dites. C'est que les anciens étoient simples, naturels, amoureux des grands traits, autant que nous le sommes des petits ornemens; ils chérissoient le bon sens, et nous n'aimons que l'esprit. Nous narrons, et ils peignoient; ils ne disoient pas de tel personnage que c'étoit un ambitieux ou un homme de bien, ils le faisoient voir; ils montroient l'ame à découvert; et c'est par cet art ou plutôt par ce naturel charmant, qu'ils ont fait revivre leurs grands hommes sous des traits qui ne s'effaceront plus: *Forma mentis æterna.*

Voilà ce qu'il faut imiter, si nous voulons que les souvenirs de notre tems aillent instruire les âges qui nous suivront. Etes-vous père? avez-vous des entrailles qui vous fassent souhaiter de voir vos enfans hériter du moins de notre douloureuse expérience? Faites des vœux pour qu'il s'élève parmi nous un peintre des mœurs aussi expressif que Tacite, un juge des crimes et des vertus aussi équitable que Plutarque. Historiens, ne vous lassez pas d'étudier

ces grands modèles : apprenez d'eux à fuir les vices des modernes, la satire et la flatterie, ces deux écueils de l'histoire, mais osez, comme eux, remettre en honneur ce que la fortune dégrade, et dégrader ce qu'elle élève; car l'histoire est la voix des nations, et la conscience du genre humain qui parle à la postérité : *Vocem populi romani et conscientiam generis humani.*

C'est une leçon bien éloquente que le frontispice de cet ouvrage. Un Plutarque assis sur les ruines des empires, écrivant sous la dictée de Minerve, tandis que la Justice et la Vérité pèsent les couronnes qu'il va distribuer ; combien cette image dit de choses, et combien elle fait taire la puissance devant les jugemens de l'avenir ! Je crois voir dans cet historien, l'historien de nos erreurs. Je crois entendre cet interprète de la vérité raconter les désastres du siècle dernier aux générations qui l'écoutent et qui tremblent. L'histoire, qui est l'expérience de tous les âges, est pour les peuples ce que l'expérience de la vie est pour chaque homme en particulier; et de même que nous voyons les objets des plaisirs et de l'ambition, passer de mains en mains parmi les hommes, de même voyons-nous l'empire de ce monde, sans cesse disputé, passer de rang en rang parmi les nations. Mais combien de fois faut-il qu'un homme soit trompé dans ses espérances, et qu'il passe du crime au repentir, pour finir par reconnoître que la vertu est préférable à tout; et de même, combien faut-il qu'il tombe d'empires pour convaincre les peuples et les rois, que l'ambition ne produit que des malheurs, et qu'il n'y a rien de solide que la justice ? Comptez après cela le nombre des leçons par celui des états renversés, depuis le premier royaume d'Assyrie jus-

qu'à nos jours, et ne soyez plus étonnés si le monde se conduit comme s'il étoit dans l'enfance, car son expérience est bien légère. Mais que l'historien apprenne par-là quelle est la dignité de ses fonctions; qu'il sache qu'en exposant nos fautes et nos malheurs, il ajoute une nouvelle leçon à celle des siècles, et que tout trône qui tombe est un argument de plus en faveur de la vertu.

Plutarque est plein de ces vues instructives. Son livre respire l'homme de bien. Il a négligé le style pour les choses, et les graces pour le jugement, aimant mieux, comme dit Amyot, écrire doctement et gravement en sa langue, que non pas doucement ni facilement. Où il excelle, c'est à peindre par les faits. Voyez Philopœmen étendu dans le caveau du trésor : au moment où l'esclave lui apporte le poison, il se soulève pour le prendre, l'avale, se recouche et meurt; ainsi finit le dernier des Grecs, et avec lui la liberté. O Achéens! que ce silence est terrible!

On reproche à Plutarque d'accorder trop de temps au récit de ces contes, que le peuple est en possession de croire et qu'il faut lui laisser débiter; mais il est digne de remarque que, quoique ces contes fussent encore de son temps la croyance commune, son excellent esprit l'a porté souvent à démêler la vérité sous l'écorce de la fable, comme on le voit dans celle du minotaure, où il fait juger que ce prétendu monstre n'étoit qu'un officier de Minos nommé Taurus; lequel Taurus, dit-il, étoit homme rebours, mal gracieux de nature, et traitoit durement les enfans d'Athènes, ce qui a fait dire qu'il les mangeoit. On peut trouver qu'il prodigue quelquefois une érudition sans intérêt sur les détails qui n'ont pas assez d'importance pour mériter d'être

discutés. On n'est pas absolument curieux de savoir au juste s'il est vrai qu'Ariane se pendit, ou bien si elle est morte en couches; et parce que Sylla périt de la maladie pédiculaire, ce n'est pas une raison de faire l'énumération de tous ceux qui sont morts de la même maladie, depuis le philosophe Phénéïde jusqu'à l'esclave Eunus. C'est de même un luxe de mémoire, où l'esprit trouve bien peu d'intérêt, que de rapporter de vingt manières différentes un fait sans conséquence, surtout si la plupart de ces relations ont été controuvées par des poètes.

Mais un reproche plus sérieux dont notre philosophie humiliée doit reconnoître la justice, c'est qu'il ne convenoit pas à un homme d'un aussi bon sens que Plutarque, de tant louer la constitution de Lycurgue. Il auroit pu accorder un peu plus de déférence à l'opinion de Platon qui blâme ce législateur de n'avoir su faire que des soldats. Mais l'imagination se laisse emporter par un faux air de grandeur. Avec combien peu de jugement Montaigne, J. J. Rousseau et les autres ont-ils admiré ce qu'ils appeloient la sainte police de Lacédémone; et jusqu'où cette admiration insensée n'a-t-elle pas été portée de nos jours? A cette époque où toutes les erreurs devroient être confondues par l'expérience, on a vu des philosophes entreprendre de soumettre un grand empire aux petites vues de Lycurgue, ne plus reconnoître d'autre mérite que celui des armes, d'autre droit que celui du plus fort, et prétendre nous réduire tous à la sauce noire des Spartiates, pour laquelle eux-mêmes avoient si peu de goût. Y.

XLVII.

Vie de Julius Agricola. — *Admiration excessive qu'on a eue pour Tacite dans le dix-huitième Siècle.*

Nos écrivains philosophes, qui généralement méprisoient assez les anciens, eurent pour Tacite une tendresse particulière : Cicéron, Tite-Live, Virgile, Térence leur paroissoient peu dignes de leur estime ; Sénèque et Tacite furent les objets de toute leur affection : Tacite, surtout, fixa leur enthousiasme : il devint pour eux le premier des écrivains ; ils le regardèrent comme le plus beau modèle que l'antiquité eût transmis à l'imitation des temps modernes ils en firent l'objet principal de leurs études ; et, ce qui de la part de ces hommes de génie étoit pour un écrivain de l'antiquité le comble de l'honneur, ils s'exercèrent à le traduire. L'empereur Tacite, qui fit copier avec tant de soin les ouvrages de cet historien dont il prétendoit descendre, n'avoit pas pour lui une vénération plus religieuse.

L'admiration, pour un écrivain tel que Tacite, peut n'avoir en soi rien que de raisonnable ; mais il semble qu'il ait été de la destinée du dernier siècle de tout gâter, soit par l'exagération qui dénaturoit ses sentimens et ses opinions, soit par les motifs qui les excitoient ou les dirigeoient. Pourquoi cette espèce d'engouement exclusif pour Tacite ? Pourquoi cette emphase avec laquelle on prononçoit son nom ? Pourquoi ce culte voué à un seul écrivain de l'antiquité ? On reconnoît bien là le peu de mesure et

l'exaltation ridicule, qui, à tous égards, ont caractérisé le dix-huitième siècle. Quelque mérite qu'ait Tacite, la littérature latine offre des auteurs qui sont au moins aussi dignes que lui de nos hommages; et pour ne point sortir du genre dans lequel il a écrit, Salluste et Tite-Live, peuvent bien, je crois, soutenir la comparaison : l'un par cette précision nerveuse, par ce style vif, animé et pittoresque, par ces tableaux vigoureusement peints, par cette originalité qui, dans tous les temps, ont obtenu le suffrage des connoisseurs; l'autre, par les beautés franches, par la clarté, l'élégance, la facilité, la grace, l'abondance merveilleuse qui répandent sur ses écrits tant d'agrément et de charme. N'est-il donc pas singulier que Tacite paroisse avoir seul obtenu grace devant nos littérateurs philosophes?

Le mépris de l'antiquité fut un des caractères de la philosophie moderne : l'admiration qu'on avoit eue dans le siècle précédent pour la littérature grecque et romaine, n'étoit aux yeux de nos philosophes qu'une superstition qu'il falloit détruire comme toutes les autres; ils traitoient de préjugé pusillanime ce respect qu'on avoit pour les modèles des temps anciens; les règles de l'art, établies d'après les ouvrages des plus grands génies de l'Italie et de la Grèce, leur paroissoient fort ridicules; ils croyoient que chacun ne devoit écouter que l'instinct de son talent, sans consulter les écrits et sans étudier les exemples de ceux qui l'avoient précédé. Telle est la marche de l'esprit d'innovation; il renverse tout ce qui est ancien; ce qui est nouveau a seul des droits à son respect; l'antiquité est à ses yeux un titre de proscription; la nouveauté seule obtient grace devant lui : il se croit libre de tout préjugé, et il est esclave de ses préventions; ce n'est point la raison qui lui

sert de guide, c'est le caprice; il n'examine pas si ce qui a été est bien, il le méprise par cela seul qu'il a été; il ne cherche dans les changemens qu'il médite et qu'il opère, que le mérite de la nouveauté. C'est précisément l'inverse du véritable esprit philosophique, qui consulte en tout la raison, et qui ne se conduit que par ses conseils.

Il y a donc quelque chose de mystérieux dans le culte que nos écrivains philosophes avoient exclusivement voué à Tacite. On se demande comment il se fait que ces grands contempteurs de l'antiquité aient choisi pour leur idole un auteur ancien, qu'ils aient pu se résoudre à appeler sur lui tous les respects, toute la vénération de leur siècle. L'idée qu'on se forme généralement de Tacite, ajoute encore au mystère de cette espèce de religion : on se représente un écrivain excessivement grave et sévère, dont l'obscurité a quelque chose de sacré, dont l'intelligence est interdite aux profanes, dont tous les mots sont des sentences, et dont toutes les sentences sont des oracles. Cette physionomie de l'historien des empereurs, ce caractère qui le distingue est une des raisons du choix que nos philosophes en ont fait pour le présenter à l'adoration publique : un écrivain de génie, dont le style eût été simple, clair et naturel, n'auroit pas aussi bien servi leur enthousiasme; il n'y a pas beaucoup de mérite à admirer ce que tout le monde entend; il est même piquant de diffamer ce que tout le monde admire. L'engouement des adorateurs d'un écrivain tel que Tacite n'avoit presque pas de juges : il eût fallu entendre cet auteur pour apprécier la mesure d'admiration qu'il mérite; les élans admiratifs, les exclamations de nos philosophes ne produisoient autour d'eux qu'une espèce d'étonnement stupide, et c'est préci-

sément ce qu'il leur falloit : quand une fois ils s'étoient affectionnés pour un auteur, pour une institution, pour un objet quelconque, l'enthousiasme devenoit pour eux un besoin. On a vu Diderot traiter de *méchans et de scélérats*, ceux qui n'admiroient pas comme lui les écrits et la conduite de Sénèque; celui qui auroit refusé son admiration à Tacite, eût sans doute été jugé digne du dernier supplice. Une pareille disposition d'esprit touche de bien près au ridicule; et quand on a pris le parti de s'enthousiasmer, il est généralement assez sage de fixer son enthousiasme sur un objet dont il y ait peu de juges.

On peut découvrir encore quelques autres raisons de cette admiration pour Tacite, que je serois très-loin de blâmer, si elle avoit été renfermée dans de justes bornes, et si elle ne fût pas devenue exclusive et presque fanatique : on se procuroit d'abord par ce moyen, le plaisir de fronder les doctrines de ces anciennes écoles, de ces universités dont on méditoit déjà la destruction, et dans lesquelles Tacite ne passoit point pour un modèle que l'on dût mettre entre les mains des jeunes gens. Il faut convenir que le mérite de Tacite étoit un peu méconnu dans les universités, où l'on n'estimoit guères que les écrivains du siècle d'Auguste. Ces derniers étoient les seuls sur lesquels roulât l'instruction, et je crois que cette pratique étoit fort sensée : on ne sauroit proposer à l'imitation de la jeunesse, des modèles trop purs; les cinq ou six années que l'on donnoit à l'étude des langues ne permettoient pas, à beaucoup près, de faire voir tous les auteurs; on n'expliquoit même que quelques fragmens détachés des grands modèles de la littérature latine. On n'avoit donc pas le temps de faire connoître aux élèves les auteurs des

siècles inférieurs, et c'est avec raison qu'on n'en avoit pas non plus la volonté. Ceux qui ne sont point étrangers aux lettres latines savent que le goût commença à se corrompre à Rome, vers les dernières années du règne d'Auguste. Les écrivains qui suivirent, sans en excepter Tacite lui-même, s'écartèrent sensiblement des traces et de la pureté de leurs prédécesseurs; mais nos sages avoient voué aux universités, comme à toutes les anciennes institutions, une haine très-philosophique; et c'étoit pour eux une espèce de triomphe de pouvoir citer un auteur de quelqu'importance que ces malheureux *régens de collége*, que ces *pédans* sans goût comme sans philosophie, sembloient avoir banni de leurs écoles, et qu'ils déroboient aux regards de leurs élèves : les gens du monde, sur la foi de leurs maîtres de philosophie, déploroient le vice d'une éducation dans laquelle on privoit la jeunesse de la connoissance de Tacite, le seul des auteurs de l'antiquité qui eût mérité de naître dans le dix-huitième siècle.

La haine des tyrans, qui semble avoir guidé la plume et enflammé le génie de Tacite, les peintures énergiques de la Cour et des crimes des empereurs romains, qui se trouvent dans ses ouvrages, étoient de plus une recommandation bien forte pour lui, auprès d'un parti qui haïssoit essentiellement l'autorité, et qui ne pouvoit souffrir le frein du gouvernement. Ces pauvres philosophes étoient tourmentés d'un esprit de faction et de révolte qui puisoit sans cesse dans les écrits de Tacite de nouveaux alimens : quoique nés sous le gouvernement le plus doux et le moins violent, ils ne rêvoient que tyrannie et despotisme, et déclamoient sans mesure contre les despotes et les tyrans; leur imagination malade leur représentoit perpétuellement les rois de

France, dont l'administration fut, généralement parlant, si paternelle, avec les couleurs dont Tacite a peint les plus détestables des empereurs romains, les Tibère, les Claude, les Néron, les Domitien; comblés des faveurs d'un gouvernement qui fermoit les yeux sur leurs torts pour ne voir que leurs talens, et qui leur laissoit une liberté qu'ils poussèrent bientôt jusqu'aux excès de la licence, ils se croyoient opprimés, et ne parloient que d'oppresseurs. On eût dit que le bruit des fers et des verroux retentissoit sans interruption aux oreilles de ces hommes à qui l'on permettoit tout, et dont les plus violentes incartades, dont les déclamations les plus séditieuses étoient punies tout au plus, et cela fort rarement, de quelques jours d'une prison où, à la liberté près, ils étoient souvent mieux que chez eux; on eût dit que chacun de ces clabaudeurs, dont les écrits pleins d'extravagances séditieuses circuloient presque sans obstacle dans l'Etat, étoit un Traséas, un Helvédius, un Sénécion attendant à chaque instant le centurion qui devoit lui ordonner, de la part du tyran, de se faire couper les veines. Ils prêchoient les maximes de Tacite, et ils exaltoient ses peintures, comme si elles eussent été applicables à l'ordre de choses dans lequel ils vivoient : ils sembloient évoquer le génie de cet écrivain, pour épouvanter des tyrans imaginaires qui n'existoient que dans leur esprit plein de révolte et de licence. Chacun de ces caffards de morale et de liberté se croyoit un Tacite fait pour immortaliser des crimes qu'il rêvoit, et une oppression qui consistoit à les laisser déclamer fort à leur aise.

Enfin, le titre d'écrivain *philosophe* et *penseur* étoit peut-être celui de tous qui donnoit le plus de poids, dans l'esprit de ces messieurs, à l'historien

des empereurs : ce fut dans le dix-huitième siècle, et c'est encore à présent une chose bien digne de remarque, que l'importance donnée à ce qu'on appelle emphatiquement *la pensée*. On vouloit que tout pliât devant cette divinité nouvelle, que tout lui fût sacrifié; nos sages invoquoient sans cesse *la pensée*; *la pensée* devoit régner partout; on ne parloit que de l'indépendance de *la pensée* : on méprisoit les meilleurs écrivains du siècle précédent et de l'antiquité, sous prétexte qu'on ne trouvoit que des mots dans leurs ouvrages, et qu'ils n'étoient eux-mêmes que d'habiles enfileurs de syllabes et de phrases; on les regardoit comme des auteurs qui pouvoient amuser l'oreille par l'harmonie des sons et du style, mais qui n'intéressoient pas l'esprit par le fond des idées et des choses. J'ai entendu, dans ma première jeunesse, un de ces penseurs à qui je parlois de Boileau, me dire que *Boileau n'étoit qu'un bon joueur de flûte*; *la pensée* s'empara même de la poésie dans le dix-huitième siècle, et l'on sait ce que la poésie a gagné à cela. Au fond, que signifioit cette doctrine si imposante? Quelles étoient, en morale, en politique, en littérature, les pensées neuves que nos sages avoient découvertes? Les bonnes choses qu'ils ont pu dire avoient été dites avant eux; la plupart même de leurs folies n'étoient que de vieilles extravagances qu'ils cherchoient à rajeunir; et quand elles auroient toutes appartenu à leur génie, en auroient-elles été moins insensées parce qu'elles auroient été nouvelles? Ce système de *la pensée* n'étoit, après tout, que la prétention de dire les choses les plus communes et souvent les plus fausses d'un ton d'oracle et d'inspiré, qu'une certaine affectation d'obscurité et d'entortillage dans le style, qui sembloit être comme le premier précepte de la ré-

thorique des *penseurs*. Dépouillez la plupart de ces phrases *pensées* du tour affecté qui les renferme, dissipez ce nuage dont elles sont couvertes, et vous trouverez presque toujours une idée ou fausse ou triviale; traduisez en langue vulgaire le style de ceux de nos philosophes qui ont fait sonner le plus haut le mérite de *la pensée*, et vous serez surpris de voir que tous ces oracles qui vous en imposent, ne sont au fond que des pauvretés, des niaiseries, des extravagances, des absurdités, ou des vérités aussi anciennes que le monde. Il y avoit dans l'antiquité un certain rhéteur qui n'étoit content des compositions de ses disciples qu'en raison de l'obscurité du style; *obcurcissez*, disoit-il à celui dont il examinoit l'ouvrage, *obscurcissez cet endroit*, σχότισον; et Quintilien qui rapporte ce fait, ajoute que ce rhéteur s'écrioit, quand le disciple étoit parvenu au degré d'obscurité convenable : *Tantò melior; ne ego quidem intellexi.* « Fort bien! je ne l'entends pas moi-même! » C'est là tout le secret des grands penseurs du dix-huitième siècle : on diroit que la plupart d'entr'eux, et que quelques-uns même de nos écrivains les plus modernes ont fait leurs études sous ce singulier rhéteur; et l'on peut conclure encore de cet exemple, qu'au milieu de tant de prétentions en tout genre à la nouveauté, l'art d'obscurcir son style, pour le rendre plus imposant aux yeux des sots, est de très-vieille date.

J'ai cru devoir exposer rapidement et en abrégé quelques-uns des motifs sur lesquels les sages du dix-huitième siècle me paroissent avoir accordé à Tacite une estime outrée, parce qu'elle étoit exclusive; mais l'exagération de quelques enthousiastes et de quelques illuminés ne peut nuire au mérite de cet auteur; l'historien des empereurs, qu'on a eu

tort de nous présenter comme le plus beau génie, et presque comme le génie unique de l'antiquité, n'en est pas moins un des plus grands écrivains que nous offre la littérature latine. Il ne faut pas croire pourtant qu'il soit exempt de défauts; et quel est l'auteur à l'abri de tout reproche? Ils sont les premiers des hommes dans les arts du goût et de l'imagination, dit Quintilien en parlant des plus grands écrivains, mais ils sont hommes : *summi quidem, homines tamen.* « Pour ce qui regarde le style de Tacite, dit M. Rollin, dont les décisions sont, en » fait de goût, des autorités, on ne peut pas nier » qu'il ne soit fort obscur : il est même quelquefois » dur, et n'a pas toute la pureté des bons auteurs » de la langue latine; mais il excelle à renfermer de » grands sens en peu de mots, ce qui donne à son » discours une force, une énergie, une vivacité » toute particulière. » *La Vie d'Agricola* est un des plus beaux morceaux qu'il ait composés : la traduction nouvelle me paroit la meilleure de toutes celles qui ont été faites de ce chef-d'œuvre. Y.

XLVIII.

Vies de Milton et d'Adisson.

La vie de Milton offre le tableau d'un homme de lettres, qui, après avoir consumé ses premières années dans l'obscurité et au sein de l'étude, saisit les troubles de sa patrie comme une occasion de s'élever, s'associe aux plus ardens factieux, devient l'apologiste de leurs plus grands crimes, vante avec frénésie la liberté la plus illimitée, et se fait enfin l'esclave de Cromwel. Sa mémoire seroit condamnée à

un éternel opprobre, s'il n'eût expié ses erreurs par une conduite sage dans une profonde retraite, et s'il ne les eût, pour ainsi dire, rétractées dans son *Paradis perdu*. C'est une chose digne de remarque qu'il ait mis dans la bouche des démons tous les principes de la démocratie, qu'il ait peint Satan d'après Cromwell, et que l'ensemble de son poème concoure à présenter les factions terrassées aux pieds d'un monarque.

Adisson, plus estimable sans doute, quoiqu'inférieur en génie, n'eut jamais à rougir ni de ses actions ni de ses ouvrages. Il suivit paisiblement sa carrière d'homme de lettres; il fut employé, comme subalterne dans les bureaux du ministère, et il y montra de l'application, de l'exactitude et de la probité. La considération dont il jouissoit à l'avénement de la maison d'Hanovre au trône d'Angleterre, le fit nommer sécrétaire d'État. Mais après un essai de quelques jours, il eut le rare mérite de reconnoître sa propre incapacité, et il résigna sa place.

Le *Spectateur* est le chef-d'œuvre d'Adisson: c'est le titre de sa gloire. Il eut des coopérateurs dans cette entreprise; mais tous s'accordent à lui en attribuer le principal succès. Presque tous les hommes de lettres, ses contemporains, travailloient comme lui à des ouvrages périodiques: Steelle, Rudgell, Philippe, Carey, Davenant et Brett n'avoient point d'autre occupation; le docteur Swift, le Lucien de l'Angleterre, ne dut sa célébrité qu'à des compositions insérées régulièrement dans les journaux.

Comment est-il arrivé qu'autant d'écrivains estimables aient en même temps fait le métier de journalistes? je crois en découvrir la cause dans les deux révolutions qui eurent lieu en Angleterre dans le cours d'un demi-siècle: toutes les fortunes furent

renversées, beaucoup de talens se trouvèrent sans emploi ; des hommes que leur première éducation destinoit aux arts mécaniques, furent portés aux places pour lesquelles une éducation plus soignée avoit autrefois paru nécessaire. Que pouvoient faire alors ceux qui, ayant consumé leur jeunesse dans l'étude des lettres, ne voyoient plus aucune dignité vacante pour eux ? n'étoient-ils pas forcés de chercher une ressource dans leur talent d'écrire ?

Mais pourquoi n'employoient-ils pas leurs efforts et leur temps à faire uniquement de grands et beaux ouvrages ? Il faut le dire : Milton n'obtint de son libraire, que dix livres sterling pour le prix de son *Paradis perdu* ; et lorsqu'après sa mort, la réputation de ce poème eut atteint son plus haut degré, la veuve de Milton en vendit la propriété pour vingt livres sterling. De toutes les occupations de la vie, la moins lucrative est la profession des lettres. Je conçois donc aisément que des hommes chargés d'entretenir leur famille, et n'ayant d'autre ressource que leur habitude d'écrire, aient été journalistes. Je les loue de n'avoir importuné personne de leurs sollicitations tant qu'ils pouvoient subsister de leur travail : et la postérité n'oubliera jamais qu'elle doit à quelques journalistes le *Spectateur*, c'est-à-dire, un des meilleurs livres qui ait jamais été fait.

N.

XLIX.

Portrait de Richelieu.

L'ORGUEIL des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât long-

temps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur l'anarchie féodale. Mais que sa marche est plus grande et plus imposante! comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes, et ses coups plus assurés! Il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices même ont quelque chose de grand qui suppose le courage. D'ailleurs, Richelieu, qu'un seul coup-d'œil peut précipiter au fond des cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers, et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel; toutes les scènes en sont animées, et tous les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à-la-fois la puissance de ses nombreux ennemis et la foiblesse de son maître. Toujours près de sa chûte en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi. Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, et cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son ame qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les affaires et les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle; tout dans Richelieu imprime l'étonnement et commande l'admiration. L.

L.

Sur Balzac et sur les premiers progrès de la Langue française.

La langue française, dit M. de Voltaire, a une très-grande obligation à Balzac. Il donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose. Cet auteur

beaucoup trop négligé aujourd'hui par les jeunes gens qui se destinent à l'éloquence, n'est presque plus connu que par quelques phrases ridicules, citées dans les rhétoriques comme des exemples d'hyperboles outrées. Cependant, c'est dans ses ouvrages, et principalement dans ses lettres, que l'on doit chercher des notions certaines sur le véritable génie de notre langue, sur les tours qu'elle a admis, sur l'harmonie qui lui est propre, et sur l'origine de la politesse française, d'abord un peu affectée, mais à laquelle ce défaut même ne fut pas inutile pour lui faire contracter ensuite la délicatesse qui la caractérise. Nous avons en général trop peu de goût pour nos anciens écrivains; en leur préférant les modernes et les étrangers, nous perdons peu-à-peu les traditions grammaticales; nous substituons des constructions nouvelles aux constructions adoptées, et nous nous livrons à un néologisme qui dénature entièrement notre langue. C'est à ce dédain pour les productions de nos pères que l'on doit attribuer en grande partie la décadence de la littérature française. Les orateurs et les poètes des siècles de Cicéron et d'Auguste trouvoient, dans les discours des Gracques et dans les ouvrages d'Ennius, des trésors dont ils n'auroient pu profiter, s'ils avoient été rebutés par le langage suranné de ces anciens auteurs; la langue latine dégénéra, comme l'observe Quintilien, lorsque l'esprit d'innovation s'empara des littérateurs, et lorsque, méprisant les écrivains qui avoient formé leur langue, ils en méconnurent bientôt le génie.

Balzac étant avec raison considéré comme le premier auteur français qui ait donné de la noblesse et de l'harmonie à sa diction, nous croyons utile d'inspirer le desir de le connoitre à ceux qui, sur parole, ont négligé de le lire. Ils verront que cet écri-

vain, auquel on a justement reproché de l'affectation et de l'enflure, ne manquoit pas quelquefois de grace et de finesse; qu'il étoit très-supérieur au goût de son temps, et que, dans les sujets sérieux, il a indiqué le parti que l'on pouvoit tirer de la langue française pour la grande éloquence. Cet examen nous conduira nécessairement à des détails sur cette époque de notre littérature où nos grands écrivains commencèrent leurs travaux : on verra de quel point ils partirent pour arriver au but qu'ils eurent la gloire d'atteindre; on pourra enfin se faire une idée des progrès que fit alors notre langue, et juger avec quelle rapidité elle fut épurée et perfectionnée.

Pour bien sentir tout le mérite de Balzac, il faut se reporter à l'époque où il a vécu. Plusieurs personnes savantes, comme nous le montrerons bientôt, parloient encore le langage du règne de Charles IX. Ronsard avoit rendu cet idiome encore plus barbare, et ceux qui avoient la prétention d'éviter son pédantisme grossier se livroient à l'emphase le plus ridicule. « Quel faux goût d'éloquence, s'écrie le » célèbre évêque de Clermont! Les astres en fournis» soient toujours les traits les plus hardis et les plus » lumineux, et l'orateur croyoit ramper, si, du pre» mier pas, il ne se perdoit dans les nues; une érudi» tion entassée sans choix décidoit de la beauté et du » mérite des discours ». Balzac, doué d'un esprit juste et d'un tact délicat, essaya de corriger ces énormes défauts. Plusieurs écrivains, alors en réputation, pouvoient s'opposer à cette réforme qui auroit dégoûté le public de leurs ouvrages : on doit donc peu s'étonner si l'auteur sacrifia souvent à un goût qu'il désapprouvoit. Une autre cause s'opposa encore à ce que Balzac opérât dans la littérature française le grand changement que les *Lettres Provinciales*

amenèrent quelques années après : il eut le malheur de n'exercer son talent que sur des sujets peu intéressans; plus jaloux de briller par le style que par le fond des idées, il employoit tous ses soins à polir des périodes nombreuses, à choisir avec scrupule ses expressions, et à tourner avec grace des louanges rebattues. Ce travail étoit loin d'être superflu pour ceux qui vouloient étudier le génie de la langue française; mais il ne pouvoit produire l'effet universel et décisif que Pascal obtint dans une discussion fameuse, à laquelle tout le monde prit part, et où il déploya, dans un degré de perfection dont on n'avoit pas encore l'idée, les ressources de l'art oratoire, les ruses les plus subtiles de la dialectique, et tout le sel et la finesse de la meilleure plaisanterie. Sans doute Balzac ne fut pas inutile à Pascal; dans les langues, comme dans les arts, ceux qui préparent des réformes utiles sont obligés de s'occuper exclusivement de petits détails que les génies supérieurs semblent adopter ensuite par inspiration. Cependant Balzac obtint, dans son temps, des succès extraordinaires; il étoit l'oracle des lettres et de la bonne compagnie; l'élégance de son style servoit de modèle aux jeunes écrivains; sa politesse donnoit le ton aux grandes sociétés. On peut juger de cet enthousiasme qu'il excita, par le passage suivant d'un contemporain : « Tout est marqué dans ses écrits » du caractère d'honnête homme, bien que ce soit » un honnête homme chagrin, très-mal satisfait de » sa personne, plus noir que les nuits dont il se » plaint. Mais cette vapeur noire n'empêche pas » son esprit de luire; il communique sa *vertu* aux » choses qu'il touche, et ne prend pas leurs défauts : » il dore les nuages qu'il ne veut pas dissiper. » Un homme qui eut une telle influence sur le commen-

cement du plus beau siècle de notre littérature, n'est certainement pas indigne d'attention dans un temps où les traditions de ce grand siècle n'ont été que trop oubliées.

Nous avons dit qu'à l'époque où Balzac écrivoit, c'est-à-dire sous le ministère du cardinal de Richelieu, plusieurs savans parloient encore le langage du règne de Charles IX. La lettre suivante est de 1644. Balzac y emploie un ton de plaisanterie léger et piquant. Cette lettre est adressée à Ménage. « Il » n'y a point de mal, dit Balzac, que vous sachiez » ce qui donna lieu aux *Larmes ridicules*, petit » poème que vous trouverez à la fin du recueil : ce » fut la mort d'un vieux poète de l'Université, » connu par sa mauvaise minė et par ses mauvaises » chausses, disciple de Jodelle, et proche parent » d'Amadis Jamin, grand faiseur de madrigaux, de » ballades, de villanelles. Depuis trente ans, il n'é» toit descendu qu'une fois du Mont-Saint-Hilaire » pour passer les ponts. Il chômoit la fête de Saint- » Jean *Porte-latin* plus religieusement que celle de » Pâques. En français, il ne disoit que *Jupin*; il » n'appeloit jamais le ciel que la *calotte du monde*; » il rimoit toujours *trope* avec *Calliope*; il n'eût ja» mais voulu changer *cil* pour *celui*, quand même » la mesure du vers le lui eût permis : il tenoit bon » pour *pieca*, pour *moult*, et pour *ainçois*, contre » les autres adverbes, à ce qu'il disoit, plus jeunes » et plus efféminés. La nouvelle qui fut apportée de » sa mort au lieu où j'étois, par un pédant, son ad» mirateur, avec cette redite perpétuelle : *Le grand* » *dommage que c'est !* pensa me faire rire à l'heure » même d'assez bon cœur. » On ne trouve dans cette lettre ni affectation, ni expressions surannées : Balzac parle comme un homme de bonne compagnie qui se moque avec raison d'un pédant.

L'art de la chaire n'étoit pas plus avancé que les autres genres de littérature : les sermonaires faisoient l'étalage d'une vaine érudition ; ils se permettoient tous les écarts qu'une imagination déréglée pouvoit leur fournir. Massillon, qui porta si loin l'éloquence religieuse, parle ainsi de ses obscurs prédécesseurs dans son discours de réception à l'académie française : « La chaire sembloit disputer » ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de séche- » resse avec l'école ; et le prédicateur croyoit avoir » rempli le ministère le plus sérieux de la religion, » quand il avoit déshonoré la majesté de la parole » sainte, en y mêlant ou des termes barbares qu'on » n'entendoit pas, ou des plaisanteries qu'on n'au- » roit pas dû entendre. » Balzac, témoin oculaire de cette dégradation du plus sublime des arts, donne des détails très-curieux sur quelques prédicateurs de son temps : l'éloquence religieuse commençoit à sortir de la barbarie; mais elle n'étoit pas encore tout-à-fait exempte des défauts que lui reproche Massillon. L'auteur parle d'un homme qui, après avoir entendu de mauvais orateurs, a pris le parti de ne plus aller au sermon. « Il juge, dit Balzac, de » tous les prédicateurs, par deux ou trois charla- » tans qu'il a ouïs, et s'imagine que toutes les pré- » dications commencent, ou par *ce vaillant capi-* » *taine Agesilaus*, ou par *ce savant philosophe So-* » *crate*, ou par *Pline en son histoire naturelle*, ou » par *Pausanias in arcadicis*. Il m'allègue perpé- » tuellement le *buon per la predica* et le *riservate* » *questo per la predica* du cardinal Hippolyte d'Est, » quand quelque bel esprit de ses familiers disoit » devant lui quelqu'impertinence. Il paraphrase et » commente ces préceptes qu'un vieux docteur » donnoit à un jeune bachelier : *Percute cathedram*

» *fortiter, respice crucifixum torvis oculis, et nihil* » *dic ad propositum, et bene prædicabis*. Je lui ré- » ponds qu'il n'est pas juste de considérer les choses » dans la corruption où elles étoient tombées, puis- » qu'elles ont été remises dans leur première pureté, » et que la réformation est venue depuis le dé- » sordre. » Qui auroit pu croire que peu d'années après cette époque où quelques sermonaires méritoient encore de pareils reproches, il s'éleveroit des Bourdaloue et des Bossuet? La rapidité avec laquelle se perfectionnèrent tous les genres de littérature est vraiment digne d'admiration. Balzac contribua, comme nous l'avons déjà dit, à donner à l'éloquence cette noblesse et cette dignité qui doivent la caractériser. Dans une lettre où il déplore la mort d'un ami, on trouve quelques traits que Bossuet peut-être n'auroit pas désavoués. « Nous avons, dit-il, perdu » en notre ami un très-digne sénateur, je vous l'a- » voue; mais le sénat même se perdra, et un jour il » n'y aura pas plus de conseillers de Paris, que de » pères conscrits de Rome, ou d'aréopage d'Athènes. » Nous avons perdu dans le même homme, un ma- » thématicien, un orateur et un poète, je vous l'a- » voue de rechef; mais ne savez-vous pas que les » hommes ne vivent que parmi des pertes? qu'ils » ne cheminent que sur des ruines? On devroit être » accoutumé à de semblables accidens; ils sont aussi » anciens que le monde, et nous les trouvons étran- » ges, comme si c'étoit une nouveauté d'aujour- » d'hui. » Le mouvement de cette tirade est vraiment oratoire; l'idée est grande, elle est exprimée naturellement; et l'image des hommes qui ne *vivent que parmi des pertes*, qui ne *cheminent que sur des ruines*, a la pompe et la noblesse qui conviennent à l'oraison funèbre.

La langue française doit à Balzac plusieurs mots heureux : celui de *bienfaisance*, que M. de Voltaire a mal-à-propos attribué à l'abbé de Saint-Pierre, appartient à notre auteur. Il en est un autre dont l'adoption est indiquée par une lettre de Balzac à M. Lhuillier : « Je vous *félicite* d'avoir M. de Ron- » cière pour gouverneur, M. Rigault pour confrère, » et mademoiselle Caliste pour écolière. Si le mot » de *féliciter* n'est pas encore français, il le sera » l'année qui vient, et M. de Vaugelas m'a promis » de ne pas lui être contraire quand nous sollicite- » rons sa réception. » On voit que Vaugelas étoit alors l'arbitre suprême de la langue, et que les meilleurs auteurs lui soumettoient leurs doutes.

Balzac avoit pour amis les gens de lettres les plus célèbres de son temps : Ménage, Boisrobert, Saumaise lui-même lui témoignoient la plus haute considération. Il n'y avoit que Chapelain qui se croyoit au-dessus de lui ; Balzac partageoit l'erreur générale sur cet homme qui avoit de vastes connoissances littéraires, mais qui étoit absolument dépourvu de goût ; il n'en parle qu'avec beaucoup de respect : « C'est, dit-il, un personnage de haute vert , qui » est tout intelligence, et tout raison. Si vous êtes » homme à recevoir des conseils, les siens sont plus » assurés que les oracles de la Pythie ; mais il faut » approcher de lui avec docilité d'esprit ; il faut » croire. » On voit que Chapelain avoit une très-bonne opinion de lui-même : il lui falloit des élèves soumis. Il étoit si convaincu de sa supériorité, que le moindre doute sur ses décisions lui paroissoit un blasphême ; exemple qui prouve qu'une trop grande confiance en ses forces n'est jamais le signe d'un véritable talent. On a dû remarquer dans la lettre que nous venons d'extraire, et dans une citation précé-

dente, que le mot *vertu* n'avoit pas alors la même acception qu'à présent; il signifioit, comme en italien, supériorité dans quelque genre de talent.

On sait combien de critiques s'élevèrent contre le *Cid*. Scudéri venoit d'en publier une qui, pleine de sophismes et de mauvais goût, avoit cependant obtenu les suffrages des rivaux de Corneille et de la majorité de l'Académie française. Balzac, consulté à ce sujet, répondit à Scudéri avec beaucoup d'esprit et de mesure. Il convient que le poète a quelquefois violé les règles; mais il soutient que les beautés supérieures de son ouvrage doivent l'absoudre. « S'il est vrai, dit-il, que la satisfaction des spectateurs soit la fin que se proposent les spectacles, et que les maîtres même du métier aient quelquefois appelé de César au peuple, *le Cid* ayant plu, ne seroit-il pas vrai qu'il a obtenu la fin de la représentation, et qu'il est arrivé à son but, encore que ce ne soit pas par le chemin d'Aristote, et par les adresses de sa poétique? » Scudéri insistoit sur ce que Corneille s'étoit servi de *charmes* et d'*enchantemens* pour séduire les spectateurs; Balzac répond: « C'est ce que vous reprochez à l'auteur du *Cid*, qui, vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de lui avouer qu'il a un secret qui a mieux réussi que l'art même; et ne vous niant pas qu'il a trompé toute la cour et tout le peuple, et que la tromperie qui s'étend à un si grand nombre est moins une fraude qu'une conquête. » Balzac, gardant toujours les ménagemens qu'il croit devoir à Scudéri et à l'Académie, conclut enfin d'une manière très-ingénieuse, et qui prouve qu'il sentoit le mérite de Corneille. « S'il est puni, dit-il, ce sera après avoir triomphé; s'il faut que Platon le bannisse de sa république, il faut qu'il le cou-

» ronne de fleurs en le bannissant, et ne le traite pas
» plus mal qu'il a traité autrefois Homère. » Un tel bannissement est le plus beau triomphe que puisse desirer un poète.

Du temps de Balzac, les bons esprits se moquoient, comme aujourd'hui, du mauvais goût des Allemands. Il semble que cette nation a toujours eu des écrivains dont l'érudition mal digérée ne faisoit qu'altérer le jugement, et qui cherchoit à propager les paradoxes les plus étranges. En France, on n'a commencé que dans le dix-huitième siècle à s'élever contre Cicéron, et à lui préférer Sénèque : cette erreur de jugement et de goût est bien plus ancienne en Allemagne, d'où il paroît qu'elle est venue. Voici à quelle occasion Balzac s'explique à ce sujet : comblé des faveurs de la Cour, il avoit beaucoup d'envieux; on fit un libelle contre lui, dont le chancelier Séguier empêcha la publication. Balzac remercie son protecteur, et comme ce grand magistrat aimoit les discussions littéraires, l'auteur s'étend sur les critiques en général; il ne s'étonne point s'il a des détracteurs, puisqu'une réputation telle que celle de Cicéron n'est point à l'abri de la censure. « Il y a,
» dit-il, aujourd'hui en Allemagne, un mauvais
» grammairien, un ennemi des vérités universelles,
» un accusateur de Cicéron, qui, depuis peu, a pu-
» blié des observations où il fait le procès à son juge,
» et dispute le rang au prince de l'antiquité latine.
» Si bien, monseigneur, que le consentement du
» genre humain, confirmé par une possession de
» dix-huit siècles, n'est pas un titre suffisant pour
» assurer la réputation de ce Romain, contre la chi-
» cane de ce Barbare. » Cette indignation de Balzac montre qu'il sentoit les beautés de l'orateur romain, et que s'il est tombé si souvent dans l'enflure et l'af-

fectation, c'étoit pour plaire aux personnes auxquelles il écrivoit. Aussi remarque-t-on que ces défauts sont beaucoup plus fréquens dans les lettres à madame de Rambouillet, à mademoiselle Scuderi, et à Ménage, que dans celles où il se croit obligé à moins de frais d'esprit et de figures.

Nous ne citerons point d'exemples de ces défauts; ils ont été souvent indiqués par les littérateurs modernes qui n'ont considéré Balzac que sous le rapport qui lui étoit le plus défavorable. On ne doit pas craindre, d'ailleurs, que dans ce moment aucun auteur tombe dans de semblables erreurs de goût. Pour avoir une affectation telle que celle de Balzac, il faut un travail et une tension d'esprit dont nos jeunes écrivains ne sont guères capables. Les défauts opposés leur sont beaucoup plus familiers; le soin pénible d'arrondir et de polir des phrases ne se concilieroit pas avec leur négligence, leur ton tranchant, et ce qu'ils appellent les élans de leur imagination. On peut donc, sans aucun danger, leur conseiller la lecture d'un auteur qui, comme nous l'avons observé en commençant, a le premier donné à la prose française, l'élégance, le nombre et la clarté qui font son caractère particulier. P.

L I.

De l'universalité de la Langue française. (No. I.)

Il y a vingt ans que la France reçut le plus bel hommage qu'une nation puisse recevoir des peuples ses voisins; l'Académie de Berlin proposa cette question à résoudre : *Quelles sont les causes de l'universalité de la Langue française?* Les savans

de tous les pays de l'Europe envoyèrent leurs mémoires, et la langue de Racine eut l'honneur d'être louée dans plusieurs langues étrangères.

Deux mémoires furent couronnés, celui de M. de Rivarol et celui d'un écrivain allemand, M. Schwab. Qu'on nous permette d'examiner la question qu'ils ont traitée, et d'indiquer quelques-unes des causes de l'universalité de la langue française.

En Europe, tous les hommes qu'on appelle la bonne compagnie ont des rapports entr'eux, quelle que soit la nation à laquelle ils appartiennent. Rapprochés par l'éducation, ils ont les mêmes goûts; ils recherchent les mêmes jouissances; ils ont les mêmes opinions sur beaucoup de choses; ils forment, pour ainsi dire, un peuple choisi au milieu des autres peuples : il étoit nécessaire qu'ils parlassent la même langue; la langue française s'est trouvée réunir un plus grand nombre d'avantages; elle est devenue la langue de la bonne compagnie en Europe.

Lorsqu'on examine la construction et l'esprit de la langue française, il est facile de se convaincre qu'elle est plus claire que toutes les autres, et par conséquent plus propre à être l'interprête des sentimens, des affections et des rapports qui réunissent les hommes entr'eux. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action. Cette marche est celle de la raison; elle appartient exclusivement à la langue française. Ce caractère de notre langue a passé dans notre littérature; on a exigé dans un livre la même méthode qui est exigée pour la construction d'une phrase; on a voulu que les ouvrages de nos écrivains participassent de la régularité de notre langage; dès-lors, tout a été

clair, tout a été méthodique dans nos conversations comme dans nos écrits, et l'Europe a été facilement disposée à apprendre la langue du peuple qui s'exprimoit le plus régulièrement et le plus clairement.

La langue française admettant peu d'inversions, est moins variée dans ses tournures que les langues anciennes; mais les styles y sont mieux classés. La langue latine est beaucoup plus riche et plus harmonieuse; la langue française est beaucoup plus flexible et beaucoup plus propre à exprimer tour-à-tour les idées sublimes et les idées simples. La première a quelque chose de la sévérité des Romains; la seconde tient de la mobilité du caractère français. La langue latine s'étoit formée au milieu du sénat et dans les assemblées d'un peuple républicain; la langue française s'est formée à la cour et dans les assemblées choisies. L'une a une dignité plus soutenue, et elle a moins de ces délicatesses qui forment le langage de la bonne compagnie: l'autre prend plus aisément tous les tons; elle a dans les mots qui la composent quelque chose de cette hiérarchie qui distingue le gouvernement sous lequel elle est née. Elle a ses expressions nobles, ses expressions familières, ses tournures choisies, ses tournures populaires; ses momens d'appareil, ses momens d'abandon et de négligence. La langue latine est souvent sublime et toujours élégante sous la plume de Virgile et de Cicéron; mais elle n'est familière et naïve ni dans les fables de Phèdre, ni dans les poésies de Tibulle, ni même dans les comédies de Térence. C'étoit peut-être à la langue française seule qu'il appartenoit d'exprimer tour-à-tour les grandes pensées de Bossuet, l'aimable abandon de madame de Sévigné, et les graces ingénues de Lafontaine.

On lui a reproché de la stérilité; plusieurs écrivains veulent à toute force l'enrichir : mais tant de richesses ne manqueroient pas de la corrompre : elle a toujours suffi au génie; et si elle résiste à la médiocrité, c'est, à notre avis, un de ses plus grands avantages. Ses trésors sont placés comme dans un sanctuaire d'où le vulgaire des auteurs ne peut pas approcher; elle accorde toutes ses faveurs au talent, et de concert avec la nature, elle semble dire aux sots : *n'écrivez pas.*

Au reste, si notre langue est quelquefois stérile pour ceux qui l'écrivent, elle est beaucoup plus riche pour ceux qui la parlent : elle se prête par conséquent au besoin du plus grand nombre : aucune langue n'a plus de finesses dans le dialogue, n'offre plus de ressources pour la conversation.

Il est beaucoup de mots qui sont bannis des livres et dont le langage familier s'est enrichi; la langue française née, comme nous l'avons dit, au milieu d'une Cour, en a presque conservé les mœurs et les usages. Les mots ont aussi leur bonne et leur mauvaise fortune; il en est qui sont en faveur, il en est d'autres qui tombent dans la disgrace. S'ils ont été employés par le peuple, ils lui sont abandonnés, et ils se trouvent dégradés comme ces gentilshommes qui dérogeoient en se mésalliant. Les rangs sont assignés par la mode; et comme la mode n'aime que ce qui est nouveau, les termes qui ont vieilli ne trouvent point de grace auprès d'elle. Ce qui a vieilli n'est point français. Le style familier, beaucoup plus indulgent, a quelquefois profité heureusement de toutes ces disgraces des mots, et la langue parlée se trouve ainsi beaucoup plus riche que la langue écrite.

La langue française est la plus propre à la con-

versation ; elle offre par conséquent des moyens plus faciles de communication entre les hommes, elle est plus claire et plus méthodique que toutes les autres, elle prend aisément tous les tons. Son style familier abonde en tournures ingénieuses : elle n'a point l'afféterie de la langue italienne ; elle n'a point l'enflure de la langue espagnole ; elle a beaucoup moins d'exagération dans le style figuré, elle est soumise à des règles plus certaines, elle a moins de néologismes que la langue anglaise. Tous ces avantages ont dû lui mériter une honorable préférence sur ses rivales ; mais ce n'est pas toujours assez de mériter une chose pour l'obtenir. Nous parlerons une autre fois des circonstances qui lui ont obtenu l'universalité en Europe.

M.....D.

LII.

De l'universalité de la Langue française. (N°. II.)

La langue française a plusieurs avantages sur ses rivales, elle ne doit cependant pas tous ses succès à elle-même. La société s'est trouvée plus avancée en France que partout ailleurs ; on y a connu plutôt les convenances de la vie sociale, les sentimens du beau, du noble et du grand. Les Français ont devancé tous les autres peuples pour les jouissances du luxe, pour les productions de l'industrie, pour les progrès des sciences et des arts. Après la paix de Vervins, l'Europe étoit encore plongée dans la barbarie, et la France civilisée dut être pour les autres nations un grand sujet d'étonnement ; elle attira naturellement leur attention, elle fixa nécessaire-

ment leurs regards, elle leur fit adopter ses idées, et, avec elles, le langage dans lequel toutes les choses qui caractérisent un peuple civilisé, avoient reçu le nom qui leur étoit propre.

Si la nation française étonna les étrangers par les progrès de sa civilisation, elle dut aussi les attirer par la sociabilité de ses mœurs. Le Français a moins de ce caractère particulier à chaque pays, de ce caractère local qui exclut les relations d'un peuple à un autre. Les autres peuples ont des manières qu'ils ne perdent point : le Français, plus flexible, se plie plus aisément à toutes les idées, à tous les usages ; il est l'homme de toutes les nations; et c'est précisément parce qu'il n'a pas trop repoussé les manières de ses voisins, que ses voisins ont été plus disposés à adopter les siennes.

Tous les peuples ont leur orgueil ; le Français n'a guère que de la vanité, et il est des accommodemens avec la vanité, parce qu'elle ne porte que sur les petites choses. Chaque peuple vante sa prééminence; l'un veut être le plus sage, l'autre le plus riche ou le plus grand : le Français ne veut être que le plus aimable. Il s'étoit formé, dans le dernier siècle, une association d'hommes dont le but étoit de rabaisser la nation française à ses propres yeux ; sans cesse ils lui répétoient que ses lois manquoient de sagesse ; que ses usages étoient ridicules ; que son gouvernement étoit oppresseur : la nation elle-même applaudissoit à ces orateurs insensés qui lui refusoient le don de la sagesse et de la raison ; mais elle n'auroit point applaudi, si on lui eût refusé le talent de plaire. Le talent de plaire est la grande prétention des Français ; c'est là qu'ils ont mis souvent tout leur patriotisme : ils ont aisément réussi à faire connoître leurs droits et leurs prétentions ;

et l'Europe a parlé leur langue, comme elle a pris leurs manières, comme elle a suivi leurs modes.

Les relations de la politique ont achevé ce que l'amabilité française avoit si heureusement commencé. Sous Louis XIV, la nation française se trouva tout-à-coup placée au premier rang des nations. L'Europe ne fut plus qu'une république fédérative, dont la France étoit en quelque sorte le chef-lieu. La langue française, sous Louis XIV, devint la langue de l'Europe, par la même raison que la langue latine avoit été, sous Auguste, la langue du monde romain.

Tandis que nos généraux faisoient trembler à la fois l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, nos ambassadeurs donnoient le ton à toutes les cours, dictoient la loi à tous les cabinets. On se rappelle que les ministres français menacèrent de rompre les conférences de Francfort, si on n'y parloit pas la langue des vainqueurs. Ainsi la langue française se trouva associée à la gloire de nos armes; ce ne fut plus que dans cette langue qu'on traita de la paix et de la guerre en Europe.

Le règne brillant de Louis XIV acheva de consolider l'empire de la langue française. L'esprit de chevalerie qui s'étoit conservé à la cour, contribua à former cette politesse exquise, cette urbanité délicate, cette émulation de grandeur et de générosité, dont il est resté quelque chose dans nos romans. Cet esprit de chevalerie adoucit le ton de rudesse que les Français devoient avoir contracté dans les camps. L'Europe vit alors un phénomène assez rare parmi les nations : la victoire fut polie, et la force devint aimable. Le règne de Louis XIV ne fut qu'une longue fête à laquelle tous les plaisirs et tous les arts furent invités ; les étrangers accoururent pour voir

tant de merveilles, et les vaincus oublièrent leurs défaites, pour apprendre les hymnes des vainqueurs.

On songea alors à établir des communications plus faciles entre les peuples. On augmenta le nombre des grandes routes, Louis XIV multiplia les postes. Alors la mode, dont le trône étoit à Paris, fit plus promptement adopter ses lois. Les lumières se répandirent plus rapidement; la France eut la première l'idée des journaux, ils circulèrent dans toute l'Europe, et la renommée se chargea d'apprendre la langue française aux étrangers.

Louis XIV cherchant à faire des conquêtes dans tous les genres, alla chercher les savans, les gens de lettres, les artistes, chez toutes les nations, pour les associer à la magnificence de son règne; les savans, les gens de lettres, les artistes étrangers, comblés des bienfaits d'un roi de France, devinrent français, et la reconnoissance parla notre langue.

Encouragées en France et en Europe, toutes les Muses parlèrent français, comme elles avoient parlé autrefois grec et latin; toute l'antiquité sembla tout-à-coup revivre dans notre langue; dès-lors la langue française fut fixée, et le peuple qui passoit pour le plus inconstant et le plus léger, fut le seul qui eut une langue invariable. Elle devint le centre du goût, le dépôt des lumières, la source de toutes les jouissances de l'esprit: tous ceux qui voulurent être éclairés ou le paroître, apprirent la langue française; elle entra dans l'éducation, elle devint pour l'Europe une langue classique comme celle des Grecs et des Romains. M.....D.

L I I I.

De l'universalité de la Langue française. (N° III.)

Après le siécle de Louis XIV, la langue française continua à se répandre en Europe son empire devint chaque jour plus étendu ; le génie lui avoit prêté son immortel ascendant : le goût commença à se corrompre, mais les grands modèles étoient restés.

La langue française qui avoit répandu toutes les idées de la civilisation, proclama bientôt toutes les erreurs du philosophisme. L'ascendant des Français étoit si fort en Europe, que les nouveautés les plus dangereuses s'accréditèrent sous leur nom ; et les peuples qui s'étoient éclairés avec la France sous le siècle de Louis XIV, voulurent aussi s'égarer et se corrompre avec elle, dans le siècle suivant. Les étrangers apprirent la langue française pour lire l'Encyclopédie, comme ils l'avoient apprise pour lire Racine. En Hollande, en Suisse, dans la plupart des villes d'Allemagne, il s'étoit établi des imprimeries françaises, sans cesse ouvertes aux apôtres d'une philosophie séditieuse : les brochures, les libelles philosophiques circuloient en Europe, et tous étoient écrits en français. Ainsi, notre langue qui avoit dû son empire au goût et à la raison, dut aussi quelque chose à la corruption des lumières.

Tel étoit l'état des choses, lorsque la révolution a commencé, et la langue française n'a fait qu'accroître son empire au milieu de nos troubles politiques : les nouveaux succès qu'elle a obtenus en

cette circonstance, sont assez étonnans pour fixer un moment notre attention. La révolution française fut sans doute un grand évènement pour l'Europe : comme la France étoit depuis long-temps le centre de toutes les combinaisons politiques, elle dut en ce moment attirer tous les regards. La révolution retentit d'abord chez tous les peuples étrangers : chacun voulut la connoître, les uns pour en profiter, les autres pour s'en défendre. On eût dit qu'il n'y avoit plus qu'un seul peuple et une seule ville en Europe : on ne parloit que de Paris, on ne voyoit que la France. L'enthousiasme, la crainte, la curiosité, la surprise, imposèrent partout la nécessité d'apprendre la langue française.

Le grand spectacle de la révolution donnoit aux étrangers une sorte d'impatience d'apprendre notre langue, et la révolution elle-même vint bientôt leur en faciliter les moyens. Un grand nombre de Français avoient été obligés de fuir leur patrie : comme ils appartenoient à la classe éclairée de la nation, ils firent adopter notre goût et nos manières. La plupart des ecclésiastiques chargés parmi nous de l'éducation, furent accueillis chez les peuples voisins : ils y portèrent le goût de nos auteurs classiques, ils payèrent les bienfaits par des lumières, et souvent la langue française fut le gage et le prix de l'hospitalité.

Tandis que de malheureux exilés répandoient partout notre langue, les armées françaises pénétroient en Italie, en Hollande, en Allemagne; elles y ont séjourné long-temps, elles s'y sont mêlées avec les peuples qu'elles avoient vaincus : et comme les Français n'apprennent point les langues étrangères, on a été obligé d'apprendre la leur. Plusieurs contrées voisines, par une suite du succès de nos

armes, sont devenues françaises, et notre langue est devenue pour elles une langue nationale.

Ainsi toutes les circonstances, tous les évènemens se sont réunis pour assurer l'empire de la langue française : elle a profité de la civilisation du siècle de Louis XIV et de la corruption de l'âge suivant; elle a profité tour-à-tour de nos lumières et de nos erreurs, des infortunes de la révolution et de l'éclat de nos victoires; elle a porté partout ses conquêtes, et, comme la plupart des conquérans, elle n'a plus, si on peut parler ainsi, qu'à régner sur elle-même, et à se garantir de ses dangereux penchans.

La langue française a plusieurs symptômes de corruption, elle a plusieurs écueils à redouter : le premier et le plus dangereux de tous, c'est la foule des grammaires et des dictionnaires qui paroissent chaque jour. Plus il y a de grammairiens dans un pays, plus le langage se détériore : il me semble voir plusieurs médecins auprès d'un malade; ils ont tous un avis différent, et ils ne font qu'augmenter le mal en cherchant à le réparer. Les grammairiens se regardent comme autant de législateurs du langage; et l'on sait que la quantité des législateurs nuit à la bonté des lois : ils ne tiennent aucun compte de l'usage, parce qu'ils veulent donner du nouveau; dès-lors la confusion s'établit, et la langue n'a plus rien de fixe.

La langue française qui recevoit ses lois d'une société choisie, les a reçues pendant quelque temps de tout le monde; les savans lui ont donné des termes techniques qui n'ont fait que l'appauvrir; chaque profession, chaque classe du peuple lui a donné quelque chose, et la bonne compagnie ne lui a plus rien donné. Quelques partisans de la littérature allemande et de la littérature anglaise ont cherché à in-

troduire parmi nous les tournures et l'esprit de ces deux langues étrangères ; le germanicisme et l'anglicisme ont envahi notre littérature : beaucoup de nos ouvrages modernes ressemblent à des traductions littérales de l'allemand et de l'anglais. Ronsard avoit étouffé notre langue à son berceau, en parlant en français, grec et latin ; quelques écrivains de notre siècle veulent précipiter son déclin, en la mêlant à des idiômes étrangers.

Un des fléaux les plus dangereux pour la langue francaise, est sans doute cet esprit d'innovation qui s'est introduit partout, et qui s'est emparé de notre littérature. Les défenseurs du goût nous avoient souvent répété cette maxime heureuse et sage : *Ce qui est inusité n'est pas français.* Beaucoup d'écrivains modernes n'ont point tenu compte de cette maxime ; et pour qu'on adoptât leurs idées nouvelles, ils ont cherché à détruire le respect qu'on conservoit encore pour ceux qui les avoient précédés. Une langue dont la clarté et la raison sont le principal caractère, est devenue sous leur plume une langue inintelligible et bizarre ; ils ont souvent altéré le sens des mots, et ils ont corrompu un langage simple et naturel, en employant des métaphores empoulées et ridicules. Si leurs efforts obtiennent quelques succès, la langue de Boileau ne sera plus qu'une langue morte ; nous serons obligés de traduire les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, comme on traduit ceux du siècle d'Auguste.

Alors la langue française cessera d'être une langue universelle en Europe ; car les étrangers n'apprendront plus une langue qui ne sera point fixée, et qu'il leur faudroit de nouveau apprendre tous les dix ans. Que faut-il donc faire pour conserver à la langue française sa prééminence ? il faut que tous

les gens de goût se liguent contre ces novateurs, contre ces factieux littéraires qui veulent faire une révolution dans le langage; il faut se rallier autour des bons modèles, et montrer sans cesse aux étrangers les chefs-d'œuvre du grand siècle : ce sont là nos véritables richesses, les véritables titres de notre gloire : quelques circonstances passagères ont pu contribuer à répandre notre langue en Europe, mais nos bons écrivains peuvent seuls rendre son empire durable. M.....D.

L I V.

Du style épistolaire et des Lettres de madame de Sévigné, (*édition de M. l'Abbé de Vauxelles*).

Le genre épistolaire a son rang dans la littérature, et dans ce genre, ce sont les femmes qui excellent : chez les anciens, les femmes, concentrées dans l'intérieur de leur maison, avoient peu de relations avec la grande société, et ne pouvoient avoir que de froides correspondances de familles : il ne nous reste point de lettres des dames grecques et romaines : cependant Pline le jeune nous apprend qu'il avoit lu un Recueil des Lettres de Cornélie, mère des Gracques, écrites avec beaucoup de pureté et d'élégance. « On croiroit, dit-il, que c'est » de la prose de Plaute et de Térence ». Les deux plus grands orateurs de la Grèce, Démosthènes et Eschine, nous ont laissé quelques lettres. Celles d'Eschine sont beaucoup plus agréables. Démosthènes n'avoit point de souplesse et de graces dans l'esprit, il ne savoit qu'être sublime. Cicéron est un modèle parfait de la simplicité et du naturel du style épistolaire; mais ses lettres sont toutes poli-

tiques ; elles ne peuvent avoir d'attrait que pour ceux qui veulent connoître à fond l'histoire des derniers temps de la république. Pline ne présente ni le grand intérêt de l'histoire, ni cette belle simplicité de Cicéron ; mais il a tant d'esprit, de finesse et de grace, il pense d'une manière si délicate et si noble, son caractère est si honnête et si vertueux, qu'il plaît et qu'il charme toujours, lors même qu'un goût sévère le condamne. Je ne dis rien des Epîtres de Sénèque, ce sont de longues déclamations philosophiques, hérissées d'antithèses, de métaphores outrées, où l'on ne trouve ni naturel ni vérité.

Chez nous, Voiture et Balzac se sont acquis autrefois une réputation que le bon goût a fait tomber : un bel esprit précieux, un rhéteur empoulé, n'étoient pas propres à composer des lettres. Je ne sais lequel est le plus vicieux dans ce genre de l'affectation de Voiture, ou de l'enflure de Balzac ; cependant il y a quelquefois dans Voiture des traits et des plaisanteries qui s'accordent assez avec la familiarité et la négligence d'une lettre : Balzac harangue toujours à la tribune ; cependant il a rendu à la langue plus de services que Voiture, en donnant à la prose française de la noblesse, du nombre et de l'harmonie (1) : ces deux écrivains, qu'on ne lit plus aujourd'hui, ont été loués par deux hommes qui étoient très-avares de louanges, Boileau et Molière : leur réputation en imposoit encore à ces deux juges sévères ; ce qui prouve que les satires et les éloges sont également inutiles aux yeux de la postérité, qui n'examine que le mérite réel des ouvrages. Les Cotin, les Chapelain, les Pradon, sont aujourd'hui méprisés, non parce Boileau et Mo-

(1) Voyez l'article sur *Balzac*.

lière s'en sont moqués, mais parce qu'ils étoient réellement méprisables.

Bussy Rabutin, dans les plus beaux jours du siècle de Louis XIV, écrivit des lettres où l'on trouve toute la politesse d'un courtisan, réunie au style d'un homme de lettres; ce sont des modèles de pureté et d'élégance, qui n'en sont pas moins ennuyeux par la sécheresse, la monotonie et la sotte vanité qu'on y trouve partout. Madame de Maintenon se distingue par une noble simplicité, par le bon goût, la correction, l'aisance, surtout par la justesse des idées; c'est la raison qui parle : elle sourit quelquefois, mais toujours avec dignité; ce sont les graces austères d'une Vestale. Nous n'avons point les Lettres de madame de Coulanges (1), qui avoit tant d'esprit, de saillies, de gaîté, et dont la société faisoit les délices des personnes du meilleur ton, dans un temps où l'urbanité française étoit à son plus haut degré. Ce qui doit donner surtout la plus haute idée de madame de Coulanges, c'est qu'avec sa vivacité, son enjouement, ses bons mots, elle fut l'amie intime d'une prude telle que madame de Maintenon, qui sembloit avoir sacrifié le plaisir à la grandeur, et chez laquelle on ne devoit pas beaucoup rire. Il falloit qu'il y eût dans le caractère de madame de Coulanges, quelque chose de bien solide pour faire aimer dans une cour aussi sérieuse le brillant de son esprit.

Madame de Sévigné n'avoit pas autant d'empire sur son ame : elle se livroit trop à l'impression du moment; elle avoit trop d'abandon, trop d'insouciance, trop d'inégalité, pour des sociétés composées où l'on s'observe, où il faut toujours être sur ses gardes, et penser à tant de choses. Sa pétulance,

(1) Elles viennent d'être publiées.

son étourderie, ses caprices, qui la rendoient si aimable et si piquante, ne pouvoient trouver place que dans des cercles d'amis indulgens et sûrs : quoique madame de Sévigné ne fût pas exempte d'ambition, ni insensible aux grandeurs, elle étoit trop naturelle pour la cour. Ce défaut, qui n'en étoit un que dans le pays de la fausseté, est précisément ce qui fait le charme des lecteurs. Voilà ce qui la rend, dans son genre, inimitable comme la Fontaine : la perfection de ces deux auteurs tient à leur caractère : elle est le désespoir de tout écrivain qui n'a que de l'esprit. Madame de Sévigné et la Fontaine ont écrit, si l'on peut parler ainsi, d'après leur ame : ils n'ont pas l'air d'avoir pensé; c'est un instinct qui les pousse et les inspire : vouloir les imiter, c'est ne pas les connoître.

Quelquefois, dans les plus charmantes sociétés, au milieu des la Rochefoucault, des Lafayette, madame de Sévigné oublioit tout le monde, s'oublioit elle-même, rêvoit, étoit distraite, et paroissoit comme nulle : qu'un trait jeté par hasard vînt réveiller son imagination, elle partoit alors avec la rapidité de l'éclair, étonnoit, éblouissoit toute l'assemblée; les bons mots, les saillies, les épigrammes, les idées vives, brillantes, originales, l'esprit, le sentiment, la raison, la folie, la gaité, tous les agrémens se succédoient avec une impétuosité et une abondance intarissable qui tenoient du prodige; le charme de sa conversation se répandoit jusque sur ses traits : sa physionomie s'animoit et prenoit un air céleste. Madame Lafayette, témoin de ce prestige, se servit, pour l'exprimer, d'une hyperbole singulière : « Quoiqu'il semble, dit-elle, que l'esprit » ne dût toucher que les oreilles, il est certain que » le sien éblouissoit les yeux ». L'abandon de ma-

dame de Sévigné, dans ces momens d'enthousiasme, étoit poussé si loin, qu'il alloit jusqu'à l'imprudence. « Il y a des gens, lui disoit madame La-
» fayette, qui vous soupçonnent de ne pas montrer
» votre cœur tel qu'il est; mais au contraire, vous
» êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous
» soit honorable, que même vous y laissez voir
» quelquefois ce que la prudence vous obligeroit
» de cacher ».

Madame de Sévigné, quoique bonne et sensible, ne pouvoit guère, avec tant d'esprit, avec tant de goût et de talent pour la plaisanterie, éviter d'être satirique et méchante. Elle a des aversions naturelles, auxquelles elle se livre avec trop peu de retenue; quoique dévote, quoique lisant beaucoup les écrits de Port-Royal, qui recommandent si fort la charité, elle déchiroit quelquefois les gens, sans miséricorde : malheur à ceux qui venoient avec un ridicule s'offrir au bout de sa plume. L'éditeur, en cette qualité qui vaut bien celle de commentateur, voudroit trouver madame de Sévigné parfaite; il ne peut se résoudre à croire que la malice ait eu accès dans son cœur; il rejette sur la fille tous les péchés de la mère contre la charité : madame de Sévigné, selon lui, ne railloit cruellement son prochain, que pour divertir madame de Grignan, espèce de pédante qui jouissoit beaucoup de l'humiliation d'autrui. Pour moi qui, n'étant pas éditeur des Lettres de madame de Sévigné, ne suis pas obligé d'en avoir une si haute opinion, je pense qu'elle étoit au moins de moitié dans le plaisir que ces railleries donnoient à sa fille, et je partage entr'elles deux le péché, par la raison que la mère ne mettroit pas tant de sel et d'enjouement dans ses médisances, si la seule complaisance les lui dictoit.

Elles sont trop bien assaisonnées, pour être de sa part tout-à-fait innocentes.

Quant à madame de Grignan, je suis absolument de l'avis de l'éditeur. C'étoit un bel esprit, une précieuse, une philosophe gâtée par l'aveugle tendresse de sa mère et par les flatteries continuelles que sa beauté, beaucoup plus que son mérite, lui attiroit : elle étoit extrêmement entêtée de la philosophie de Descartes, et se croyoit en droit de mépriser tout le genre humain, parce que sa tête étoit farcie de métaphysique et de mauvais raisonnemens. On est un peu fâché que ce soit pour un être de cette espèce, que madame de Sévigné ait fait tant de dépenses de délicatesse, d'amour, d'adorations, et que son génie se soit entièrement consacré au culte d'une pareille idole : mais elle étoit mère, sa fille étoit belle, avoit de l'esprit, et passoit pour un prodige de savoir; c'en étoit assez pour inspirer une passion à une femme d'une imagination aussi vive que madame de Sévigné, qui, restée veuve de bonne heure, étoit importunée de son cœur, et tourmentée du besoin d'aimer. Cette passion devenue extrême, fut l'occupation et le malheur de sa vie; elle fut cruellement punie de n'avoir pas su renfermer l'amour maternel dans les bornes de la sagesse, d'avoir profané par des excès et des folies, le plus légitime sentiment de la nature, et ce caractère sacré de mère, tout à-la-fois si respectable et si doux. Sa tendresse n'étoit qu'une passion insensée, et peut-être, si elle eût été plus raisonnable, n'auroit-elle pas été si féconde en tours et en expressions pour la peindre. L'éloquence vit de passions; avec plus de modération dans ses sentimens, madame de Sévigné n'auroit pas fait de si belles Lettres, mais elle auroit été plus heureuse : le gé-

nie est toujours trop cher, quand on l'achète aux dépens de sa tranquillité et de son bonheur.

L'amour de madame de Sévigné pour sa fille, a tous les symptômes de la passion et même de l'idolâtrie des amans : il a ses flatteries, ses adorations, ses extases, ses transports ; son inconstance et ses orages ; il s'irrite, il s'appaise, il fait des reproches, des excuses ; quelquefois ce sont des soupçons et de la défiance, plus souvent un aveugle abandon ; tantôt ombrageux, faisant sur un mot de noirs commentaires ; tantôt indulgent, plein de sécurité, se berçant d'illusions ; faisant des prières, ne donnant jamais d'ordres, toujours plus affligé qu'irrité d'une offense, et ne connoissant de colère que celle de la douleur.

« La faute est grande, dit M. l'abbé de Vauxelles, » dans ses *Réflexions* sur les *Lettres de madame de* » *Sévigné*, la faute est grande d'adorer ce qu'on ne » doit qu'aimer. M. de Pomponne la lui reprochoit » en style de Port-Royal, quand il lui disoit : — » Vous êtes une fort jolie payenne ; vous avez fait » de votre fille votre idole que vous avez placée » dans votre cœur, et à laquelle vous rapportez tous » vos hommages. Et encore : — Il paroît que ma- » dame de Sévigné aime passionnément madame de » Grignan. Savez-vous le dessous des cartes ? Vou- » lez-vous que je vous le dise ? c'est qu'elle l'aime » *passionnément*. En effet, c'étoit le mot. Madame » de Sévigné en sourioit, et trouvoit si naturel d'a- » dorer sa fille. C'est à quoi se porte d'abord l'a- » mour, il est pressé d'adorer. Qu'adore-t-il ? sou- » vent une idole à peine ébauchée, mais il se flatte » de l'achever, de l'animer ; car quand il entre- » prend, il croit toujours faire un chef-d'œuvre. » Elle sera belle, et tous les dieux lui feront des

» présens comme à Pandore; ce sera une divinité.
» Puis le temps s'écoule, l'expérience ne le satisfait
» pas, il se désole de ses mécomptes, comme un
» jeune peintre qui s'étoit extasié d'avance devant
» son tableau, et qui rougit quand il est fait, de se
» voir si loin d'atteindre la nature. Ainsi se déso-
» loit-on à l'autel de Carnavalet, quand, après
» avoir préparé cette demeure pour le bonheur et
» pour l'amitié, après y avoir fait ces arrangemens
» somptueux, commodes, que l'on décrivoit si bien,
» après s'être dit : Ma fille arrivera ici, j'y habite-
» rai en paix avec ma fille, il se trouve qu'on n'y a
» point habité en paix et qu'on s'est quitté mécon-
» tentes. Qu'on en éprouve de regrets, et comme
» on les témoigne! comme on est humble! Je parle
» de la mère, car elle aime plus, et je dis toujours
» avec elle, *ces pauvres mères!* La fille déplore en-
» suite ce malheur, elle demande pardon, mais on
» le reçoit. On est réconcilié, on dit les plus belles
» choses sur l'amitié, sur l'absence. On s'écrit, et
» avec quelle exactitude! — Ma fille, mes lettres
» sont infinies, ne lisez point tout ce volume... Ma
» fille, vous m'en écrivez trop long, votre santé s'en
» altère; faites écrire Montgobert, son style me
» plaît. Les couriers ne cessent de porter des lettres
» et de représenter l'absente : mais que cette repré-
» sentation est imparfaite! il faudra se rejoindre;
» on se rejoindra : du fond de la Bretagne, on ira
» au fond de la Provence. Qu'arrivera-t-il
» en Provence? la même chose, à ce qu'on m'a
» assuré : cette fille si parfaite étoit souvent brouil-
» lée avec cette mère qui l'adoroit. Cela est in-
» concevable, mais rappelez-vous le mot de
» Pomponne, le dessous des cartes, *c'est que ma-*
» *dame de Sévigné l'aime passionnément.* La faute

» est apparemment mutuelle. En amitié, les torts
» sont de celui qui aime moins, et les imprudences,
» de celui qui aime trop. Or les torts et les impru-
» dences reviennent presque au même; et de là tant
» d'amitiés ardentes, extraordinaires, merveil-
» leuses, qui ne subsistent que parmi les orages, où
» s'y éteignent, et rappellent ce vers souvent appli-
» cable d'un ancien :

« Je ne puis vivre avec vous ni sans vous (1). »

» J'ai connu, dans ma jeunesse, des personnes
» très-sages qui se rappeloient l'impression que fit
» dans leur temps ce Recueil des lettres de la mère
» à la fille. Elles s'accordoient à dire : Elle l'aime
» comme d'autres aiment un amant. Il y a dans ces
» tournures si délicates et si gracieuses, quelque
» chose d'imaginaire et d'excessif qui les dépare, et
» qui les rend, sinon suspectes, du moins fatigantes.
» Ainsi parloient ces vieillards, et leur avis me pa-
» roît motivé; mais je ne penserai jamais comme
» ceux qui disent : Toutes ces adulations sont de la
» fausseté, et elle n'aime point sa fille, car elles ne
» pouvoient vivre ensemble. Elle n'aime point sa
» fille? Eh! fait-elle jamais autre chose que l'aimer?
» pour qui tous ces soins et toutes ces courses? pour
» qui ces joies et ensuite ces larmes? pour qui tra-
» verse-t-elle plusieurs fois la France? de qui s'en-
» tretient-elle dans la société? que va-t-elle le plus
» souvent chercher à la cour? qu'on lui parle de sa
» fille, et que revient-elle dire à Paris? qu'on lui
» en a parlé. Un inconnu qui arrive, mais qui a
» vu sa fille, est un homme qu'elle accueille, un
» homme d'un excellent entretien. Si elle quitte
» ses amis de bonne heure, et rentre chez elle, c'est

(1) *Nec possum tecum vivere, nec sine te.*

» pour écrire à sa fille. Si elle va les joindre, c'est
» que cette pensée-là est satisfaite. Et que mande-
» t-elle principalement à sa fille ? qu'elle s'est occu-
» pée d'elle. Cette occupation a été une jouissance
» qu'elle lui communique, et dont elle veut la ren-
» dre heureuse. Voyez-vous comme elle aime tous
» les Grignans ? c'est sa fille qu'elle aime en eux. »

Madame de Sévigné étoit dévote, non parce que c'étoit alors la mode de l'être, mais par une suite naturelle de la justesse de son esprit et de la sensibilité de son ame : elle éprouvoit que la foiblesse de l'humanité a besoin de s'appuyer sur des principes religieux : cette dévotion tenoit sa place parmi ses affections : le dogme de la Providence étoit en quelque sorte son oreiller ; elle s'y reposoit, elle s'y consoloit de tout ; c'est là qu'elle rapportoit toutes ses joies, toutes ses souffrances, tout ce qui l'étonnoit ou la désoloit dans le monde ; c'étoit son idée favorite ; avec la Providence elle expliquoit tout, se tiroit partout d'affaire, et voyoit clair dans la vie. Ce n'est pas que sa résignation détruisît sa sensibilité, mais elle la régloit, elle versoit du baume sur les plaies les plus cruelles ; son ame après avoir été agitée par ces premières émotions dont on ne peut se défendre dans les événemens extraordinaires, se calmoit peu à peu, par l'opinion qu'une puissance supérieure l'avoit ainsi voulu : *Oh ! Providence*, s'écrioit-elle, *faites donc comme vous l'entendez ; vous êtes la maîtresse.* Avec cette vivacité d'imagination, ce goût léger, fin, délicat, elle faisoit ses délices des ouvrages les plus sérieux et les plus solides ; elle entendoit un sermon avec autant de plaisir qu'une comédie : elle lisoit un traité de théologie comme un roman....

C'étoit peu pour madame de Sévigné d'être dé-

vote; elle avoit adopté le système de dévotion le plus austère, le plus parfait en apparence; les femmes, par la raison même qu'elles sont foibles, se portent avec plus d'ardeur vers les opinions extrêmes. On remarquoit autrefois, que dans les couvens de filles, la vie étoit bien plus dure, le régime plus rigoureux, que dans les communautés d'hommes; enfin, puisqu'il faut le dire, madame de Sévigné étoit Janséniste; ses lettres ne permettent pas d'en douter, son éditeur en convient, et il faut l'entendre lui-même expliquer ce mystère.

« Je dirai quelque chose d'une opinion qu'elle » mêla à ses affections religieuses; elle auroit dû » se borner au sentiment, personne ne fut plus heu» reux à l'exprimer, et on voit, par quelques lettres » où elle analyse à sa fille des traités dogmatiques » de Saint-Augustin, que la discussion profonde » n'étoit point son fait. L'opinion, dont je parle, » porte à la rigueur, mais elle ne rendit madame » de Sévigné ni rigoureuse ni dure, et n'influa que » sur ses discours. Il est vrai qu'elle y revient sou» vent et parle beaucoup des livres *de ces messieurs*; » c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal, et c'est » pour cela qu'un Jésuite l'a placée dans un *Dic» tionnaire des livres jansénistes*, et que les Jansé» nistes, de leur côté, ont fait un *Sevigniana*, ou » Recueil de tout ce qui leur plaît dans ses Lettres, » avec des notes qui sont le plus souvent un nécro» loge de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la » mauvaise fortune d'occuper si fort ces deux par» tis de théologiens; mais pourquoi célèbre-t-elle si » souvent ce Port-Royal? Je vais le dire.

» Cette fameuse solitude étoit devenue le centre » et la capitale d'une secte, mais il en sortoit avec » des livres de parti, d'autres qui ont perfectionné

» l'esprit humain; et parmi ces livres de parti même, » il y en avoit un que Boileau préféroit *aux anciens et* » *aux modernes:* ce sont *les Provinciales*. Ce jugement » n'étoit au fond qu'une hyperbole plaisante, par » laquelle le satirique s'amusa, dans une conver- » sation, à dérouter un Jésuite. Mais enfin *les Pro-* » *vinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en en- » fanta jamais le génie polémique; et ce chef d'œu- » vre n'est pas le seul que la postérité doit à ces » solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obli- » gations que leur a la langue française et l'art du » raisonnement, et même la géométrie. Il faut se » souvenir que presque tout ce qui a excellé dans ce » beau siècle les appeloit ses maîtres. Ils avoient » mis leur gloire en commun; chacun pour son » compte avoit renoncé au *je* et au *moi*, et quand il » parloit de lui, il se cachoit sous la modeste par- » ticule *on* (1). C'est pour cela, qu'en parlant de

« (1) C'est chez eux qu'elle prit tant de faveur. *On* avoit l'air, » par cet innocent artifice, de s'éclipser dans la foule, de se comp- » ter pour rien. Mais il y avoit dans cette humilité apparente une » grande prudence, un calcul très-habile de l'amour-propre. *On* » se sauvoit des inconvéniens et de l'espèce de responsabilité » qu'entraîne le pronom personnel. *On* échappoit au blâme de la » vanité, et *on* espéroit bien retrouver son compte avec la gloire. » De là ces déguisemens de faux noms, sous lesquels *on* étoit tou- » jours deviné. Le public apprenoit tôt ou tard qui étoit le *Pro-* » *vincial*, *et Wandroek*, *et le Prieur de Beuil*, *et le Sr. de* » *Royaumont*. Arnauld étoit presque le seul qui mît toujours son » vrai nom à la tête de ses écrits; (il ne craignoit pas d'en répon- » dre). Les autres prenoient un masque, ou se tenoient derrière » les rangs. Le public, incertain pendant quelque temps, hésitoit » pour s'expliquer; il craignoit que ce faux nom ne cachât par » hasard un grand homme. Cet *on* pouvoit convenir à toute une » foule, et chaque Janséniste avoit derrière lui tout Port-Royal. » Par ce moyen, *on* étoit respecté, et *ces Messieurs* acquéroient » en toute humilité un grand renom. »

» leurs ouvrages, on disoit les livres de *ces messieurs*.

» Ces hommes habiles, et protégés par leurs talens et leur austérité, soulevoient fortement l'opinion, et plus d'un lecteur ne sait pas tout ce qu'ils auroient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique qui ne l'ignore pas, et qui dans un ouvrage récent (1) vante assez maladroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV en avoit précisément la même idée, et il regardoit la faveur publique qui réclamoit pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompoit peut-être pas entièrement, car l'esprit d'opposition qui s'étoit manifesté alors en France, ne s'y étoit pas éteint, il n'étoit qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer tout-à-fait les pensées; et toutes les fois qu'elle s'exerçoit, elle rencontroit l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi l'infortune de Fouquet condamné par des juges de cour, fut déplorée par des gens de lettres et par madame de Sévigné. Ainsi les rigueurs contre les partisans de Port Royal furent désapprouvées par cette même madame de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyoient dans ces solitaires que les adversaires des Jésuites et les défenseurs de la saine morale. Ce monarque absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de pouvoir; il encourut le

« (1) Voyez la brochure intitulée : *Les ruines de Port-Royal en* » 1801, par Gr... »

» blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à
» éteindre une hérésie. On lui soutenoit que cette
» hérésie étoit un fantôme. Que pouvoit-il de plus?
» Tout le siècle se portoit vers ces opinions accré-
» ditées par l'éloquence et par la plaisanterie (qui
» a encore plus de pouvoir sur les Français). Le
» grand Louis étoit enveloppé, sans le savoir, par
» le jansénisme (1), comme ses successeurs, dans
» notre siècle, l'ont été par la philosophie, et l'opi-
» nion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la
» vaincre.

» Qu'on ne dise pas ici qu'à propos d'une femme,
» auteur de quelques lettres, je parle de toute la
» nation, et me livre à une peinture vaste et tout-
» à-fait historique; outre que cette peinture a peut-
» être le mérite de l'instruction, le lecteur voudra
» bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs,
» étant presque toujours celles de notre temps, une
» personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait
» connoître ses contemporains..... »

Ce qui fait à mon gré un des principaux charmes de madame de Sévigné, c'est que dans ses Lettres, elle est toujours femme, jamais auteur, jamais pédante, jamais femme de lettres; c'est toujours une femme du monde qui conserve avec un esprit et un talent supérieur dont elle n'a pas l'air de se douter, toutes les foiblesses, toutes les petitesses de son sexe. On a dit que pour bien remplir les devoirs de son état, il faut même en avoir les ridicules : il faut savoir être ce que l'on est, et une femme perd toujours à vouloir être homme; elle renonce aux avan-

« (1) Voyez dans Rulhières, une foule de détails curieux sur
» l'adresse avec laquelle les Jansénistes, dans l'affaire des Pro-
» testans, firent prévaloir souvent leur avis, dans le conseil du
» roi, sur celui des Jésuites et des prélats, dits *Molinistes*. »

tages de son sexe, sans pouvoir jouir de ceux du nôtre. Madame de Sévigné ne ressemble pas à madame de Grignan, qui s'étoit faite fille de Descartes, ou plutôt qui, d'une belle femme, avoit fait un triste métaphysicien, dissertant sur *l'indéfectibilité de la matière* et les *négations non conversibles :* sa mère parle des livres, des auteurs et des sciences, avec la légèreté d'une femme charmante, quelquefois à tort et à travers · tant mieux, ce n'est pas son métier d'en juger si doctement.....

L V.

Lettres familières de Cicéron. — *Caractère de ce célèbre Romain.*

Je ne puis entrer dans ce superbe Muséum, où tant de monumens de l'antiquité m'offrent à-la-fois le double spectacle des merveilles de l'art et des injures du temps, sans me rappeler des auteurs anciens portant aussi les marques, et comme les cicatrices du ravage des siècles : semblables à ces statues mutilées qui n'excitent notre admiration qu'en nous causant des regrets, les ouvrages des plus illustres écrivains de la Grèce et de Rome ne sont parvenus jusqu'à nous que déchirés et presqu'en lambeaux : à peine avons-nous aujourd'hui le quart de ce que Tacite avoit écrit; Tite-Live n'a pas été plus heureux : de cent quarante-deux livres que contenoit son histoire, trente-cinq seulement nous ont été conservés; celle de Polybe est presque réduite à quelques pages, et les fragmens qui nous en restent ne semblent avoir triomphé du temps que pour nous rendre plus sensible la perte que nous avons faite;

nous n'avons ni le commencement ni la fin de l'histoire de Quinte-Curce. Je serois trop long, si je voulois décrire toutes les ruines de cet immense édifice que l'antiquité avoit élevé à la gloire des lettres; le zèle et l'industrie de quelques savans modernes ont essayé de nous consoler, en les palliant autant qu'il étoit possible; mais je ne sais lequel on doit le plus admirer de leur art ou de leur audace : nul statuaire n'a osé réparer le Laocoon, et un latiniste moderne a rempli les lacunes de Tacite; ce n'est sans doute qu'en tremblant qu'une main étrangère a suppléé le peu qui manquoit à l'Apollon, et un savant d'Allemagne n'a pas balancé à faire la plus grande partie de l'histoire de Tite-Live. Je crois que ces grands écrivains riroient bien, s'ils pouvoient voir les supplémens dont nos érudits les ont affublés.

Cicéron est un des anciens auteurs qui ont le moins souffert dans le grand voyage de l'immortalité : les vœux si souvent formés par cette ame altérée de gloire sont accomplis; nous avons presque tout ce qui est sorti de la plume du consul romain : ses harangues, ses plaidoyers, ses traités de philosophie, tout a été sauvé; et comme si un génie particulier avoit veillé sur les productions de cet homme si amoureux de la louange, pour protéger et conserver celles même auxquelles il attachoit sans doute le moins de prix, nous possédons jusqu'à ses correspondances particulières, sortes d'écrits qui, par leur nature, ne semblent pas devoir passer à la postérité, et dont la destinée, suivant l'expression de Montesquieu, *est de mourir entre deux amis.*

Il est vrai que Pline le jeune, chez les Romains, et chez nous Balzac et Voiture ont fondé leur réputation sur des lettres artificielles extrêmement étu-

diées et très-savamment tournées; mais c'est évidemment dénaturer un genre dont la négligence et la simplicité sont les vrais ornemens; c'est mettre des diamans et de la dorure sur une robe-de-chambre. Les lettres de Cicéron n'ont point ce caractère: sa réputation n'avoit pas besoin de cette petite ressource; il n'écrit point ses billets sous les yeux de la gloire; la période l'accompagne quelquefois jusque dans ses épanchemens, mais c'est à son insu; il s'abandonne avec la plus aimable candeur; il s'ouvre avec une naïveté charmante, et ses correspondances, qui sont de véritables monumens historiques, n'en ont que plus d'intérêt pour nous, surtout aujourd'hui. Il est impossible, en les lisant, de ne pas se replacer aux différentes époques de notre révolution qu'elles semblent retracer; mille traits, qui pouvoient autrefois nous échapper, sont maintenant parfaitement saisis: ces lettres sont de vrais traités de politique que l'expérience de ce qui s'est passé parmi nous, nous fait mieux comprendre. On croit assez généralement que Démosthène et Cicéron n'étoient que de beaux discoureurs, de brillans faiseurs de phrases; mais, comme l'observe très-bien l'abbé Fleury: « C'étoient des hommes » nourris dans le monde et dans les affaires, qui arrivèrent à la plus grande puissance que l'on pût » avoir dans leur république; Cicéron fut consul, » c'est-à-dire, que pendant une année il fut à la » tête d'un empire aussi grand que douze royaumes » comme ceux que nous voyons en Europe; il gouverna une province; il commanda des troupes; » il étoit égal en dignité à César et à Pompée; des » rois lui faisoient la cour ». Quel intérêt ne doivent donc pas avoir des lettres écrites sans art, et avec une entière ouverture de cœur, par un tel

homme, au milieu des crises et des convulsions où se débattoit la république romaine, à son dernier soupir, parmi les sanglans démêlés de César et de Pompée, presqu'au sein des proscriptions du triumvirat, et lorsqu'un jeune homme de vingt ans, se jouant de l'expérience des vieux sénateurs, se préparoit à devenir le maître de Rome et du monde!

Mais ce qui les rend singulièrement piquantes, c'est la manière dont Cicéron s'y peint lui-même, presque sans y songer; peu de personnages de l'antiquité nous sont mieux connus que ce grand homme. L'histoire du dernier siècle de la république romaine est pleine de ses actions; Plutarque a écrit sa vie avec un soin tout particulier, et plusieurs modernes ont cherché à nous la faire mieux connoitre encore; cependant on dispute tous les jours sur le degré d'estime qu'on doit lui accorder: les uns l'élèvent aux nues, les autres semblent ne pouvoir assez le rabaisser: un mélange de grandeur et de foiblesse, qui forme le fond de son caractère, tient, en quelque sorte, la balance indécise. Deux grands ressorts agitoient puissamment cette âme ardente et sensible, l'amour de la gloire et l'amour de la patrie: ses lettres le prouvent encore mieux que toute sa conduite; mais la première de ces deux nobles passions, qui sont le principe de ce qu'il a fait de plus beau, l'a quelquefois précipité dans des petitesses indignes de son génie, indignes du rôle qu'il jouoit sur la scène du monde; elle dégénéra souvent en une vanité poussée jusqu'au plus ridicule excès: il supplie, par exemple, dans une de ses lettres, un certain Luccéius, qui écrivoit l'histoire romaine, de vouloir bien composer à part l'histoire de sa vie; cette lettre, qui est extrêmement longue, est une véritable harangue; d'autant plus risible, qu'on

peut la regarder comme un modèle de l'art. Il commence par dire que les lettres ne rougissent pas, *epistola non erubescit*, et c'étoit le cas. En bon orateur, il prodigue, dans l'exorde, les louanges les moins mesurées à Luccéius sur ses ouvrages; il lui propose ensuite, avec toutes les précautions imaginables et toute cette insinuation qui fait le caractère et le charme de son éloquence, de traiter à part l'histoire de la conjuration de Catilina; il en vient, après beaucoup de phrases, à le prier de lui donner force louanges, de lui faire force complimens, même aux dépens de la vérité : « Quand une fois, » dit-il, on a passé les bornes de la pudeur, il n'est » plus question d'être effronté à demi; je vous de- » mande donc en grace de ne pas vous arrêter si » exactement à la vérité ni aux lois de l'histoire, et » si vous sentiez quelque mouvement de cette fa- » veur dont vous parlez si agréablement dans une » de vos préfaces, je vous prie de vous y li- » vrer, par égard pour notre amitié ». S'étant mis alors plus à son aise, il trace le plan suivant lequel il voudroit que cette histoire fût écrite; il montre qu'elle sera extrêmement intéressante; et même il s'étend avec délices dans une espèce de lieu commun sur le plaisir que causent en général au lecteur les histoires aussi riches et aussi variées que *la sienne*; enfin, séduit probablement par la beauté du sujet, il termine sa lettre et s'achève de peindre, en disant qu'il écrira lui-même cette histoire, si Luccéius ne veut pas s'en charger : « Si je n'obtiens point de » vous cette grace, peut-être serai-je forcé de » prendre un parti qui n'est point approuvé de tout » le monde; *je serai moi-même l'écrivain de mon » histoire* ». Je ne crois pas que Molière ait un trait de cette force, et quelque différentes que les mœurs

romaines fussent des nôtres, il me semble que dans tous les temps et dans tous les pays, un tel excès de vanité ne sauroit être que fort ridicule.

Le fond du caractère de Cicéron étoit donc une excessive passion de la gloire, qui le maîtrisoit, et qui quelquefois le ravaloit au-dessous de lui-même; mais une foiblesse va rarement sans une autre; il étoit impossible qu'un homme vain à ce point fût toujours grand dans tout le reste; et ses éternelles vacillations, ses incertitudes véritablement dignes d'un disciple de l'académie, qu'il montra avant la bataille de Pharsale, cette espèce de tristesse moqueuse qu'il porta dans le camp de Pompée, tantôt pleureur, tantôt goguenard, tout cela n'annonce pas une ame bien ferme ni un esprit bien décidé. Mais il racheta ses foiblesses par un beau génie et par de grandes qualités : c'étoit *un excellent citoyen*, et *qui aimoit bien sa patrie*; telle est la justice que lui rendit, après sa mort, son meurtrier lui-même. Il sauva Rome des fureurs de Catilina; lorsque la gloire de sa patrie sembloit être parvenue au dernier degré de splendeur, il la rendit plus brillante encore par l'éclat de ses talens, et sa fin malheureuse semble demander grace pour ce qui manquoit à la perfection d'un si beau naturel. On a peine à retenir ses larmes quand on pense que le sang d'un si grand homme fut vendu à Antoine par cet Octave qui l'aimoit et qui l'estimoit, et que, pour prix de tant de services rendus à sa patrie, sa tête et ses mains clouées sur la tribune aux harangues, spectacle digne des *triumvirs*, épouvantèrent tout ce qui restoit de gens de bien dans Rome.

En lisant ses lettres, et surtout celles qui sont les plus voisines du triumvirat, je suis sans cesse poursuivi de l'idée du sort qui le menace, et dont quel-

quefois il semble avoir le pressentiment; je le vois d'avance porté dans une litière à travers les jardins d'une de ses maisons de campagne, par ses domestiques, qui veulent le sauver malgré lui, tandis que les assassins le cherchent. Je me représente ces meurtriers qui arrivent au moment où il sortoit de la maison, et qui, trouvant les portes fermées, les enfoncent; je frémis quand le tribun des soldats apperçoit la litière qu'on portoit en hâte vers la mer par des allées couvertes et sombres; le tribun va l'attendre avec quelques soldats à l'issue de ces allées, tandis que l'autre court à toute bride par ces allées mêmes : « Enfin, dit Plutarque, Cicéron, qui entendit du bruit, commanda à ses porteurs de poser à terre sa litière, et avec sa main gauche prenant son menton, comme il avoit coutume de faire, il regarda fixement ses meurtriers, ayant la barbe et les cheveux si hérissés, et dans un tel désordre, et le visage si pâle et si défiguré par les inquiétudes et par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable; il tendit le cou hors de sa litière, et on l'égorgea ». Ainsi mourut celui que Rome avoit nommé *le père de la patrie!* et c'est presque de la même manière qu'avoit péri Démosthènes! Que le sort des plus grands hommes des républiques anciennes paroît à plaindre!.

Y.

LVI.

Traité de l'Orateur de Cicéron, *par M. l'abbé Collin.* — *Discrédit de la rhétorique chez les modernes.*

Lorsque je lis les divers traités que Cicéron a composés sur l'art oratoire, je crois entendre l'éloquence

même qui nous révèle ses secrets. Les rhéteurs les plus illustres après lui n'ont point excellé dans l'art qu'ils ont enseigné. Aristote, qu'on peut nommer le père de la rhétorique, ne fut point orateur; c'étoit la tête la plus forte et la plus philosophique de l'antiquité. On est saisi d'admiration quand on songe à la sagacité perçante de ce génie profond qui pénétra si avant dans toutes les matières, et qui sut joindre à tant de lumières naturelles tant de connoissances acquises; mais la nature, si prodigue envers ce grand homme, lui avoit refusé ces dons heureux de l'imagination, cette organisation délicate et sensible qui sont les sources de l'éloquence. Quintilien s'étoit livré à l'exercice de l'art oratoire, avant d'en dicter les préceptes; mais si nous en jugeons par quelques endroits de son traité, où, quittant le ton didactique, il s'abandonne aux élans de sa sensibilité, nous devons peu regretter la perte de ses discours : son éloquence dans ces endroits, se montre pénible et guindée, l'orateur paroît en lui fort au-dessous du rhéteur. Cicéron, au contraire, est encore plus admirable lorsqu'il déploie les ressources de son art que lorsqu'il en expose les théories. Ses traités sont parfaitement beaux; mais ses discours sont fort au-dessus de ses traités; il avoit encore plus de génie pour l'éloquence que de lumières sur la rhétorique. Il est sans doute très-satisfaisant pour ceux qui veulent étudier ce grand art, d'en pouvoir lire les préceptes tracés par un tel maître : les leçons d'un homme qui joint l'exemple au précepte, et qui exécute supérieurement ce qu'il enseigne, inspirent plus de confiance; il semble qu'il vous ouvre son génie, et qu'il vous en montre les secrets : on est tenté de croire qu'il vous communiquera son talent en vous communiquant ses lumières.

Il s'en faut beaucoup que nous attachions à la rhétorique autant d'importance que les anciens : elle entre dans notre cours d'études; mais la place qu'elle y occupe n'est pas plus distinguée que celle des autres parties ; on consacre à cette étude une ou deux années, après lesquelles on l'abandonne pour toujours; les anciens y consacroient leur vie presque entière. Cicéron, déjà célèbre dans le barreau de Rome, alloit à Rhodes se perfectionner sous le rhéteur Molon, et se remettoit sur les bancs comme un petit écolier pour approfondir les mystères de son art; dans un âge plus avancé, et déjà au comble de la perfection, il s'exerçoit encore à traiter scholastiquement des sujets imaginaires, à faire des amplifications et des déclamations en grec. Lucullus partageoit ses exercices, et les plus illustres Romains se livroient à l'envi aux mêmes travaux. Cette différence dans les études est née de la différence des gouvernemens : chez les anciens, on gouvernoit les peuples par la parole; l'éloquence conduisoit donc à tout, et quand on vouloit parvenir, il falloit tâcher d'acquérir l'art par lequel on pouvoit exercer la plus grande influence dans les affaires publiques. Chez nous l'art de la parole se renferme dans la double carrière de la chaire et du barreau; il n'entre presque pour rien dans l'administration. Ce qui mène aux honneurs et à la fortune, est toujours ce qu'on suit avec le plus d'ardeur.

Mais indépendamment de cette raison, il semble que dans les temps modernes on a eu pour la rhétorique considérée en elle-même un certain mépris dont il est assez difficile d'expliquer les causes. Voltaire se moque beaucoup de cet art, et à ce sujet, se répand en facéties qui ne tarissent pas : il est vrai que dans les ouvrages de quelques rhéteurs, la rhé-

torique se présente hérissée de termes techniques, assez capables d'effaroucher; mais l'art en lui-même manque-t-il réellement de cette importance que les anciens y attachoient? Nous paroissons ne pas regarder les préceptes comme aussi utiles et aussi nécessaires qu'ils le croyoient : nous accordons plus qu'eux au génie et au talent : ils avoient moins de confiance que nous dans la nature; dans les écoles même on semble avoir proscrit la lecture des rhéteurs : les noms des figures de rhétorique nous font sourire, tandis que les anciens non-seulement s'occupoient très-sérieusement de ces figures, mais entroient dans une foule de détails épineux, et d'analyses difficiles dont généralement nous n'avons pas même l'idée aujourd'hui. Nos gens de lettres eux-mêmes et nos écrivains de profession méprisent les préceptes, et je crois qu'ils ont tort. A la vérité, lorsque le talent naturel manque, les préceptes sont à-peu-près inutiles; mais ils sont très-propres à seconder la nature, à éclairer le génie, à étendre les moyens, à développer les dispositions, à féconder les germes du talent. L'art d'écrire cesseroit d'être un art s'il n'avoit point sa méthode, ses procédés et ses lois : il faut donc les étudier comme il faut étudier les règles de tous les autres arts. Quintilien examinant la question de savoir lequel de l'art ou de la nature contribue le plus à la perfection des ouvrages de l'esprit, ne craint pas de décider en faveur de l'art. Je ne prétends pas qu'on doive précisément s'enfoncer dans toutes les subtilités des rhéteurs; mais entre négliger la rhétorique et en abuser, n'est-il pas un milieu?

Quand on ne considéreroit même la rhétorique que comme une spéculation métaphysique, elle seroit digne encore de l'attention des hommes qui

pensent, et ne mériteroit pas le mépris que nous paroissons lui avoir voué. N'est-il pas admirable en effet qu'on soit parvenu à classer, à déterminer avec tant de netteté et de précision les opérations de notre esprit, les mouvemens de notre ame? Tout ce qui tient au goût le plus fin, au sentiment le plus délicat, à l'instinct le plus fugitif, a été soumis à l'analyse, démêlé, apprécié avec une justesse qui étonne ceux qui savent encore s'étonner de quelque chose. Le cœur humain a été scruté, approfondi par quelques génies supérieurs, qui nous ont montré à découvert les ressorts qui le font mouvoir, et qui nous ont révélé tous les secrets de la persuasion. Tous les moyens capables d'ébranler l'imagination, de toucher le cœur, de fléchir la volonté, tout ce qui peut contribuer à donner à nos pensées plus de force, de relief et d'effet, tous les artifices par lesquels nous pouvons les faire valoir, et les communiquer aux autres avec empire; enfin tout ce qui peut assurer au plus beau présent que nous ait fait la nature le degré de perfection dont il est susceptible, a été dicté, enseigné comme on enseigne les procédés de l'art le plus grossier et le plus mécanique. Quelle profondeur de métaphysique, quelle pénétration, quelle sagacité n'a-t il pas fallu pour en venir là! Il faut sans doute du talent et du génie pour faire un usage heureux de ces théories; mais n'en est-il pas de même de tous les arts, dans lesquels on réussit plus ou moins suivant ses dispositions naturelles? Au reste, quand on pense que le plus grand philosophe et le plus grand orateur de l'antiquité se sont occupés de ces spéculations, et en sont, en quelque sorte, les créateurs, on doit être moins prodigue de son mépris, et se défier un peu de soi-même. Il faut du moins que l'autorité en

impose à ceux qui ne veulent consulter que le préjugé.

L'orateur romain composoit ses nombreux traités de rhétorique, en même temps qu'il étonnoit ses concitoyens par son génie, et qu'il disputoit à la Grèce la palme de l'éloquence : il fit dans sa jeunesse deux livres de *l'Invention oratoire ;* il composa ensuite ses dialogues sur *l'éloquence*, les *topiques*, les *partitions oratoires*, le *Brutus*, ou l'entretien sur les orateurs illustres, et le livre intitulé *l'Orateur*.

Ce dernier traité fut un des plus beaux fruits de sa vieillesse. Il le fit à la prière de M. Junius Brutus, et à l'occasion d'une dispute qui s'étoit élevée à Rome entre les orateurs, touchant l'idée de la parfaite éloquence. Ce n'est point une rhétorique en forme ; Cicéron ne se propose ici d'autre but que de donner le portrait de l'orateur parfait. Il déclare qu'en travaillant à ce portrait, il ne se réglera ni sur les orateurs de son temps, ni sur ceux des siècles passés ; persuadé que les productions de l'esprit humain ont toujours quelque chose de défectueux, il remonte avec Platon jusqu'aux principes éternels et immuables : il tâche de saisir par un effort de pure intelligence l'idée de la parfaite éloquence, et forme sur cette idée l'orateur que Brutus cherchoit. Voilà tout le fond de l'ouvrage qui offre d'admirables détails, particulièrement sur l'élocution que l'auteur regarde comme la partie la plus nécessaire dans l'éloquence, et comme renfermant en quelque manière toutes les autres.

La traduction de M. l'abbé Collin non-seulement est bonne en elle-même, mais elle est un des meilleurs morceaux de ce genre que nous ayons dans notre langue. Elle parut pour la première fois en 1737 : tous les critiques du temps en firent les plus

grands éloges : elle est précédée d'un discours préliminaire sur *les moyens d'acquérir l'éloquence ;* ce discours est très-digne d'un écrivain qui se distingua lui-même par ses talens oratoires ; et qui remporta trois fois le prix de l'Académie française. Y.

LVII.

De Démosthène et de la nouvelle édition de ses œuvres, traduites par M. Auger.

DÉMOSTHÈNE est dans l'éloquence, ce qu'Homère est dans la poésie : ce seroit ne pas connoître ce héros de la tribune d'Athènes, que de le regarder seulement comme un beau parleur. Ce fut un ministre, un homme d'état, l'oracle de sa république, le défenseur de la Grèce ; il opposa son éloquence aux armées, aux intrigues, à l'or de Philippe, et la véhémence de l'orateur arrêta souvent les efforts du guerrier. Démosthène succomba dans cette lutte ; mais il balança long-temps la victoire : il se fit admirer du vainqueur ; sa vie fut illustre et sa mort héroïque (1).

Athènes devint la victime de ces mêmes arts qui avoient fait sa gloire : un petit roi de Macédoine, dont les ancêtres étoient tributaires des Athéniens, un prince réputé barbare, entreprit de subjuguer la patrie des sciences et des talens. Une république de comédiens, de musiciens et de danseurs ; une nation d'orateurs, de poëtes, de peintres et de sculpteurs ne paroissoit pas capable de résister à ces légions farouches de Macédoniens, de Triballiens et de Thraces, aveugles instrumens de l'ambition de Philippe.

(1) D'après les principes des anciens chez qui le suicide étoit en honneur.

Athènes assistoit à une tragédie, pendant que Philippe prenoit une ville; elle écoutoit de vains concerts, pendant que son ennemi contractoit des alliances utiles; elle s'amusoit à considérer des tableaux et des statues, pendant que Philippe gagnoit des batailles. Des citoyens qui avoient tant d'esprit et de goût, ne se croyoient pas faits pour se battre; ils envoyoient contre l'ennemi des soldats mercenaires, et ces soldats, mal payés, manquant de tout, étoient plus occupés à chercher de quoi vivre, qu'empressés à se faire tuer: ils trouvoient plus utile et plus commode de piller les alliés de la république, que de livrer bataille à ses ennemis.

Démosthène, au milieu de ce désordre, ne cessoit de tonner contre la négligence et la folie des Athéniens; il leur rappeloit Salamine, Marathon et Platée, anciens théâtres de leur gloire; il leur dévoiloit les ruses et les projets de Philippe, et arrachoit à leur foiblesse quelques actes de vigueur. C'est l'objet des harangues qu'on appelle *Olynthiènes* et *Philippiques*: elles sont courtes et vives, pleines de sentimens généreux et d'une noble indignation: jamais l'éloquence profane ne joua un rôle plus sublime, jamais elle ne se montra revêtue d'un plus grand caractère. Un orateur qui du haut de la tribune gourmande un peuple corrompu, qui l'arrache aux théâtres pour le conduire aux combats, rallume le courage et l'honneur dans des cœurs énervés, n'est-il pas une espèce de prophète, un missionnaire de la liberté?

Bossuet est sans doute supérieur encore, lorsque dans la chaire sacrée il instruit les princes et les rois du néant des grandeurs humaines; lorsqu'il écrase l'orgueil et les projets de l'homme par les images terribles de la mort et de l'éternité. Mais s'il

est un orateur dans l'antiquité qui ait approché de cette hauteur divine de Bossuet, qui ait étalé aux yeux du peuple l'autorité imposante de la raison et de la vertu, c'est sans doute Démosthène.

Il a sur-tout ce rapport avec l'aigle de Meaux, que dans son vol audacieux il s'élève au-dessus de tous les raffinemens de l'art; il terrasse, il foudroie ses auditeurs; et semble dédaigner de leur plaire; il a l'air inspiré par le génie de la patrie. Le soin des mots ne ralentit jamais son élan; c'est dans l'énergie et l'ardeur de son ame qu'il puise sa rhétorique; il ne suit pas les règles, il les fait; c'est l'éloquence elle-même, qui semble avoir choisi son organe pour parler aux mortels.

Cicéron, lors même qu'il combat Verrès et Catilina, n'a point cette noble et mâle austérité. On aperçoit l'art; on distingue les figures et les tropes: on peut mesurer les périodes; on voit que l'orateur n'est pas assez pénétré de son sujet pour s'oublier lui-même, et qu'il s'occupe autant de sa gloire que du salut de la république: voilà pourquoi Fénélon donne la préférence à Démosthène. Ce jugement étonne dans un homme d'un génie si doux et si fleuri; mais Fénélon, si tendre en théologie, est presqu'un janséniste en littérature: aucun écrivain n'eut jamais le goût plus antique.

La nature jalouse avoit voulu interdire à Démosthène la gloire de l'éloquence; elle l'avoit rendu bègue, elle lui avoit refusé tous les dons extérieurs. Démosthène est un exemple frappant de ce que peuvent le travail et l'industrie; il vainquit la nature; il sut se passer de ses faveurs, et se fit présent à lui-même de tous les avantages qu'on croit que la nature seule peut donner; il excella même dans cette partie de l'art qu'on appelle l'action, partie qu'il re-

gardoit comme la plus essentielle de toutes. Son rival et son ennemi lui rendit lui-même ce témoignage. Eschine, dans son exil à Rhodes, après avoir lu la harangue que Démosthène avoit composée contre lui, dit à ses auditeurs, saisis d'admiration pour ce chef-d'œuvre de l'éloquence : Et que seroit-ce donc, si vous aviez entendu l'orateur lui-même? Cependant Eschine avoit été comédien ; il avoit naturellement la voix très-sonore ; et Démosthène, né bègue, le surpassoit encore infiniment dans la déclamation.

L'opiniâtreté de Démosthène, qui avoit triomphé de la nature, ne put vaincre le caractère de ses concitoyens et le destin de sa patrie. Après avoir réussi à former contre Philippe une ligue formidable des divers peuples de la Grèce, il fut trahi par le sort à Chéronée : dans cette journée fatale, la Grèce perdit sa liberté ; tout le fruit des harangues de Démosthène s'évanouit. La mort de Philippe qui suivit de près sa victoire, ranima les espérances de l'orateur Athénien ; il ne voyoit dans Alexandre qu'un enfant, un jeune étourdi ; mais il ne tarda pas à reconnoître que le fils de Philippe étoit un ennemi plus terrible encore que son père, et peu s'en fallut qu'Athènes, effrayée du désastre de Thèbes, ne livrât entre les mains du jeune roi de Macédoine, le généreux défenseur de la liberté de son pays.

On accuse ce grand orateur d'avoir été un bien mauvais guerrier ; il prit, dit-on, la fuite à la bataille de Chéronée, et jeta son bouclier : on ne peut guère démentir une accusation si grave, puisqu'Eschine dans son plaidoyer lui reprocha publiquement cette infâme lâcheté. L'ennemi le plus acharné eût-il osé à la face de tout le peuple avancer un fait de cette nature, si le courage de Démosthène

n'eût été plus que suspect ? n'est-il pas étrange que cet orateur ait montré dans le combat une si grande frayeur de la mort, lui qui sut se la donner à lui-même pour s'épargner la honte de tomber entre les mains de l'ennemi ? Comment l'homme qui se battoit en Thersite, est-il mort en Caton ? c'est une de ces contradictions si communes du cœur humain.

Alexandre venoit de périr dans l'Orient : Antipater et Cratère qui gouvernoient la Macédoine, voulurent s'assurer de l'empire de la Grèce, et marchèrent contre Athènes. Démosthène prit la fuite, et choisit pour asile un temple de Neptune, dans la petite île de Calaurie. Un histrion nommé Archias, chargé de l'arrêter, arrive dans le temple avec un troupe de soldats : il fait à Démosthène les plus belles promesses pour l'engager à se livrer entre ses mains. Mais l'orateur sourit dédaigneusement de la bassesse de ce vil satellite, et lui répond qu'il joue fort bien la comédie : il feint cependant de se laisser gagner, et demande un instant pour écrire à ses amis. Depuis long-temps il avoit pris les mêmes précautions qu'Annibal ; il portoit toujours avec lui un poison capable d'assurer son indépendance, il en imprégna sa plume, et la portant à la bouche, il paroissoit à ceux qui le regardoient de loin dans l'attitude d'un homme qui réfléchit sur ce qu'il doit écrire. Enfin, lorsque Démosthène sentit que le poison avoit pénétré dans ses veines, il fit un effort pour se lever, et s'avançant vers les soldats d'un pas chancelant : Traître, dit-il au comédien Archias, ce n'est pas Démosthène que tu conduiras à Antipater, c'est son cadavre. En proférant ces mots, il expira aux yeux de ses ennemis étonnés de sa fermeté et de son courage.

Démosthène a la réputation d'avoir aimé l'argent; il étoit cependant plus avide qu'avare: il vivoit avec splendeur et magnificence; mais il paroît qu'il n'étoit pas scrupuleux sur les moyens d'augmenter sa fortune: il plaçoit son argent sur les vaisseaux, genre de commerce qu'on regardoit alors comme peu honnête. Jamais, il est vrai, il ne vendit ses talens à Philippe, qui entretenoit dans la Grèce une foule de pensionnaires; mais il crut pouvoir accepter en conscience les présens du roi de Perse. Démosthène lui rendoit le plus grand service, en suscitant des ennemis à Philippe; mais il étoit toujours honteux à l'orateur de se faire payer pour bien servir sa patrie.

Ce qui lui fit plus de tort, ce fut la foiblesse qu'il eut de récevoir une coupe d'or d'un intrigant nommé Harpalus, qui, après avoir volé Alexandre dont il étoit l'intendant, s'étoit sauvé à Athènes. Le peuple, indigné de cette bassesse, exila Démosthène; et il étoit triste de voir un citoyen qui avoit joué un si grand rôle, banni de sa patrie comme un fripon.

Après avoir fait de si pompeux éloges d'un auteur, il est fâcheux de le montrer pâle, défiguré, sans chaleur et sans vie, dans une version languissante et glacée: les traductions ressemblent aux originaux, à-peu-près comme les momies ressemblent à des corps vivans. Les gens du monde s'imaginent qu'un littérateur se moque d'eux, et qu'il a une sotte prévention pour ses livres de classe, lorsqu'ils l'entendent exalter avec tant d'emphase un auteur ancien qui les ennuie mortellement, quand ils sont tentés de le lire traduit en français: ils ont besoin d'une grande foi pour croire que ce qui leur paroît si insipide dans la langue du traducteur, est cependant si admirable dans l'idiome de l'auteur.

Je ne veux pas jeter tout le blâme sur la langue française, quelqu'inférieure qu'elle soit aux langues anciennes; le plus grand mal, c'est que le traducteur ne sent point son auteur, c'est qu'il n'est pas pénétré de son esprit, et qu'il le tue en substituant au style brûlant de l'original, une manière d'écrire sèche et inanimée. Un traducteur qui ne sait que du grec, du latin et du français, n'est pas plus capable de traduire, qu'un homme n'est capable de peindre quand il n'a qu'un pinceau et des couleurs, sans avoir l'art de les employer. Pour faire passer des langues anciennes dans la nôtre, quelques étincelles du feu divin qui anime ces chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence, il faut sur toutes choses, de l'ame, du sentiment, du talent; il faut être maître de sa langue; il faut être grand écrivain : et un traducteur ordinaire se croit dispensé de tout cela; il pense qu'on peut transporter en français le génie d'un Grec ou d'un Latin, sans en avoir soi-même; il se persuade que tout est gain pour lui dans une traduction, parce qu'il n'est pas obligé de penser et d'avoir des idées. Il ne sait pas qu'en littérature ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'écrire; que le style est tout. C'est la foiblesse et l'impuissance qui le déterminent à ce travail, et non pas la noble émulation de lutter contre son modèle. Faut-il être étonné qu'il n'y ait point de bonnes traductions, quand l'état de traducteur n'est qu'un pis-aller, quand ceux qui se dévouent à cette galère savent peu de grec et de latin, encore moins de français, n'ont aucun esprit et ne possèdent pas les premiers élémens de l'art d'écrire? Pour être traducteur passable, il faut même pouvoir être bon original. La traduction est un des genres qui demandent le plus de talent, de goût, de sensibilité, de ressources dans

le style : quand l'écrivain, doué de tous ces avantages, ne croira pas déroger en traduisant, nous aurons de bonnes traductions. Presque toutes celles que nous avons sont des satires contre les anciens : elles ont fait autant de tort à la littérature grecque et latine, que les mauvaises traductions des livres saints en langues vulgaires en ont fait à la religion ; elles ont fourni des railleries aux impies et aux profanes.

Ce que je dis ne doit pas s'appliquer tout-à-fait au bon abbé Auger, traducteur de Démosthène : étoit un homme laborieux et utile, qui a rendu un vrai service aux études, en facilitant aux jeunes gens l'intelligence de Démosthène, d'Isocrate, de Lysias ; il peut être aussi d'une grande utilité pour les maîtres qui n'ont pas moins besoin de secours que les élèves, et pour qui les traductions sont devenues de première nécessité. Quant aux gens du monde, je ne crois pas que l'abbé Auger soit en état de les amuser beaucoup ; le style de ce littérateur très-estimable est sage, solide et correct, mais dénué de chaleur et de force.

LVIII.

Oraisons funèbres de Bossuet, avec un Commentaire.; par M. Bourlet de Vauxcelles, abbé de Massay.

Les Oraisons funèbres de Bossuet ont eu des panégyristes sans fin ; elles n'ont point eu de commentateurs. Beaucoup d'écrivains se sont appesantis sur les beautés générales, mais peu se sont appliqués à faire appercevoir les beautés de détail. On a beau-

coup répété ces grands traits qui saisissent l'ame, et qui commandent l'admiration, mais on ne les a point assez analysés. On ne l'a point assez suivi dans ces routes jusqu'alors inconnues, que son génie lui a ouvertes. On n'a point assez discuté les ressources de ce génie unique, dont la méthode est de n'avoir point de méthode, et qui dans son désordre même suit toujours un ordre caché. On n'a point assez fait remarquer cette hardiesse de tours, ces expressions originales dont une seule embrasse souvent plusieurs idées ; et cette foule de locutions extraordinaires que Bossuet a créées tout exprès pour le besoin de ses grandes pensées, et qui font de sa langue une langue à part qui n'appartient qu'à lui. On n'a pas même assez fait remarquer ses défauts apparens qui tiennent souvent à des beautés, ou ses défauts réels, qu'il ne semble avoir laissés dans de si beaux discours que pour ne pas désespérer la foiblesse de l'esprit humain. Est-ce que pour commenter dignement Bossuet, et révéler ainsi le secret de son art, il faudroit en partager le privilége ? ou bien seroit-il impossible de soumettre à l'analyse ces illuminations du génie, ce talent inspiré, ces grandes masses d'éloquence, toutes fondues pour ainsi dire d'un seul jet; et ces mouvemens passionnés, presque toujours inattendus, qui étincellent comme l'éclair, ou qui frappent comme la foudre. Quoi qu'il en soit, M. de Vauxcelles a tenté de le faire; et si des succès dans la chaire, beaucoup d'esprit et de littérature suffisoient au succès d'un pareil dessein, il étoit digne de l'entreprendre. Mais il a plus cédé, dit-il, à l'admiration qu'il a sentie pour Bossuet, et au besoin de s'instruire lui-même, qu'au projet d'instruire les autres, et cet aveu modeste doit lui concilier la bienveillance de ses lec-

teurs. Souvent même il obtiendra plus que de l'indulgence; car il sait mèler quelquefois une certaine profondeur à une grande finesse d'apperçus. Il excelle surtout dans les comparaisons, et il n'est personne qui ne reconnoisse une touche ferme et un jugement sain dans celle qu'il nous fait des anciens orateurs avec Bossuet, et que nous abrégeons :

« Nul homme, dit-il, n'a parlé de plus haut que lui, et son éloquence a un caractère d'empire que je ne vois chez aucun autre. On a parlé de la foudre de Démosthène : l'image est juste autant que brillante, car sa véhémence, toujours soutenue par la dialectique, est irrésistible; mais cette véhémence participe de l'âcreté et de la colère : ce n'est point la force d'un Dieu, mais celle d'un vainqueur furieux, ou, si l'on veut, d'un lutteur indomptable. La véhémence de Cicéron, quelquefois presque égale à celle-là, a souvent un caractère inférieur, parce qu'elle est mêlée de malice, et descend jusqu'à la facétie. La majesté de Bossuet ne se dément jamais, ni dans les mouvemens, ni dans le calme; et si je suis terrassé par la force de Démosthène, et vaincu par l'habileté de Cicérou, je suis subjugué par l'autorité de Bossuet ».

On aime à revenir sur ces Oraisons funèbres dont Bossuet n'avoit trouvé nulle part le modèle; et nos lecteurs nous sauroient mauvais gré de ne pas nous arrêter un moment sur ces grands monumens de l'éloquence française, dont les beautés, déjà anciennes, sont toujours nouvelles. C'est surtout dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre que Bossuet exerce *son autorité*. Avec quel empire il parle aux rois, aux peuples et aux siècles! à quelle profondeur il creuse son sujet! comme *il entre avec David dans les puissances du Seigneur!* quel su-

blime mélange de politique et de religion, de théologie et de l'éloquence! Les prophéties de l'Ecriture, dont il se sert, semblent lui appartenir, tant elles sont faites pour les personnages auxquels il les applique. C'est ici que dans la seule révolution de l'Angleterre, il sait nous peindre toutes les révolutions. Qui n'a pas reconnu la nôtre dans « ce dégoût » secret de tout ce qui a de l'autorité, dans cette dé» mangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a » vu le premier exemple : dans cette licence où se » jettent les esprits, quand on ébranle les fonde» mens de la religion, et qu'on remue les bornes une » fois posées »? Qui ne s'est alors rappelé cette pensée et si vraie et si profonde : « Quand une fois on a » trouvé le moyen de séduire la multitude par l'ap» pât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu » qu'elle en entende seulement le nom ». Et c'est ainsi que Bossuet, en décrivant le passé, instruit l'avenir; et que, dans ses habiles mains, un ouvrage de circonstances devient un ouvrage pour tous les temps.

L'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans est un chef-d'œuvre de pathétique; et on ne peut douter qu'en la composant Bossuet ne fût profondément affecté, tant il s'y entretient de sa douleur, et tant il sait la communiquer aux autres! Il avoit plus d'une raison de regretter cette princesse, et de s'intéresser à son sort. Quoique très-jeune et dissipée, Henriette avoit senti tout le mérite de ce grand homme. « Elle prenoit plaisir, dit mademoiselle de » Montpensier, à lui parler de Dieu. Elle lui avoit » même ordonné d'aller l'entretenir là-dessus aux » heures où elle n'avoit personne chez elle, parce » qu'elle étoit bien aise de savoir sa religion à fond, » dont elle avoit été jusque-là assez ignorante, et

» qu'elle vouloit commencer à faire son salut ». Ainsi donc tout plioit devant le génie de Bossuet; et le même qui convertissoit le sage et grave Turenne, devoit aussi concourir *au salut* d'une jeune princesse, douée de tous les avantages réunis de la grandeur et de la beauté : tant il est difficile de savoir ce qui brilloit le plus dans ce grand homme, ou de la doctrine, ou de l'éloquence, ou de la vertu !

« Cette Oraison funèbre, dit Voltaire, eut le plus » grand et le plus rare des succès, celui de faire » verser des larmes à la cour ». On se rappelle encore, après plus de cent ans l'impression terrible qu'il fit sur tout l'auditoire, en s'écriant : « O nuit » désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit, comme » un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : » Madame se meurt! Madame est morte » ! Bossuet est ici sublime à force de naturel et de simplicité : ce n'est point là un tour oratoire, c'est un cri de douleur qui, parti de l'ame, dut retentir dans toutes les ames. De pareils traits ne se cherchent point, ne s'imitent point : déplacez-les ou appliquez-les à d'autres sujets, de sublimes ils peuvent devenir froids et vulgaires. On peut en citer un exemple dans l'Oraison funèbre de Stanislas, roi de Pologne, par le père Elisée. Tout le monde connoit l'accident qui causa sa mort (1). « O jour! s'écrie l'orateur, ô » moment affreux! où nous entendîmes retentir » autour de nous de longs sanglots entrecoupés » de cette triste parole : *le feu a pris aux vête-* » *mens du roi, sa vie est dans le plus grand danger!* » *le roi est dangereusement malade* » ! Qui ne sent

(1) Le feu prit à la robe-de-chambre de ce prince, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva quelque temps après, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

point ici la différence de ces deux mouvemens ! Ce n'est pas là imiter Bossuet, c'est le contrefaire. L'orateur auroit tout aussi bien fait de dire : *le roi se brûle, le roi est brûlé.* Combien il faut manquer de justesse et de goût pour ne pas voir la différence qui se trouve entre la mort inopinée d'une princesse aimable, frappée comme d'un coup de foudre, et enlevée dans l'espace de dix heures, au printemps de la vie; et celle d'un vieillard plus qu'octogénaire, dont chaque jour pouvoit être le dernier, et à laquelle tout ce qui l'aimoit étoit préparé depuis long-temps! Aussi *la nuit désastreuse et effroyable* de Bossuet, frappa-t-elle tout l'auditoire de consternation, en même temps que de pitié, tandis que *le jour et le moment affreux* d'Elisée ne dut faire qu'une foible impression : tant il est vrai qu'il n'y a souvent qu'un point qui sépare le sublime du commun, et souvent même le sérieux du burlesque.

Un des grands talens de Bossuet, c'est de se reproduire, en quelque sorte, et de changer de style et de caractère suivant les héros dont il célèbre la mémoire; c'est la souplesse avec laquelle il se plie à tous les tons, et traite tous les genres, sans jamais les confondre. Après avoir assisté, dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, aux conseils de Dieu, il assiste, dans celle de Michel Le Tellier, aux conseils des rois : et comme en célébrant le grand Condé, il est guerrier et capitaine, en célébrant ce chancelier, il est magistrat, et il se montre austère et grave comme le premier dépositaire de la loi. Que de leçons sublimes! et quel riche fonds de politique et de doctrine, sans faire le docteur ! Comme il se jette à travers les orages civils et les circonstances critiques où Le Tellier s'est trouvé dans l'exercice de son ministère! Comme il dessine

à grands traits les personnages qui figurent sur ce théâtre tumultueux de factions et d'affaires! On croit les voir agir : on distingue tous les ressorts des mouvemens divers qui les agitent : on découvre leur plan, on devine leurs intentions les plus secrètes; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les acteurs qu'il voit, et qu'il n'eût pas mieux peints, quand il auroit partagé leurs intrigues et leurs desseins.

Dans l'Oraison funèbre de la princesse Palatine, le théâtre change. Autres vues, autres profondeurs, autres sentimens, mais toujours le même art, et le même coup-d'œil d'aigle pour saisir toutes les ressources de son sujet. C'est l'analyse de tout le cœur humain dans le cœur d'Anne de Gonzague. M. de Vauxcelles prétend que de tous les discours de Bossuet, c'est celui qui charme le plus, et qu'aucun ne renferme avec tant de beautés oratoires, tant d'autres vérités morales et historiques. Nous ne le pensons pas. Mais c'est le discours, peut-être, qui offre le plus d'originalités, le plus de difficultés vaincues; c'est celui où la langue de Bossuet paroît plus religieuse, et pour ainsi dire plus sanctifiée. Il est pieux comme ces saintes Carmelites devant lesquelles il parle. Ce n'est pas que souvent il ne prenne sa massue, et qu'il n'écrase en passant ces impies qui, « pour ne pas vouloir croire des mystères in-» compréhensibles, croient l'une après l'autre d'in-» compréhensibles erreurs »; et ces athées « qui » n'ont pas même de quoi établir ce néant auquel » ils espèrent ». Il me semble, dit le commentateur, qu'il y répand une grande variété dans une uniformité apparente; et que toutes ses phrases, simples, mais diversement coupées, toutes faciles et d'une grace modeste, toutes peignant chacune un

objet différent, la prière, la lecture, le travail des mains, l'aumône, l'amour des autels, le réglement des heures, le silence, les conversations pieuses; tout cet ensemble enfin peint au naturel, la plénitude, la paix, la simplicité d'une vie chrétienne, et ce loisir plein d'occupation qui en fait le charme. C'est ainsi que Bossuet a su parler de tout dans un même sujet, sans sortir de son sujet. Semblable, en quelque sorte, à l'Être immense qui touche à-la-fois aux plus grandes comme aux plus petites choses, il ne dédaigne rien, et il sait tout élever jusqu'à lui. C'est un de ses traits distinctifs de ne craindre jamais d'être bas et de choquer les *oreilles délicates*. Il parle dans cette oraison funèbre, d'*une poule*, *des bonnes et vieilles femmes*, comme, dans celle de la reine d'Angleterre, il nomme les *pères capucins*, dont il relève en même temps l'état et les nobles fonctions. Voltaire s'est moqué, avec sa frivolité ordinaire, de cette *poule* et de ces *bonnes femmes*, au lieu de montrer comment ce grand orateur sait tout ennoblir, et faire tourner ces familiarités même au profit de son éloquence; et d'admirer avec notre commentateur, comment *ses mains en employant le sable, le changent en diamans.*

On diroit que le bonheur a servi Bossuet autant que son talent : il semble que Turenne et Condé, la reine d'Angleterre et la duchesse d'Orléans, étoient nés pour lui; et que la Providence voulut lui ménager des sujets aussi grands que son génie. Mais comme toutes les gloires du talent lui étoient réservées, il a fallu aussi qu'il sût tirer parti des sujets les moins féconds et les moins heureux, tel que celui de Marie-Thérèse d'Autriche. Bossuet sentoit parfaitement lui-même tout ce qui manquoit à son sujet, et voilà pourquoi il dit dans cet éloge : « Que

» cette princesse, dans un état plus tranquille,
» donne aussi un sujet moins vif à son discours. »
Mais son discours, pour être moins vif et moins impétueux que les autres, n'en a pas moins toute l'éloquence qui lui convient et toute l'instruction qui lui est propre. On aime à le voir s'enfoncer dans les routes mystérieuses des livres saints, comme Marie Thérèse *s'enfonçoit dans son oratoire.* Il n'y a que Bossuet qui ait pu nous montrer ainsi une princesse qui cherche à se cacher, et qui, toute occupée de Dieu, ne vit, suivant l'expression de l'Ecriture, que dans le secret de sa face. Il n'y a que lui qui ait pu animer cette vie sans mouvement comme sans bruit, et suppléer par la fécondité de sa morale à la stérilité des événemens. La philosophie est absolument sans moyen pour traiter des sujets de cette nature. Otez-lui tout ce qui ne tient pas à la gloire et à l'enflure de l'esprit, tout ce qui n'en impose pas à l'imagination, tout ce qui ne lui offre ni grandes intrigues, ni grands orages politiques; elle languit, elle ne peut plus vous intéresser. Que diroit-elle d'une femme qui n'a été que bonne mère et bonne épouse, qui n'a fait que du bien, et qui l'a fait sans ostentation; et d'une reine qui, suivant la belle expression de Bossuet, *attaque de tous côtés sa propre grandeur?* Il n'y a que la religion qui puisse tirer de ces vertus obscures et de cette vie simple et commune, de hautes et utiles leçons; et c'est ainsi qu'elle aggrandit le domaine de l'éloquence, en aggrandissant le cercle de nos idées morales et de nos sentimens.

Fléchier a traité le même sujet. Mais c'est ici principalement que l'on voit toute la différence du génie de ces deux grands hommes. Un trait seul suffira pour la faire sentir. Pendant que Louis XIV étoit à l'armée, la reine prioit pour le succès de ses

armes. « S'il combattoit les ennemis, dit Fléchier, » elle levoit ses mains innocentes vers le ciel; et nos » armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière, » que de la chaleur du combat; s'il s'exposoit lui-» même aux périls, anges de Dieu, députés à la » garde du roi et à la sienne, combien vous conju-» ra-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conser-» ver une tête si chère et si précieuse! » Voilà l'élégance et l'harmonie de l'évêque de Nismes. « Les » Machabées, dit Bossuet qui rend la même idée, » étoient assurés, par l'exemple de Moïse, que les » mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons » que celles qui frappent. Quant tout cédoit à Louis, » et que nous crûmes voir revenir le temps des mi-» racles, où les murailles tomboient au bruit des » trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur » la reine, et croyoient voir partir de son oratoire » la foudre qui accabloit tant de villes. » Voilà l'énergie et la chaleur de l'évêque de Meaux; voilà ce style qui, dans Bossuet, mêle à chaque idée un sentiment, et à chaque sentiment une image.

C'est par l'oraison funèbre du grand Condé que Bossuet termina sa carrière oratoire, c'est-à-dire, par son chef-d'œuvre. Il avoit alors soixante ans. Ce discours est le chant du cygne; mais combien il est vif et animé! et comment avoit-il pu conserver avec *cette ardeur qui s'éteint et cette voix qui tombe*, tant d'imagination et de verve? C'est ici qu'il a, comme son héros, de *soudaines illuminations*, *et de ces grandes pensées que le ciel envoie*. Il marche, il court, il s'élève, il se précipite avec lui. *Le voyez-vous comme il vole?* dit-il en peignant la rapidité des conquêtes de ce grand capitaine; et le commentateur observe que l'on peut dire de l'orateur ce qu'il dit du héros. Jamais le génie n'a été mieux peint et

mieux observe par le génie. Mais ce héros étoit chrétien; et il se montra plus grand encore sur le lit de mort que sur le champ de bataille. Ce fut là véritablement son lit d'honneur.

Aussi, « voyez, dit M. de Vauxcelles, comme Bossuet détaille chaque circonstance de cette mort: il se hâtoit en racontant les victoires du héros; ici il s'arrête sans cesse, il se complaît dans ce lugubre récit, et le juge du plus grand intérêt; que dis-je? on voit que c'est proprement son sujet, et qu'il lui importe de dire comment Condé est mort, parce que l'histoire dira toujours ce qu'il a fait vivant. Aussi il ne craint pas de s'étendre pendant un long espace de temps; et quand il a recueilli le dernier souffle du héros, que celui-ci a *cessé de respirer et de vivre*, il vous rappelle encore pour entendre une belle parole qu'il a oublié de vous redire. Il met dans tout ce récit la simplicité, l'abandon, les affections qu'y mettroit un simple et fervent religieux racontant une mort chrétienne. Où est l'orateur, où est ce génie vigoureux et hautain, qui planoit au dessus de la terre, qui parloit un langage au-dessus de l'accent des mortels? Je ne trouve ici que simplicité, effusion, une sorte de désordre même. J'aime à voir Bossuet ainsi dans le récit d'une mort qui l'intéresse: il est touché, il est tendre, mais sa douleur est sans éclats, et surtout sans affectation et sans grands mots. Oh! que les orateurs vulgaires savent mal juger de ce qui demande dans le discours ou la force ou le repos, ou les distribuent mal! Ils auroient poussé de grands cris au moment de cette mort d'un si grand homme. Bossuet, au contraire, est paisible: il est tout occupé de vous faire retirer du fruit et de l'instruction de ce spectacle. Mais l'éloge terminé, il faudra que le deuil approche du cercueil, quand

les princes et les princesses, les guerriers, les pontifes, ce peuple, et Bossuet le dernier, à la suite des amis, viendra dire les derniers adieux à cette cendre honorée; c'est alors qu'il donnera de l'appareil à sa douleur, et qu'il la laissera devenir un spectacle. »..... X.

LIX.

*Sur la critique d'*Esther *par La Harpe.*

Les *défauts du plan d'Esther*, dit M. de La Harpe, *sont connus et avoués : le plus grand de tous est le manque d'intérêt; il ne peut y en avoir d'aucune espèce.*

Pour prouver cette singulière proposition, M. de La Harpe observe qu'*Esther et Mardochée ne sont nullement en danger, malgré la proscription des Juifs, car*, dit-il, *assurément Assuérus, qui aime sa femme, ne la fera pas mourir parce qu'elle est Juive, ni Mardochée qui lui a sauvé la vie, et qui est comblé par son ordre des plus grands honneurs.* Cette assertion renferme deux erreurs : d'abord, il est faux qu'un personnage ne puisse intéresser, à moins qu'il ne soit en danger de mourir; la mort n'est pas le plus grand des malheurs. D'après les sentimens religieux et patriotiques dont Esther et Mardochée sont pénétrés, il seroit plus doux pour ce couple vertueux de périr avec leurs frères que de leur survivre. C'est donc pour Esther et pour Mardochée le plus grand des dangers et le dernier des malheurs, que cette prochaine destruction des Juifs, dont ils doivent du moins être les spectateurs. Ensuite, il n'est pas moins faux que cette proscription du peu-

ple juif ne puisse les atteindre. Assuérus aime sa femme, mais on peut la lui rendre suspecte : Mardochée a sauvé la vie au roi, il a été récompensé par de grands honneurs ; il n'en est que plus exposé à la calomnie. Après avoir sacrifié les Juifs à sa haine, le ministre devenu plus puissant par ce succès même, ne peut manquer d'envelopper Esther et Mardochée dans la proscription générale, en faisant craindre à Assuérus que ces deux étrangers ne conspirent contre sa personne pour venger leur nation : rien n'est plus probable pour quiconque connoit les mœurs et le caractère des despotes de l'Asie.

M. de La Harpe a donc grand tort de dire que *la situation d'Esther et de Mardochée n'a rien qui fasse craindre pour eux.* J'ajoute qu'en les supposant même à l'abri de tout danger par rapport à la proscription des Juifs, ces deux personnages intéressent beaucoup par leur courage héroïque, par leur attachement à leur patrie, par leur dévouement sublime. Esther, la foible et timide Esther ne risque-t-elle pas sa vie pour le salut de sa nation, en paroissant devant Assuérus sans être mandée? M. de La Harpe dira-t-il encore : *Assurément Assuérus, qui aime sa femme, ne la fera pas mourir pour avoir violé la loi?* Pour établir le danger, ne suffit-il pas qu'il y ait peine de mort pour quiconque ose enfreindre cette loi sacrée? Les monarques de l'Orient n'ont-ils pas souvent immolé leurs amis et leurs femmes pour de moindres raisons?

Les caractères, suivant le même critique, *ne sont pas moins repréhensibles, si l'on excepte celui d'Esther.... Zarès est entièrement inutile.... Mardochée n'est guères plus nécessaire....* Zarès n'est pas entièrement inutile; elle donne à son époux de bons avis qu'il ne suit point : c'est le dernier trait au tableau

de l'aveuglement de cet orgueilleux ministre. Zarès est prudente, courageuse, zélée pour les intérêts d'un mari dont elle n'a point partagé les crimes : son exemple fait voir qu'un homme d'état qui tombe dans la disgrace n'a souvent pas de meilleur ami et de meilleur conseiller que la femme qu'il dédaignoit dans la prospérité. Un pareil caractère est bien au-dessus de tous les confidens et confidentes des tragédies de Voltaire.

Mais le comble de l'injustice et de la partialité, c'est de dire que *Mardochée n'est guère plus nécessaire* que Zarès. Comment un littérateur aussi éclairé a-t-il pu fermer les yeux sur la nécessité de ce caractère sublime, l'ame de la pièce! C'est lui qui fait agir Esther. Sa vertu forme un contraste admirable avec la scéleratesse d'Aman : c'est là qu'on voit la distance infinie qui sépare la véritable grandeur de l'ame et des sentimens, d'avec la grandeur factice et apparente du rang et des dignités. Y a-t-il rien de plus intéressant et de plus tragique que la situation du superbe Aman forcé de servir au triomphe de Mardochée dont il prépare le supplice? Cherchez dans toutes les tragédies de Voltaire un coup de théâtre aussi frappant.

M. de La Harpe ne *peut concevoir* qu'Aman soit malheureux parce qu'un homme refuse de se prosterner devant lui. M. de La Harpe ne connoissoit donc guères le cœur humain; sans doute il ne concevoit pas comment Alexandre, infiniment plus grand qu'Aman, a pu faire mourir un philosophe grec qui refusoit de l'adorer comme un Dieu. M. de La Harpe conclut qu'*Aman est fou.* Oui, sans doute, il est fou comme le sont tous les hommes possédés d'une passion violente : si le critique s'étoit amusé quelquefois à compter le nombre des fous que Vol-

taire a mis sur la scène, il eût été sans doute plus indulgent pour la folie d'Aman.

On prétend, dit M. de La Harpe, *que les petitesses de l'orgueil sont dans la nature : il se peut qu'elles aillent jusque-là ; mais alors elles ne doivent pas faire le fondement d'une action et d'un caractère.* Les petitesses de l'ambition et de l'orgueil sont encore plus capables de fonder une action et un caractère que les petitesses de l'amour : ces petitesses s'agrandissent au théâtre, par les effets terribles qu'elles y produisent. Le rôle d'Aman n'en est pas moins théâtral, parce qu'on n'entre point dans ses ressentimens, et que le motif en paroît insensé. M. de La Harpe se condamne lui-même, lorsqu'après avoir prononcé qu'Aman n'est point théâtral, il ajoute : *Je ne vois en lui, malgré tout l'art du poète, que l'orgueil extravagant et féroce d'un favori enivré de sa fortune, qui veut exterminer une nation, parce qu'un homme ne l'a pas salué.* Tout l'art du poète n'a pas voulu nous faire voir autre chose ; c'est cet objet-là même qui est théâtral, étonnant, instructif ; c'est ce délire, fruit d'une insolente prospérité, qui doit frapper tous les esprits.

Assuérus est encore plus maltraité qu'Aman dans le Cours de Littérature ; *c'est*, dit-on, *un despote insensé qui proscrit tout un peuple sans le plus léger examen.* Par conséquent c'est la peinture vraie, intéressante et morale des excès auxquels peut se porter un homme corrompu par un pouvoir sans bornes : mais ce même despote est reconnoissant des services qu'on lui a rendus, quand on les lui rappelle ; il punit le crime dès qu'il le connoît : ce n'est donc pas, comme on nous le dit, *un fantôme de roi* ; c'est un roi trompé, qui répare son erreur. La tragédie d'*Esther* est donc très-théâtrale, très-drama-

tique, puisqu'elle est animée par cet intérêt si puissant qu'inspirent toujours la punition du méchant et le triomphe de la vertu et de l'innocence opprimée.

L X.

Sur Esther.

SAINT-CYR étoit le seul théâtre où l'on pût jouer *Esther*. Louis XIV et madame de Maintenon, les seigneurs et les prélats de la Cour la plus brillante de l'univers, voilà les spectateurs qui convenoient à une pareille pièce. Les vers divins de Racine étoient faits pour des bouches célestes. Lorsque de jeunes pensionnaires, pleines de modestie, de pudeur et de graces, représentoient Esther devant le roi de France, il sembloit que les anges étoient descendus exprès sur la terre pour jouer une tragédie digne d'un prince religieux et de sa vertueuse épouse. La voix des comédiens, prostituée aux passions les plus criminelles, est trop profane pour exprimer des idées si saintes et des sentimens si purs : Esther est déplacée sur une scène consacrée aux idoles du monde, et les cantiques de Sion ne doivent pas retentir dans le temple de Babylone : le parterre a senti lui-même l'inconvenance, et lorsque les filles des chœurs de l'Opéra ont paru pour chanter les louanges du Seigneur, lorsqu'elles ont parlé de leur innocence, il s'est élevé un éclat de rire.

L'exemple de Louis XIV et de madame de Maintenon imprimoit autrefois un profond respect pour la religion, à ceux même qui n'en pratiquoient pas les maximes : les courtisans et les jolies femmes connoissoient la Bible aussi bien que le roman du

jour; l'esprit des livres saints qui règne dans *Esther*, pouvoit être senti; aujourd'hui la plupart des spectateurs ne savent pas leur catéchisme, et n'ont étudié la religion que dans les pamphlets de Voltaire; comment pourroient-ils saisir la seule espèce d'intérêt qui anime cette tragédie sacrée; comment seroient-ils frappés de ce tableau sublime des desseins de Dieu sur la nation juive? Ils connoissent les juifs non comme le peuple de Dieu, mais comme une nation de courtiers et d'usuriers, dont le nom même sert à désigner l'avarice et la fraude : ils ne savent pas que cet opprobre des Juifs est la gloire des chrétiens.

Les représentations d'*Esther* à Saint-Cyr peuvent être regardées comme le plus beau moment de la vie de Racine : voir *Esther* étoit une faveur briguée par ce qu'il y avoit de plus grand et de plus respectable en France : Louis XIV présidoit à ce spectacle, il en faisoit la police; sa liste en main il recevoit les élus; c'étoit lui qui faisoit placer les dames; il alloit leur demander leur avis; en un mot, Louis XIV faisoit les honneurs d'*Esther*. Ce triomphe de Racine est un peu plus flatteur, un peu plus glorieux que celui qui fut décerné à Voltaire par des clercs de procureur, des courtauts de boutique et des comédiens, au grand scandale de tous les honnêtes gens. Madame de Sévigné fut assez heureuse pour être admise à une représentation d'*Esther*; le roi lui parla; elle en perdit la tête; on s'en apperçoit à la manière dont elle rend compte de cette magnifique aventure. Le roi lui dit : *Racine a bien de l'esprit*. Quel honneur pour Racine! Mais quel embarras pour madame de Sévigné, qui avoit écrit que la mode de Racine passeroit comme celle du café. Madame de Sévigné aussi avoit bien de l'esprit, mais plus d'es-

prit que de goût; elle se tira d'affaire en femme de cour; Racine lui parut, dans ce moment, le plus grand des poètes, puisqu'il avoit la faveur du plus grand des rois.

Voltaire pense que les allusions donnèrent à la pièce un intérêt très-piquant : dans Assuérus on voyoit Louis XIV; madame de Maintenon dans Esther; Louvois dans Aman; madame de Montespan dans Vasthy : mais les ennemis de Louis XIV opposoient aux allusions des courtisans des satires sanglantes; ils comparoient les huguenots aux juifs : ils disoient que l'Esther de Racine avoit sauvé sa nation, tandis que l'Esther de la Cour de France avoit contribué à l'expulsion de ses frères les huguenots. Je ne prétends pas faire ici l'apologie de la révocation de l'Edit de Nantes; mais ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que, pour justifier cette mesure, on n'auroit besoin que des dogmes des philosophes, et spécialement de l'autorité de Jean-Jacques Rousseau, tant ces grands hommes ont mis de logique dans les grandes questions morales et politiques! Rousseau, le plus grand apôtre de la tolérance, va jusqu'à dire que le gouvernement a droit de faire une religion, de punir de l'exil et même de la mort quiconque ne s'y conforme pas : et en débitant de pareils axiomes, ces novateurs ont l'impudence de clabauder contre la révocation de l'Edit de Nantes : frippons ou sots, il n'y a pas de milieu.

Lorsque sous la régence on essaya *Esther* sur le théâtre de Paris, cette pièce parut très froide; c'est l'effet naturel qu'elle devoit produire dans un temps de folie, d'impiété et de débauche, où des plaisanteries sur la religion étoient des preuves d'esprit et le ton de la cour. Voltaire pense qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un roi qui n'a pas songé à demander

à sa femme quel est son pays : ce qui est vraiment ridicule, c'est une pareille observation. Assuérus a fait chercher une femme dans les vastes provinces de son empire; il a lieu de penser que celle qu'il épouse est née dans ses états : je ne vois pas qu'il lui importe de savoir le nom de sa province, de sa ville ou de son village; il ne peut guères soupçonner qu'elle soit étrangère et juive : les juives n'avoient pas coutume de se présenter pour épouser des rois infidèles : c'est par un dessein particulier de Dieu sur son peuple, qu'Esther a brigué la faveur d'Assuérus. Je crois qu'il y a aujourd'hui dans les sérails de Constantinople et d'Ispahan, beaucoup de sultanes dont le monarque ne connoît pas bien positivement la patrie. On a trouvé fort étrange que le ministre Aman voulût exterminer tous les juifs pour punir l'offense d'un seul : j'avoue que je conçois encore moins comment un écrivain aussi religieux que Laharpe, a pu faire une pareille critique, que les impies pouvoient rétorquer contre sa croyance. Indépendamment de l'abus qu'on en peut faire contre la théologie, cette critique est très-fausse en littérature, parce que l'orgueil d'un ambitieux tel qu'Aman, est assez féroce pour se porter à un tel excès : cette monstrueuse vengeance est dans la nature. On voudroit aussi qu'Aman accusé par Esther, écrasé par la colère de son roi, Aman qui n'a plus que l'échafaud devant les yeux, mesurât ses expressions avec Esther et gardât mieux sa dignité. Il me semble au contraire que le trouble d'Aman est alors plus tragique, plus naturel et plus vrai que ne le seroit un discours plus sage : je sais bien qu'il a tort de parler dans ce moment à Esther de son crédit, dont elle n'a pas besoin; mais elle pouvoit en avoir besoin dans la suite; et pour la favorite la

mieux établie à la cour, il n'est jamais indifférent d'avoir encore à sa disposition le premier ministre. On blâme aussi Assuérus d'avoir signé trop légèrement la sentence de mort contre les juifs : Assuérus est trompé par son ministre; les despotes de l'Asie n'avoient pas coutume de se casser la tête pour examiner les conseils de leurs visirs : si on ne vouloit dans les tragédies que des princes justes, vertueux et sages, il n'y auroit qu'à fermer le théâtre. Presque toutes les critiques du plan et des caractères d'*Esther* n'ont aucun fondement : aucun poète, sans en excepter Voltaire, n'étoit capable de disposer ce sujet, pour la scène, avec autant d'art; mais la pièce ne peut intéresser ceux qui sont gâtés par les situations romanesques et les passions ordinaires du théâtre, ceux qui sont étrangers à l'histoire des juifs, ceux qui veulent dans une tragédie beaucoup de mouvement et d'intrigue aux dépens de la raison; enfin, la pièce n'a été faite ni pour les comédiens, ni pour le public, et il vaut beaucoup mieux la lire que de la voir jouer. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence; jamais Racine n'a poussé plus loin l'élégance, la correction, la noblesse et le goût : on sent qu'il écrivoit pour une cour polie, et non pour la multitude.

L X I.

De l'effet Théâtral.

LAHARPE dit dans son *Cours de Littérature : La tragédie seule peut soutenir la comparaison avec le siècle dernier, grace à Voltaire, qui a du moins balancé par l'effet théâtral, la supériorité que Racine s'est acquise par la perfection des plans et du style.*

Il est difficile de proférer en moins de mots plus de blasphêmes. Comment la tragédie de notre siècle, qui n'a que Voltaire, peut-elle soutenir la comparaison avec celle du siècle dernier, qui a Corneille et Racine? Le seul Voltaire équivaut donc à Corneille et à Racine réunis? Il seroit bien heureux, s'il pouvoit soutenir la comparaison avec l'un des deux. Je ne vois pas que la perfection d'une tragédie puisse résulter d'autre chose que du plan et du style. Le plan comprend la combinaison des effets, et tout ce qui a rapport à l'invention. Un bon plan tragique doit amener de grands effets et des situations intéressantes; il est mauvais s'il ne produit que des conversations insipides. De l'aveu même de Laharpe, Racine s'est acquis une véritable supériorité par la perfection des plans et du style. Avec quoi Voltaire peut-il donc balancer cette supériorité? Quel est cet effet théâtral indépendant de la perfection? C'est ce qu'il faut examiner; et peut-être trouverons-nous que Voltaire balance la perfection de Racine par un défaut; manière tout-à-fait nouvelle de soutenir la comparaison.

Quand on veut s'entendre, il faut définir: l'effet théâtral n'est autre chose qu'une vive sensation produite dans l'ame des spectateurs par une action ou une situation extraordinaire, par un changement imprévu dans l'état des personnages. Curiace, sur le point d'épouser Camille, apprend qu'Albe l'a choisi pour combattre le frère de sa maîtresse; voilà un effet: Rodrigue, au moment de voir couronner son amour, tue le père de Chimène; voilà un effet: Oreste vient demander à Hermione le prix de la tête de Pyrrhus, il n'en reçoit que des injures; voilà un effet: Cléopatre, au lieu d'empoisonner sa rivale, est forcée de s'empoisonner elle-même; voilà

un effet, et un effet terrible. Mais si l'on admettoit indistinctement toutes sortes de moyens d'exciter la surprise, la pitié et la terreur, la tragédie redeviendroit bientôt ce qu'elle étoit du temps de Sakespeare, un spectacle grossier et barbare; on y verroit des échafauds, des gibets, des batailles, des meurtres, etc.; le théâtre ne seroit qu'une lanterne magique. Si Voltaire balance par des effets la perfection de Racine; Mercier, Sedaine, Lemière, Dubelloy, Ducis, surpassent aussi par des effets la perfection de Voltaire : il n'y a point de si chétif romancier qui ne l'emporte sur Homère et sur Virgile; et les faiseurs de pantomimes aux théâtres de Nicolet et d'Audinot sont les premiers poëtes tragiques de la nation; car ils sont très-riches en effets. Il étoit digne d'un littérateur tel que Laharpe de sévir contre l'abus des coups de théâtre, contre toutes ces recherches bizarres d'horreurs et d'atrocités auxquelles tant d'auteurs ont eu recours dans ces derniers temps, pour masquer leur foiblesse et tromper le public : cela auroit mieux valu que de perdre tant de pages à de longs et fades panégyriques des tragédies de Voltaire. Une pareille question eût été beaucoup plus littéraire, plus intéressante à traiter que celle où Laharpe recherche doctement si Orosmane est plus malheureux lorsqu'il croit Zaïre infidelle, ou bien lorsqu'après l'avoir tuée il apprend qu'il étoit aimé; dissertation qui seroit mieux placée dans *le Mercure Galant* que dans un *Cours de Littérature*, et qui ne convient ni au genre adopté par Laharpe, ni au caractère qu'il s'est établi dans le monde.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veri.

Que les fictions dont l'objet est de plaire ressemblent à la vérité.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable :
Une merveille absurde est pour moi sans appas,
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Cette grande règle de la vraisemblance est la base de tout l'édifice dramatique ; telle est la digue que l'art oppose au torrent des folies d'une imagination effrénée. Voilà ce qui distingue la tragédie du roman, et même les bons romans n'admettent que les incidens qui résultent du jeu des caractères et du choc des passions ; ils évitent les aventures et les prodiges. C'est par cette sagesse et cette régularité que Richardson s'est placé au rang des poëtes. Il n'y a donc de véritable effet théâtral que celui qui est conforme aux principes de l'art.

Il se présente ici plusieurs questions. Les tragédies de Racine sont-elles véritablement moins intéressantes que celles de Voltaire ? Produisent-elles, comme on le croit communément, moins d'effet ? Les effets de Voltaire sont-ils avoués par l'art et par le bon sens ? Forment-ils dans ses pièces des beautés réelles, dignes du suffrage des connoisseurs et de la postérité ? Ne sont-ils qu'un charlatanisme réprouvé par le goût ? Enfin ; est-il sans danger pour les mœurs et le caractère national, d'accoutumer un peuple à des émotions trop fortes, et de le familiariser avec les atrocités ? L'intérêt qui résulte des mouvemens du cœur et des orages des passions, n'est-il pas plus convenable aux Français que celui qui naît du spectacle des actions barbares et des crimes affreux ?

Il y a réellement dans les tragédies de Racine plus d'effets résultant des caractères et des passions, des changemens plus fréquens dans l'état des personnages, plus de véritables mouvemens que dans

les pièces de Voltaire. Par exemple, dans *Andromaque*, Pyrrhus passe continuellement de la colère à l'amour, Oreste de l'espérance au désespoir; le cœur d'Hermione, déchiré par la jalousie, ne s'ouvre un moment à la joie que pour devenir la proie de la fureur et de la rage; et parmi ces tempêtes, une tendre mère tremble pour son fils, dont le sort est lié à celui des amans. L'action, chez Voltaire, ne marche point, parce que les incidens ne naissent pas du fond du sujet. Depuis la fin du second acte, la situation de Zaïre entre la religion, la nature et l'amour, reste toujours la même. Orosmane, depuis qu'il a lu la lettre de Nérestan, est toujours dans le même état. Ce poëte, qui a la réputation d'être si théâtral, laisse languir le théâtre, ou le remplit de déclamations. Les fureurs du soudan trop prolongées, deviennent monotones et fatigantes. Alzire, depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, est toujours au désespoir : irrévocablement séparée de Zamore par son mariage avec Gusman, ce n'est qu'au dénouement qu'un miracle la fait passer brusquement de l'excès de la douleur au comble de la joie.

Quels sont, dans Voltaire, ces prétendus effets dont Laharpe est si charmé? Des hasards, des aventures, des lettres interceptées, des reconnoissances; des gens qui arrivent à point nommé pour le besoin de l'auteur, qui écrivent des lettres fabriquées exprès pour l'intrigue, qui se rencontrent et se retrouvent par le plus grand bonheur du monde; ce sont des troupes auxiliaires que le poëte fait marcher pour appuyer son plan. Pourquoi ces effets frappent-ils si fort la multitude? Par la raison même qu'ils violent toutes les lois de la raison et de l'art; parce qu'ils ne sont ni préparés, ni motivés, ni fondus dans la pièce; ils ne paroissent plus saillans

que parce qu'ils sont des hors-d'œuvre. Dans tous les genres, ce qui s'écarte des règles ordinaires en impose par un certain air de nouveauté, de grandeur et d'audace ; le vulgaire trouve plus de force où il y a moins d'adresse : une situation habilement ménagée étonne moins que celle qui tombe des nues ; du désordre même et de la licence résulte un certain fracas qui plaît au commun des hommes ; le gigantesque a plus de droits à l'admiration de la foule que la justesse des proportions.

Qui est-ce qui réfléchit au théâtre sur le plaisir qu'il éprouve ? On se livre aveuglément au prestige de la scène. Un poëte qui ne cherche qu'à surprendre et qu'à éblouir, qui met de côté la vraisemblance pour courir après les effets, doit en rencontrer de très-pathétiques ; mais quelques belles situations ne font pas une bonne tragédie. Ainsi, quoique Racine ait plus d'effet théâtral que Voltaire, il paroit en avoir moins aux yeux de la multitude, parce que ces effets sont amenés si naturellement, tiennent si bien au fond du sujet, qu'ils touchent beaucoup plus qu'ils ne surprennent. C'est ainsi que la hardiesse de ses métaphores plaît sans étonner, parce qu'elles sont si heureusement placées, employées avec tant d'art et de goût, qu'elles joignent à l'éclat d'une figure le mérite du mot propre. Dans la tragédie de *Bajazet*, Roxane, instruite qu'Atalide est sa rivale, veut tenter un dernier effort sur le cœur de Bajazet ; dans une entrevue particulière, elle lui fait une proposition qui doit fixer sa destinée ; s'il ne l'accepte pas, les muets sont à la porte qui l'attendent pour l'étrangler ;

Et s'il sort, il est mort.

Bajazet refuse, et la sultane ne répond à ses longs

discours que par ce mot terrible, *Sortez !* qui doit faire frémir tous ceux qui entrent dans la situation. Voilà un véritable effet tragique, mais il est simple, sans emphase et sans étalage; il ne produit pas une grande impression; le parterre, à la fin de la scène, ne se souvient plus que ce mot terrible, *Sortez!* est un arrêt de mort. Il faut de l'attention et du jugement pour saisir la beauté des situations de Racine; les cœurs sensibles, les esprits justes et délicats, les hommes instruits sont presque les seuls qui en soient délicieusement affectés. Voltaire, en général, agit plus fortement sur le peuple des spectateurs; sa manière est spécieuse et brillante; elle frappe tous les yeux : sa richesse est bien étalée; il n'y a point de risque qu'on ne l'apperçoive pas; mais il est à craindre qu'on ne la regarde de trop près. Racine a peut-être quelque chose de trop fini, de trop parfait pour l'optique du théâtre; au contraire, les ébauches de Voltaire ont grand besoin de la perspective de la scène : pour peu qu'on s'en approche, les touches en paroissent grossières et heurtées.

Voltaire est le prince de la tragédie romanesque, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur, car il n'a jamais rien inventé; mais il a illustré, par de grands succès, ce genre vicieux et méprisable; il a brisé, avec plus d'éclat et d'audace qu'aucun autre, la barrière qui sépare la fable dramatique des rêves du romancier. Après avoir inutilement essayé la manière de Corneille et de Racine, Voltaire voyant que la raison ne lui réussissoit pas, alla faire à Londres un cours de folie : c'est là qu'il découvrit une mine de clinquant et d'oripeau tragique, qu'il a depuis exploitée avec un si rare bonheur. Londres fut pour lui ce qu'Athènes avoit été pour Racine; l'auteur de *Zaïre* mit à contribution le théâtre anglais,

comme l'auteur d'*Iphigénie* avoit profité du théâtre grec : il y a la même différence entre Racine et Voltaire qu'entre leurs modèles. Voltaire est le fondateur et le chef de cette école de poètes à effets, ou plutôt de jongleurs tragiques, qui même ont été plus loin que leur maître : c'est lui qui leur enseigna l'art dangereux et facile de suppléer aux inventions du génie par les ruses du charlatanisme. Quand une fois on a franchi les bornes légitimes, il n'y a plus de raison pour s'arrêter ; on se précipite d'extravagance en extravagance. Dans les derniers temps de la monarchie, les auteurs dramatiques disputoient à qui seroit plus absurde et plus délirant ; le théâtre de Melpomène n'étoit plus que la table d'un joueur de gobelets, ou la boëte d'un Savoyard qui montre la curiosité.

C'est un amusement funeste et peu philosophique, que celui qui consiste à donner tous les jours au peuple des commotions fortes et de violentes secousses, surtout si ce peuple, naturellement doux et humain, est en même temps léger et frivole. Le résultat de ces grands effets est d'émousser la sensibilité, de calciner les cœurs, d'éteindre la moralité, de joindre à des mœurs foibles cette indifférence et cette apathie affreuse qui ne voit plus, dans le crime et dans la vertu, que des combinaisons théâtrales. L'habitude de ces sensations trop vives use les ressorts de l'ame, lui fait contracter ce besoin d'être émue qui produit les excès du jeu et des autres passions ; il rend les hommes avides de nouveautés, de troubles, de révolutions, de tout ce qui peut stimuler leur engourdissement, les arracher à l'ennui d'eux-mêmes et au néant de leur existence. Ce n'est pas sans raison que les anciens, plus philosophes qu'on ne le croit communément, avoient fait une règle de

ne point ensanglanter la scène : voilà pourquoi Corneille et Racine ont mieux aimé parler à l'esprit et au cœur, que d'ébranler les sens par des atrocités déchirantes.

Concluons que Racine, par la raison même que ses plans sont plus parfaits a aussi plus de situations, plus de mouvement, plus de véritable intérêt théâtral; que ce qu'on appelle dans Voltaire des effets, ne consiste ordinairement que dans des surprises, dont la raison s'indigne et que l'art condamne. Quel esprit de vertige a donc pu égarer les enthousiastes de Voltaire, au point de fonder sa gloire dramatique sur un de ses vices les plus essentiels ?

LXII.

De l'Ode et de J.-B. Rousseau.

De tous les genres de poésie le plus ancien, et celui qui contribue le plus à donner aux poètes une origine céleste, à les représenter en commerce avec l'Olympe, animés du souffle des dieux, toujours entourés de prestiges et de miracles, c'est la poésie lyrique. L'exagération si familière aux Grecs prend encore dans leur bouche un accent plus hyperbolique, lorsqu'ils parlent des premiers poètes qui chantèrent leurs vers sur la lyre. Orphée apprivoise les tigres, les lions et les hommes, vaincus par la double harmonie des vers et de la musique. Amphion fait plus encore, il émeut jusqu'aux pierres qui accourent à sa voix et s'élèvent en ordre sur les murs thébains. Ces prodiges des premiers vers les font

consacrer comme divins, et font décerner aux poètes les honneurs de l'apothéose :

Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus fuit.

Ce langage sublime et élevé, cet enthousiasme, ces écarts, ce délire, cette fureur poétique, caractère des poètes lyriques, durent être attribués à des causes surnaturelles ; c'est à ces poètes surtout qu'il appartient de dire :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Lors même que les effets qu'on leur attribue ne sont pas fabuleux, et qu'ils sont attestés par l'histoire, ils ont encore de quoi nous étonner ; et le courage inspiré aux Lacédémoniens par les chants lyriques de Tyrtée, et la défaite des Messéniens, peuple belliqueux, vaincus par l'effet de l'enthousiasme martial qu'excita un poète, ne sont pas moins célèbres dans les temps historiques de la Grèce, que dans ces temps incertains et héroïques, les fables d'Amphion et d'Orphée.

Recommandés par d'aussi prodigieux effets, et sans doute aussi par la beauté de leurs poésies et la sublimité de quelques-unes de leurs strophes, les poètes lyriques furent célébrés à l'égal des plus beaux génies qui illustrèrent ces heureux climats, berceau de tous les arts. Les auteurs de quelques chansons, de quelques petites pièces de vingt ou trente vers, eurent une renommée égale à celle des hommes immortels qui enfantèrent ces longs poèmes dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la grandeur, de l'ordonnance, de la sagesse du plan, de l'agrément des détails, de la variété des caractères, ou de la beauté soutenue de la versification et

de l'harmonie des vers. Jamais Homère, jamais Sophocle n'ont reçu un tribut plus magnifique d'éloges que Pindare dans cette ode composée par un de ses plus célèbres émules : *Pindarum quisquis studet æmulari*, etc.

Il faut l'avouer, ce n'est point ainsi que nous classons nos poètes, et la poésie lyrique excite parmi nous moins de transports et d'enthousiasme : c'est que le monde, en vieillissant, devient moins sensible à la poésie. Sans doute une belle tragédie, une excellente comédie, un grand et beau poème nous procurent à-peu-près les mêmes jouissances qu'aux Grecs, et, comme chez eux, trouvent chez nous de vifs admirateurs. Mais ce n'est pas la poésie qui fait le seul mérite d'une tragédie ou d'une comédie ; elle ne doit pas même y trop dominer. Elle règne, il est vrai, avec plus d'empire dans le poème épique ; elle y est un des premiers élémens de notre plaisir ; mais combien elle y trouve d'auxiliaires dans le sujet, l'ordonnance et le plan du poème ! Dans l'ode, au contraire, ou du moins dans la plupart des odes, point d'action, point d'événemens, point d'épisodes, point de caractères ; du mouvement poétique, des images, de l'harmonie, et quelquefois l'élan rapide d'un sentiment ou d'une passion, voilà son essence et son caractère. C'est donc la poésie, et la poésie seule qui en fait le charme ; elle doit donc plaire d'autant plus à un peuple, que chez lui le sentiment de la poésie est plus vif et plus passionné.

Nous raisonnons plus que les Grecs les plaisirs de l'esprit ; nous voulons plus de suite et de liaison dans les idées, plus de justesse dans les figures et les images ; nous sommes moins disposés à faire des sacrifices à l'harmonie ; nous examinons tout avec un

esprit d'analyse et de philosophie généralement ennemi de la poésie; enfin nous lisons froidement une ode dans notre cabinet : les Grecs l'écoutoient sur la place publique, au son de la lyre, au milieu d'une foule immense d'auditeurs qui s'électrisoient mutuellement; ou si dans la suite on la lisoit, les lecteurs peu nombreux étoient entraînés d'avance par une réputation déjà faite et un concert unanime d'éloges.

Comment nos poètes qui s'attendent à être jugés par des lecteurs froids et impassibles, se permettroient-ils ces transports lyriques, ces écarts, ce délire que les lyriques grecs faisoient si aisément partager à une assemblée tumultueuse? Aussi voyez quelle mesure ils mettent dans leur enthousiasme; et quel *ordre* règne dans leur *beau désordre!* Encore craignent-ils à chaque instant de s'être laissé emporter au-delà des justes bornes, et semblables à Lamotte, dont Rousseau se moque si plaisamment, *fous de sang froid* ils s'écrient :

. . . . Je m'égare,
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare.

Mais Rousseau lui-même ne se croit-il pas obligé d'excuser la hardiesse de ses fictions et de ses écarts; et de rappeler à ses lecteurs les droits de l'ode et de la poésie lyrique?

Si pourtant quelqu'esprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours;
Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muses de Sicile

Approuver de pareils transports,
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

Ce n'est pas sans doute pour rabaisser le genre sublime de l'ode, que je représente les esprits des modernes moins favorablement disposés que ceux des anciens à se laisser séduire par l'enthousiasme lyrique; c'est au contraire pour mieux faire ressortir le mérite d'un poète qui ayant à vaincre ces dispositions peu favorables et à maitriser une langue moins harmonieuse, qui, privé du prestige du chant et de la musique, obligé de réunir à autant de verve, de chaleur et de poésie que ses devanciers, plus de sagesse dans ses plans, plus de justesse dans les images, plus de suite et de liaison dans les idées, a triomphé de tous ces obstacles, et s'est montré le digne rival des plus fameux lyriques de l'antiquité. Tel est J.-B. Rousseau. L'harmonie des vers, leur coupe savante, la variété du rhythme, la magnificence de la poésie se trouvent réunies au plus haut degré dans ses ouvrages; ses poésies sacrées étincellent de ces beautés sublimes que tous les gens de goût admirent dans les pseaumes et les prophètes, et qui, revêtues d'expressions nobles et harmonieuses, ne perdent rien de la grandeur et de la majesté qu'elles ont dans l'original, et se trouvent parées de tous les ornemens d'une belle poésie. L'inspiration, la verve et le véritable enthousiasme lyrique forment le caractère de ses odes profanes : il y fait le plus heureux emploi des fictions de la mythologie; et l'abbé de Condillac, cet esprit si juste lorsqu'il ne s'agit point de poésie, se méprend bien grossièrement lorsqu'il lui fait un reproche con-

traire ; il n'avoit donc pas lu ce magnifique début de l'ode au comte de Luc :

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, etc.

ni le bel épisode du serpent Python tué par le dieu des arts, ni une foule d'autres allégories. « Les cantates de Rousseau, dit La Harpe, sont des morceaux achevés : c'est un genre de poésie dont il a fait présent à notre nation, et dans lequel il n'a ni modèle ni imitateur ; » enfin Rousseau excelle dans l'épigramme (1). » A.

LXIII.

Œuvres de Crébillon.

La renommée de Crébillon fut aussi agitée que sa vie fut tranquille. Le véritable rang de ce grand tragique n'est peut-être pas encore bien fixé dans l'opinion. Il eut le malheur et la gloire de paroître un rival trop redoutable à un homme qui n'a jamais su pardonner au mérite supérieur ; et ce qu'on peut dire de plus court en faveur de son génie, c'est que

(1) On peut remarquer ici que M. de Laharpe n'a pas rendu aux Odes de J. B. Rousseau la même justice qu'à ses Cantates, et que cet article du *Cours de Littérature* porte, à l'insu sans doute du critique, l'empreinte de cette haine que M. de Voltaire avoit vouée et à J. B. Rousseau, et à l'Ode en général, qu'il appeloit un genre facile et médiocre, quoiqu'il ne s'y fût signalé lui-même que par de vains efforts et de pitoyables essais. M. de Laharpe pousse la prévention jusqu'à refuser au prince de la lyre française, le nom de *grand*, comme s'il n'étoit pas dans l'Ode ce qu'est Lafontaine dans l'apologue, Molière dans la comédie, Corneille et Racine dans la tragédie. Par un effet de la même prévention, M. le Franc de Pompignan a été encore plus maltraité dans le *Cours de Littérature*.

Voltaire le louoit dans ses préfaces et le déchiroit dans ses libelles. Il dit, dans la préface d'Alzire : *L'auteur d'Electre et de Rhadamiste sait bien que ses succès ne m'ont coûté que des larmes d'attendrissement, et n'ont jamais fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié*; et dans un éloge anonyme de Crébillon, il décrie avec acharnement Electre et Rhadamiste ; il traite Crébillon d'écrivain barbare ; il noircit même son caractère et ses mœurs d'une manière d'autant plus perfide, qu'il lui impute des choses qui ne peuvent être prouvées ni réfutées. Il l'accuse d'avoir fait des satires personnelles et des épigrammes qui, heureusement, dit-il, n'ont jamais été imprimées. Mais, si elles n'ont pas été imprimées, comment peut-on prouver qu'il les ait faites? ou comment peut-on réfuter celui qui avance une telle accusation ? La vérité est que Crébillon qui ne la prévoyoit pas, l'a démentie d'avance dans son Discours à l'Académie. Lorsqu'il y prononça ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

toute l'assemblée, par un applaudissement unanime, confirma la vérité de l'éloge, ou plutôt de la justice qu'il se rendoit à lui-même.

Ce témoignage est aussi foudroyant pour M. de Voltaire, qu'il est flatteur pour Crébillon. Que ceux qui travaillent à présenter à l'Institut une peinture fidelle de la littérature et de l'esprit du dix-huitième siècle, n'oublient pas de faire attention à ces traits de caractère ; ils n'embelliront pas médiocrement le tableau.

Fidèle à servir la haine de son maître, tout le parti philosophique s'empressa d'abreuver de dégoût l'infortuné Crébillon, dont le génie s'éteignoit

dans le découragement et la pauvreté. Ce que madame de Pompadour entreprit pour ranimer ce vieil athlète, parut l'effet de la cabale. Il faut que l'envie soit bien implacable pour n'avoir pu souffrir qu'un rayon de faveur vînt consoler la vieillesse d'un homme qui avoit tant de droits à la bienveillance du souverain et à la reconnoissance de la nation. Car il faut bien prendre garde d'avilir les lettres, en voulant démasquer l'hypocrisie de quelques charlatans. Ce ne sont pas les hautes idées que les philosophes avoient de la littérature qui sont ridicules, c'est le contraste de ces idées avec leurs mœurs. S'ils avoient été aussi doux, aussi humains, aussi tolérans dans leurs actions qu'ils l'étoient en paroles; s'ils s'étoient unis comme des frères, au lieu de conspirer comme des séditieux; si enfin ils s'étoient bornés à chercher la vérité et à polir les mœurs des hommes, comme Platon et comme Cicéron, il faut avouer qu'il n'y auroit eu rien que d'utile et de noble dans leur profession. Mais les écarts de quelques particuliers ne terniront pas l'honneur des lettres; ils n'empêcheront pas que les études des gens d'esprit n'aient servi à cultiver la raison et à adoucir les mœurs du genre humain. Ces écarts même ne doivent jamais nous faire oublier qu'il y a eu des gens de lettres très-estimables, alors même que l'esprit général de la littérature étoit très-corrompu et très-dangereux.

Crébillon en offre la preuve, lui qui conserva la simplicité et la fierté du grand Corneille dans un siècle plein de manège et d'intrigues. Aussi, à la honte du gouvernement, ce grand homme s'étoit comme éteint dans l'obscurité et dans la misère, lorsqu'on entreprit de le ressusciter. M. de Voltaire devoit applaudir à cette démarche, au moins par

politique, si ce n'étoit par générosité; mais il se crut humilié de l'honneur qu'on faisoit à un concurrent. C'étoit pour lui le triomphe de Mardochée. Il ne pût digérer que les Œuvres de Crébillon fussent imprimées au Louvre, aux frais du roi. Il cria à l'injustice, et ne traita plus Crébillon que de *Visigoth* et d'*Ostrogoth*. C'est ainsi qu'il essuya *les larmes d'attendrissement que le succès d'Electre et de Rhadamiste lui avoit coûtées*. Cette curieuse préface d'Alzire, dans l'édition de 1738, finissoit par un trait d'amitié encore plus rare. Il y parloit de le Franc de Pompignan qu'il appeloit *un auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération* : et pour achever d'établir sa réputation de candeur et d'*aménité littéraire*, il disoit hardiment, en parlant d'une tragédie de le Franc ; « Cet auteur enri» chira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle ». Qu'il le fasse ; *et il verra si je suis le dernier à lui applaudir*. Or, tout le monde sait, en effet, avec quels applaudissemens et quelle aménité l'*auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération* fut traité par M. de Voltaire. Il a donc fallu retrancher cette fin de préface, qui auroit produit, il faut l'avouer, un contraste bien plaisant et bien ridicule.

En rappelant des souvenirs si peu honorables pour le siècle qui nous a précédés, on est bien éloigné d'y chercher le triste plaisir de la censure; mais on a devant les yeux la grande question que la critique travaille tous les jours à décider sur le mérite de ce siècle novateur et présomptueux. Que ceux qui affectent encore de trouver cette question oiseuse et de peu d'importance, nous disent donc s'il importe peu que les jeunes gens soient éclairés ou s'égarent dans leurs choix ; s'il est indifférent qu'ils prennent pour modèles des hommes pleins de génie et de droi-

ture, ou des charlatans sans goût, sans mœurs, sans probité? Si cette question, à la honte de l'esprit humain, paroît encore indécise, et si elle nous occupe plus souvent qu'elle ne semble le mériter, c'est que ce siècle nous a laissé tant de calomnies à détruire, tant de réputations à défendre, tant d'erreurs à redresser, et tant de vérités à remettre en honneur, que ce travail suffiroit pour consumer les jours de l'écrivain le plus robuste et le plus courageux.

Les défauts que M. de Voltaire reprend dans Crébillon, montrent bien qu'on ne se connoît pas soi-même. Il lui reproche d'avoir surchargé son style de sentences et d'épithètes. Mais à qui ce défaut pourroit-il être reproché plus justement qu'au censeur lui-même? Il a poussé l'affectation jusqu'à extraire de je ne sais quelle pièce une vingtaine de vers où se trouve le mot *funeste*. Mais quels volumes ne feroit-on pas, si on vouloit recueillir dans les siennes tous les vers qu'il a remplis de semblables épithètes, tels que les mots *affreux*, *horrible*, *exécrable*, qu'il prodigue, non pas sans rime, mais assurément sans raison,

Cet entassement de mots parasites est, en effet, ce qui rend le style de ces deux poètes si inférieur à celui de Racine et de Corneille; mais comme cette infériorité n'en exclut pas le mérite, il est très-injuste de n'en remarquer que les défauts. La diction de l'auteur de Zaïre est incontestablement plus pure, plus élégante, et surtout plus égale; mais le style de l'auteur de Rhadamiste a une simplicité nerveuse, une verve tragique, et même des traits de sublime que M. de Voltaire n'a jamais égalés. Il est aisé de s'en convaincre en comparant des morceaux d'une nature semblable. Par exemple, M. de Voltaire a traité des scènes de reconnoissance, dans Zaïre et

dans Oreste, où, par le caractère de son talent, il ne devroit pas rester inférieur : cependant, après les avoir comparées très-attentivement à celles de Crébillon, on trouvera qu'elles n'approchent point, ni pour la vigueur de la pensée et de l'expression, ni pour l'art et la conduite de la scène, de cette belle reconnoissance des deux frères, dans Atrée, où le dialogue a un caractère si simple et si antique; ni de celle du frère et de la sœur, dans Electre; ni enfin de celle des deux époux, dans Rhadamiste et Zénobie. Crébillon est à côté des grands maîtres dans ces morceaux et dans tous ceux où il s'est abandonné à son génie. Si ces morceaux sont rares, c'est que Crébillon étoit paresseux, c'est qu'il a reçu peu d'encouragemens, c'est qu'avec plus de force d'esprit il avoit moins de fécondité que M. de Voltaire; mais enfin c'est par ce qu'un homme a fait de supérieur, qu'on juge du degré de son talent. Or, celui de Crébillon s'est élevé bien haut dans ces belles scènes d'Electre et de Rhadamiste, qui peuvent se placer hardiment à côté de ce que le théâtre français a de plus beau pour la force des caractères et le développement des passions.....

Il faut distinguer le style de la diction, par la même raison qu'on distingue l'éloquence de la prose, et la versification de la poésie. C'est de la justesse de ce discernement qu'on peut tirer quelque règle pour classer les divers ordres de beautés que le génie découvre, et que le goût fait sentir chez les grands écrivains.

Le mérite de la diction se borne à suivre les principes de sa langue et le goût de sa nation, pour le choix et la propriété des termes, pour l'ordre et la clarté des constructions, pour le nombre et l'harmonie des périodes; enfin, pour tout ce qui forme

le tissu du discours. Mais le style est ce qui donne l'ame et la vie à tout cela : sa beauté ne consiste pas uniquement dans *le rapport de l'expression à la pensée*, comme l'établit M. de Laharpe ; car, dira-t-on d'un homme qui pense aussi médiocrement qu'il écrit, et dont les expressions, par conséquent, sont dans le plus parfait rapport avec ses idées, dira-t-on pour cela que ce soit un modèle de style ? Non, le talent du style suppose une certaine énergie et une certaine hauteur dans l'expression, parce que cette hauteur et cette énergie sont dans l'ame de l'écrivain. De là vient qu'on peut écrire très-purement, on peut assembler des mots élégans et harmonieux, et cependant n'avoir pas de style, parce qu'il n'y aura rien que de fade dans cette élégance, rien que de vide dans cette harmonie. De là vient aussi que des morceaux écrits avec force, mais sans art, pleins de traits sublimes et négligés, auront le mérite du style, sans avoir celui de la diction, parce qu'en effet il y a une grande différence entre écrire sa langue avec pureté et l'écrire avec génie.

Les hommes rares, les hommes laborieux, qui ont possédé ce double mérite, ou plutôt ces deux grandes parties de l'art d'écrire, sont les seuls modèles dans cet art si difficile, et c'est, pour le dire en un mot, ce qui met les auteurs classiques absolument hors de pair ; mais le second rang appartient de droit aux écrivains de génie qui les ont souvent égalés par l'éloquence du style, sans pouvoir atteindre à la pureté de leur diction.

On voit par-là combien il seroit peu équitable et peu sensé de refuser le titre d'écrivain à un poète, par la seule raison qu'il est incorrect et négligé ; et je crois pouvoir dire maintenant, sans étonner aucun homme de goût, qu'il y a, dans l'auteur d'*Electre*

pour le moins autant de beautés de style que de fautes de diction. Avouons donc sans difficulté à l'illustre critique que nous combattons, qu'en effet il y a peu de morceaux correctement écrits dans Crébillon; mais combien de morceaux écrits de génie! combien de pages où l'inspiration et la verve tragique semblent consumer par leur flamme les petites taches qui les déparent! La diction pèche, mais le style, expression d'une ame forte et d'un esprit élevé, en rachète abondamment les défauts : et ce style, qui ne le découvre dans les belles scènes d'*Atrée?* qui ne le reconnoît dans *Electre?* qui ne le sent dans *Rhadamiste* (1)?...... Z.

LXIV.

Cours de Littérature, *par J. F. La Harpe*, XIIIe. et XIVe. volumes.

Ceux qui sentent tout le mérite du *Cours de Littérature*, et qui en connoissent le défaut principal, ne pardonneront pas aisément à l'éditeur d'avoir surchargé cet ouvrage de deux volumes, presqu'entièrement indignes de l'auteur, et dont la plus grande partie, anciennement publiée et tombée dans l'oubli, n'étoit pas destinée à revoir le jour....

(1) La distinction qu'établit l'auteur de cet article entre le *style* et la *diction*, peut être appuyée de l'autorité de M. l'abbé Fleury qui en fait une semblable. « Il faut bien, dit ce judicieux écrivain, distinguer l'éloquence de l'élocution qui n'en est que l'écorce. Quelque langue que l'on parle, et quelque mal qu'on la parle, on sera éloquent, si l'on sait choisir les meilleures raisons et les bien arranger, si l'on emploie des images vives et des figures convenables; le discours ne sera pas moins vif, mais seulement moins agréable. » (*IIe. Disc. sur l'Hist. ecclés.*)

Ce célèbre critique s'est fort étendu, dans le premier de ces volumes, sur les hérésies littéraires de Lamotte, Fontenelle et Trublet. C'est une matière qui, à mon gré, pouvoit être infiniment plus resserrée. Le fond des idées en est trop mince pour supporter de si longs développemens. Peut-être l'auteur s'étoit-il fait généralement une trop grande affaire de ces petites erreurs sans conséquence. Personne ne s'est plus tourmenté pour les détruire, et ses efforts fatiguent un peu le lecteur, parce qu'ils ne sont pas proportionnés à l'importance de la chose. Je dirois presque qu'il avoit l'esprit trop fort pour certains sujets. Vous le voyez mettre en œuvre toutes les souplesses de la dialectique, tous les ressorts de l'argumentation la plus vigoureuse, et pourquoi? pour ruiner une subtilité dont le lecteur sensé apperçoit l'illusion du premier coup-d'œil. Cette haine pour toute apparence de sophisme tient à un fond admirable de justesse dans l'esprit et de vérité dans le caractère; mais il m'a paru que deux choses l'emportoient communément trop loin dans la discussion; l'ardeur de convaincre et le plaisir de triompher. L'une le rend diffus, et l'autre le fait paroître amer. Il n'a pas connu le secret d'intéresser le cœur à sa victoire. D'un côté, en épuisant tous les argumens, il renvoie le lecteur rassasié de vérité et de conviction; et de l'autre, cette vérité même et cette conviction impérieuse, par le tour qu'il leur donne, ne produisent pas tout leur effet, parce qu'il ne suffit pas d'accabler l'esprit du poids des argumens, si l'on n'incline aussi le cœur à croire par la douceur de la persuasion. Il n'y a point d'éloquence parfaite, point d'éloquence victorieuse, sans ce double caractère.

Celui qu'on vient de remarquer et de dépeindre,

se fait sentir plus ou moins dans toutes les parties du Cours de Littérature. L'illustre critique ne s'en est guère écarté dans les dissertations purement littéraires : mais il est tout autre dès qu'il traite un sujet qui se rapporte aux nouvelles idées qu'il avoit embrassées dans les dernières années de sa vie. Tout le monde convient qu'alors il est orateur, parce qu'il a de l'ame ; qu'il est véhément, qu'il entraine, qu'il persuade, en un mot, parce qu'il est persuadé. N'est-ce pas un phénomène bien étrange que cet homme à qui on avoit reproché toute sa vie de la sécheresse et de la dureté, soit devenu tout-à-coup éloquent par le cœur, que ses entrailles se soient amollies ; et qu'une nouvelle source de pathétique et de sublime, se soit comme ouvert le passage au milieu de son ame, pour créer en lui un talent et un style nouveau, et cela dans l'âge où les autres hommes deviennent froids et stériles ?

Il seroit peut-être difficile de dire jusqu'où la conversion de M. de La Harpe auroit dû porter le changement de ses opinions littéraires ; mais lui-même a reconnu généreusement que plusieurs de ses anciens jugemens, dans cette matière, n'avoient été que des préventions. Dans un morceau sur l'éloquence de la chaire, qui fait partie de ces derniers volumes, on trouvera quelques aveux de cette nature qui sont pleins de candeur et de noblesse. Comment ce trait d'équité n'a-t-il pas ouvert les yeux de l'éditeur ? Comment a-t-il pu penser, par exemple que ce que M. de La Harpe avoit écrit contre Gilbert, dans sa plus grande ferveur pour la philosophie, pouvoit être réimprimé dans un livre où cette même philosophie est combattue à chaque page ? Quelle bigarrure d'idées, et quelle confusion de principes ne résulte-t-il pas de ce mélange ?

C'est, assurément, une nouvelle manière d'honorer la mémoire d'un écrivain, que de reproduire dans ses œuvres posthumes des erreurs qu'il a reconnues et désavouées. Certes, ce grand critique qui, il y a vingt-cinq ans, traitoit Gilbert d'étourdi et de déclamateur, dut le trouver bien sensé, lorsque l'expérience vint justifier les cris d'alarme qu'il avoit répandus dans la nation. Il dut revoir dans un jour bien différent les vers prophétiques où ce jeune homme, plus prévoyant qu'il n'appartenoit à son âge, annonçoit les malheurs dont la société et les lettres étoient menacées. Les idées du poète étoient devenues, sur ce point, les opinions du philosophe. Peut-on imaginer qu'il eût voulu faire revivre des écrits qui les attaquoient? Et avec quelle bienséance l'auroit-il pu faire?

Pour ce qui est du talent poétique de Gilbert, il est trop vrai que jamais M. de la Harpe n'a pu revenir de la prévention qui s'étoit formée dans son esprit : et cette injustice d'opinion a même été poussée si loin, que c'est un devoir de la réparer.

Il pouvoit affirmer que l'ode *sur le jugement dernier* n'avoit pas dû être couronnée par l'académie, et je le crois, parce que la pièce manque de goût et de correction. Mais le génie lyrique y a laissé des traces assez brillantes pour qu'il ne soit pas permis d'en parler avec mépris. Le sujet, selon lui, n'y est pas même *ébauché*. Voici pourtant quatre vers qui me paroissent remarquables, et dans lesquels le poète semble préluder à la destruction universelle :

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux,
Court en grondant battre les cieux
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.

Ce dernier vers, en particulier, si je ne me trompe, offre une image imposante, et il a la véritable couleur du sujet. La critique de l'ode *sur le jubilé* ne me paroit pas plus juste. Les hypothèses que le poète établit dans cette ode ne sont point absurdes comme on le dit; mais celles qu'on lui prête le sont en effet. C'est un grand défaut que de commencer par attribuer à un écrivain des idées fausses qu'il n'a pas, pour s'applaudir ensuite de les avoir réfutées. M. de La Harpe s'est obstiné, je ne sais pourquoi, à vouloir prouver que Gilbert ne savoit pas penser. En parlant de l'ode *sur le combat d'Ouessant*, il a voulu en refaire le plan à sa manière; mais, en vérité, ce nouveau plan n'est ni poétique ni raisonnable, et les reproches qu'il fait à l'auteur ne le sont pas davantage. Il le blâme, par exemple, de faire sonner trop haut un léger succès qui, tout léger qu'il étoit, devoit pourtant être célébré avec enthousiasme, sous peine de n'être pas poète. Ce que le critique dit de plus fort là-dessus, est dans cette phrase : « Que dira-t-on d'un poète » qui voit l'Angleterre perdue dans l'humiliation » et le néant, parce qu'une flotte est rentrée dans le » port? » Cela est, en effet, très-ridicule; mais le poète dit tout le contraire.

L'anglais, pour avoir fui n'est pas encor dompté....
. . . .
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance, *etc.*

Ce n'est pas là, ce me semble, voir l'Angleterre dans le néant. Cette ode n'est pas sans taches, je l'avoue : mais ses beautés sont grandes, et il y a des élans vers le sublime qui feroient pardonner bien des fautes. Un génie de cette trempe qui, presqu'en naissant, prenoit un essor si élevé, méritoit, je le

crois, plus d'indulgence et d'encouragement. Dans ses deux satires, Gilbert pouvoit convaincre le sévère critique qu'il n'avoit pas seulement une *tête à hémistiches*, mais une tête pleine d'idées fortes; et la suite des temps a trop bien montré de quel côté étoient les vues les plus justes. Ce beau talent n'est pas arrivé à sa pleine maturité; mais aucun poète, dans le siècle dernier, n'a manié avec plus de force le grand vers, le vers alexandrin; aucun, à mon avis, n'a mieux possédé la période poétique qui, dans notre langue, offre de si hautes difficultés.

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, par le plaisir de rendre justice au talent malheureux. C'est parce que l'auteur du *Cours de Littérature* a une grande et légitime autorité dans les lettres, qu'on peut attacher de l'importance à relever quelques faux jugemens qui lui sont échappés. Les erreurs des hommes de mérite sont contagieuses...... Z.

L X V.

Cours de Littérature. Tomes XV et XVI.

Lorsque j'entendois parler dans le public de l'ouvrage que M. de La Harpe avoit promis sous le titre de *Philosophie du dix-huitième siècle*; lorsque je partageois la curiosité générale et l'empressement avec lequel ces deux volumes étoient désirés, je m'attendois à un ouvrage tout-à-la-fois historique, philosophique et critique. Je croyois que M. de La Harpe, doué des talens de l'observation, et vivant au milieu d'une faction ennemie du trône et de l'autel, auroit recueilli des mémoires particuliers, des faits nouveaux et intéressans, au moyen des-

quels il nous apprendroit par quelles fatales intrigues ces hommes, aussi imprudens que coupables, avoient renversé toute autorité tutélaire, brisé tout frein religieux, et creusé ainsi un abîme affreux dans lequel ils avoient été engloutis par des hommes qui, adoptant leurs principes, vouloient en presser toutes les conséquences.

C'étoit donc une histoire qu'on attendoit de M. de La Harpe; une histoire, à la vérité d'un genre particulier, vive, animée, éloquente même, remarquable par ce ton véhément et ces mouvemens passionnés qu'inspire à l'homme de bien une louable indignation, à la vue de tant d'hommes profondément coupables d'une part, de tant d'hommes obstinément aveugles de l'autre, et des maux effroyables qu'ont produits la perversité des uns et l'aveuglement des autres. Quelques discussions philosophiques et critiques pouvoient se mêler à cette histoire, mais elles devoient être rares et courtes pour ne pas la refroidir; elles ne devoient s'attacher qu'à quelques erreurs principales, et surtout encore dangereuses, elles devoient appartenir plutôt au genre et au ton de l'éloquence qu'à celui de la dialectique. Etoit-ce dans un pareil ouvrage que je devois m'attendre à trouver une dissertation d'une centaine de pages, pour établir le système de Condillac sur l'avantage des signes et du langage, et leur influence dans l'ordre et le perfectionnement de nos idées? Il est possible que j'aie quelque jour la fantaisie de concilier la métaphysique de Loke avec celle de Condillac; mais je n'en avois nulle envie, lorsque je me suis mis à lire M. de La Harpe; et quoique je le croie très propre à me guider dans ces sentiers un peu obscurs, je ne lui ai su nul gré dans ce moment-ci de prendre cette peine, parce que je ne voulois

pas la prendre moi-même, et que ce n'étoit nullement ce que je cherchois dans son ouvrage.

Je n'y cherchois pas davantage ce que je devois penser de l'amour. Que M. de Vauvenargues élève trop ce sentiment, que M. de La Harpe le ravale trop, cela est fort indifférent. Ce n'est point dans les philosophes que les hommes iront apprendre à le régler. Ils ne reconnoîtront jamais pour cela que deux maîtres, ou la passion qui justifiera toujours l'amour, ou la religion qui seule a le pouvoir de le rendre saint et sacré, ou le droit d'en commander le sacrifice.

La marche seule de l'histoire des philosophes et de la philosophie est l'arme la plus puissante qu'on puisse employer contre eux; c'est leur meilleure réfutation. Tant d'intrigues, tant de basses menées, tant de mensonges, tant de contradictions, des principes si dangereux, des systêmes si odieux, tout cela n'a besoin que d'être raconté avec quelque énergie, exposé avec quelque chaleur, pour inspirer le mépris ou l'indignation, et ceux que ne convaincroit pas cette méthode simple et historique, ne le seront pas par d'ennuyeux et longs raisonnemens. Lorsque les écrits des philosophes parurent, il pouvoit y avoir quelque utilité à les combattre : ils étoient lus par tout le monde : c'étoit un engouement général, une mode; on voyoit sur la toilette d'une jolie femme un in-4°. d'Helvétius, et sur son pupitre un in-folio de l'Encyclopédie. Actuellement nos philosophes le sont à bien meilleur marché; si comme leurs prédécesseurs ils sont philosophes sans savoir pourquoi, et sans pouvoir se donner des raisons solides de leurs sytêmes, du moins ils le sont sans étude; ils appuient encore leur philosophie sur le nom de leurs maîtres, mais non sur leurs écrits qu'ils ne connoissent pas. En est-il parmi eux qui lisent les œuvres

de Diderot? Falloit-il donc, après avoir déjà employé un article dix fois trop long pour réfuter son ouvrage sur Sénèque, consacrer encore plus de trois cents pages à combattre ses autres écrits l'un après l'autre, tous également obscurs, inintelligibles, à chaque page contradictoires, et souvent odieux et fanatiques?

La réfutation d'Helvétius, déjà imprimée à part et connue du public, est plus vive, plus serrée, moins diffuse que celle de Diderot; on y voit un exemple de ce que peut se permettre un philosophe pour appuyer sa doctrine. Helvétius, un des plus honnêtes d'entr'eux, ne rougit pas de descendre jusqu'au mensonge le plus formel; et par une fausseté réfléchie, il met son principe fondamental dans la bouche de Quintilien, tandis que ce célèbre rheteur combat ce principe de la manière la plus positive dans l'endroit même cité par Helvétius. Il s'agit de cette aptitude et de ces dispositions absolument égales que le philosophe attribuoit à tous les esprits pour mieux en déduire leur matérialité. Quintilien dit quelque part que la plupart des hommes ne manquent ni de facilité à imaginer, ni de promptitude à retenir. Helvétius voit dans cette phrase *tous* les hommes avec une *égale* facilité et une *égale* promptitude à imaginer et à retenir. Quintilien ajoute: « Sans doute tel homme surpasse tel autre homme en génie; je le sais bien: » il s'ensuit seulement que l'un pourra plus que » l'autre; mais il n'y en a point à qui l'étude ne » puisse apprendre quelque chose. » Et Helvétius supprime cette phrase, parce qu'il n'y a pas moyen d'en tirer parti pour son système.

A la mauvaise foi joignant la calomnie la plus odieuse de ce principe tantôt vrai, tantôt faux,

l'homme hait la dépendance, il tire cette horrible conséquence : *De là peut-être sa haine pour ses père et mère.* Ah ! s'il étoit possible de trouver de pareilles horreurs dans un moraliste religieux, comme la sensibilité philosophique seroit vivement émue ! Mais, je le répète, n'est-ce pas avoir assez réfuté leur doctrine, que de rapporter et de pareils faits, et de pareils principes, et de pareilles conséquences ?.....

A.

LXVI.

Suite du même sujet. — Coup-d'œil rapide sur le Cours de Littérature.

On peut le diviser en cinq époques ou parties : la Littérature ancienne, celle du siècle de Louis XIV, l'histoire et la critique littéraires du dix-huitième siècle données par La Harpe, la continuation de cette troisième partie, avec quelques excursions dans la seconde publiée par ses éditeurs ; enfin la philosophie du dix-huitième siècle. La littérature ancienne, quoique traitée sans aucune profondeur, et même très-superficiellement ; quoique jugée par un homme qui, à la vérité, avoit fait d'excellentes études, mais qui dans la suite avoit trop négligé les anciens pour en parler avec une parfaite connoissance de cause ; quoiqu'inexacte et tronquée dans quelques-uns des jugemens, notamment sur l'Enéide ; quoique foible dans les traductions que l'auteur donne des anciens, est cependant écrite avec assez d'agrément, de pureté et de goût, pour plaire à tous les lecteurs, et même avec assez de justesse,

de vérité et d'étendue pour être utile, sinon aux savans, auxquels sans doute M. de La Harpe ne pensoit pas, du moins aux femmes et aux gens du monde auxquels il destinoit son ouvrage. La Littérature du siècle de Louis XIV, est sans contredit, la partie la mieux traitée; c'est là que M. de La Harpe montre une justice éclairée, une pureté et une finesse de goût exquises, un admirable talent pour la critique et la discussion. Ces qualités brillent encore souvent dans les jugemens qu'il a publiés lui-même sur les écrivains du dix-huitième siècle; mais trop souvent aussi ces jugemens portent l'empreinte des affections de l'auteur, de son amitié, de ses ressentimens, de ses rivalités; trop souvent la postérité, pour laquelle seule il devoit écrire, est oubliée et sacrifiée aux intérêts du moment. C'est dans cette troisième partie qu'on apperçoit une étonnante disproportion entre l'importance des objets et le nombre de pages que l'auteur leur accorde. La Harpe, qui n'étoit pas poète, s'étend avec complaisance sur les poètes, et traite légèrement les plus grands écrivains en prose. La Harpe, qui ne put jamais faire une bonne tragédie, s'occupe avec une fatigante prolixité de la poésie dramatique. Je ne parlerai point de sa prévention pour le théâtre de Voltaire, poussée beaucoup plus loin qu'on ne peut l'accorder à l'amitié. Mais que dire de la longueur interminable de ses articles sur Fabre-d'Eglantine, sur Beaumarchais, sur Roucher? Ces messieurs occupent plus d'espace que Rousseau le poète ou Lafontaine, comme Sénèque en occupe beaucoup plus que Virgile, parce que Diderot s'est trouvé malheureusement impliqué dans le procès que le critique français fait au philosophe latin. Je ne dirai rien de cette mauvaise

compilation d'articles, contradictoires dans leurs principes littéraires et philosophiques, qu'on a intitulés tomes XIII et XIV du *Cours de Littérature* (1).

La cinquième partie n'est nullement littéraire, ce qui, sans doute, est un défaut dans un Cours de littérature. J'ajouterai, 1o. qu'elle n'est point exempte de ces préventions qu'on a justement reprochées à M. de La Harpe, et qui sont ici plus condamnables, parce que l'objet est plus sérieux; 2o. elle est écrite avec une diffusion d'idées et un flux d'expressions assez convenables dans un athénée, mais très-ennuyeux et très-déplacé dans un livre. L'auteur développe sans mesure la vérité la plus commune; il s'arrête devant l'erreur la plus ridicule, pour la terrasser par tous les moyens que lui suggère sa féconde dialectique. C'est un homme qui emprunteroit volontiers la massue et la foudre des dieux pour écraser le plus petit insecte; 3°. Si par le choix des matières et la prolixité des discussions, l'auteur ne perd pas assez de vue l'intérêt du moment et l'enceinte d'un athénée, pour embrasser une plus vaste étendue et de temps et de lieux; il tombe encore plus dans ce défaut par le ton qu'il prend, le genre de plaisanterie qu'il emploie, et les allusions trop fréquentes aux opinions de quelques scélérats généralement exécrés, et auxquels il faut opposer des échafauds et non des raisonnemens; et à des événemens malheureux, sans doute, et propres à faire une grande impression sur ceux qui en furent les victimes, mais qui, oubliés par la postérité, disparoîtront devant le terrible événement de la révolution. 4°. Enfin, le style de ces derniers volumes, si vous en exceptez quelques pages inspirées par l'indignation et pleines de verve et de chaleur, est moins

(1) Voyez sur ces tomes l'art. LXIV.

pur, moins correct, moins élégant que dans les autres ouvrages du même auteur.

Un des exemples les plus remarquables des préventions de M. de La Harpe, c'est celui que nous offre son jugement sur d'Alembert. Il le place à côté des Buffon, des Montesquieu, des philosophes qui ont le plus honoré la France; il le sépare soigneusement de tous les sophistes qui ont outragé la religion, s'en sont montrés les ennemis, et ont préparé ainsi le débordement de tous les principes irréligieux et révolutionnaires. Cette apologie est vraiment curieuse. « On ne doit juger, dit M. de La Harpe, un auteur que par ses écrits ». Mais est-ce que les lettres d'un homme ne sont pas aussi ses écrits? est-ce que cette correspondance de d'Alembert, d'un cynisme si révoltant, d'une impiété si scandaleuse, d'une immoralité si grossière, n'est pas un de ses ouvrages? Ce n'est pas lui qui l'a publiée, répond M. de La Harpe. Eh quoi! lorsqu'il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'elle fût imprimée après sa mort; lorsqu'il en a multiplié les copies afin que si l'une se perdoit ou étoit arrêtée par le gouvernement, l'autre conservât au public ce bel ouvrage; parce qu'il aura rassemblé chez lui des poisons qu'il n'aura osé faire distribuer qu'après sa mort; parce que fidèle à son rôle de *Bertrand*, il aura sans cesse poussé la patte de *Raton*, pour qu'elle tirât du feu les marrons qu'il n'osoit tirer lui-même; parce qu'enfin, à la haine des principes conservateurs de la morale et de la société, il aura joint la lâcheté et l'hypocrisie d'un caractère timide et cauteleux, il sera un philosophe respectable, et ceux qui auront eu plus de franchise, de caractère et d'audace ne seront que de misérables sophistes! Quelle singulière appréciation

des hommes! Et non seulement d'Alembert est un petit saint selon M. de La Harpe, mais c'est un des plus grands génies qui aient jamais paru. S'il n'est pas un homme unique, c'est au moins un des trois plus grands hommes qui aient existé. En effet, après avoir parlé d'Aristote, de Pline, etc., il ajoute : « Trois hommes ont véritablement réuni deux » choses presque toujours séparées, le génie de la » science et le talent d'écrire ». Et quels sont ces trois hommes? Pascal, Buffon et d'Alembert! Pourquoi M. de La Harpe n'ajoute-t-il pas Bailly, qui écrivit plus agréablement que d'Alembert, et qui fut aussi un savant très-distingué? D'Alembert mis sur la même ligne avec Pascal et Buffon! Cela rappelle Marmontel qui dans ses Mémoires place aussi Buffon *au milieu de ses pairs*; et *ses pairs*, c'étoient lui, Marmontel, et d'autres, que je ne nommerai pas, parce que quelques-uns vivent encore, et cela feroit trop rire. A.

LXVII.

Œuvres de Molière.

DANS la fameuse question sur la préminence des anciens et des modernes, l'homme que les partisans des modernes peuvent opposer le plus victorieusement à leurs adversaires, c'est Molière. Tantôt la justice et la vérité, tantôt la prévention et l'esprit de parti combattant en faveur des anciens, opposeront à nos plus grands poëtes, Homère et Virgile, à nos meilleurs historiens, Hérodote et Tite-Live, à Corneille et à Racine, Sophocle et Euripide, Horace à Boileau, Pindare et Horace à Rousseau, Dé-

mosthène à Bossuet; mais l'enthousiasme le plus déraisonnable, la superstition la plus aveugle pour l'antiquité ne trouveront jamais aucun rival à Molière.

Je dirai plus, si dans quelqu'autre partie de la littérature nous avons égalé ou même surpassé les anciens, c'est en suivant leurs pas, c'est en marchant sur leurs traces, c'est en les imitant avec soin : leurs ouvrages sont nos premiers modèles, ils sont nos meilleures poétiques; c'est en les étudiant que nous apprenons à en faire d'aussi bons ou de meilleurs, et sous ce rapport les anciens, même vaincus par nous, resteroient encore nos maîtres. Mais Molière a pour ainsi dire créé son art, et pour le porter au point de perfection où nous le voyons dans ses belles comédies, il a dû, non-seulement ne pas imiter les poètes grecs, latins, espagnols ou italiens qui l'avoient devancé dans cette carrière, mais même s'éloigner de la route qu'ils lui avoient tracée.

Quel modèle, en effet, lui offroit Aristophane, le plus célèbre d'entr'eux ? Des imaginations bizarres, des bouffonneries grossières et obscènes; au lieu de ces imitations de la nature qui plaisent dans tous les siècles, des peintures grotesques d'objets fantastiques ressemblant au monstre d'Horace, et des satires ou des personnalités odieuses qui ne peuvent plaire qu'à la malignité du moment, et dont tout le sel est perdu pour la postérité. Dans ses comédies figurent toutes sortes de personnages, ou hors de la nature, ou pris dans une nature basse et ignoble. La guerre et le tumulte jouent deux rôles dans la comédie de *la Paix*. Dans *les Guêpes*, un chien en personne se porte pour accusateur d'un autre chien, forme sa plainte, et le couteau qui a coupé le fromage est cité comme témoin : les Nuées sont aussi des actrices dans la comédie de ce nom, il n'est pas

jusqu'aux grenouilles qui ne fassent un rôle considérable; les dieux sont mêlés avec ces grenouilles. Dans une autre comédie, *les Oiseaux*, la scène se passe au milieu de l'air; on voit une ville, des murs et des tours bâties sur les nues; les dieux descendent de l'Olympe au milieu du tonnerre, des éclairs, et de milliers d'oiseaux qui voltigent. On voit que ceci ressemble plus à un opéra qu'à une comédie, et dans tout ce qui n'est pas spectacle et décoration, le ton original, mais souvent bas et trivial des plaisanteries, la licence des expressions, la bizarrerie des tableaux, les saillies d'un esprit vif, mais peu réglé, l'incohérence au moins apparente des idées, me feroient comparer Aristophane, non à Molière, mais à Rabelais.

Je parlerai peu des comiques latins; ils furent les serviles imitateurs des poètes grecs, avec les modifications que la *comédie nouvelle*, introduite par Ménandre, avoit apportées à la *comédie ancienne*, et le frein que devoit imposer aux poètes un gouvernement moins licencieux, moins anarchique, moins démocratique. Chez les modernes, la comédie ne fut long-temps qu'un bizarre assemblage de travestissemens, de quiproquos, d'intrigues compliquées sans vraisemblance, de plaisanteries sans délicatesse, de peintures de mœurs sans vérité, d'originaux sans copie dans la nature. Tel étoit surtout le comique des Espagnols et des Italiens, et cependant le P. Rapin affirme, dans sa Poétique, que *les Espagnols ont le génie de voir le ridicule des choses bien mieux que nous*, et que *les Italiens, naturellement comédiens, l'expriment mieux*. Le même P. Rapin, qui connoissoit les comédies de Molière, porte ce jugement singulier: « Jamais personne n'a eu un » génie plus grand pour la comédie que Lopez de

» Vega, espagnol ; il a composé plus de trois cents » comédies. (On peut dire du nombre comme du » temps, il ne fait rien à l'affaire.) Il avoit l'esprit » trop grand *pour l'assujettir à des règles*, et pour » lui donner des bornes ; ce fut ce qui l'obligea de » s'abandonner à son génie, parce qu'il en étoit » toujours sûr..... Ainsi, il se défit *de tous les scru-* » *pules de l'unité, et des superstitions de la vrai-* » *semblance.* » On est un peu étonné d'un pareil langage dans la bouche d'un littérateur ordinairement sage et estimable, tel que le P. Rapin : on croiroit entendre Diderot ou même Mercier.

Mais peut être, dira-t-on, c'est à la différence des temps, des mœurs et du langage que nous devons attribuer le sentiment trop foible que nous avons des beautés qui se trouvent sans doute dans les productions des poètes comiques anciens ou étrangers. Il est certain que les mœurs sont différentes dans les différens siècles ; il est certain encore que trop souvent ce n'est que par des traductions que nous connoissons la plupart des pièces écrites dans une langue étrangère, et que le mérite de la plus belle pensée s'affoiblit beaucoup et quelquefois disparoît entièrement dans une traduction ; mais c'est ici le triomphe de Molière. C'est de tous les écrivains dramatiques, celui qui est le plus à l'abri de l'instabilité des mœurs, de l'injure des temps, je dirai même des terribles épreuves de la traduction.

Molière, en effet, ne s'est pas contenté de peindre quelques ridicules passagers, il a peint l'homme lui-même, non tel qu'il a pu être modifié par les circonstances du moment, par les mœurs particulières d'un siècle, mais tel qu'il sera dans tous les siècles. Toujours il y aura des avares, des hypocrites,

des personnes entêtées et acariâtres, des pédans, des hommes d'une franchise grossière et incapables des ménagemens qu'exige la société, des vieillards sottement amoureux, des maris simples et bornés subjugués par l'ascendant d'une femme impérieuse, des belles-mères méchantes et intéressées, des bourgeois d'une vanité risible qui voudront prendre les grands airs et les belles manières des seigneurs et de la cour; et l'on reconnoîtra éternellement ces ridicules personnages dans Harpagon, dans Tartuffe, Orgon et madame Pernelle, dans Alceste, Arnolphe, Chrysale, Philaminte, Béline et M. Jourdain.

Il en est des plaisanteries de Molière, comme de ses caractères; elles sont pour la plupart d'un ordre supérieur et durable, et propres à être senties chez tous les peuples policés, et dans toutes les langues polies; elles ne sont point tirées d'un jargon à la mode, ou de quelques allusions aux circonstances du moment, mais de la nature des choses et de l'essence même du cœur humain. Ce sont en même temps des traits extrêmement vifs et plaisans, et des mots très-profonds. Dans quel siècle et dans quelle langue, ce mot si connu d'Orgon, *le pauvre homme!* ne sera-t-il plus trouvé d'un comique admirable? Quand cessera-t-on de sentir la vérité et la finesse de cette réflexion : *Vous êtes orfèvre, M. Josse?* Partout où il y aura des poètes avides de lire leurs ouvrages, tout en dissimulant les prétentions de leur amour-propre, ne les reconnoîtra-t-on pas dans ce M. Vadius, qui déclame contre ces auteurs,

De leurs vers fatigans, lecteurs infatigables,

et sort tout d'un coup un petit manuscrit de sa poche, en disant : *voici de petits vers?* etc. Partout

où un mari subjugué par sa femme sera cependant honteux de son asservissement, ne le verra-t-on pas saisir tout prétexte, même le plus foible, toute apparence, même la moins plausible, pour avoir l'air d'être un peu le maître chez lui, et imiter ainsi Chrysale qui, n'ayant contribué en rien au mariage de sa fille, losqu'il le voit décidé, prend fièrement la main de son gendre et s'écrie :

> Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez ;

et dit avec autorité au notaire :

> Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
> Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

Ce sont de ces traits de caractère inspirés par la nature, et démêlés dans les replis du cœur humain par un profond observateur. Or, les caprices de la mode peuvent disparoître; les masques dont s'enveloppent les gens vicieux ou ridicules peuvent changer, les mœurs même s'altérer; mais la nature et le cœur humain restent toujours les mêmes, leur langage est entendu dans toutes les langues, dans tous les lieux et tous les âges.

Et ce n'est pas seulement dans ses chefs-d'œuvre, et par conséquent dans les chefs-d'œuvre de l'art qu'il cultiva, qu'on trouve ces scènes si vives et si naturelles, ces traits si énergiques et si profonds; c'est dans ses petites pièces, c'est jusque dans ses farces, qu'un public gâté par des romans, des pointes et des calembourgs, semble aujourd'hui dédaigner. Ce ne sont pas seulement les premiers rôles et les principaux personnages de ces comédies qui abondent en saillies pleines de bon sens et de raison; on en trouve le langage jusque dans les vives reparties de Dorine et de Lisette, dans le patois de Martine, dans la franche gaîté de Toinon, de Nicole, etc.

Il y a beaucoup d'éditions de Molière; il y en a peu de bonnes; la plupart sont pleines de fautes : on s'est même avisé, dans quelques-unes, d'altérer le texte de Molière, et d'y ajouter certaines charges imaginées par des comédiens qui veulent être plus plaisans que lui; d'autres sont surchargées d'une Vie ridicule et romanesque, par *le sieur de Grimarest*, ou de notes sans intérêt et sans utilité. On trouvera dans cette édition stéréotype la pureté et la correction du texte réunies à la netteté et à l'agrément des caractères. C'est un éloge qu'on est obligé de répéter toutes les fois qu'on parle d'une édition de M. Herhan; car pourquoi se lasseroit-on de lui rendre cette justice, lorsqu'il ne se lasse pas de la mériter, en donnant toujours d'excellentes éditions d'excellens ouvrages? A.

LXVIII.

Gil-Blas.

Gil-Blas n'est point un roman, c'est l'histoire de la vie humaine : on croit en le lisant se promener au milieu de la société avec un philosophe aimable qui vous fait observer en passant les travers, les passions, les ridicules des hommes. Le Sage, avec sa baguette non moins merveilleuse que celle du diable Asmodée, introduit son lecteur dans l'intérieur des familles; il lui découvre les cœurs, lui révèle les mystères les plus secrets, et des sentimens ignorés même de ceux qui les éprouvent.

Le roman est décrié parce qu'il ne donne que des idées fausses, parce qu'il nourrit l'imagination de

chimères dangereuses : l'esprit romanesque est essentiellement un mauvais esprit ; le goût romanesque est pernicieux pour les lettres. *Gil-Blas* ne présente que des idées justes des hommes et des choses : il éclaire la raison et n'égare point l'imagination. On ne peut puiser dans ce livre qu'un esprit observateur et un goût solide. Pourquoi donc *Gil-Blas* s'appelle-t-il un roman ? parce que c'est une fiction en prose, et qu'on n'a point d'autre titre à lui donner. Mais cette fiction n'a d'autre objet que d'embellir la vérité : c'est un roman qui n'a rien de romanesque, et qui, par ses bonnes qualités, répare la honte attachée à son nom.

C'est rendre un vrai service à la littérature et à la société que de remettre sous les yeux du public les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, qu'une grande conspiration littéraire avoit presqu'ensévelis. Depuis cinquante ans, la France, et même l'Europe, est inondée de livres systématiques composés par des charlatans pour égarer les esprits et bouleverser tout l'ordre social ; le ton en est tranchant, emphatique, propre à séduire les sots : ils prêchent la destruction universelle, et appellent au secours de leur doctrine l'orgueil et la licence. La mission de ces prédicateurs a été remplie, et les maux qu'ils ont faits sont déjà réparés : on n'a donc plus besoin de leurs livres ; il faut laisser cette bibliothèque pestilentielle aux états qui, n'étant point corrigés par notre exemple, auroient encore envie de se régénérer. Il nous faut des calmans plutôt que des irritans. Une philosophie aimable et douce, du sens, de la raison, du goût, tout ce qu'on trouve dans les productions du dix-septième siècle, voilà le régime qui doit changer notre convalescence en une santé parfaite ; et puisque tous nos maux

sont venus de l'enthousiasme d'une perfection imaginaire et du peu de connoissance que nous avions des hommes, donnons la préférence aux livres qui nous les font bien connoître; qui, loin de nous environner d'illusions et de prestiges, et de nous égarer dans les régions du beau idéal, nous découvrent les foiblesses de la nature humaine, et nous montrent les hommes tels qu'ils sont, tels qu'ils ont été, tels qu'ils seront toujours.

Je sais que les femmes, surtout, aiment mieux voir les hommes tels qu'ils ne sont point, délicats, généreux, fidèles, constans, désintéressés; elles préfèrent d'agréables mensonges à de tristes vérités: l'histoire la plus instructive leur semble insipide en comparaison du roman du cœur; leur imagination vive et ardente, encore allumée par l'oisiveté, a besoin de se nourrir de chimères; un charme irrésistible entraîne les femmes vers toutes les lectures propres à flatter une passion où elles cherchent toujours le bonheur, et ne trouvent presque jamais que des peines cruelles.

Peut-être, dans le réveil général de la France, cette moitié si aimable du genre humain commencera-t-elle à sentir qu'il lui importe autant qu'aux hommes de cultiver sa raison, et de n'avoir que des idées saines. Peut-être rougira-t-elle enfin de consacrer un temps si précieux à de misérables romans, l'opprobre de la littérature, fruits ténébreux des loisirs de quelques auteurs crapuleux, sans honneur et sans principes. Comment des femmes délicates et sensibles, peuvent-elles se repaître de ces honteuses folies, de ces débauches d'une imagination dépravée, tandis que tant d'ouvrages pleins de sel et d'agrément, pourroient leur procurer un amusement utile et honnête! Ces ouvrages ne sont pas nou-

veaux, il est vrai, c'est leur plus grand défaut; mais la tyrannie de la nouveauté doit-elle s'étendre jusqu'à l'esprit? N'est-ce pas assez que tant de femmes s'enlaidissent par les chiffons à la mode? faut-il encore qu'elles se laissent corrompre par les romans du jour?

Voltaire, dans le catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, à l'article *Le Sage*, s'exprime ainsi : *Son Gilblas est demeuré parce qu'il a du naturel*. L'éloge paroît laconique et mesquin. Il est probable que Voltaire, qui a de grandes prétentions dans le genre léger et badin, s'est montré à dessein très-avare de louanges; mais, d'un seul mot il a loué *Gilblas* plus qu'il ne pensoit. En lui accordant du naturel, il a donné la plus haute idée de son mérite; car le naturel est la première et la plus éminente qualité de tout ouvrage d'esprit, puisque le plus haut degré de la perfection est de cacher l'art : c'est le naturel qui élève *Gil-Blas* fort au-dessous de tous les romans philosophiques et politiques du siècle dernier. Le Sage a peint les mœurs; les philosophes ont flatté les passions. Le Sage a tracé des portraits fidèles de la société; les philosophes n'ont enfanté que des monstres et des chimères : Le Sage connoissoit les hommes et il les a fait connoître; les philosophes connoissoient le monde, et ils ont abusé de cette connoissance pour le tromper; ils craignoient la vérité et la lumière. L'intérêt des intrigans est toujours que personne ne se tienne sur ses gardes. *Gilblas* est un roman unique pour le goût, la finesse de la touche, la variété des caractères et le bon ton de la plaisanterie. L'Angleterre n'a rien qu'on puisse lui comparer : elle a des romans plus intrigués, plus pathétiques, tels que *Clarisse* et *Tom Jones*; elle n'en

a point qui renferme d'aussi agréables peintures de la nature humaine, une philosophie aussi légère et aussi ingénieuse. *Gilblas* et la comédie de *Turcaret* sont deux chefs-d'œuvre qui assurent à Le Sage une place honorable parmi les esprits supérieurs du grand siècle. Cet auteur n'a pas fait fortune; il n'a pas eu, de son vivant, une réputation proportionnée à son mérite. La postérité le venge de l'injustice de ses contemporains; il y a d'autres écrivains que la postérité punit d'avoir trompé leur siècle.

Jean-Jacques Rousseau s'exprime ainsi au quatrième livre de ses Confessions : *Mademoiselle du Châtelet avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, et c'est d'elle, en première origine, que ce même goût m'est venu : elle aimoit les romans de Le Sage, et particulièrement* Gilblas; *elle m'en parla, me le prêta; je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures : il me falloit des romans à grands sentimens.* Rousseau s'est trompé lui-même, en disant que c'est de mademoiselle du Châtelet que lui est venu ce goût qui porte à étudier les hommes : il n'a jamais eu ce goût; on ne voit du moins dans ses ouvrages aucune connoissance des hommes et de la société; on n'y voit que des passions, des satires et des systêmes; son imagination étoit trop brûlante pour une pareille étude. Il a dû lire avec plaisir *Gilblas*, puisqu'il est impossible qu'un homme d'esprit ne trouve pas cette lecture agréable; mais il a raison de dire qu'il n'étoit pas encore mûr pour un tel ouvrage, et il ne l'a jamais été. Pendant toute sa vie, il n'a vu le monde qu'à travers le nuage de ses préjugés; à vingt ans, il ne goûtoit que les romans à grands sentimens; à cinquante, il n'a composé que des romans à grands sentimens, où l'on n'apperçoit pas le

moindre germe de la science des hommes; mais il connoissoit du moins le terrain, et savoit ce qui devoit plaire à l'époque où il écrivoit. Si, au lieu de composer cette rapsodie éloquente et passionnée de *la Nouvelle Héloïse*, il eût donné un roman dans le goût de *Gilblas*, et même aussi bon, il n'eût point eu de succès; les femmes n'auroient pas dévoré une morale légère et badine, qui n'eût parlé qu'à leur esprit, sans rien dire à leur imagination et à leur sensibilité.

Aujourd'hui même on attache encore peu de mérite au bon comique, aux critiques de mœurs, aux peintures fines des caractères et des ridicules. On a de la peine à croire que ce qui paroît si simple, si naturel et si facile, soit en effet si difficile, si précieux et si rare. Moins on a de littérature, et plus on a de goût pour l'extraordinaire, le faux, le gigantesque. Quintilien nous assure que les maîtres d'éloquence, après avoir pesé les plus grandes difficultés de l'art, n'avoient rien trouvé de si difficile que de dire des choses que chacun des auditeurs croiroit pouvoir dire aussi dans la même occasion....

LXIX.

Don Quichotte.

Il y a dans les romans, comme au théâtre, deux manières d'imiter les actions des hommes, les événemens de la société, le langage, les intrigues et les effets des passions, les caractères que la nature a donnés aux divers individus, et ceux enfin que le corps social a modifiés dans les différens états et les diverses professions qui le composent. Le théâtre a

ses comédies et ses drames; le romancier a ses romans comiques et ses romans sérieux et moraux : il peut, comme l'auteur dramatique, tantôt peindre avec des couleurs gaies, vives et originales, les traits d'un caractère singulier, les travers de l'esprit, les caprices et les bizarreries des passions, imaginer des situations plaisantes, propres à faire mieux ressortir et ces caractères, et ces travers, et ces bizarreries; renfermer les actions et les discours de ses acteurs dans une narration spirituelle et enjouée, dans des dialogues dont la vérité et le naturel sont assaisonnés par le sel d'une plaisanterie fine et délicate, et conduire ainsi, en riant, jusqu'au dénouement de son ouvrage, le lecteur, sinon plus sage et plus instruit, du moins plus gai et fort amusé; tantôt se jetant dans tout le sérieux des passions douces et mélancoliques des cœurs tendres et sensibles, ou même dans le tragique des passions ardentes et tumultueuses des caractères audacieux, violens et emportés, et des événemens qu'amènent toujours à leur suite de semblables passions et de pareils caractères, il prétend nous dédommager de tous les avantages du rire, de la gaîté et d'une aimable folie, par l'intérêt, la morale, et trop souvent l'ennui.

Les mêmes raisons qui établissent la supériorité de la véritable comédie sur ce genre mixte qu'on appelle *drame*, me semblent combattre aussi en faveur du roman véritablement comique, et doivent le faire préférer au roman tendre, langoureux et sentimental. Le mérite de la difficulté vaincue, lorsque ce n'est pas une difficulté futile et vaine, entre pour beaucoup dans le plaisir que nous font les beaux arts; et l'on ne sauroit nier qu'il est infiniment plus difficile de peindre agréablement un caractère, de le soutenir toujours conforme à lui-même, sans lan-

gueur et sans ennui, dans l'étendue d'un ou de plusieurs volumes, de le placer dans des situations plaisantes qui le fassent mieux ressortir, de le présenter sous toutes ses faces originales et souvent ridicules, que de nouer des intrigues communes ou bizarres, d'entasser des événemens, des amours, des brouilleries et des ruptures, et de nous offrir sans cesse des parens cruels, des amans malheureux, et des amantes trahies, et des duels, et des enlèvemens, et des cachots, et des souterrains, et même des fantômes. Le style même de ce dernier genre d'ouvrages est infiniment plus facile : de la pureté, de la correction, et la convenance relative aux intérêts des divers personnages qu'on fait parler ou agir; ajoutez-y un peu de *pathos* dans les grands sentimens, les grandes épreuves et les grandes douleurs, c'est là tout ce qu'il faut. Dans les romans comiques, au contraire, le style est peut-être la partie la plus essentielle et la plus difficile. Que d'art il faut pour lui donner ce naturel sans lequel il n'y a point de bonne plaisanterie, et surtout de plaisanterie soutenue, pour se tenir toujours dans ces justes bornes également éloignées de la froideur et de la bouffonnerie de mauvais goût! Que d'art enfin il est nécessaire d'employer pour faire rire les honnêtes gens, les gens bien élevés, dont le goût est ordinairement délicat et difficile!

Aussi, tandis que toutes les nations de l'Europe nous présentent par centaines des romans sérieux et moraux, estimés chez chacune d'elles, l'Europe entière, depuis deux cents ans d'illustration dans la carrière des lettres, ne nous offre que trois bons romans dans le genre plaisant et comique : *Don Quichotte*, *Gil-Blas* et *Tom Jones*; mais ces trois romans sont trois chefs-d'œuvre; et si parmi des chefs-

d'œuvre il étoit possible d'assigner des rangs, j'avoue que je placerois Don Quichotte au-dessus de tous les autres. Sans doute Gil-blas et Tom Jones ont l'avantage d'avoir été composés dans un temps où la civilisation étoit plus parfaite; les héros de ces romans appartenant à la classe ordinaire des hommes, passant par les divers états de la société, par les diverses épreuves et les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, nous présentent à chaque instant des tableaux plus près de nous, plus conformes à nos mœurs, des leçons et des exemples que nous pouvons mieux nous approprier; des traits de satire que nous pouvons mieux appliquer à nos voisins; mais il y a dans *Don Quichotte* une verve d'originalité qu'on ne trouve dans les deux autres qu'à un degré très-inférieur; une imagination beaucoup plus brillante, une admirable fécondité de moyens pour varier des scènes toujours plaisantes, et imaginer de nouveaux incidens toujours gais, dans un cadre qui paroît très-borné, et qui lui offroit infiniment moins de ressources que le cercle entier d'une vie agitée par divers événemens et occupée par divers états, tel que l'ont parcouru les héros de Le Sage et de Fielding. *Gil-Blas* et *Tom Jones* sont les ouvrages de deux observateurs très-fins, de deux hommes pleins d'esprit; *Don Quichotte* est l'ouvrage d'un homme de génie.

C'est un tour de force peut-être unique dans les fastes de la littérature, de nous attacher dans une suite de plusieurs volumes, à la lecture d'une foule d'extravagances si bizarres, si éloignées de nous, dont à peine nous pouvons concevoir la vraisemblance et la possibilité, et qui n'ont point avec nous ce rapport qui seul peut nous rendre la folie intéressante, le rapport d'une passion qui peut aussi un

jour nous tyranniser. Cervantes fait plus encore, il nous fait aimer ce fou, cet extravagant; il nous fait estimer Don Quichotte; son aimable naturel, sa franchise, sa politesse, son désintéressement, sa valeur, ses illusions, ses plaisirs, ses peines, ses chagrins, tout nous attache, tout nous intéresse; sa raison éclairée nous instruit souvent, son bon sens et son éloquence nous charment; personne ne parle mieux de la guerre, de la paix, de l'étude, des traductions, de la poésie, de la littérature, de la religion; personne ne se moque mieux de l'astrologie, de l'érudition pédantesque des commentateurs, et de mille autre choses qu'on admiroit du temps de Cervantes; enfin, personne n'a des idées plus justes surtout, excepté sur la reine Madasime, la princesse Quintagnone, don Esplaudian, don Belianis, etc. Quel homme est plus plaisant que Sancho avec ses proverbes, son attachement pour son maître, sa tendresse pour son *grison*, son demi-bon sens qui lui fait voir les folies de don Quichotte, et sa demi-folie qui lui fait néanmoins toujours espérer cette *maudite île près de la mer!* ce qui ne l'empêche pas de demander prudemment des *gages*, quitte à *rabattre l'île sur ses gages* quand elle viendra.

Don Quichotte n'est pas seulement éloquent lorsqu'il est raisonnable, et dans ces belles conversations qu'il a sur une foule d'objets étrangers à la *chevalerie errante;* il l'est même lorsqu'il s'agit de justifier ses bizarres extravagances. On ne lui épargne point les objections les plus fortes; il semble qu'il n'aura pas le plus petit mot à répondre aux démonstrations qu'on lui donne de sa folie; il résume parfaitement toutes ces objections, les discute avec beaucoup de méthode, les réfute avec beaucoup d'adresse, et rachète ce qu'il peut y avoir de foible

ou de faux dans ses raisonnemens, par la génerosité des sentimens et la noblesse des pensées; de sorte qu'on aime toujours ce pauvre chevalier, dont le cerveau est dérangé, mais dont le cœur est toujours bon, la valeur toujours héroïque. J'en rapporterai un ou deux exemples. Don Quichotte rencontre un gentilhomme son compatriote; la conversation l'amène à traiter successivement de la littérature, de la jurisprudence, de la poésie, de l'autorité paternelle, de la vocation des enfans; il discute tous ces objets avec une raison et une sagesse qui excitent l'admiration de don Diègue. Bientôt on apperçoit sur la route un vaste charriot qui contenoit une cage dans laquelle étoient renfermés deux lions. Le chevalier de la triste figure s'imagine que c'est une aventure que lui envoie un enchanteur son ennemi, pour éprouver sa valeur; et quoi que puissent lui dire don Diègue et Sancho à demi mort de frayeur, il force le conducteur à ouvrir la cage. Cette terrible aventure, mise glorieusement à fin, don Diègue tâche de faire comprendre au téméraire chevalier combien son action est folle et contraire même aux lois de la véritable valeur, que doivent toujours accompaguer la sagesse dans les entreprises, et même une certaine prudence dans l'exécution. Don Quichotte, dans un assez long discours, prouve parfaitement qu'il est des circonstances où l'homme qui aspire à de grandes choses ne doit rien calculer; et il termine ainsi son discours : « Afin d'arriver prompte-
» ment à cette perfection de vertu à laquelle je
» voudrois atteindre, je dois, autant qu'il est en
» moi, endurcir mon corps aux fatigues, accoutu-
» mer mon ame aux dangers; je dois rechercher les
» dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, tra-
» vailler à chaque instant à me rendre inaccessible

» aux vices et à la peur..... Je sais que mon entre-
» prise peut paroître téméraire, je sais que la vraie
» valeur est aussi loin de la témérité que de la
» crainte; mais seigneur don Diègue, en morale,
» en vertu, et surtout en courage, il vaut mieux
» risquer de passer le but que de demeurer en deçà».

Lorsqu'arrivé chez le duc, où on le mystifioit peut-être au-delà de toutes convenances pour des personnes aussi bien élevées, un ecclésiastique de mauvaise humeur, pour le corriger, lui dit brutalement: « Et vous, pauvre imbécille, qui ne voyez
» pas qu'on se moque de vous, pouvez-vous croire
» que vous êtes chevalier errant? En connoissez-
» vous, des chevaliers errans? — Y a-t-il des
» géans en Espagne? Les Dulcinées sont-elles
» communes dans votre pays? Croyez-moi,
» retournez chez vous: allez élever vos enfans, au
» lieu de courir comme un vagabond, en donnant
» à rire aux passans. — Monsieur, dit notre héros,
» en employant toutes les forces de son ame à mo-
» dérer sa juste colère; les lieux où nous sommes,
» la présence de madame la duchesse, le respect
» que je porte à votre caractère, m'imposent la pé-
» nible loi de ne vous répondre que par des paroles.
» Votre état, que je révère et qui vous sauve au-
» jourd'hui la vie, sembloit me promettre de votre
» part, des conseils, si j'en ai besoin, et non pas
» d'infâmes outrages..... Qu'avez-vous à me repro-
» cher? Quel mal ai-je fait? Quelle faute commise
» vous engage à me donner l'avis de retourner dans
» ma maison, prendre soin de mes enfans, sans vous
» informer d'abord si j'en ai? Vous me faites un
» crime de courir le monde; vous seriez peut-être
» bien indulgent, si je m'introduisois dans la mai-
» son d'autrui pour la gouverner à mon gré, m'em-

» parer de l'esprit des maîtres, et m'arroger le
» droit de commander à mes bienfaiteurs..... Vous
» avez sans doute vos raisons pour regarder comme
» de pauvres fous ceux qui mènent la vie dure que
» j'ai embrassée, et votre zèle se permet de le leur
» dire en public. J'ai plus de charité que vous, mon-
» sieur, et je ne dis pas tout ce que je pense à
» ces ambitieux cachés qui marchent toujours à
» leur but par le sentier tortueux de la fausseté et de
» l'adulation, et ne manquent pas de couvrir leurs
» vices du manteau sacré du zèle et des vertus. »

« Pardi, s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle » répondre » : et Sancho avoit raison; mais l'écuyer ne répondoit pas moins bien que le chevalier dans l'occasion : ainsi, lorsqu'après avoir avoué à la duchesse que c'est lui qui a enchanté Dulcinée, et qu'il regarde son maître comme un peu fou, il se tire fort bien du terrible argument que fait la duchesse en abusant de ses aveux. Puisque don Quichotte est fou, lui dit-elle, il faut que mon ami Sancho le soit aussi pour le suivre et croire à ses vaines promesses; la voix secrète de la conscience m'avertit donc que je ne dois pas lui donner une île à gouverner. Le raisonnement est attérant; mais voyez le bon sens, le bon cœur et la philosophie de Sancho : « Eh mardi!
» madame la duchesse, elle n'a pas tout le tort,
» cette voix secrète; vous pouvez le lui dire de
» ma part; mais écoutez bien ce petit mot
» qui vaut peut-être beaucoup de raisons : j'aime
» monseigneur don Quichotte, nous sommes du
» même village, j'ai mangé de son pain, il ne faut
» point espérer que je le quitte jusqu'à la mort :
» alors bon soir, bonne nuit; il n'y a point si bonne
» compagnie qui ne se quitte, comme disoit le roi
» Dagobert à ses chiens..... Si votre grandeur ne

» juge pas à propos de lui donner le gouvernement
» de l'île, ce sera un gouvernement de moins : je
» ne l'avois point apporté du ventre de ma mère ;
» Sancho, écuyer, ira bien si vîte en Paradis que
» Sancho gouverneur ; la nuit tous chats sont gris ;
» il faut qu'un homme soit bien malheureux, pour
» n'avoir pas déjeûné à deux heures après-midi ; six
» aunes de serge sont aussi longues que six aunes de
» velours, etc., etc. Ainsi, madame la duchesse, ne
» vous gênez point, je vous prie ; gardez votre île si
» le cœur vous le dit ; pourvu que vous me don-
» niez votre amitié, je serai plus que content »......

C'est le propre des imaginations riches et fortes de dominer celles des autres, de les forcer à leur rendre hommage, et à devenir pour ainsi dire leurs tributaires. Ainsi, lorsque des génies heureux et brillans eurent inventé les fables riantes de la Grèce, les allégories ingénieuses de la Mythologie, tous les artistes puisèrent dans cette source féconde, les nombreux sujets de leurs ouvrages et de leurs imitations. De tous les livres modernes, de tous les romans surtout, il n'en est point qui ait autant partagé cette gloire avec les fables de la Grèce, que les fables imaginées par l'auteur de don Quichotte ; et c'est une preuve, à mon avis, que dans ce roman les caractères sont peints avec plus d'originalité que dans tous les autres ; que les personnages y sont représentés avec une vérité plus frappante, et avec des couleurs qui les peignent plus fidellement à l'imagination ; que les scènes enfin y sont plus vives et plus plaisamment inventées. L'aiguille, le burin, le pinceau, le ciseau ont transporté sur les tapisseries, la toile et le marbre, les incroyables aventures et les plaisantes figures de don Quichotte de la Manche et de son fidèle écuyer Sancho Pança :

l'Opéra les a placés sur la scène; et la danse, le plus frivole des arts, s'est emparée de ces illustres personnages.

Mais ce n'est pas seulement aux peintres, aux graveurs et aux différens artistes que Cervantes offre d'heureux sujets d'imitation. Les écrivains, et surtout les poètes comiques, trouveront dans son ouvrage d'excellens modèles de fine plaisanterie, de vérité dans les portraits et dans les caractères, de naïveté dans les pensées, de naturel dans le style, d'agrément et de vivacité dans les dialogues; et je crois que l'inimitable Molière n'a pas dédaigné quelquefois de l'imiter : j'ai cru du moins reconnoître quelques traits de ressemblance, qui peut-être au reste ne sont que des points où se sont rencontrés deux immortels génies, sans autre guide que leur heureux naturel. J'indiquerai un de ces traits d'imitation apparente ou réelle. Tout le monde connoit cette scène comique de l'*Amphitryon*, où Sosie, posant sa lanterne à terre, lui parle comme si c'étoit Alcmène, se fait répondre, et fait ainsi à lui tout seul, ou avec sa lanterne, le dialogue qu'il imagine devoir avoir lieu entre la femme d'Amphitryon et lui. Cette folle et plaisante imagination ne ressemble-t-elle pas à celle de Sancho qui, député par son maître vers la belle Dulcinée du Toboso, fait aussi à lui tout seul ce plaisant dialogue :

« Ah çà, mon frère Sancho, commençons un peu
» par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle cher-
» cher son âne perdu ? — Non, certainement, le
» voilà. — Qu'allez-vous donc chercher ? — Une
» princesse seulement qui est le ciel du soleil de la
» beauté. — Et où pensez-vous trouver ce que vous
» venez de dire, Sancho ? — Dans la grande ville
» de Toboso. — Ah ! c'est différent; et de quelle

» part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette
» grande princesse ? — De la part du fameux don
» Quichotte, qui redresse les torts et les griefs,
» donne à manger à ceux qui ont soif, et à boire à
» ceux qui ont faim. — Voilà qui va bien, Sancho,
» mon ami; et savez-vous la maison ? — Pas autre-
» ment; mais mon maître dit que c'est un grand
» château ou palais royal. — Et connoissez-vous
» cette princesse si célèbre ? — Point du tout; je
» ne l'ai jamais vue, et mon maître ne la connoît
» pas plus que moi. — Eh! pensez-vous que si
» messieurs les habitans du Toboso savoient que
» vous allez chez eux avec le petit projet de parler
» d'amour à leur princesse, ils ne fissent pas très-
» bien de frotter vos épaules avec des échalas? —
» Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort; tout
» ambassadeur que je suis, ils pourroient bien ou-
» blier le respect dû à ma qualité, etc. etc. ».

Ce personnage de Sancho est assurément un des plus gais et des plus plaisans, et en même temps des plus vrais et des plus naturels qui jamais ait été imaginé par les meilleurs peintres de mœurs et de caractères, et qui ait jamais été représenté dans les plus belles comédies et les plus ingénieux romans; jamais il ne paroît sur la scène, et il y est presque toujours, sans l'égayer et sans un mélange de bon sens et de folie, de propos sérieux et bouffons, de bonnes et de mauvaises qualités, de naïveté et de finesse, propres à dérider le front du lecteur le plus sérieux et le plus austère. Tel est le portrait qu'en fait don Quichotte lui-même à la duchesse qui lui demandoit s'il croyoit de bonne foi son écuyer propre au gouvernement d'une île; et admirez encore ici la franchise et la bonté de ce brave chevalier; en bon maître il ne veut point priver son fidèle écuyer

d'une île qu'il lui a tant promise, et qu'on va enfin *lui glisser dans la main*, comme le dit Sancho dans l'ivresse de la joie; en homme franc et loyal, il ne veut cependant pas, dans une occasion si importante, tromper la confiance du duc et de la duchesse; et dans ce portrait légèrement flatté, si l'on veut, mais cependant assez ressemblant, il concilie ce qui paroît souvent inconciliable, les droits de la vérité et ceux de la faveur : « Sancho, dit-il, est un » assemblage singulier des choses les plus contraires; » il est à-la-fois bonhomme et subtil, ingénu et fin, » naïf et rusé; il doute de tout et croit tout, déguise » souvent une répartie pleine de sel sous une » écorce grossière, et lorsqu'il semble dire une niai» serie, il se trouve qu'il vous a donné une excel» lente leçon. Quant à son cœur, il est bon, et sa » probité parfaite; il aime la vertu par instinct, » sans réfléchir qu'il doit l'aimer. Naturellement il » voit assez juste, et sa simplicité cache un grand » sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon » gouverneur; du moins j'en connois beaucoup qui » n'ont pas les bonnes qualités de Sancho, et qui » ne savent pas mieux lire que lui ».

C'est avec ces deux personnages, et quelques épisodes intéressans, tels que celui de Cardenio, imité depuis dans *Clémentine*, par Richardson, que Cervantes, dans un siècle encore presque barbare, est parvenu à composer un ouvrage excellent, où se trouvent mêlés à chaque page les tableaux les plus comiques et les réflexions les plus judicieuses. *De tous les livres que j'ai lus*, disoit un bel-esprit du dix-septième siècle (Saint-Evremont), *don Quichotte est celui que j'aimerois le mieux avoir fait.* Un jour que Philippe III, roi d'Espagne, étoit sur un balcon du palais de Madrid, il apperçut un jeune

homme qui, en lisant, quittoit de temps en temps sa lecture, et se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi à ceux qui l'environnoient, *ou bien il lit don Quichotte*. Le roi ne se trompoit pas; c'étoit *don Quichotte* que lisoit ce jeune homme.......

La traduction de M. de Florian me paroit préférable à l'ancienne; s'il a omis quelques longueurs de l'original et quelques plaisanteries de mauvais goût que l'ancien traducteur avoit très-fidellement traduites, ou que même il avoit fait ressortir davantage par son style diffus et trivial, il a en revanche traduit deux *prologues* pleins d'esprit et de sel, que Cervantes avoit placés à la tête des deux parties de son ouvrage, et que M. Filleau de Saint-Martin avoit dédaignés. Dans le premier, il se moque très-ingénieusement du charlatanisme des auteurs, de l'érudition immense et facile qu'ils déploient dans leurs préfaces et leurs livres, des vers qu'ils font faire ou qu'ils font eux-mêmes à leur louange, et qu'ils placent modestement au frontispice de leurs ouvrages, etc. Dans le second, il tourne en ridicule un mauvais écrivain qui s'étoit avisé de faire une suite à don Quichotte, en disant beaucoup d'injures à son auteur. « Je lui pardonne, dit Cervantes, » parce que je sais combien est forte cette tentation, » qui persuade à un pauvre homme qu'il peut faire » un livre comme un autre, et qu'il y gagnera de » l'argent et de la réputation, deux choses qu'on » aime beaucoup ». A.

LXX.

La Henriade. — *De l'esprit.*

Tout a été dit sur ce poème, tout le monde l'a lu; il a été l'objet d'une multitude de dissertations, de mille critiques, de mille brochures. M. Clément, lui seul, a fait deux gros volumes d'observations littéraires sur cet ouvrage. Le plus petit écolier sait que le plan en est foible et mesquin; que Henri IV est infiniment moins intéressant dans ce poème que dans l'histoire; que les fictions en sont vagues et froides; que la versification, qui est souvent brillante, est quelquefois aussi terne, languissante et prosaïque; que cette harmonie qui séduit d'abord l'oreille, la fatigue bientôt par le défaut de variété; que les sentences, les portraits, les dissertations philosophiques sont substitués dans la Henriade, aux ornemens naturels de la poésie épique et aux graces convenables à l'épopée; que c'est une histoire en vers plutôt qu'un poème; et qu'en un mot, cet ouvrage ressemble beaucoup moins aux modèles du genre, à l'Iliade et à l'Enéide, qu'à la Pharsale, quoiqu'il soit écrit avec plus de sagesse, de goût, d'élégance et de poésie que ce dernier poëme. Tout cela a été dit, et tout cela est vrai : il n'y a que des partisans aveugles, que des adorateurs fanatiques de Voltaire qui puissent le nier. On a long-temps agité la question assez frivole en elle-même, de savoir s'il avoit du génie, ce qui prouve que la chose pouvoit du moins paroître problématique; mais ce qu'il y a de sûr, et ce dont il est impossible qu'aucun homme de goût puisse douter, c'est que dans la Henriade

c'est l'esprit qui domine, tandis que dans les poëmes d'Homère, de Virgile et du Tasse, le génie seul se fait sentir. La conception et l'ensemble de la Henriade ne suppose point cet heureux don de la nature, cette qualité féconde qui crée, anime et vivifie tout; l'esprit même le plus médiocre auroit suffi pour une invention si pauvre, si froide et si foible : c'est par le mérite et la richesse des détails que l'ouvrage s'est soutenu; c'est par les ornemens du style qu'il brille, et ces ornemens eux-mêmes appartiennent plus à l'esprit qu'au génie : ce sont des antithèses, des oppositions, des portraits plus joliment coloriés que fortement tracés, des observations morales ou politiques rendues avec plus de finesse que de force et de profondeur, des pensées, des réflexions, des sentences ; sorte d'agrémens qui supposent plus de combinaison et de calcul que de verve et d'imagination.

Il est cruel de faire le procès à l'esprit, à cette qualité que tout le monde ambitionne, et que personne ne se donne la peine de définir, à laquelle chacun prétend comme à une des plus rares prérogatives, et qui pourtant est peut-être plus vulgaire qu'on ne pense; mais il y a une chose bien fâcheuse pour l'esprit, c'est qu'il gâte et corrompt presque tous les genres de littérature où il cherche à dominer. Boileau a fait une satire contre l'équivoque, il en auroit pu composer une contre l'esprit, qui fait lui-même un usage si fréquent de l'équivoque; c'est lui qui égara le talent d'Ovide, qui sema de pointes les écrits de Sénèque, qui contourna les phrases de Pline le jeune, qui obscurcit celles de Tacite; c'est lui qui dicta à Fontenelle ses dialogues si jolis par la forme et si ridicules pour le fond, qui l'induisit à travestir des bergers en métaphysiciens

et en dissertateurs, qui répandit dans *les Mondes* quelques traits capables de décrier le meilleur ouvrage, et qui défigura même les éloges des académiciens par une affectation de finesse dans les idées, et par une certaine coquetterie de style absolument contraire à ce genre; c'est lui qui inspira à la Motte ces odes insipides et glacées qu'un moment on a voulu mettre au-dessus de celles de Rousseau; c'est lui qui altéra par le clinquant, l'or des solides beautés dont le poëme du Tasse est enrichi; c'est lui enfin qui nuisit aux dons heureux que l'auteur de la Henriade avoit reçus de la nature. Voltaire écrit-il une histoire, c'est l'esprit qui lui suggère ces épigrammes, ces quolibets, ces facéties, ces mots de saltimbanque dont il souille et dénature le plus grave de tous les genres; l'*Histoire de Charles XII*, le morceau historique le plus parfait qui soit sorti de la plume de l'auteur, n'est pas exempt de ces défauts; *le Siècle de Louis XIV* en offre davantage, et l'*Essai sur les Mœurs des Nations* n'est presqu'en totalité qu'un recueil de plaisanteries quelquefois très-piquantes, et souvent très-fades et très-ennuyeuses. Voltaire fait-il une tragédie, c'est l'esprit qui lui dicte ces tirades ambitieuses, ces sentences à prétention si contraires à la vérité du dialogue: c'est lui qui met dans la bouche de Zaïre une dissertation sur l'influence de l'éducation, dans celle d'Orosmane un abrégé de l'histoire universelle, dans celle d'Alzire un traité sur le suicide. Voltaire, touché de la plus noble ambition, veut-il enrichir d'un poëme-épique la littérature française, c'est encore l'esprit qui lui fait illusion sur l'invention, le plan et l'ensemble de l'ouvrage, et qui lui persuade que le cliquetis des contrastes et des oppositions, que l'enluminure des portraits, que la ma-

lignité des déclamations anti-religieuses, que la pompe des réflexions philosophiques, que le faste des dissertations morales pourront suppléer à ces créations magnifiques et sublimes, à ces grands tableaux, à cette peinture animée des caractères, à ces passions vives et variées, à cette connoissance profonde du cœur humain toujours peint par les actions et jamais disséqué par l'analyse, qui caractérisent et feront vivre à jamais les ouvrages des grands maîtres. S'est-on jamais avisé de dire qu'Homère, que Virgile, que Démosthène, Cicéron, Boileau, Racine, Bossuet, Bourdaloue, Massillon avoient de l'esprit? C'est un mérite qu'on ne daigne pas remarquer en eux; c'est une pensée qui ne se présente pas en lisant leurs ouvrages, et malheureusement c'est presque la seule qui se présente en lisant ceux de Voltaire.

On parle beaucoup de la finesse et de la pureté de son goût, et il est vrai que dans ses poésies légères et dans ses contes, il a une grace et un agrément bien rares, quoiqu'il manque peut-être, dans ce dernier genre, d'un certain naturel qui en fait le plus grand charme; il est vrai qu'en général son style est clair, élégant, souple, facile, harmonieux; il est vrai encore que la justesse de son esprit l'a préservé de cette manie des systêmes, de cette métaphysique ténébreuse, de ce galimatias scientifique, qui infectent la plupart des productions du dix-huitième siècle; mais un écrivain qui, dans tous les genres, a violé les règles essentielles de l'art, dont les tragédies sont vicieuses sous le rapport du plan, du dialogue et même du style, dont les comédies ne sont que de mauvaises caricatures, dont les histoires manquent de la solidité et de la gravité convenables, dont le style en général, quoiqu'agréable,

soit en vers, soit en prose, a de la bigarrure et de l'incohérence, ne peut pas être cité comme un modèle de goût. Ses opinions littéraires, prises en totalité, sont très-saines; il possédoit bien les principes, et il en fait des applications fort justes dans ses critiques; mais il ressembloit à ces hommes qui connoissent à fond la morale, et qui en dissertent très-doctement, mais qui ne pratiquent point les vertus qu'elle enseigne. Aucun des ouvrages sortis de sa plume, n'est véritablement classique; aucun ne peut servir de modèle. Il faut mettre la Henriade entre les mains des jeunes gens, mais plutôt pour leur en faire remarquer les défauts que pour leur en faire admirer les beautés; il faut qu'elle soit pour eux ce que sont les poëmes d'Ovide, de Lucain, de Stace, de Claudien, et de tous les auteurs qui, à force de talent et d'esprit, ont mérité de servir de règle pour mesurer l'énorme distance qui sépare l'esprit et le talent du génie.

M. de Rhulières dans son joli poëme *des Disputes*, dit de M. d'Aube, son disputeur, pour l'achever de peindre, qu'il contrediroit

Voltaire sur le goût, d'Egmont sur l'art de plaire.

Il ne faut pas être un M. d'Aube, pour affirmer que Voltaire, dont on vante si fort le goût, et qui le premier éleva un temple au dieu du goût, a singulièrement contribué à corrompre celui de son siècle. Un des traits les plus frappans de la Henriade, c'est que cet ouvrage a le premier mis à la mode cette fureur de disserter sur tous les sujets, qui s'empara même de la poésie dans le dix-huitième siècle, et que Thomas a poussé au dernier degré dans les fragmens que nous connoissons de son poëme de *Pierre-le-Grand*. Les dissertations de Thomas

sur l'art d'exploiter les mines, de construire les vaisseaux, sur les mathématiques, sur la statistique; tous ces morceaux scientifiques qui appesantissent la marche de son poëme, ne sont que des copies outrées des ornemens du même genre que présente la Henriade. S'agit-il de l'attentat du moine Clément? Voltaire disserte sur les monastères et sur les moines; s'agit-il des états-généraux assemblés par la ligue? vite une dissertation sur les états-généraux; est-il question du siége de Paris? vite une dissertation sur les antiquités de cette ville; va-t-on donner une bataille? encore une dissertation sur la manière dont on faisoit la guerre dans l'antiquité et sur celle dont on la fait aujourd'hui. A la vérité, Voltaire sait garder, dans son envie de disserter, une certaine mesure que ses imitateurs n'ont pas connue; mais *la Henriade* annonçoit et préparoit cette époque où toutes les têtes devoient être frappées du vertige encyclopédique, et où toutes les lumières de la raison, comme tous les droits du bon sens et toutes les loix du goût, devoient être sacrifiées au fol orgueil d'étaler indiscrettement de la science, de la subtilité, de la philosophie. Y.

LXXI.

Suite du même sujet.

Malgré les critiques très-fondées que l'on peut faire et que l'on a faites de *la Henriade*, ce poëme n'est pas moins un des monumens les plus précieux de la littérature française....

Il ne faut pas imiter Voltaire lui-même, qui a passé sa vie à dénigrer tout ce dont notre nation croyoit pouvoir s'honorer : il ne faut négliger aucun

de nos titres. Si la critique ne doit jamais se taire sur les imperfections de *la Henriade*, elle ne doit pas aussi dissimuler les qualités rares qui feront vivre ce poème, ni celles qui garantissent à l'auteur une renommée immortelle. Le style de *la Henriade* n'est sûrement pas d'un écrivain vulgaire : il pourroit avoir plus de nerf, de chaleur et de précision, mais il est toujours d'une grande élégance et d'une clarté lumineuse; il faut se garder de croire que cette dernière louange, qui paroît d'abord médiocre, soit en effet méprisable; le mérite dont je parle, et que je pense devoir observer particulièrement parmi tant d'autres, quand il est porté au degré où on le trouve dans *la Henriade*, et en général dans les ouvrages de Voltaire, est bien plus rare qu'on ne se l'imagine : il suppose dans la conception et dans les idées, une netteté qui n'est pas commune; ce style qui se développe et qui coule avec une extrême limpidité, cette transparence de la diction, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne peuvent naître que d'une source très-pure : c'est de Voltaire encore plus que de Malherbe, que l'on doit dire avec Boileau :

. . . . Aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Ceux qui lisent avec quelque soin, savent combien d'écrivains, d'ailleurs estimables, sont loin de posséder au même degré que Voltaire cette qualité, qui est la plus nécessaire quand on écrit, mais qui n'est pas la plus brillante. Notre siècle a produit quelques hommes d'un grand talent; ils peuvent, à beaucoup d'égards, être comparés, égalés même à l'auteur de *la Henriade*; mais, sous ce rapport, ils lui sont très-inférieurs. Il y a une clarté ordinaire de style dont les lecteurs se contentent; ils ne sont

pas même fâchés, quelquefois, que leur imagination éprouve le besoin d'aider un peu à la lettre; c'est une légère fatigue qui peut tourner au profit de leur amour-propre; mais le plaisir qui naît d'une clarté parfaite, est bien autrement doux : un jour un peu douteux peut rendre le spectacle des objets plus piquant; un jour pur et sans mélange, qui semble répandre l'ordre dans la nature, en y répandant la lumière, est pour les yeux la plus sensible des jouissances, comme le premier des besoins.

J'insiste sur cette qualité, parce qu'on la néglige aujourd'hui plus que jamais, et parce qu'elle a toujours été regardée comme l'essence de notre langue: c'est par sa clarté que la langue française se recommande particulièrement; les divers reproches qu'on a pu lui faire ont toujours trouvé leur excuse dans cette espèce de mérite qui lui appartient éminemment. On a pu l'accuser de sécheresse et d'aridité, quoiqu'elle ne paroisse ni sèche ni aride sous la plume de nos bons écrivains : on a pu blâmer sa timidité dans l'usage des inversions et dans le choix des figures; mais on a toujours reconnu qu'elle balance par sa clarté les avantages que d'autres langues peuvent avoir sur elle. C'est donc méconnoître, c'est insulter son génie, que de ne pas respecter sa clarté : un écrivain français qui affecte l'obscurité, qui cherche à répandre des ténèbres sur son style, n'écrit pas, si j'ose le dire, en français. On peut vanter la nouveauté de ses vues, la subtilité de ses idées; mais les plus graves autorités littéraires elles-mêmes prendront en vain la défense de son style; elles ne parviendront pas à le faire goûter :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

La versification de l'auteur de *la Henriade*, est, en général, pure, facile, claire et brillante; mais parmi tant de perfections qui l'embellissent, et qui effacent par leur éclat les ombres qui la déparent, elle a un défaut assez sensible; elle manque d'un certain artifice qui distingue le style des grands poètes du siècle de Louis XIV. On a reproché avec raison à Voltaire de ne pas connoître la période poétique; ses vers sont trop détachés, trop isolés; ils sont tous coupés d'une manière uniforme; ils manquent de facture et de variété: on ne trouve presque pas dans cet écrivain de ces heureuses combinaisons que Racine et Boileau ont si bien connues; son style n'offre presque jamais de ces suspensions artistement ménagées qui rompent la monotonie du vers héroïque, taxé d'ennui par le législateur de la poésie française; il ne présente presque jamais de ces variétés d'harmonie qui surprennent et délassent agréablement l'oreille fatiguée du retour perpétuel de la même mesure, et de la similitude des hémistiches. Je sais que ces reproches ont été faits à Voltaire par des écrivains qui ont eu presque toujours raison, et qui n'ont presque jamais eu d'autorité: écrasés par la puissance de la faction philosophique, la solidité de leurs principes et la force de leurs raisonnemens étoient pour eux d'inutiles appuis; mais on l'écoute aujourd'hui cette voix imposante de la critique qui fut si long-temps étouffée par les préjugés à la mode; et les disciples de Voltaire eux-mêmes, quand ils sont de bonne foi, conviennent que si l'on n'a pas toujours rendu une justice entière aux qualités de ce grand écrivain, on a du moins toujours été juste dans la censure de ses défauts.

M. d'Alembert a dit, dans son style ridicule, qu'*en lisant les vers de Boileau, on sentoit et on concluoit le*

travail; qu'en lisant *ceux de Racine, on le sentoit sans le conclure*; et qu'enfin en lisant ceux de *Voltaire, on ne le sentoit ni on ne le concluoit*. Il croyoit faire un grand éloge de la poésie de ce dernier écrivain; mais, par le fait, cet éloge étoit une véritable critique : quelque talent que l'on ait, on ne fait de bons vers qu'en les travaillant beaucoup ; c'est surtout ce défaut d'application, d'exactitude et de soin qui nuisit aux heureux dons que la nature avoit prodigués à l'auteur de *la Henriade*. Si l'on ne sent pas le travail dans ses vers, on s'apperçoit aussi trop souvent qu'ils sont foibles, languissans, prosaïques et monotones. Le naturel et la facilité n'ont tout leur prix que lorsqu'ils viennent à la suite des qualités qui sont les fruits du travail. Le naturel n'est que trivialité; la facilité n'est que platitude, quand ils sont dénués d'art. Ce naturel, ou plutôt cette négligence expéditive du style de Voltaire, a séduit quelques gens de lettres, au point de les faire tomber dans des erreurs indignes de leur goût et de leur réputation. Ils prétendent que l'abandon de la manière de Voltaire convient mieux au style tragique, que la précision soignée et l'élégance travaillée et soutenue de celle de Racine. Il est vrai que Voltaire a quelquefois des vers jetés avec beaucoup de bonheur dans la rapidité du dialogue; mais peut-on comparer quelques éclairs fugitifs d'un talent heureux et brillant, avec l'éclat toujours égal et la perfection continue du plus accompli de nos poètes ?

Le choix du sujet est une des causes qui ont le plus concouru au succès de *la Henriade* : le nom de Henri IV devoit attirer sur ce poème toute la faveur et toute la bienveillance des cœurs français. Le meilleur de nos princes, et l'aïeul du plus grand de nos rois, le bon Henri, le vainqueur de la ligue et l'amant

de Gabrielle; ce père des peuples, ce chevalier valeureux et tendre; qui sut *vaincre et pardonner*; ce grand homme, en un mot, qui prépara les merveilles des règnes suivans, ne pouvoit manquer de répandre l'intérêt le plus vif sur l'ouvrage où l'on essayoit de reproduire, avec l'enchantement de la poésie, les événemens à jamais mémorables par lesquels il fut conduit à la possession d'un trône, dont l'héritage lui étoit contesté au mépris des droits les moins équivoques. Voltaire avoit parfaitement senti que c'étoit dans l'histoire des temps modernes qu'il devoit chercher le sujet de ses chants, et un poète français n'en pouvoit pas choisir un plus heureux. Quelque Muse, un jour, pourra célébrer d'autres merveilles, dont la postérité nous enviera le spectacle aujourd'hui présent à nos yeux; mais j'ose assurer qu'un poète qui cherchera l'inspiration épique dans des scènes étrangères aux nations modernes de l'Europe, et aux grands intérêts de la chretienté, dût-il nous retracer les événemens les plus brillans de l'Histoire grecque ou de l'Histoire romaine, pourra composer de beaux vers, mais n'obtiendra jamais cette sorte d'intérêt qui seule est capable de faire vivre un ouvrage de ce genre.

Au reste, les vraies beautés littéraires et le mérite réel de Voltaire auront toujours beaucoup moins de prix aux yeux de bien des gens, que les déclamations ou les plaisanteries philosophiques et anti-religieuses qu'il a répandues dans ses écrits. *La Henriade* est, sous ce rapport comme sous le rapport littéraire, un de ses premiers débuts : c'est dans ce poème qu'il a commencé à manifester cette haine du christianisme et des prêtres, qui depuis fut l'ame de tous ses ouvrages, et, pour ainsi dire, le ressort le plus actif de son génie. Mais ce qu'il y a de plus re-

marquable, c'est que le gouvernement ne fut point choqué de cette hardiesse, quand *la Henriade* parut avec tant d'éclat. On peut dire que le régent, qui étoit alors à la tête de l'administration, étoit assez indifférent à tout ce qui pouvoit intéresser la religion, pour ne pas faire attention à l'effet qu'un tel poème étoit capable de produire. Y.

LXXII.

L'Iliade d'Homère, *avec des remarques, traduite par J. J. Bitaubé.*

Qu'on se représente au milieu d'un désert un temple plus ancien que les plus anciens monumens des arts; qu'il soit à-la-fois et le premier essai et le chef-d'œuvre de l'architecture; que les dieux de la fable y semblent vivre dans des statues aussi parfaites que l'Apollon du Musée; que des tableaux y représentent les siècles héroïques de manière à nous en rendre contemporains; et que l'illusion de ces images soit assez complète pour nous habituer à distinguer et à reconnoître les héros de ces premiers âges, comme si nous les avions nous-mêmes connus; que sous les portiques du temple soient déposés les instrumens des métiers, ceux de l'agriculture et ceux de la guerre; et que dans son intérieur il y ait comme un dépôt de toutes les connoissances primitives des hommes : tel est l'emblême sous lequel on peut se représenter l'Iliade et l'Odyssée : en un mot, tel est Homère.

Ce génie prodigieux a créé dans la Grèce tous les genres de la poésie; et c'est de lui que sont nés les grands poètes qui ont illustré l'Europe, tels que

Virgile, le Tasse, Milton et l'Arioste lui-même. L'art dramatique lui doit une partie de ses chefs-d'œuvre : Eschyle et Sophocle se regardoient comme ses disciples; et ce qui, peut-être, a élevé Racine à la première place, c'est de s'être formé à l'école d'Homère.

Il en faudroit moins, sans doute, pour justifier l'empressement des nations diverses, qui se sont approprié, par des traductions, les ouvrages de ce grec immortel. Mais au milieu de ce culte universel, on est naturellement porté à rechercher si les Romains lui ont fait l'honneur de le traduire dans leur langue. Sans doute lorsque Cicéron s'est donné la peine de naturaliser dans sa patrie le poème d'Aratus, il est impossible de supposer que l'Iliade et l'Odyssée, ces archives immortelles de la valeur guerrière et de l'art de gouverner, n'aient pas trouvé des traducteurs parmi les vainqueurs et les rois du monde; on ne croira point que Rome, si jalouse de posséder les chefs-d'œuvre d'Apelle et de Phydias, ait négligé de s'emparer des monumens plus imposans encore élevés par Homère.

Cependant, aucune traduction de l'Iliade et l'Odyssée ne nous a été transmise par les Romains. Les copistes suffisoient à peine à la transcription des ouvrages originaux : et les traductions ont dû se perdre, parce qu'elles n'étoient copiées qu'à un petit nombre d'exemplaires. D'ailleurs, la langue grecque ne tarda pas à reprendre sa prééminence : elle devint l'idiôme des empereurs, lorsque leur principale résidence fut fixée à Constantinople; et, tandis que dans l'Occident, envahi par les barbares, la langue de Virgile cessoit d'être vulgaire et se réfugioit dans les cloîtres; la langue d'Homère étoit encore parlée avec pureté dans la capitale de l'Orient;

des commentaires savans, sur ses divers poèmes, y furent publiés dans un temps où les ténèbres du moyen âge couvroient l'Italie elle-même. Ainsi la Grèce triompha encore une fois de ses vainqueurs.

Ce furent ces mêmes Grecs qui, chassés de Constantinople, vinrent enfin dans l'Occident rallumer le flambeau des lettres. Homère fut pour eux comme le feu sacré de Vesta, dont les pontifes de Rome se servoient pour éclairer les temples. Ces Grecs lisoient Homère aux peuples divers de l'Italie, et les lettres y refleurirent.

Bientôt l'art de l'imprimerie fut découvert, et l'on ne tarda pas à publier Homère en grec, avec une traduction latine, ou plutôt avec une version interlinéaire, où le mot latin est mis à la place du mot grec, sans aucun égard pour les lois de la construction grammaticale. C'est plutôt une simple recherche dans un dictionnaire, qu'une étude du sens et des beautés d'Homère.

Et cependant de semblables traductions ont été seules usitées en France pendant deux siècles et demi. La fameuse dispute des anciens et des modernes, ce grand combat dont Homère étoit, pour ainsi dire, le champ de bataille, eut cela de singulier, que le chef des assaillans ne savoit pas le grec. Enfin, madame Dacier publia en 1711, la première traduction française d'Homère. Elle obtint un grand succès, malgré sa diction traînante, embarrassée et souvent incorrecte. Mais tel est l'avantage de paroître le premier; Homère fut reçu comme un aimable étranger dont on excuse les fautes de langage, dont on ne juge que les idées, et à qui l'on sait même gré de sa prononciation moins pure, parce qu'on se plaît à exercer envers lui une sorte d'hospitalité. Ainsi madame Dacier a joui, pendant cin-

quante ans, de l'avantage d'être l'unique traducteur du poète grec, et quelques gens de lettres qui estiment encore cette foible version, attribuent peut-être à cet ouvrage un charme qui appartient seulement au doux souvenir de leurs premières lectures.

Quelques années après que la savante traductrice eut publié son ouvrage, La Mothe Oudart, moins savant qu'elle, et ennemi déclaré d'Homère, entreprit de refaire l'Iliade. Il n'y gagna qu'un ridicule, et Homère n'y perdit rien. La Mothe fut accablé d'épigrammes, parmi lesquelles celle-ci n'est pas la moins piquante;

Le traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger;
Mais, par son style, aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur qui se sent affliger,
Dit: Finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Faisons-les courts, en ne les lisant point.

Jamais conseil n'a mieux été suivi; et le plus intrépide des lecteurs n'oseroit entreprendre aujourd'hui la lecture de cette Iliade, oubliée aussitôt que publiée. Il en étoit néanmoins resté un préjugé défavorable aux traductions complettes d'Homère. On se figuroit qu'il y avoit dans ce poète des choses trop étrangères à nos mœurs, et des morceaux trop crûment grecs, pour être goûtés des Français. M. Bitaubé lui-même s'avoue coupable de cette erreur: il avoit commencé par une traduction où il s'étoit permis de mutiler Homère; mais il s'est hâté de

réparer ce scandale de sa jeunesse, en nous donnant dans son âge mûr, une copie digne de son modèle.

L'estimable traducteur du Tasse avoit le premier senti que l'Iliade pouvoit et devoit devenir toute entière un ouvrage propre à notre langue. Il la traduisit de manière à lui conserver le caractère d'un poème original. Nulle gêne ne s'y fait sentir; le style en est élégant et rapide; mais on lui reproche de ne pas retracer assez bien les formes du grec, et d'être un peu trop français; et cependant, la préface grecque et française, qu'il a mis à la tête de sa traduction prouve que peu de personnes l'emportent sur lui dans la connoissance intime des deux langues; et Horace pourroit lui dire, comme à Mécène: *Docte sermonum utriusque linguæ.*

M. Bitaubé a suivi un systême différent dans sa manière de traduire. Il s'est attaché à conserver les figures d'Homère, l'ordre de ses idées, et jusqu'à la place de ses mots, autant que le permet le génie de notre langue. Il y a souvent réussi; et sa traduction est comme une gravure de tableaux grecs. Mais, comme à côté des plus grands avantages, se trouvent des inconvéniens inévitables, son style, plus asservi à celui de son modèle, paroît manquer quelquefois de facilité et de grace. Toutefois, son travail est d'un tel prix, qu'il doit fermer la carrière à de nouveaux traducteurs en prose, et qu'il ne laisse plus d'autre palme à cueillir, que celle réservée au poète qui renouvellera parmi nous l'heureuse tentative de Pope. M. de Rochefort, savant estimable, n'a pas réussi dans un semblable projet; et, pour me servir des expressions d'Homère, cet athlète étoit trop foible pour tendre l'arc d'Ulysse. Puisse-t-il se présenter un plus heureux concurrent, qui ajoute à la gloire de notre littérature

un chef-d'œuvre qui lui manque! En attendant, la traduction de M. Bitaubé contribuera à réveiller l'enthousiasme pour Homère, et le goût de la saine antiquité. Il auroit mieux fait sentir le prix de son travail, s'il avoit placé le texte grec à côté de sa version; cette facilité de les comparer l'un à l'autre, eût tourné à son avantage; et ses efforts auroient été mieux connus en voyant les difficultés dont il a triomphé. Je crois d'ailleurs qu'il auroit ainsi contribué à rendre le grec plus populaire parmi nous; mais il semble qu'on craigne d'en multiplier les caractères, et que, suivant le mot de je ne sais quel président, cité dans le livre *des Mœurs* : Le *grec soit mortel à la vue.* N....

LXXIII.

*L'*Odyssée d'Homère*, avec des remarques, par J. J. Bitaubé.*

L'ODYSSÉE est un tableau fidèle des mœurs antiques; elle a le charme des voyages : les diverses contrées de la Grèce, ses mers et ses côtes y sont décrites; les usages particuliers de chaque peuple y sont retracés : la vie domestique des hommes, leurs arts, leurs métiers, leurs vêtemens, leurs travaux et leurs jeux, tout est si soigneusement représenté par Homère, qu'en oubliant le mérite poétique de l'auteur, on trouveroit encore réunis en lui seul, Hérodote, Pausanias et Plutarque.

S'il y a plus de génie dans l'Iliade, il y a plus d'art dans l'Odyssée. C'est dans ce dernier ouvrage que sont rassemblés tous les moyens, toutes les ressources et tous les secrets de la poésie épique; et

l'étude de l'Odyssée est la meilleure poétique de l'épopée. C'est là qu'est employée, pour la première fois, cette ingénieuse méthode de se placer, dès l'entrée du poème, fort près du dénouement, afin d'éviter la marche lente et didactique de l'histoire. C'est là que les faits antérieurs sont racontés par le principal personnage, au milieu de ses hôtes, qui se pressent autour de lui pour l'entendre; et cet artifice dramatique transporte le lecteur sur le théâtre des événemens, le place au nombre des auditeurs, et le rend ainsi lui-même acteur dans cette scène imposante.

C'est dans l'Odyssée que se trouve la première descente d'un héros vivant dans le séjour des morts: moyen heureux de se rendre présent le passé, et de faire revivre les hommes célèbres. Virgile, en imitant cette belle invention, lui a donné un plus grand effet, en y joignant, par forme de prédiction, le tableau des événemens arrivés dans l'intervalle de temps par lequel l'âge du héros est séparé du siècle où le poète écrit. Cette idée est à-la-fois si brillante et si naturelle, qu'elle a dû se présenter à Homère lui-même; et de ce qu'il n'en a pas fait usage, je tirerai une conséquence propre à confirmer le sentiment de ceux qui placent la naissance d'Homère peu de temps après le siége de Troie. Dans un aussi court espace de temps, il ne s'étoit passé rien d'assez remarquable, pour qu'il en fît dans son poème l'objet d'une prédiction. Le siècle qui suivit la prise de Troie, est l'époque intermédiaire entre les temps héroïques ou fabuleux, et ceux que l'on désigne sous le nom d'historiques. Elle offre comme un vide dans les annales du monde. C'est alors qu'a vécu Homère; un siècle plus tard il eût vu naître les grandes destinées de la Grèce, et

n'eût pas manqué de les célébrer par des allusions ingénieuses. Il est donc vraisemblable que les commentateurs ont très-bien interprété un vers de l'Iliade, où le poète semble faire entendre qu'il a connu les petits-fils et même les fils du héros dont il a immortalisé la mémoire.

La mythologie grecque doit son existence et ses richesses au génie d'Homère. Il est une autre mythologie, qui, sous la plume de l'Arioste et du Tasse, est devenue aussi féconde que l'ancienne et plus séduisante peut-être. Mais à qui donc en appartient la première idée, si ce n'est à Homère : Circé, sa baguette, ses enchantemens ; voilà ce qui a fait naître tour-à-tour Alcine et Armide. En lisant attentivement l'Arioste, on s'apperçoit que le germe de ses fictions est toujours dans l'Odyssée. C'est une mine inépuisable, dans laquelle il a pris ses diamans ; mais ils sont à lui, parce qu'il les a découverts, et qu'il a trouvé le secret de les mettre en œuvre.

Enfin, c'est à l'Odyssée que nous sommes redevables du *Télémaque*. « Quelques critiques, disoit Voltaire, prétendent qu'Homère a créé Virgile ; en ce cas, c'est son plus bel ouvrage ». On peut appliquer ce mot à l'auteur du Télémaque, et il est dans le même sens le meilleur ouvrage d'Homère.

M. Bitaubé n'avoit, en traduisant l'Odyssée, d'autre rival à vaincre que madame Dacier : il en a triomphé ; sa traduction est fidelle et élégante ; ses remarques sont instructives ; et tout concourt à en faire un ouvrage classique.

Je ne dissimulerai pas que, dans l'Odyssée comme dans l'Iliade, le style du traducteur porte l'empreinte du travail, soit par son ambition d'imiter les formes de la phrase grecque, soit par l'habitude de vivre en Allemagne. Il a quelque chose d'étran-

ger dans sa manière d'écrire. Peut-être ce défaut tient-il à un excès de soin; on sait qu'à son élocution un peu trop étudiée, Théophraste fut reconnu pour étranger par une simple fruitière d'Athènes.

Je ne justifierai cette critique que par une seule citation : je choisis la description de l'île de Calypso. « Mercure touche à l'île éloignée de Calypso; et, » s'élevant du noir domaine des mers sur la rive, » marche vers la grotte spacieuse qu'habitoit la » belle nymphe. Elle étoit dans sa demeure. La » flamme éclatante de grands brasiers, y consu» moit le cèdre et le thym odorans; et ces parfums » se répandoient dans l'île. Tandis que, formant un » tissu merveilleux, la déesse faisoit voler de ses » mains une navette d'or, la grotte retentissoit des » sons harmonieux de sa voix. Cette demeure étoit » environnée d'une antique forêt toujours verte, » où croissoient l'aulne, le peuplier, le cyprès qui » embaume l'air. Là, au plus haut de leurs bran» ches, avoient bâti leurs nids les rois du peuple » ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les » ombres de la nuit, et la corneille marine qui, » poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante, se plaît » à parcourir l'empire d'Amphitrite. Une vigne » fertile étendoit ses pampres beaux et flexibles » sur tout le contour de la vaste grotte, et brilloit » de longues grappes de raisin. » On remarquera facilement dans ce fragment, ce que j'appelle des locutions étrangères, telles que celles-ci : *La déesse fait voler de ses mains une navette d'or* : *une vigne qui brille de longues grappes de raisin.* Partout le style manque de cette simplicité antique, qui fait le charme du bon Homère. Il me semble qu'elle respire davantage dans cette traduction du même morceau. « Dès que Mercure fut proche de l'île reculée

» de Calypso, s'élevant au-dessus des flots, il gagna » le rivage et s'avança vers la grotte où la nymphe » faisoit son séjour : à l'entrée, il y avoit de grands » brasiers ; et les cèdres qu'on y avoit brûlés ré- » pandoient leur parfum dans toute l'île. Calypso, » assise au fond de sa grotte, travailloit, avec une » aiguille d'or, à un ouvrage admirable, et faisoit » retentir les airs de ses chants divins. On voyoit, » d'un côté, un bois d'aulnes, de peupliers et de cy- » près, où mille oiseaux de mer avoient leur re- » traite; de l'autre, c'étoit une jeune vigne qui » étendoit ses branches chargées de raisin. Quatre » grandes fontaines d'une eau claire et pure cou- » loient sur le devant de cette demeure, et for- » moient ensuite quatre grands canaux autour des » prairies, parsemées d'amaranthes et de violettes. » Mercure, tout dieu qu'il étoit, fut surpris et » charmé à la vue de tant d'objets simples et ravis- » sans; il s'arrêta pour contempler ces merveilles, » puis il entra dans la grotte. Dès que Calypso l'ap- » perçut, elle le reconnut; car un dieu n'est jamais » inconnu à un autre dieu, quelqu'éloignées que » soient leurs demeures. Il n'y trouva point Ulysse; » retiré sur le rivage, ce héros y alloit d'ordinaire dé- » plorer son sort, la tristesse dans le cœur, et la vue » toujours attachée sur la vaste mer qui s'opposoit » à son retour. »

Ne croit-on pas lire des fragmens du *Télémaque*. Et en effet cette traduction est l'ouvrage de Fénélon. Lorsqu'il se préparoit à composer son chef-d'œuvre, il avoit traduit six livres de l'Odyssée, à compter du cinquième jusqu'au onzième. Ce n'étoient que de simples essais : il ne les avoit pas destinés à être publiés ; et ils étoient restés oubliés dans son porte-feuille jusqu'en 1792, époque à laquelle

ils ont été imprimés dans le sixième volume de ses Œuvres. Ce sont, pour ainsi dire, les études du Télémaque; on y voit comment son auteur interrogeoit le génie d'Homère et empruntoit son langage; on y découvre comment il s'exerçoit à transporter dans son style les richesses de la poésie sans altérer la simplicité de la prose; exemple unique, et sans doute inimitable, puisque les hommes de talent n'ont pu, malgré leurs efforts, le renouveler. Si l'on détachoit des Œuvres de Fénélon ces six livres de l'Odyssée, et si l'on y joignoit les aventures d'Aristonoüs, ce petit volume seroit pour les jeunes poètes ce que sont pour les jeunes peintres les esquisses de Raphaël et les dessins du Corrège. N....

LXXIV.

Des deux écoles de notre Littérature.

Il y a toujours eu en littérature, comme en philosophie, deux écoles entièrement contraires, parce qu'il y a toujours eu des esprits justes et des esprits faux. Celui qui mettroit dans son jour le principe dominant de ces deux écoles, qui en saisiroit l'esprit, qui en marqueroit les caractères, et qui appliquant ces notions précises à l'histoire du monde littéraire, c'est-à-dire, à tous les ouvrages qui ont eu quelque influence remarquable sur l'esprit humain, montreroit l'univers partagé entre deux doctrines, entre deux principes éternellement irréconciliables, et tous les écrivains combattant sous la bannière de ces principes opposés, celui-là réduiroit à peu de paroles l'immense variété des disputes humaines, et

rendroit à la génération qui s'élève un service bien important.

Quel étoit le secret de ces grands maîtres dont nous rappelons incessamment la mémoire? Par quel art, par quels principes ont-ils porté leurs ouvrages à cette perfection qui nous semble inaccessible? S'abandonnoient-ils à la nature, à l'inspiration, à ce génie dont ils étoient si richement partagés? Non, tout leur art, tout leur savoir étoit de travailler comme s'ils n'avoient point eu de génie. On ne parloit alors que de versifier difficilement, et de polir ces essais laborieux avec une constance infatigable. Ces esprits solides ne se laissoient pas éblouir par une première conception, quelque vive qu'elle parût d'abord. Ils attendoient que l'enchantement de l'amour-propre se fût dissipé, et revoyoient avec des yeux pleins de sévérité ces premières lueurs de l'imagination qui les pouvoient surprendre. Une application si sérieuse étoit le fruit d'une croyance austère : c'est qu'ils savoient que l'homme, condamné au travail de l'esprit, comme aux peines du corps, ne pouvoit arracher qu'à la sueur de son front les richesses de cette terre ingrate. Ainsi, sous l'ascendant de cette loi divine, ils travailloient par principe et par conscience. La poésie, dans ses productions les plus enjouées, ne s'affranchissoit pas de cette loi sévère. Ces hommes supérieurs étoient grands sous le joug, et nous sommes petits dans notre licence?

Lorsque Boileau instruisoit Racine à faire difficilement des vers faciles et naturels, ce qu'il entendoit par-là, c'est que le génie le plus heureux, l'esprit le plus fertile ne doivent inspirer que de la défiance; c'est qu'il faut se tenir en garde contre cette facilité légère et brillante qui séduit l'amour-propre;

c'est que l'expression, l'image, la phrase, qui s'offre d'elle-même, ne doit être reçue dans le discours qu'après l'examen le plus attentif. Cet homme vraiment grand, parce qu'il étoit éminemment raisonnable, ne reconnoissoit de véritable fécondité, de beauté durable, que celle qui étoit acquise par le travail, et par un travail opiniâtre. Il a posé ce principe comme le fondement de son école, et les ouvrages qui en sont sortis témoignent assez quelles en étoient la profondeur et la solidité.

Le siècle suivant a mis en honneur un principe tout opposé; et comme ce principe tenoit à une croyance différente, ses conséquences ont été aussi étendues que pernicieuses. Il a frappé du même coup tout ce qui retenoit les hommes dans le devoir. L'autorité, les loix, les mœurs, les études, les lettres, la gloire solide, rien n'a pu se soutenir, parce que le fondement de toutes ces choses étoit abattu. Une nouvelle race d'hommes s'est élevée dans la haine des règles anciennes et dans le mépris du travail. La légèreté, la négligence, la promptitude à produire, ont été vantées comme les caractères du génie. Tout les écrivains que la sévérité du siècle précédent avoit rejetés, sont devenus des modèles. Perrault, le philosophe Perrault, s'est trouvé un grand homme sans avoir pu s'en douter; la mollesse même de Quinault n'a pas manqué d'admirateurs parmi les critiques de cette école. Ceux-ci ont créé une nouvelle doctrine pour des ouvrages nouveaux. Ecoutez ces flatteurs de leur siècle, et ils vous diront que la langue de Racine est trop pure, trop correcte, trop travaillée, trop parfaite en un mot; car c'est là ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils vous insinueront que le style des poètes qui sont venus après lui est, par sa négligence et son incorrection même, plus pro-

pre à peindre les passions; et conséquemment plus dramatique et plus théâtral. C'est là le fond de ce parallèle entre la langue de Racine et de Voltaire, dans lequel Thomas prétend nous prouver que ce dernier écrivain *a donné plus de mouvement au style, plus de chaleur aux passions, et qu'il a accéléré la marche de notre langue, jusqu'alors plus lente et plus calme;* d'où vous conclurez que Racine n'a pu se rendre aussi vif et aussi rapide que la passion le demandoit; et en effet comment s'exprime Hermione :

. . . . De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

Et comment *Phèdre* parle-t-elle?

Ils s'aiment! par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savois : pourquoi me laissois-tu séduire?
. . . .
Ils ne se verront plus.
Ils s'aimeront toujours!

Cette diction, comme on le voit est très-*lente* et très-*calme*.

« La langue poétique de Racine, continue Thomas, est plus pure et plus correcte; celle de Voltaire est plus vive et plus passionnée. *Elle entraîne plus l'ame et l'esprit.* L'une a plus de ces effets qui tiennent à la perfection des détails; l'autre, de ceux qui tiennent à la rapidité de l'ensemble, etc. » Ainsi il accorde la *perfection* au premier, et la supériorité au second. Ce partage n'est-il pas bien conçu? N'est-il pas judicieux d'imaginer que ce qui est parfait ne soit pas supérieur

dans toutes ses parties? Au fond, n'est-ce pas détruire une idée par l'autre, ou n'avoir, pour mieux dire, aucune idée claire de ce qu'on avance? car comment la langue de Racine seroit-elle parfaite, si elle n'avoit pas tous les mouvemens, toute la vivacité, toute l'énergie nécessaires pour exprimer la passion? L'erreur ou le sophisme vient de ce qu'on représente la perfection poétique de Racine comme consistant uniquement dans la pureté du langage; mais on ne dit pas que cette pureté n'est admirable que parce qu'elle est jointe à l'éloquence la plus vraie, la plus forte, la plus pathétique, en un mot, à l'éloquence de l'ame.

Il faut le dire à la honte des lettres, mais pour l'instruction des jeunes gens, cette opinion se retrouve dans quelques parties du *Cours de Littérature*, et jamais il n'y eut d'exemple plus propre à démontrer que la rectitude de l'esprit dépend de la justesse des principes. Ce qui est incroyable, c'est que ce grand critique veut absolument que Racine soit inférieur à son rival, même dans les parties qu'il a le mieux traitées au jugement de tout le monde. Qu'il nous dise que *Voltaire a plus de véhémence, plus d'effet, plus d'entraînement, plus d'imagination même*, c'est une erreur que l'illusion du théâtre et la prévention du siècle peuvent expliquer. Mais qui pourroit concevoir ce qu'il ajoute sur le mérite fondamental du style? « Ce qui distingue la poésie » de Voltaire, c'est qu'il paroît, plus que tout autre, » penser et sentir en vers. Dans les morceaux qui » ne demandoient qu'une sensibilité vive, une ten- » dresse passionnée, je crois appercevoir, avec une » élégance moins égale, moins *travaillée* que celle » de Racine, une plus grande facilité de mouve- » mens et d'expression, plus d'abandon, plus de

» grace, enfin un charme plus pénétrant, peut-
» être parce qu'il ressemble plus à l'inspiration, et
» n'offre pas la moindre apparence de travail. Qu'on
» examine ces morceaux, ils sont faits, pour ainsi
» dire, d'un jet. » Tome 9e, page 216.

Voilà comme ce grand principe du travail est attaqué de front, et d'une manière d'autant plus remarquable, qu'on ne va pas à moins qu'à établir que cette perfection de style que nos grands maîtres s'étoient acquise par tant d'efforts, est plus nuisible qu'utile. Il n'y a pas là d'équivoque. Si *l'élégance travaillée* de Racine l'a empêché d'avoir cette *facilité d'expression*, cette *grace*, cette *inspiration*, ce *charme pénétrant* qu'on accorde à son rival, n'est-il pas évident, d'un côté, que celui-ci est l'écrivain supérieur et le modèle qu'il faut suivre, et ne doit-on pas conclure, de l'autre, que le talent s'élève plus haut par la négligence que par le travail?

Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'on a érigé cette doctrine en principe; et ceux qui entendent par quelle corruption secrète ce principe flatte notre amour-propre et notre mollesse, comprendront également d'où est sortie cette plaie générale de médiocrité qui a frappé notre littérature. Cette plaie arrache des cris à tout le monde, et qui est-ce qui en cherche le remède? On hait la maladie, et on en aime la cause.

Non, ce n'est pas le génie, ce ne sont pas les grands talens qui manquent à notre siècle. Ce qui nous manque, ce sont des principes sévères, des mœurs sérieuses, des ames fortes et capables d'application..... Z.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES.

(*N. B.* La date mise à chaque article indique l'époque où il a paru.)

RELIGION. — PHILOSOPHIE MODERNE.

MORALE. — ÉDUCATION.

HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

